
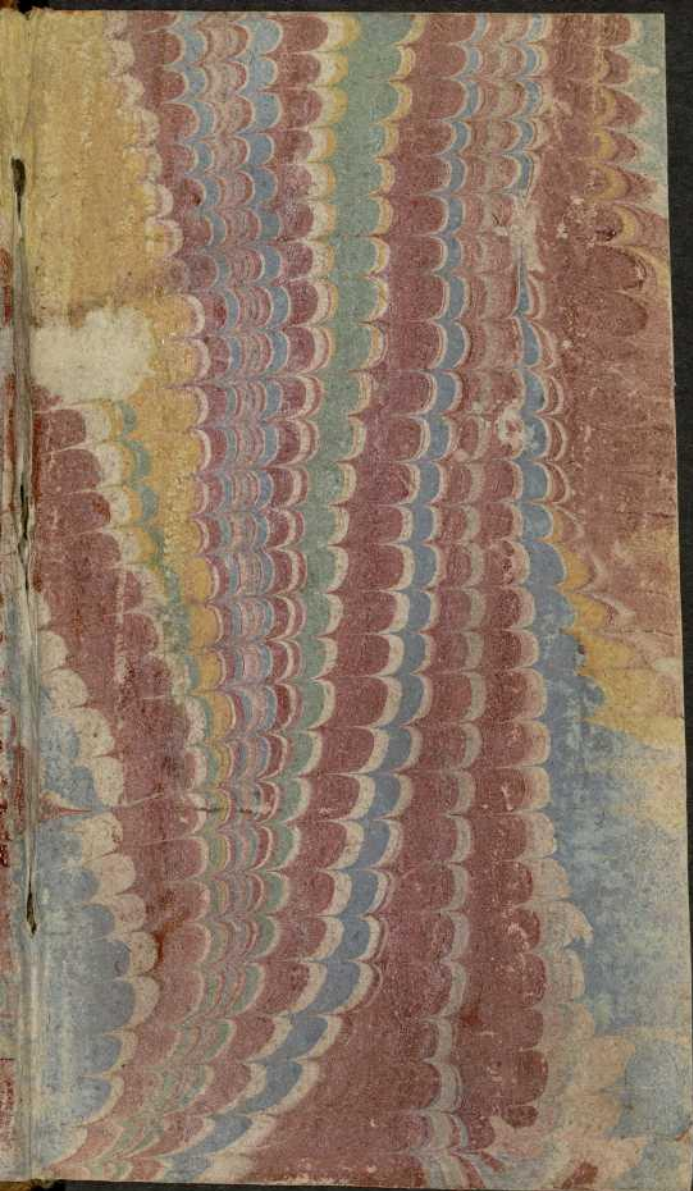
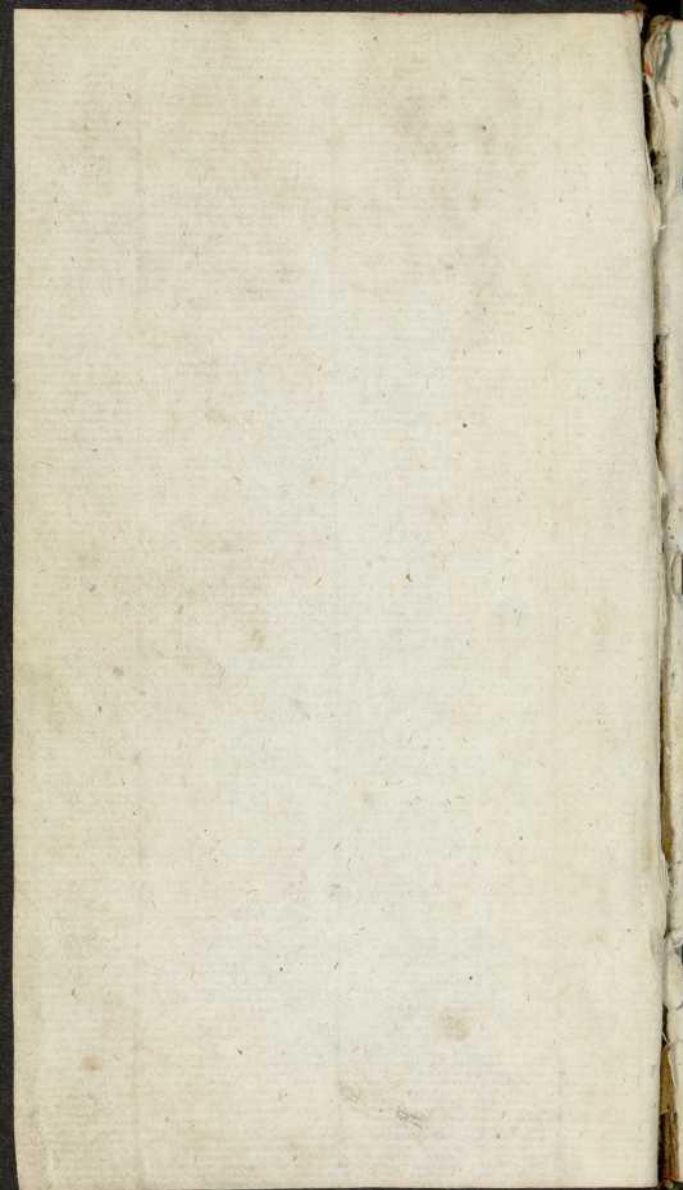


147

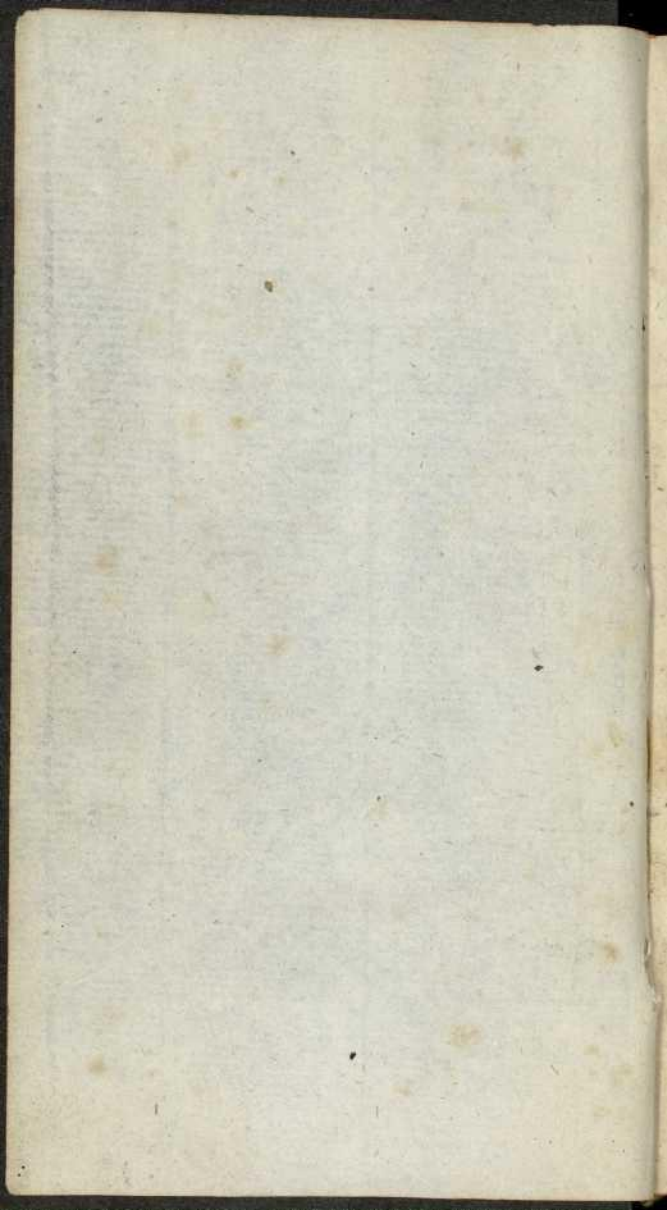
The image shows the front cover of an old book. The cover is decorated with a traditional marbled paper pattern, often called a 'stone' or 'shell' pattern, featuring overlapping, wavy shapes in shades of red, blue, green, and yellow. In the upper left corner, there is a small, rectangular white paper label with a blue border. The label has the number '1100' written on it in a dark, cursive hand. The book's spine is visible on the right side, showing some wear and the binding structure. The overall appearance is that of a well-used, antique volume.

1100





42
98



S U I T E D E S
VOYAGES

DE MONSIEUR
JEAN-BAPTISTE
T A V E R N I E R,

Ecuyer Baron d'Aubonne,
**EN TURQUIE , EN PERSE ,
ET AUX INDES.**

Nouvelle Edition, revüé, corrigée par un
des amis de l'Autheur, compagnon de
ses Voyages, & augmentée de Cartes &
d'Estampes curieuses.

T O M E I I I .



A R O U E N,
Chez **PIERRE LE BOUCHER,**
dans la Cour du Palais.

Avec Aprobation & Privilege.
M. DCC. XIII.



Ex Bibliotheca
Dñi Joachimi
à Lamas, e Soto
maior.

Jacobo de la Piedra Sen 8^{ta} Año del 1767



INDEX

DES

MER



CARTE
 des Voyages de
 M. Tavernier,
 DANS LES INDES,
 par diverses Routes,
 Dressée
 sur ses Ecrits.





VOYAGES
DES
INDES.
LIVRE PREMIER.

Des Routes que l'on peut tenir pour se rendre d'Ispahan à Agra, & d'Agra à Dehli & Gehanabat, où est à présent la Cour du Grand Mogol; comme aussi à la Cour du Roi de Golconda, & à celle du Roi de Visapour, & en plusieurs autres lieux des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Route d'Ispahan à Agra par Gomron, où il est parlé particulièrement de la navigation d'Ormuz à Suratte.

JE suivrai dans cette relation de mes voyages des Indes, le même ordre que j'ai observé dans celle de mes voyages de Perse, & je commencerai par la description des routes

2 VOYAGES DES INDES,
par lesquelles on se peut rendre d'Isbahan à
Dehli & à Gehanabat, où presentement le
Grand Mogol fait sa residence.

Quoique les Indes fassent front à la Perse
l'espace de plus de quatre cens lieuës, depuis
l'Ocean jusqu'à cette longue chaîne de mon-
tagnes qui court par le milieu de l'Asie du
Couchant au Levant, & que l'antiquité a
connuë sous le nom de Mont Taurus, ou de
Mont Caucase, il n'y a pas toutefois tant de
chemins pour passer de la Perse aux Indes,
qu'il y en a pour passer de Turquie en Perse,
parce qu'entre la Perse & les Indes ce ne sont
que des sables & de vastes deserts où on ne
trouve point d'eau. Ainsi pour se rendre d'Is-
bahan à Agra il n'y a que deux routes à choi-
sir, l'une en partie par terre, & en partie par
mer en s'embarquant à Ormus; & l'autre en-
tierement par terre en passant par Candahar.
La premiere de ces deux routes a été ample-
ment décrite jusqu'à Ormus sur la fin du der-
nier livre de mes voyages de Perse, & j'ai
maintenant à parler de la navigation d'Or-
mus à Suratte.

La navigation dans les Mers des Indes ne
se fait pas en tout temps comme dans nos
Mers d'Europe, & il faut prendre la saison
propre, hors de laquelle on ne se hasarde pas
de se mettre en Mer. Les mois de Novem-
bre, Decembre, Janvier, Février & Mars,
sont les seuls mois de l'année où l'on s'em-
barque à Ormus pour Suratte, & à Suratte
pour Ormus; toutefois avec cette difference
qu'on ne sort de Suratte guere plus tard qu'à
la fin de Février, mais que pour sortir d'Or-
mus on peut attendre jusqu'à la fin de Mars,
& même jusqu'au quinzième d'Avril, parce
qu'alors le vent du Couchant qui amène les

LIVRE PREMIER.

pluyes aux Indes commence à souffler. Pendant les quatre premiers mois il régné d'abord un vent de Nord-Est, avec lequel on passe de Suratte à Ormus en quinze ou vingt jours, puis se tournant peu à peu au Nord il sert également aux vaisseaux qui vont à Suratte & à ceux qui en viennent; & en ce temps-là les Marchands font d'ordinaire leur compte de demeurer en Mer trente ou trente-cinq jours; mais quand on veut passer en quatorze ou quinze d'Ormus à Suratte, il faut s'embarquer au mois de Mars ou dans le commencement d'Avril, parce qu'alors on a toujours le vent du Couchant en poupe.

Les vaisseaux qui sortent d'Ormus vont reconnoître Mascaté sur la côte d'Arabie, pour ne s'approcher pas trop de celle de Perse & prendre le large. Ceux qui viennent de Suratte en font de même pour reconnoître l'entrée du Golfe; mais ni les uns ni les autres ne touchent point à Mascaté, parce qu'il faudroit payer la doüane au Prince Arabe qui a pris cette place sur les Portugais.

Mascaté est une Ville sur le bord de la Mer, vis à vis de trois roches qui en rendent l'accez fort difficile, & au pied d'une montagne sur laquelle les Portugais avoient trois ou quatre Forts. Il est à remarquer que Mascaté, Ormus & Balsara, sont les trois lieux du Levant où les chaleurs sont le plus insupportables.

Il n'y avoit ci-devant que les Anglois & les Hollandois qui étoient maîtres de cette navigation, mais depuis quelques années les Armeniens, les Mahometans des Indes & les Banians, ont aussi des vaisseaux à eux, sur lesquels toutefois on ne se tient pas si assuré que ceux des Francs, parce qu'il s'en faut

4 VOYAGES DES INDES,
beaucoup que les Indiens n'entendent si bien
la mer & n'ayent de si bons Pilotes.

Les vaisseaux qui font voile vers Suratte, qui est le seul Port de tout l'Empire du Grand Mogol, vont reconnoître Diu & la pointe de saint Jean, & mouïller ensuite à la rade de Souali, qui n'est qu'à quatre lieuës de Suratte, & qu'à deux de l'embouchûre de la riviere en tirant au Nord. On transporte les marchandises d'un lieu à l'autre, ou par chariot ou par bâteau, parce que les grands vaisseaux ne peuvent entrer dans la riviere de Suratte qu'après qu'ils sont déchargez, à cause des sables qui sont à l'embouchûre. Les Hollandois s'en retournent après avoir mis leurs marchandises à terre à Souali, & les Anglois en faisoient de même, n'étant permis ni aux uns ni aux autres d'entrer dans la riviere de Suratte; mais depuis quelque tems le Roi y a donné une place à ces derniers pour hiverner durant la saison des pluyes.

Suratte est une ville de mediocre grandeur, accompagnée d'une méchante forteresse, au pied de laquelle il faut passer, soit que l'on vienne par eau, soit que l'on vienne par terre. Elle a quatre tours à ses quatre angles, & comme les murailles ne sont point terrassées le canon est posé sur des échafaux. Le Gouverneur de la forteresse ne commande qu'aux soldats qui y sont en garnison, & n'a aucun pouvoir dans la Ville, qui a son Gouverneur à part pour recevoir la Doïiane & les autres revenus du Roi dans l'étendue de sa Province. Les murailles de la Ville ne sont que de terre, & les maisons des particuliers que comme des granges, n'étant bâties que de roseaux, enduits de bouze de vache, détrempée avec de la terre pour couvrir les

vuides, & empêcher que ceux de dehors ne voyent entre les roseaux ce qui se fait au dedans. Dans tout Suratte il n'y a que neuf ou dix maisons qui sont assez bien bâties, & le Cha-Bander ou Chef des Marchands en a deux ou trois. Les autres sont à des Marchands Mahometans, & celles des Anglois & Hollandois ne sont pas les moins belles, chaque President & chaque Commandeur ayant soin de les entretenir, ce qu'ils portent sur les comptes de leurs Compagnies. Ces maisons toutefois ne sont que des maisons de loiage, le Roi ne souffrant pas qu'aucun Franc ait de maison en propre par la crainte qu'il a qu'on n'en pût faire une forteresse. Les Reverends Peres Capucins en ont fait bâtir une fort commode sur le modèle des maisons de nôtre Europe, avec une belle Eglise, & j'ai même fourni une bonne partie de l'argent qu'elle a coûté; mais il faut que l'achat se fit sous le nom d'un Marchand Maronite d'Alep appelé *chelebi*, de qui j'ai parlé dans mes relations de la Perse.

CHAPITRE II.

Des Doïanes, des Monnoyes, des Changes, des Poids, & des Mesures des Indes.

POUR ne pas tomber dans des repetitions qu'on ne pourroit éviter dans le cours d'un long voyage, il faut donner d'abord au lecteur la connoissance de ce qui se pratique aux Indes sur le fait des Doïanes, des Monnoyes, des Changes, des Mesures & des Poids.

Dès que les Marchandises sont déchargées à Suratte, il faut les porter à la Doïane qui touche la forteresse. On y est fort severe, &

6 VOYAGES DES INDES,

l'on fouille exactement les personnes. Les particuliers payent jusqu'à quatre & cinq pour cent de Doïane de toutes leurs marchandises; car pour la Compagnie Angloïse & la Compagnie Hollandoïse elles payent moins. Mais je crois bien d'ailleurs que si l'on tenoit compte de ce qu'il leur coûte en députations & en presens, qu'ils sont obligez de faire tous les ans à la Cour, les marchandises ne leur reviendroient à guere moins qu'aux particuliers.

L'or & l'argent payent deux pour cent, & dès qu'il a été compté à la Doïane le maître des Monnoyes le vient prendre & le fait battre en especes du país qu'il vous rend pour vôtre somme & selon le titre de vôtre argent. On convient avec lui selon la qualité de la somme du jour qu'il doit rendre des especes neuves, & autant de jours qu'il fait attendre au delà du terme il en paye l'intérêt à proportion de l'argent qu'il a reçu. Les Indiens sont subtils & difficiles en fait de monnoyes & de payemens; car quand l'argent est batu depuis trois ou quatre ans il y a à perdre demi pour cent, & il en va de même à proportion selon que l'argent est vieux, n'ayant pû, disent-ils, passer par tant de mains sans quelque déchet.

On peut porter toute sorte d'argent dans l'Empire du grand Mogol, parce que dans toutes les villes frontieres il y a une Monnoye, où il faut qu'il soit mis au dernier titre, comme est tout l'or & l'argent aux Indes par l'ordonnance du Roi, & batu en monnoye du país. L'argent en barre ou en vieille vaisselle qu'on a achetée sans en payer les façons, est celui où il y a le moins à perdre; car pour l'argent monnoyé on ne

peut éviter la perte du monnoyage. Tous les marchez se font d'ordinaire à condition de payer en argent batu dans l'année courante, & si on fait le payement en vieilles especes il faut se refoudre d'y perdre selon le temps qu'il y a qu'elles ont été batuës, comme j'ai dit cy-devant. Dans tous les lieux éloignez des Villes où le menu peuple ne connoit pas bien l'argent, & où il ne se trouve point de Changeurs, on ne recevra pas une piece d'argent sans la mettre au feu pour voir si elle est bonne, & cela se pratique sur tout au passage des rivieres. Comme leurs bâteaux sont faits d'ozier, couverts seulement d'un cuir de bœuf, & par consequent qu'ils sont fort legers, ils les tiennent dans les bois, & ne les vont point charger sur leurs épaules pour passer l'eau avant que d'avoir reçu leur payement.

Pour ce qui est de l'or, les Marchands qui en portent usent de tant d'adresse pour le cacher qu'il en vient fort peu à la connoissance des Doïianiers. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour éviter de payer les droits, d'autant plus qu'il n'y a pas tant de risque à courir qu'aux Doïianes de l'Europe. Car dans celles des Indes quand on est surpris en fraude, où on en est quite en payant le double, dix pour cent au lieu de cinq, le Roi comparant la hardiesse du Marchand à un jeu de hasard, où on joue à quite ou double. Neanmoins depuis quelque temps la chose est un peu changée, & il y a aujourd'hui de la peine à accorder avec les Doïianiers à cette condition. Le Roi avoit accordé aux Capitaines Anglois qu'ils ne seroient point fouillez quand ils sortiroient de leurs vaisseaux pour venir à terre ; mais un jour un Capitaine

8 VOYAGES DES INDES,

Anglois allant à Tata , l'une des plus grandes villes des Indes , un peu au dessus de Scimdi , qui est à l'embouchure de la riviere d'Indou , comme il vouloit passer outre fut arrêté par des gardes de la Doïane , dont il ne se pût defendre , & qui le foiïillerent quelque raison qu'il pût alleguer. Ils lui trouverent de l'or , en ayant déjà passé d'autre en divers petits voyages qu'il avoit fait de son vaisseau à la ville , & il en fut quitte pour en payer la Doïane à l'ordinaire. L'Anglois fâché de cet affront resolut de s'en venger , & il s'y prit d'une plaisante maniere. Il fit rôtir un cochon de lait , & le faisant mettre avec la graisse dans un de ces plats de la Chine , couvert d'un beau linge , le donna à un esclave pour le porter avec lui à la Ville , s'imaginant bien ce qui en arriveroit. Comme il passoit devant la Doïane , où le Gouverneur de la Ville , le Cha-Bander & le Maître de la Monnoye étoient assis dans un Divan , on ne manqua pas de l'arrêter , & l'esclave avançant toujours avec son plat couvert , on dit au maître qu'il falloit qu'il allât à la Doïane & qu'on vît ce qu'il portoit. Plus l'Anglois crioit que l'esclave ne portoit rien qui dût aucun droit , moins il étoit crû , & après un long debat il prit lui-même le plat des mains de l'esclave & fut le porter à la Doïane. Le Gouverneur & le Cha-Bander lui demanderent d'abord d'un ton assez aigre pourquoi il ne vouloit pas obeïr aux ordres ; & l'Anglois de son côté leur repartant en colere que ce qu'il portoit ne devoit rien , il jetta rudement le plat en leur presence , de sorte que le cochon & la graisse fallirent toute la place , & rejaillirent sur leurs vestes. Comme le pourceau est en abomination aux

Mahometans, & que par leur Loi ils tiennent pour fouillé tout ce qu'il touche, il falut changer d'habits, ôter le tapis du Divan; & faire un bâtiment neuf, fans qu'on ofât rien dire à l'Anglois; parce que le Cha-Bander & le maître des Monnoyes ont des mesures à garder avec la Compagnie dont le pais tire beaucoup d'avantage. Pour ce qui est des Chefs des Compagnies tant Angloise que Hollandoise, & de leurs Ajoins, on a ce respect pour eux qu'on ne les fouille jamais quand ils viennent des vaisseaux; mais aussi ils ne s'amusement pas à passer de l'or en cachete comme de simples Marchands, & ils tiennent cela au dessous d'eux. Le commerce de Tata qui étoit grand autrefois commence fort à déchoir, parce que l'entrée de la riviere se rend mauvaise de jour en jour, & que les sables qui s'y amassent ferment presque le passage.

Les Anglois voyant qu'on prenoit la coutume de les fouiller, eurent recours à de petites adresses pour passer de l'or; & la mode de porter des Perruques leur étant venue de l'Europe, ils s'aviserent de cacher des Jacobus, des Rose-nobles & des ducats, dans la calotte de leurs Perruques, toutes les fois qu'ils sortoient de leurs vaisseaux pour venir à terre. Il y eut un Marchand qui voulut faire entrer dans Suratte quelques caissons de corail, sans que cela vint à la connoissance des Doïaniers. Le vaisseau étant prêt d'entrer dans la riviere il fit attacher les caissons à la poupe, & étant deux ou trois pieds dans l'eau ceux qui vinrent visiter les marchandises du vaisseau ne les purent voir. Il se passa plusieurs jours avant que les marchandises fussent déchargées, & qu'on pût

en feureté faire entrer les caiffons dans la ville fans que la Doïane en eût le vent. La chofe fe fit enfin adroitement, mais le Marchand eut lieu de s'en repentir & y trouva mal fon compte; car comme la riviere de Suratte eft toujours trouble & épaiſſe, il s'attacha autour du corail qui avoit été long-temps dans l'eau un certain limon comme une croûte & écorce blanche qu'on eut bien de la peine à ôter, & après qu'il fut poli il y eut de la perte pour le Marchand de plus de douze pour cent.

Je viens aux Monnoyes qui ont cours aux Indes dans l'étenduë des Etats du Grand Mogol, & à toutes les fortes d'or ou d'argent que l'on y doit porter en lingots plutôt qu'en monnoyes pour y avoir plus de profit.

Premierement il faut remarquer qu'il eft avantageux d'acheter de l'or ou de l'argent qui a été travaillé, pour le mettre en lingots & le faire rafiner juſqu'au plus haut titre. Car étant rafiné on ne paye point les voitures de l'aloi qui y étoit mêlé auparavant; & ne portant point l'or ou l'argent en eſpece, on ne paye point ce que le Prince & la Monnoye ont pris pour leur droit de monnoyage. Si l'on porte de l'or monnoyé, les meilleures eſpeces ſont les Roſe-nobles, les vieux Jacobus, les Albertus & autres pieces anciennes, comme de Portugal & d'autres païs, & toutes fortes d'eſpeces d'or qui ont été battues au ſiecle paſſé. Sur toutes ces vieilles pieces il y a toujours quelque profit pour le Marchand. Il faut auſſi compter entre les bonnes eſpeces d'or que l'on peut porter aux Indes, tous les Ducats d'Allemagne, tant ceux des Princes que ceux des villes Impériales, comme auſſi les Ducats de Pologne,

de Hongrie, de Suede & de Danemark; & toutes ces sortes de Ducats sont pris à un même titre. Les Ducats d'or de Venise passoient autrefois pour les meilleurs, & valoient chacun quatre ou cinq de nos sols plus que tous les autres, mais depuis douze ans ou environ il faut bien que l'on les ait alterez, puisqu'on n'en veut plus maintenant que pour le prix des autres. Il y a encore les Ducats que le Grand Seigneur fait battre au Caire, & ceux de Salé & de Maroc; mais ces trois especes sont les moindres de toutes, & valent d'ordinaire quatre sols moins que les autres.

Dans tout l'Empire du Grand Mogol tout l'or & l'argent se pese à un poids apellé *Tolla*, qui revient à 9. deniers 8. grains de nôtre poids. Quand on a quantité d'or ou d'argent à vendre, les Indiens ont leur poids de cuivre jaune avec la marque du Roi pour éviter toute fraude, & avec ce poids-là ils pesent tout l'or ou l'argent à une fois, pourvû qu'il n'aille pas au-delà de cent Tollas. Car tous les poids des Changeurs ne vont que depuis un Tolla jusques à cent, & de ces cent Tollas vient de nos poids 38. onces 21. deniers 8. grains. Pour ce qui est de l'or ou de l'argent qui n'est pas monnoyé, s'il y en a beaucoup ils en font l'épreuve, & l'épreuve faite, ils en donnent le plus qu'ils peuvent à l'envi l'un de l'autre.

Comme il y a des Marchands qui auront quelquefois jusques à quarante & cinquante mille Ducats & plus, les Indiens les pesent avec un poids qui est juste de cent Ducats, ayant aussi la marque du Roi. Et s'il arrive que les cent Ducats pesent moins que ce poids-là, ils ajoutent autant de petites pierres jusqu'à ce que le poids soit juste, & quand

toute la somme est pesée, on fait bon au Changeur de la valeur du poids de ces mêmes pierres. Mais avant que de peser ces monnoyes d'or, soit Ducats, soit autres especes, on met le tout dans un grand feu de charbon où ces especes se rougissent d'elles-mêmes; après quoi on éteint le feu à force d'y jeter de l'eau & on les tire. Cela se fait de la sorte pour reconnoître celles qui sont fausses, & pour brûler la cire ou quelque gomme qu'on y met quelquefois adroitement pour les faire peser davantage. Mais parce qu'il y a de certaines pieces qui sont si bien fourrées que l'on n'y connoît rien, quand même elles ont été au feu, pour bien découvrir ce qui en est, les Changeurs les prennent l'une après l'autre pour les plier, & en les pliant ils connoissent si l'espece est bonne, & coupent toutes celles qui ne le sont pas. Après avoir tout vû ils font raffiner celles qu'ils croyent n'être pas bonnes, & ce qu'ils ont trouvé de bon dans ce raffinage ils le payent comme de bons Ducats. De tout cet or on en fait les especes de monnoye que l'on appelle *Roupies d'or*; à la reserve des Dueats qui ont une figure d'un côté & que l'on fonde rarement; parce qu'on les vend aux Marchands qui viennent de Tartarie & des autres païs du Nord, comme des Royaumes de Boutan, d'Asen & autres plus éloignez. C'est de cette sorte de Ducats dont les femmes de ces païs-là font leur principal ornement; elles les pendent à leur coiffure, & ils viennent leur battre sur le front. Pour les autres Ducats où il n'y a point de figures, ils ne sont pas recherchés des Marchands du Nord.

Pour ce qui est de toutes les autres especes d'or, on en vend une grande quantité aux

Orfèvres, aux Tireurs-d'or, & en general à tous ceux qui employent de l'or dans leur travail. Car si l'on pouvoit s'en défaire sans en fabriquer des Roupies, on n'en feroit jamais battre; ce qu'aussi l'on ne fait guere que lorsqu'on met les Rois sur le trône pour en faire largesse au peuple avec des Roupies d'argent; & que pour en vendre aux Gouverneurs des Provinces qui en ont besoin de quantité, comme aussi les autres Grands du Royaume, pour en faire present au Roi le jour qu'il prend possession de ses Etats. Car ils ne trouvent pas toujours des joyaux ou autre chose digne de lui être présentée, non seulement ce jour-là, mais encore dans la grande solemnité dont je parlerai ailleurs, lorsque l'on pèse le Roi toutes les années. Ils sont, dis-je, bien-aisés de trouver des Roupies d'or dans ces rencontres, & ils en ont encore besoin pour faire des presens à ceux de la Cour, par le crédit desquels ils peuvent esperer d'avoir de plus hautes charges & de plus considerables Gouvernemens.

Dans un de mes voyages je reconnus par un exemple que j'eus devant mes yeux la vertu de ces Roupies d'or. Cha-Gehan pere d'Aureng-zeb qui regne presentement, avoit donné à un des Seigneurs de sa Cour le gouvernement de la Province de Tata, dont le Sindi est la ville capitale. Bien que dès la premiere année de son gouvernement il y eut de grandes plaintes contre lui de la tyrannie qu'il exerçoit envers le peuple & de ses grandes extorsions, le Roi ne laissa pas de souffrir qu'il gouvernât la Province près de quatre ans, après quoi il lui ordonna de revenir. Tout le peuple de Tata en eut bien de la joye, s'imaginant que le Roi ne le rapelloit

que pour le faire mourir. Mais il en arriva tout autrement : car il reçût bien des caresses du Roi, qui lui donna aussi-tôt le Gouvernement de Halabas bien plus considerable que celui de Tata qu'il venoit de quitter. Ce bon accueil qu'il reçût du Roi vint de ce qu'avant qu'il arrivât à Agra il avoit envoyé secrettement en present au Roi 50000. Roupies d'or, qui font de nos livres 105000. & environ 20000. autres Roupies d'or, tant pour la Begum-Saheb qui gouvernoit alors tout l'Etat, que pour d'autres Dames & pour quelques Seigneurs de la Cour qui le pouvoient appuyer de leur crédit. Tous ces gens de Cour sont bien-aises d'avoir de la forte quantité d'or, tant parce qu'il tient peu de place & qu'on le peut aisément cacher, que parce qu'ils font gloire de laisser de grosses sommes après leur mort à leurs femmes & à leurs enfans, dequoi le Roi ne puisse avoir connoissance. Car comme je dirai plus bas, quand un Grand-Seigneur vient à mourir, le Roi herite de tout son bien, & sa femme ne demeure maîtresse que des joyaux.

Pour revenir aux Roupies d'or, il faut remarquer qu'elles n'ont point de cours entre les Marchands; car comme une ne vaut que quatorze Roupies d'argent, qui font vingt & une livre de nôtre monnoye, à trente sols la Roupie, & qu'il ne se trouve guere de ces roupies d'or que dans les maisons des Grands; quand il arrive qu'ils en font un paiement ils veulent toujours la mettre à une Roupie d'argent, ou du moins à un quart plus qu'elle ne vaut, à quoi le Marchand ne scauroit trouver son compte. Cha-Est-kan oncle du Roi, à qui j'avois vendu des marchandises pour quatre-vingt seize mille roupies, quand

Ce vint au payement, me demanda en quelle monnoye je voulois qu'il me le fit, ou en monnoye d'or, ou en monnoye d'argent. Avant que je lui eusse fait réponse il ajoûta que si je le croyois je prendrois des Roupies d'or, & il ne me donnoit ce conseil que dans la créance qu'il avoit qu'il tourneroit à son avantage. Je lui dis que je suivrois son avis, & aussitôt il commanda que l'on me contât des Roupies d'or jusqu'à la concurrence de la somme qui m'étoit dûë; mais il prétendoit me donner la Roupie d'or pour quatorze Roupies & demi d'argent, bien qu'entre les Marchands elles ne passent que pour quatorze. Je n'ignorois pas cela, mais je crus qu'il valoit mieux recevoir mon payement comme ce Prince me le vouloit faire, dans l'esperance de me recompenser d'ailleurs de ce qu'il me vouloit faire perdre, ou d'une partie. Je laissai passer deux jours, après lesquels je le fus revoir pour lui dire que j'avois tâché de mettre ces Roupies pour le prix que je les avois reçûës, mais que j'y avois travaillé inutilement; qu'ainsi sur le payement qui m'avoit été fait de 96000. Roupies, j'en perdois $3428\frac{3}{4}$ la Roupie d'or qu'il avoit voulu que je prisse à $14\frac{1}{2}$ Roupies d'argent, n'en valant que 14. Sur cela il se mit en colere, & me dit qu'il feroit donner tant de coups de foüet au Changeur ou Courtier des Hollandois qu'il s'en souviendroit; (car dans les Indes on ne parle point de coup de bâton) croyant qu'il étoit cause du discours que je venois de lui faire, pour n'avoir pas voulu prendre les Roupies d'or au prix qu'il me les avoit données; qu'il apprendroit à ces gens-là à connoître l'argent, que c'étoient toutes de vieilles Roupies, & qu'elles va-

loient un seizième de Roupie d'argent plus que celles que l'on fabriquoit pour lors. Comme je connoissois l'humeur des Princes d'Asie contre lesquels il ne faut point s'échauffer, je le laissai dire tout ce qu'il voulut, & voyant qu'il s'apaisoit & qu'il prenoit un visage riant, je le priai qu'il lui plût que le lendemain je fisse rapporter la somme qu'il m'avoit fait compter, ou qu'il me fit donner ce qui manquoit de mon payement, & que je prendrois la Roupie d'or pour 14 Roupies & $\frac{1}{10}$, puisqu'il m'assuroit qu'elle valoit autant. Ce Prince fut alors quelque temps à me regarder d'un mauvais œil sans me dire mot, & puis il demanda si j'avois sur moi cette perle qu'il n'avoit pas voulu acheter. Je lui dis que je l'avois, & à l'instant je la tirai de mon sein & la lui donnai. C'étoit une grosse perle de bonne eau, mais mal tournée, ce qui l'avoit dégoûté alors de la prendre. Après que je la lui eus donnée; ne parlons plus, me dit-il, du passé; combien veux-tu en un mot de cette perle? Je lui en demandai sept mille Roupies, & il est vrai que plutôt que de la rapporter en France je l'aurois donnée pour trois mille. Si je te donnois, me repliqua-t'il, cinq mille Roupies de cette perle, tu serois bien récompensé de la perte que tu dis que tu feras sur les Roupies d'or. Vien demain & je te ferai compter cinq mille Roupies; je veux que tu t'en ailles content, & tu auras de plus le Calaat & un cheval. Je lui fis alors la reverence, & le priaï que me donnant un cheval ce fut quelque jeune bête de service, parce que j'avois beaucoup de chemin à faire. Je reçus donc le lendemain, comme il l'avoit dit, la robe, le manteau, deux ceintures & la toque, qui

Tout, comme j'ai remarqué ailleurs, tout l'assortiment que les Princes ont accoutumé de donner à ceux à qui ils veulent faire honneur. Le manteau & la robe étoient de brocart d'or, les deux ceintures rayées d'or & d'argent, la toque de toile de coton couleur de feu avec des rayes d'or, & le cheval sans selle, couvert d'une housse de velours verd, avec une petite frange d'argent autour. La bride étoit fort étroite, & il y avoit des piéces d'argent appliquées en quelques endroits. Je crois que le cheval n'avoit jamais été monté, car dès qu'il fut dans la maison des Hollandois, où j'étois logé cette fois-là; un jeune homme s'étant jetté dessus, il se prit à sauter d'une si étrange maniere, & à le secouier de sorte qu'ayant abatu en sautant la couverture d'une hutte qui étoit dans la court, le Hollandois faillit à être tué. Ayant vû que ce cheval fougueux n'étoit pas mon fait, je le fis remener à Cha-Est-kan, & lui contant comme la chose s'étoit passée, je lui dis que je croyois qu'il ne vouloit pas que je retournasse en mon païs, comme il m'en prioit, pour lui en apporter quelque rareté. Pendant mon discours il ne fit que rire, & l'ayant fini il commanda qu'on lui amenât le cheval que feu son pere montoit. C'étoit un grand cheval de Perse qui avoit coûté autrefois cinq mille écus quand il étoit jeune, mais il avoit alors plus de vingt-huit ans. On l'amena sellé & bridé, & le Prince voulut que je le montasse en sa presence. Il alloit encore un des plus grands pas de cheval que j'eusse vû, & comme je fus dessus; hé-bien, me dit-il, es-tu content? Celui-ci ne te fera pas tomber. Je le remerciai, & en même tems pris congé de lui, & le lendemain avant mon

départ il m'envoya une grande corbeille pleine de pommes. C'étoit l'une des six que Cha-Gehan lui avoit envoyées, qui venoient du Royaume de Kachemir, & il y avoit aussi dans la corbeille un gros melon de Perse. Tout cela ensemble pouvoit valoir cent Roupies, & j'en fis present à la femme du Commandeur Hollandois. Pour ce qui est du cheval je le menai à Golconda, où je le vendis cinq cens Roupies tout vieux qu'il étoit, parce qu'il pouvoit encore rendre bon service.

Pour reprendre les discours des Monnoyes, j'ajouïterai à ce que j'ai déjà dit des especes d'or, qu'il ne faut point porter aux Indes des Louïs d'or, ni des pistoles d'Espagne ou d'Italie, ni d'autres especes d'or monnoyé depuis peu d'années, parce qu'il y a trop à perdre, les Indiens qui n'en ont point encore de connoissance les rafinant toutes, & c'est sur ce rafinage qu'ils trouvent leur compte. Au reste chacun tâche de faire passer son or sans que le maître de la Doüane en ait connoissance, & quand le Marchand a l'adresse de le bien cacher, il y a à gagner pour lui la valeur de cinq ou six de nos sols sur chaque ducat.

Je viens aux Monnoyes d'argent qu'il faut distinguer en monnoyes du Païs & monnoyes étrangères, & je parlerai premièrement de celles-ci.

Les especes d'argent étrangères que l'on porte aux Indes sont des Richedales d'Allemagne & des Reales d'Espagne. Les premières sont apportées par les Marchands qui viennent de Pologne, de la petite Tartarie, & devers la Moscovie; les autres par ceux qui viennent de Constantinople, de Smirne

& d'Alep, & la plus grande partie par les Armeniens qui ont vendu leurs foyes en Europe. Tous ces Marchands tâchent de passer leur argent par la Perse sans être découverts, parce que si les Doïaniers en avoient le vent, il faudroit que l'argent fut porté aux Maîtres des Monnoyes pour être batu en Abassis qui est la monnoye du Roi, & ces Abassis étant aux Indes sont de nouveau batus en Roupies, en quoi il y auroit de la perte pour le Marchand de $10\frac{1}{4}$ pour cent, tant à cause du moyonnage, que pour les droits du Roi qu'il lui a fallu payer en Perse.

Pour sçavoir en peu de mots comme l'on perd ces $10\frac{1}{4}$ pour cent de la Perse aux Indes, & quelquefois davantage, selon la nature des Reales que l'on porte d'ordinaire en Perse, il faut se souvenir de ce que j'ai dit des monnoyes & des changes de la Perse au volume precedent. J'ai remarqué que la Reale en Perse passe pour 13. Chaez, qui font 3. Abassis & $\frac{1}{4}$, & que quelquefois quand l'argent est rare on en donne un demi Chaez de plus. Que l'Abassi vaut 4. Chaez, & le Toman 50. Abassis, ou 200. Chaez. Ainsi la Reale passant pour 13. Chaez, on a 6. Tomans & demi pour 100. Reales. Si l'on porte 6. Tomans & demi aux Indes, on a de chaque Toman $29\frac{1}{2}$ Roupies, & par consequent des 6. Tomans & demi $191\frac{1}{2}$ Roupies. Que si l'on porte aux Indes des Reales Sevillanes, dont je parlerai plus bas, pour les 100. on a depuis 213. jusqu'à 215. Roupies: & des Mexicanes, pour les 100. on n'en a que 212. Quand donc pour les 100. Reales on n'auroit que 212. Roupies, on gagne sur ces 100. Reales 10. Reales & $\frac{1}{4}$, & sur les Sevillanes on a de profit jusqu'à 11. pour cent.

Il faut donc remarquer qu'il y a trois ou quatre sortes de Reales d'Espagne, & qu'on donne pour les 1000. selon leur titre depuis 208. jusqu'à 214. & 215. Roupies. Les meilleures de toutes sont les Sevillanes, & quand elles sont de poids on a pour les cent 213. Roupies, & en de certains temps jusqu'à 215. selon que l'argent est rare ou abondant.

La Reale d'Espagne doit peser 3. gros & 7. grains $\frac{1}{2}$ plus que les deux Roupies, mais l'argent des Roupies est bien meilleur; car la Roupie est au titre d'11. deniers & 14. grains, & la Reale Sevillane comme nôtre écu blanc n'est qu'au titre d'11. deniers. La Reale Mexicane n'est qu'à 10. deniers 21. grains. Pour la Reale d'Espagne qui pèse 73. vals, on a $4\frac{1}{2}$ mamoudis, & un mamoudi vaut 20. pechas; & ainsi pour la Reale d'Espagne on a 90. pechas, mais il faut qu'elles soient bonnes, & comme j'ai dit du poids de 73. vals, les 81. vals faisant une once, & le val revenant à 7. deniers.

Pour ce qui est des Richedales d'Allemagne, comme elles sont plus pesantes que les Reales, on donne pour le cent jusqu'à 116. Roupies. Surquoi il faut remarquer qu'en donnant pour les cent Reales & les cent Richedales jusqu'à 215. & 216. Roupies, il semble que chaque Roupie doit valoir de la sorte moins de trente sols. Mais d'ailleurs si le Marchand compte les frais des voitures de l'argent & des Doïanes, il trouvera que chaque Roupie lui revient à davantage. Toutes ces Reales & Richedales se pesent par cent, & quand le poids n'y est pas on ajoute de petites pierres, comme quand on pèse l'or, ce que je dirai bien-tôt. Mais afin que le Marchand trouve son compte, il faut qu'il prenne

garde que toutes les Reales de Mexico & les Sevillanes soient du poids de 21 deniers & 8. grains, c'est à dire de 512 grains; & pour ce qui est de nôtre ecu blanc il doit être de 21. deniers 3. grains, ce qui fait 509. grains.

Je passe aux monnoyes du païs. Les Indiens ont pour monnoyes d'argent la Roupie, la demie, le quart, le huitième & le seizième. Le poids de la Roupie est de 9. deniers 1. grain, & le titre de l'argent est à 11. deniers 14. grains. Ils ont encore une monnoye d'argent qu'ils appellent *Mamoudis*; mais elle ne passe qu'à Suratte & dans la Province de Guzerate.

La petite monnoye des Indes est de cuivre, & s'appelle *Pecha*, qui vaut environ deux de nos liards. Il y en a de demi pecha, de deux pechas, & de quatre. Selon la Province où l'on se trouve on a pour la roupie d'argent plus ou moins de ces pechas. A mon dernier voyage la Roupie à Suratte étoit à 49. pechas, mais il y a des temps qu'elle en vaut 50. & d'autres qu'elle rabaisse à 46. A Agra & à Gehanabat elle valoit 55. & 56. pechas; & la raison de cela est, que plus on approche des mines de cuivre plus on a de pechas pour la Roupie. Pour le mamoudi il est toujours à 20. pechas.

Il y a encore de deux autres sortes de petite monnoye dans l'Empire du Grand Mogol, & ce sont de petites amandes ameres, & des coquilles. Dans la seule Province de Guzeratte on se sert pour petite monnoye de ces amandes ameres qu'on apporte de la Perse, comme je l'ai remarqué dans la premiere partie de mes relations. Elles croissent dans des lieux secs & arides entre des roches, & l'arbre qui les produit est à peu près

comme nos genets. On appelle ces amandes *Baden*, & elles sont si ameres que la coloquinte ne l'est pas plus, & qu'il ne faut pas avoir peur que les enfans s'amusement à en manger. On en donne pour le pecha tantôt 35. & tantôt 40.

L'autre petite monnoye est de coquilles appellées *cori*, qui ont les bords renversez, & il ne s'en trouve en aucun lieu du monde qu'aux Isles Maldives. C'est le plus grand revenu du Roi de ces Isles; car on en transporte dans tous les Etats du Grand Mogol, dans les Royaumes de Visapour & de Golconda, & jusques dans les Isles de l'Amerique pour y servir de monnoye. Proche de la Mer on en donne jusqu'à 80. pour le pecha, & cela va en diminuant à mesure qu'on s'éloigne de la mer, à cause de la voiture; de maniere qu'à Agra on n'en a que 50. ou 55. pour le pecha. Au reste selon le compte des Indiens,

100000. Roupies font une Lekke.

100000. Lekkes font un Kraur.

100000. Kraurs font un Padan.

100000. Padans font un Nil.

Dans les Indes il faut qu'un village soit bien petit s'il n'y a un Changeur que l'on appelle *cheraf*, & qui sert de Banquier pour faire les remisés de l'argent & les Lettres de Change. Comme le plus souvent ces Changeurs s'entendent avec les Gouverneurs de Province, ils haussent à leur gré la Roupie pour des pechas, & des pechas pour de ces coquilles. Tous les Juifs qui se mêlent des Monnoyes & des Changes dans l'Empire du Grand Seigneur passent pour très-rafinez; mais aux Indes à peine seroient-ils les apprentifs de ces Changeurs. Ils ont une coutume fort incommode pour les payemens :

Dans tout l'Empire du grand Mogol et autres lieux des Indes les
 Idolatres quoy que differens de langage se servent de cette sorte de
 Chiffres.

| | | | | | | | | | |
|----|---|----|----|----|----|----|----|----|----|
| 1 | q | 11 | q9 | 21 | z9 | Eq | 31 | 89 | 41 |
| 2 | z | 12 | qz | 22 | zz | ez | 32 | 8z | 42 |
| 3 | ε | 13 | qε | 23 | zε | εε | 33 | 8ε | 43 |
| 4 | 8 | 14 | q8 | 24 | z8 | ε8 | 34 | 88 | 44 |
| 5 | γ | 15 | qγ | 25 | zγ | εγ | 35 | 8γ | 45 |
| 6 | 3 | 16 | q3 | 26 | z3 | ε3 | 36 | 83 | 46 |
| 7 | 9 | 17 | q9 | 27 | z9 | ε9 | 37 | 89 | 47 |
| 8 | τ | 18 | qτ | 28 | zτ | ετ | 38 | 8τ | 48 |
| 9 | ϥ | 19 | qϥ | 29 | zϥ | εϥ | 39 | 8ϥ | 49 |
| 10 | q | 20 | z | 30 | ε | 8 | 40 | γ | 50 |

| | | | |
|--------|--------|--------|---------|
| 9.. | 100 | 9... | 1000 |
| 9.... | 10000 | z.... | 20000 |
| 9..... | 100000 | 9..... | 1000000 |

000

| Year | Month | Day | Event | Location | Remarks |
|------|-------|-----|-------|----------|---------|
| 1861 | Jan | 1 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 2 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 3 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 4 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 5 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 6 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 7 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 8 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 9 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 10 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 11 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 12 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 13 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 14 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 15 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 16 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 17 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 18 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 19 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 20 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 21 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 22 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 23 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 24 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 25 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 26 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 27 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 28 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 29 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 30 | ... | ... | ... |
| 1861 | Jan | 31 | ... | ... | ... |

1861
 1862
 1863
 1864
 1865
 1866
 1867
 1868
 1869
 1870
 1871
 1872
 1873
 1874
 1875
 1876
 1877
 1878
 1879
 1880
 1881
 1882
 1883
 1884
 1885
 1886
 1887
 1888
 1889
 1890
 1891
 1892
 1893
 1894
 1895
 1896
 1897
 1898
 1899
 1900

& j'ai déjà remarqué ce qui en est pour le regard des Roupies d'or, quand on fait quelque payement en cette monnoye. Ils disent que plus il y a de temps qu'une Roupie d'argent a été batuë, elle en vaut moins que celles que l'on bat actuellement, ou qu'on a battuës depuis peu, parce que les vieilles ayant souvent passé par les mains, cela les use & elles en sont plus legeres. Ainsi lors que l'on fait un marché il faut toujours dire que l'on veut être payé en Roupies *chajenni*, c'est à dire en argent neuf; autrement on vous fera vôtre payement en Roupies batuës depuis quinze ou vingt ans & au delà; en quoi il y aura jusqu'à quatre pour cent de perte. Car pour celles qui n'ont été batuës que depuis deux ans, ils veulent déjà avoir $\frac{1}{7}$ pour cent, ou au moins $\frac{1}{8}$, & le pauvre peuple qui ne sçait pas lire l'année que l'on a batu ces Roupies ou ces pechas, sont sujets à être trompez, parce qu'on leur rabat toujours quelque chose, sur une Roupie un pecha ou demi pecha, & sur le pecha trois ou quatre coris.

Pour ce qui est de l'argent faux il s'en trouve fort peu. S'il y a d'avanture une Roupie fausse dans un sac qu'un particulier aura donné, il vaut mieux la couper & la perdre que d'en parler, parce que si on le sçavoit il y auroit quelque risque à courir, l'Ordonnance du Roi voulant qu'on rende le sac à celui qui l'a donné, & cela s'en va de l'un à l'autre jusqu'à ce que l'on puisse découvrir le Faux-monnoyeur, & quand on s'en est saisi pour tout châtiment on lui coupe seulement le poing. S'il arrive qu'on ne puisse trouver le Faux-monnoyeur, & que l'on juge bien que celui qui a donné l'argent n'est pas

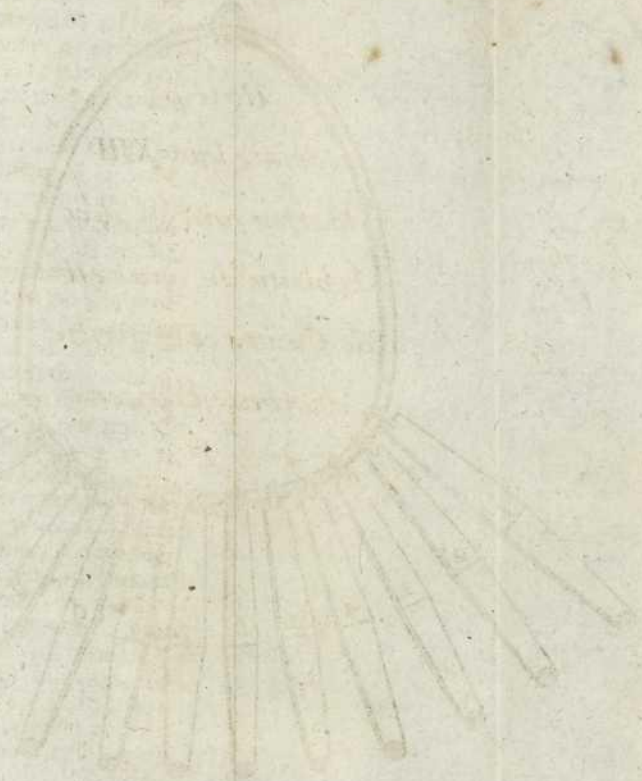
coupable, il en est quitte pour quelque amende. C'est ce qui cause de grands profits aux Changeurs: car lors qu'on reçoit ou que l'on fait quelque paiement, on leur fait voir l'argent, & ils ont pour leur droit $\frac{1}{2}$ de Roupie pour cent.

Pour ce qui est de l'argent qui sort du *Sarquet* ou trésor du Roi, il ne s'y trouve jamais rien de faux; car tout l'argent qui y entre est vû exactement par les Changeurs du Roi, & les Grands Seigneurs ont aussi les leurs. Avant que l'argent entre au trésor, on le jette dans un grand feu de charbon, & quand les Roupies sont rouges on éteint le feu à force d'eau, après-quoi on les retire. S'il s'en trouve quelqu'une qui ne soit pas bien blanche, & qu'il y ait la moindre marque d'aloi, elle est aussi-tôt coupée. Autant de fois que ces roupies entrent au trésor, on les frappe d'un poinçon qui y fait un petit trou sans la percer, & il y en a qui ont sept ou huit trous de la sorte, c'est à dire qui sont entrées sept ou huit fois au trésor. Elles sont toutes mises par mille dans des sacs, avec le cachet du grand Trésorier, à quoi l'on ajoute combien il y a d'années qu'elles sont battues. Voici en quoi consiste le profit que font les Trésoriers, tant ceux du Roi que ceux des Grands du Royaume. Quand on fait quelque marché c'est en Roupies neuves qui sont battues de la même année, mais quand on vient à recevoir le paiement, les Trésoriers le veulent faire en vieilles Roupies où il y a quelquefois à perdre jusqu'à six pour cent, & si l'on veut avoir de l'argent neuf il faut se résoudre à composer avec eux. A mon cinquième voyage je fus trouver *Chast-kan*, comme je le lui avois promis au
 precedent,

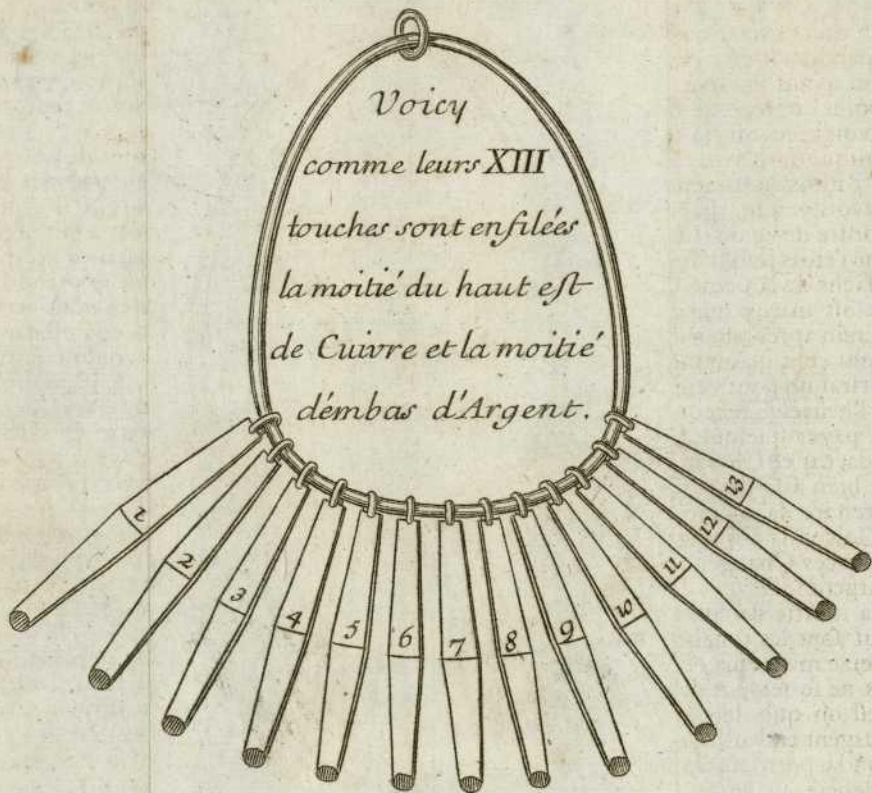
précédent, lui ayant donné parole qu'il feroit le premier qui verroit ce que j'aurois apporté. Aussi-tôt que je fus arrivé à Suratte je le lui fis sçavoir, & je reçûs ordre de l'aller trouver à Choupart, ville de la province de Decan, où il avoit mis le siege. Etant auprès de lui en peu de temps & en peu de paroles je lui vendis la plus grande partie de ce que j'avois apporté de l'Europe, & il me dit qu'il attendoit de jour en jour l'argent qu'on lui devoit envoyer de Suratte pour payer l'armée, & me faire payer en même temps de ce qu'il m'avoit acheté. Je ne pouvois toutefois m'imaginer que ce Prince fut dans une si grande armée sans avoir beaucoup d'argent, & je crûs plutôt qu'il me vouloit faire perdre quelque chose sur les especes d'or ou d'argent que je recevrois pour mon paiement, comme il en avoit usé à mon précédent voyage. La chose arriva comme je l'avois prévûé; mais pour ce qui étoit de ma nourriture, de celle de mes gens & de mes montures, il donna ordre qu'on m'apportât soir & matin des vivres en abondance, & le plus souvent il m'envoyoit querir pour manger avec lui. Il se passa dix ou douze jours que je n'entendois point parler de l'argent qu'il attendoit, & m'étant résolu d'aller prendre congé de lui je me rendis dans sa tente. Il parut un peu surpris, & me regardant d'un visage refroigné; pourquoi, me dit-il, veux-tu partir n'étant pas payé, & qui te payeroit après si tu t'en allois sans recevoir ton argent? A ces paroles prenant un visage aussi fier que le sien; Mon Roi, repartis-je, me feroit payer, car il a la bonté de faire payer tous ses sujets quand ils n'ont pas eu satisfaction de ce qu'ils ont vendu

dans les païs étrangers. Et de quelle maniere ton Roi en viendroit-il à bout, reprit-il comme en colere? Avec deux ou trois bons vaisseaux de guerre, lui repliquai-je, qu'il enverroient au port de Suratte ou vers les côtes pour y attendre ceux qui viennent de Mocca. Il parut piqué de cette repartie, & n'osant porter plus loin son dépit il ordonna à l'instant à son Tresorier de me faire une Lettre de Change pour Aureng-abat. C'est dequoi je fus tres-aïse, parce que c'étoit le lieu par où je devois passer pour aller à Golconda, & que d'ailleurs cela m'épargneroit la voiture & les risques de mon argent. Le lendemain j'eus ma Lettre de Change, & pris congé du Prince qui n'étoit plus fâché, & qui me dit que si je retournois aux Indes je ne manquasse pas de l'aller voir, ce que je fis à mon sixième & dernier voyage. Comme j'arrivai à Suratte il étoit à Bengala où je le fus trouver, & il m'acheta tout le reste des marchandises que je n'avois pû vendre, ni au Roi de Perse, ni au Grand Mogol.

Pour revenir à mon payement, étant arrivé à Aureng-abat je fus trouver le grand Tresorier, qui ne m'eût pas plûtôt vû qu'il me dit qu'il sçavoit pourquoi je le venois voir, qu'il y avoit trois jours qu'il en avoit eû avis, & qu'il avoit déjà tiré du tresor l'argent dont il me devoit payer. Quand on eut apporté tous les sacs qu'il falloit pour mon payement j'en fis ouvrir un à mon Changeur, qui vit que c'étoient des Roupies où il y avoit deux pour cent à perdre. Sur cela je remerciai le Tresorier, & lui dis que je ne l'entendois pas de la sorte, que j'allois envoyer un de mes gens pour me plaindre à Cha-Éstkan, & lui dire qu'il commandât que je fusse



Voicy
comme leurs XIII
touchas sont enfilés
la moitié du haut est
de Cuivre et la moitié
d'embas d'Argent.



payé en argent neuf ou que j'irois reprendre mes marchandises, ce que je fis aussi-tôt. Mais lui ayant envoyé un homme, & n'ayant point de réponse dans le temps que je la pouvois recevoir, je fus dire au Tresorier que puisque je n'avois point de nouvelle du Prince j'allois moi-même reprendre ce que je lui avois vendu. Je crois qu'il avoit déjà reçu l'ordre de ce qu'il avoit à faire; car voyant que j'étois résolu de partir il me dit qu'il seroit fâché de la peine que je prendrois, & qu'il valoit mieux que nous nous accordassions. Enfin après plusieurs contestations des deux pour cent qu'on me vouloit faire perdre j'en tirai un pour cent, & je perdois l'autre sans l'heureuse rencontre d'un Cheraf qui avoit à payer quelque Lettre de Change à Golconda; car ce Cheraf n'ayant pas l'argent prêt fut bien aise de se servir du mien, me faisant rendre la même somme en argent neuf à Golconda à quinze jours de vûe.

Au reste ces Changeurs pour faire l'épreuve de l'argent se servent de treize petits morceaux, la moitié de cuivre, & l'autre d'argent, qui sont les touches.

Ces treize morceaux étant tous à differens titres, ils ne se servent de ceci que lorsqu'il n'est question que de peu d'argent, ou de quelque argent travaillé; car pour une grosse somme on la porte au raffinage. Tout cet argent s'achete au poids appelle *Tolla*, qui pese neuf deniers huit grains, ou trente-deux Vals; & les quatre-vingt un Vals font, comme j'ai dit, une once; de sorte que les cent Tollas font trente-huit onces, vingt & un deniers huit grains.

Voici la difference des treize titres d'argent.

Le premier & plus bas titre, ils le prennent

nent à quinze *Pecha le Tolla*, qui font de notre monnoye neuf sols deux deniers.

Le 2. à 18. *Pecha*, qui font 10. sols 2. deniers.

Le 3. à 20. *Pecha*, qui font 12. sols 6. deniers.

Le 4. à 23. *Pecha*, qui font 14. sols 6. deniers.

Le 5. à 26. *Pecha*, qui font 15. sols 10. deniers.

Le 6. à 29. *Pecha*, qui font 17. sols 6. deniers.

Le 7. à 33. *Pecha*, qui font 19. sols 2. deniers.

Le 8. à 35. *Pecha*, qui font 20. sols 10. deniers.

Le 9. à 38. *Pecha*, qui font 22. sols 6. deniers.

Le 10. à 40. *Pecha*, qui font 24. sols 2. deniers.

Le 11. à 43. *Pecha*, qui font 25. sols 10. deniers.

Le 12. à 46. *Pecha*, qui font 27. sols 6. deniers.

Le 13. à 49. *Pecha*, qui font 29. sols 2. deniers.

Il ne faut pas oublier de remarquer ici jusques où va l'extrême lesine, tant de ces *Cherafs* ou Changeurs, que de tous les Indiens en general, il suffira d'en donner un exemple qui est fort particulier, & dont nos Européens ne se sont point encore avisez. C'est que de tout l'or qui reste sur la pierre de touche où l'on en a fait l'essai, & dont nous ne faisons ici aucun état, bien loin de laisser perdre ce peu de chose, ils le tirent tout par le moyen d'une balle faite moitié de poix noire & moitié de cire molle, dont ils froitent la pierre qui emporte l'or; & au bout de quelques années ils font brûler la balle & trouvent l'or qui s'y est pû amasser. Cette balle est environ de la grosseur de nos balles de courté paume, & pour la pierre elle est comme celles dont nos Orfèvres se servent ordinairement.

Voilà tout ce que j'ai pû remarquer de plus particulier, tant des Doïanes, que des Monnoyes des Indes, & il ne me reste plus qu'à parler des Changes.

Comme toutes les marchandises qui se

font dans l'Empire du Grand Mogol, & une partie de celles du Royaume de Golconda & du Royaume de Visapour, tombent à Suratte pour être transportées par Mer en divers lieux de l'Asie & de l'Europe, quand on part de Suratte pour aller à l'achat de ces marchandises dans les villes d'où on les tire, comme à Lahor, à Agra, à Amadabat, à Seronge, à Brampour, à Dacca, à Patna, à Banarou, à Golconda, à Decan, à Visapour & à Dultabat, on prend de l'argent à Suratte, & on en est quitte aux lieux où l'on va en rendant espee pour espee. Mais quand il arrive que le Marchand se trouve court d'argent dans ces mêmes lieux, & qu'il a besoin d'en prendre pour achever de payer les marchandises qu'il a achetées, il faut qu'il le rende à Suratte à l'échange qui est de deux mois, & en payant assez cherement le change.

De *Lahor* pour *Surate* le change va jusques à 6. & $\frac{1}{4}$ pour cent.

D'*Agra*, de $4\frac{1}{4}$ à 5.

D'*Amad-Abat*, d'1 à $1\frac{1}{2}$.

De *Seronge*, à 3.

De *Brampour*, de $2\frac{1}{2}$ à 3.

De *Dacca*, à 10.

De *Patna*, de 7. à 8.

De *Banarou*, à 6.

De ces trois derniers lieux on ne fait les Lettres de Change que pour Agra, & à Agra on en fait d'autres pour Suratte, le tout ne revenant qu'au même prix que je viens de dire.

De *Golconda*, de 4. à 5.

Et pour *Goa* de même.

De *Decan*, à 3.

De *Visapour*, à 3.

De *Dultabat*, d'1 à $1\frac{1}{2}$.

Il y a des années que le Change hausse d'un jusqu'à deux pour cent, lorsqu'il y a des *Rajas* ou petits Princes vassaux qui troublent le negoce, chacun prétendant que les marchandises doivent passer sur ses terres & lui en payer les droits. Il y en a deux particulièrement entre Agra & Amadabat, dont l'un est le *Raja d'Antivar*, & l'autre le *Raja de Bergant*, qui inquietent fort les Marchands sur ce sujet. On pourroit bien éviter de passer par les terres de ces deux Princes, en prenant une autre route d'Agra à Suratte par Seronge & par Brampour; mais ce sont des terres grasses entrecoupées de plusieurs rivieres, dont la plus grande partie est sans ponts & sans bateaux, & il est impossible d'y passer que deux mois après que les pluyes sont tombées. C'est ce qui fait que les Marchands qui doivent se trouver à Suratte dans la saison pour se mettre en mer, prennent ordinairement leur chemin par le pais de ces deux *Rajas*; parce que l'on y peut aller en tout temps, même au temps des pluyes, qui affermissent le sable dont presque tout le pais est couvert.

Au reste il ne faut pas s'étonner si le Change est si haut: car ceux qui prêtent l'argent courent de leur côté le risque, que si les marchandises sont volées l'argent est perdu pour eux.

Quand on arrive à Suratte pour s'embarquer on y trouve aussi assez d'argent: Car c'est le plus grand negoce des Grands des Indes que de mettre leur argent sur les vaisseaux à l'avanture pour Ormus, Balsara & Mocca, & pour jusqu'à Bantam, à Achen, & aux Philippines. Pour Mocca & Balsara le Change va de 22. jusqu'à 24. pour cent,

& pour Ormus depuis 16. jusqu'à 20. & pour les autres lieux que j'ai nommez le Change va à proportion de la distance. Que si les marchandises viennent à perir par la tempête, ou à tomber entre les mains des Malavares qui sont les Corsaires de la Mer des Indes, l'argent est perdu pour ceux qui se sont hasardez de le prêter.

Je n'ai plus qu'un mot à dire des mesures & des poids. Voici à côté la dixième partie de l'aune d'Agra, & la huitième de l'aune d'Amadabat & de Suratte. Pour ce qui est des poids, la *Men* ordinaire est de 69. livres, & la livre de 16. onces; mais la *Men* dont l'on se sert pour peser l'indigo n'est que de 53. livres. A Suratte on parle d'une *Serre* qui est de 1. & $\frac{1}{4}$ de livres, & la livre est de 16. onces.

CHAPITRE III.

Des voitures & de la maniere de voyager dans les Indes.

Avant que de se mettre en chemin pour Agra, il est à propos de parler des voitures & de la maniere de voyager dans les Indes, laquelle à mon avis n'est pas moins commode, que tout ce qu'on a pu inventer pour être porté à son aise en France ou en Italie. Tout au contraire de la Perse on ne se sert point aux Indes pour les voitures & pour les voyages, ni d'ânes, ni de mules, ni de chevaux, & tout se transporte sur des bœufs ou par charroi, le país étant assez uni. Si quelque Marchand amène un cheval de

Perse, ce n'est que pour la parade & pour le faire mener en main, ou pour le vendre avantageusement à quelque Seigneur.

On donne à un bœuf la charge de 300. ou 350. livres pesant ; & c'est une chose étonnante de voir des voitures de dix ou douze mille bœufs ensemble pour le transport des ris, des bleds & des sels, dans les lieux où l'on fait échange de ces denrées, en portant du ris où il ne croît que du bled, du bled où il ne croît que du ris, & du sel aux lieux où il n'y en a point. On se sert aussi de chameaux pour les voitures, mais fort rarement, & ils sont particulièrement destinez à porter le bagage des Grands. Quand la saison presse & qu'on veut avoir promptement les marchandises à Suratte pour les embarquer, on les charge sur des bœufs & non pas sur des charettes. Comme toutes les terres du Grand Mogol sont bien cultivées, tous les champs sont fermez de bons fossez & ont chacun leur étang ou reservoir pour les arrouser. C'est ce qui est très-incommode pour les voyageurs ; parce que lorsqu'ils rencontrent de ces sortes de Caravanes dans des passages étroits, ils sont quelquefois obligez d'attendre deux ou trois jours que tout ait passé. Ceux qui conduisent ces bœufs ne font autre métier toute leur vie, ils n'habitent point dans des maisons, & ils menent avec eux leurs femmes & leurs enfans. Il y en a tel d'entre eux qui a cent bœufs à lui, d'autres en ont plus ou moins, & ils ont tous un Chef qui tranche du Prince, & qui a toujours une chaîne de perles pendue au col. Quand la Caravane qui porte le bled, & celle qui porte le ris viennent à se rencontrer, plutôt que de ceder l'ue à l'autre elles en-

trent souvent en de très-fanglats débats. Le Grand Mogol considerant un jour que ces querelles étoient préjudiciables au commerce & au transport des vivres dans son païs, fit en sorte que les Chefs des deux Caravanes le vinssent trouver. Comme ils furent arrivez le Roi, après les avoir exhortez pour leur interêt commun à vivre bien ensemble à l'avenir, & à ne se plus battre quand ils se rencontreroient, leur fit present à chacun d'une Lekke, où de cent mille Roupies, & d'une chaîne de perles.

Pour mieux faire entendre au Lecteur cette maniere de voiturer dans les Indes, il faut remarquer qu'entre les Idolâtres de ces païs-là il y a quatre Tribus qu'ils appellent *Mannaris*, dont chacune peut monter à cent mille ames. Ces gens-là, n'habitent, comme j'ai dit, que sous des tentes, & n'ont d'autre métier que de transporter les denrées d'un païs à l'autre. La premiere de ces Tribus ne se mêle que du bled, la seconde que du ris, la troisieme que des legumes, & la quatrieme que du sel, qu'elle va prendre depuis Surat jusques vers le Cap de Comorin. On discerne encore ces Tribus de cette maniere. Leurs Prêtres, dont je parlerai ailleurs, marquent ceux de la premiere d'une gomme rouge au milieu du front de la grandeur d'un œu, & font une raye le long du nez en plaquant dessus quelques grains de bled, tantôt neuf, tantôt douze, comme une rose. Ceux de la seconde sont marquez d'une gomme jaune aux mêmes endroits, mais avec des grains de ris; ceux de la troisieme d'une gomme grise avec des grains de millet, & jusques sur les épaules, mais sans y mettre de grains. Pour ceux de la quatrieme ils por-

tent pendue au col dans un sac une masse de sel, qui pese quelquefois jusques à huit ou dix livres (car plus elle est pesante plus il y a de gloire à la porter) dont par penitence avant que de faire leur priere ils se frappent l'estomac tous les matins. Tous en general ont une cordelette ou petite tresse en écharpe, d'où pend une petite boëte d'argent en forme de reliquaire de la grosseur d'une bonne noisette dans laquelle ils tiennent un écrit superstitieux que leurs Prêtres y ont enfermé. Ils en mettent aussi aux bœufs & aux autres animaux nés dans leurs troupeaux, & pour lesquels ils ont quelque affection particuliere, les tenant chers comme leurs enfans, sur tout quand ils n'en ont point. L'habit des femmes n'est qu'une simple toile ou blanche ou teinte, qui fait cinq ou six tours en forme de cotillon depuis la ceinture jusqu'au bas, comme s'il y en avoit trois ou quatre l'un sur l'autre. Depuis la ceinture en haut elles se font découper la chair en fleurs comme quand on donne des ventouses, & elles peignent ces fleurs de diverses couleurs avec du jus de racines, de maniere qu'il semble que leur peau soit comme une étoffe à fleurs.

Tandis que le matin ces gens-là chargent leurs bêtes, & que leurs femmes plient leurs tentes, les Prêtres qui les suivent élevent aux plus beaux endroits de la plaine où ils sont campez, une Idole en forme de serpent de relief, entortillé autour d'une perche de six à sept pieds de haut, & chacun à la file va lui faire la reverence, les filles tournant trois fois autour. Après que tout a passé, les Prêtres ont soin d'ôter cette Idole, & de la charger sur un bœuf destiné à cet office.

Les Caravanes des charettes ne sont d'ordinaire que de cent ou de deux cens tout au plus. Chaque charette est attelée de dix à douze bœufs, & accompagnée de quatre soldats que celui à qui appartient la marchandise est obligé de payer. Il en marche deux de chaque côté de la charette, par dessus laquelle il y a deux cordes en travers, dont les quatre bouts sont tenus par les soldats, afin que si la charette vient à pancher dans un mauvais pas, les deux soldats qui sont de l'autre côté tiennent ferme les cordes & empêchent qu'elle ne verse.

Toutes les charettes qui viennent à Surat, ou d'Agra ou d'autres lieux de l'Empire, & qui repassent par Agra & Janabar, sont tenuës de rapporter de la chaux qui vient de Baroche, & qui dès qu'elle est appliquée est dure comme du marbre. Cela est d'un grand profit au Roi qui fait porter cette chaux où il lui plaît; mais aussi il ne prend aucun droit sur les charettes.

Je viens à la maniere de voyager dans les Indes, où les bœufs tiennent la place de chevaux, & il y en a dont l'allure est aussi douce que celle de nos haquenées; Mais il faut bien prendre garde que lorsqu'on achete un bœuf pour le monter il n'ait pas la corne plus haute d'un pied; parce que si elle est plus longue les mouches venant à le piquer il se debat & hausse la tête; & peut donner de ses cornes dans l'estomac, comme on l'a vû arriver plusieurs fois. Ces bœufs se laissent manier comme nos chevaux, & n'ont pour tout mords qu'une corde qui leur passe par le tendon du muscle ou des narines. Dans les terres unies où il n'y a point de pierres on ne ferre point ces bœufs; mais bien dans les lieux

rudés, tant à cause des cailloux que de la chaleur qui pourroit gâter la corne. Au lieu qu'en Europe nous attachons nos bœufs par les cornes, ceux des Indes ont une grosse bosse sur le col qui arrête un collier de cuir large de quatre doigts, qu'on n'a qu'à leur jeter sur la tête quand on les atelle.

On a aussi pour le voyage de petits carosses fort légers, qui peuvent tenir deux personnes; mais d'ordinaire on s'y met seul pour être plus à son aise, & on y peut faire aussi entrer ses hardes; la canevelte de vin & quelques petites ustensiles pour le voyage, ayant leur place sous le carosse où l'on ne met que deux bœufs. Ces carosses qui ont, comme les nôtres, leurs rideaux & leurs coussins, ne sont pas suspendus; mais à mon dernier voyage j'en fis faire un à notre mode, & les deux bœufs dont il étoit attelé me coûtèrent bien près de six cens roupies. Il ne faut pas que le Lecteur s'étonne de ce prix-là, car il y a de ces bœufs qui sont forts, & qui font des voyages de soixante journées à douze ou quinze lieues par jour, & toujours au trot. Quand ils ont fait la moitié de la journée on leur donne à chacun deux ou trois pelotes de la grosseur de nos pains d'un sou, faites de farine de froment, pétrie avec du beurre & du sucre noir; & le soir ils ont leur ordinaire de pois chiches concassés & trempés une demie-heure dans l'eau. Le loüage d'un carosse revient plus ou moins à une roupie par jour. De Suratte à Agra il y a trente-cinq ou quarante journées de chemin, & l'on paye pour tout le voyage depuis quarante jusqu'à quarante-cinq roupies. De Suratte à Golconda c'est presque la même distance & le même prix, & il en va de même à proportion dans toutes les Indes.

Ceux qui ont le plus de moyen de prendre leurs aises se servent d'un Pallanquin, dans lequel on voyage fort commodément. C'est une maniere de couchete de six ou sept pieds de long & trois de large, avec un petit balustre tout autour. Une sorte de canne nommée *Bambouc* que l'on plie de bonne heure pour lui faire prendre au milieu la forme d'un arc, soutient la couverte du Pallanquin qui est de satin ou de brocart, & quand le soleil donne d'un côté un valet qui marche près du Pallanquin a soin d'abaissier la couverture. Il y en a un autre qui porte au bout d'un bâton comme une rondache d'ozier couvert de quelque belle étoffe, pour parer promptement celui qui est dans le Pallanquin contre l'ardeur du soleil, quand il se tourne & qu'il lui donne sur le visage. Les deux bouts du *Bambouc* sont attachez de côté & d'autre au corps du Pallanquin entre deux bâtons joints ensemble en sautoir ou en Croix de saint André, & chacun de ces deux bâtons est long de cinq ou six pieds. Il y a tel de ces *Bamboucs* qui coute jusques à deux cens écus, & j'en ai payé d'un cent vingt-cinq. Trois hommes pour le plus se mettent à chacun de ces deux bouts pour porter le Pallanquin sur l'épaule, l'un sur la droite, l'autre sur la gauche, & ils marchent de la sorte plus vite que nos Porteurs de Chaise de Paris & d'un train plus doux, s'étant instruits à ce métier-là dès leur bas âge. Quand on veut faire diligence & jusqu'à treize ou quatorze lieuës par jour, on prend douze hommes pour porter le Pallanquin; afin qu'ils se puissent relayer de temps en temps. On ne donne à chacun pour toutes choses que quatre roupies par mois; mais on leur

38. VOYAGES DES INDES,
en paye jusqu'à cinq quand le voyage est
long & qu'il faut marcher plus de soixante
journées.

Soit en carosse soit en Pallanquin, qui veut
marcher honorablement dans les Indes doit
mener avec soi vingt ou trente hommes ar-
mez, les uns d'arcs & de flèches, & les au-
tres de mousquets, & on leur donne autant
par mois qu'à ceux qui portent le Pallan-
quin. Quelquefois pour plus de magnificence
on porte une bannière, ce que font toujours
les Anglois & les Hollandois pour la gloire
de leurs Compagnies. Ces gens-là ne vous
font pas seulement honneur, mais ils veil-
lent aussi pour vôtre défense, & font la sen-
tinelle la nuit en se relevant l'un l'autre, &
tâchent de ne vous point donner sujet de
vous plaindre d'eux : Car il faut remarquer
que dans les villes où on les prend ils ont
un Chef qui répond de leur fidélité, & quand
on les emmene chacun d'eux lui donne une
roupie.

Dans les gros villages il y a ordinairement
un Mahometan qui y commande, & l'on y
trouve du mouton, des poules & des pigeon-
neaux à acheter ; mais dans les lieux où il
n'y a que des Baniens, on n'y trouve que de
la farine, du ris, des herbes & des laitages.

Les grandes chaleurs des Indes obligeant
les voyageurs qui n'y sont pas acoûtumez de
marcher la nuit pour se reposer le jour, quand
ils entrent dans des bourgs qui sont fermez
ils en doivent sortir au soleil couchant, s'ils
veulent faire chemin, car la nuit venant &
les portes fermées, le Commandant du lieu
qui doit répondre des vols qui se font dans
l'étendue de sa juridiction, ne laisse sortir
personne, & dit que c'est l'ordre du Roi à

qui il doit obeïr. Quand j'entrois dans ces lieux-là j'y prenois des vivres & en sortois de bonne heure pour aller camper dehors sous quelque arbre à la fraicheur, en attendant qu'il fut heure de marcher.

On mesure aux Indes les distances des lieux par *Gos* & par *Cosses*. Un *Gos* fait environ quatre de nos lieuës communes; & une *Cosse* une lieuë. Il est temps maintenant de partir de Suratte pour Agra & Janabat, & de voir ce qu'il y a de remarquable sur cette route.

CHAPITRE IV.

Route de Suratte à Agra par Brampour & Seronge.

Toutes les routes que l'on peut tenir pour se rendre aux principales villes des Indes, ne me sont pas moins connuës que celles de la Turquie & de la Perse, & pour six voyages que j'ai faits de Paris à Ispahan, j'en ai fait le double d'Ispahan à Agra & en plusieurs autres lieux de l'Empire du Grand Mogol; mais ce seroit ennuyer le Lecteur de le faire passer plus d'une fois par les mêmes chemins, en lui faisant la relation de ces différens voyages & de plusieurs petites aventures dont ils ont été accompagnez; c'est pourquoi sans lui marquer les temps auxquels je les ai faits, il suffira de lui donner une exacte description de chaque route.

Il n'y a que deux routes de Suratte à Agra, Pune par Brampour & par Seronge, & l'autre par Amadabat; & la premiere sera la matiere de ce chapitre.

De Suratic à Barnoli, cosses

Barnoli est un gros Bourg où l'on passe une riviere à gué, & l'on traverse cette premiere journée un país mêlé, où l'on trouve tantôt des bois, & tantôt des terres de bled & de ris.

De *Barnoli* à *Balor*, cosses 10

Balor est aussi un gros Bourg sur un étang qui a près d'une lieuë de tour, & sur le bord duquel on voit une bonne forteresse qu'on neglige toutefois d'entretenir. Trois quarts de lieuë au deça du bourg on passe un ruisseau à gué, mais avec beaucoup de peine, parce qu'il y a quantité de roches & de cailloux sous l'eau qui peuvent faire verser le carosse. On marche cette seconde journée presque toujours dans des bois.

De *Balor* à *Kerkhoa*, ou comme on l'apelle aujourd'hui le Carvansera de la Begum, cosses 5

Ce Carvansera est grand & commode, & c'est *Begum-Sahab* Fille de *Cha-ghan* qui l'a fait bâtir par charité: car auparavant la journée de *Balor* à *Navapoura* étoit trop grande; & ce lieu-là étant frontiere du país des *Rajas*, qui le plus souvent ne veulent pas reconnoître le grand Mogol dont ils sont vassaux, il n'y passoit guere de Caravane qui ne fut mal-traitée, d'autant plus que c'est un país de bois. Entre le Carvansera & *Navapoura* on passe une riviere à gué, & une autre encore tout proche de *Navapoura*.

De *Kerkhoa* à *Navapoura*, cosses 15

Navapoura est un gros Bourg rempli de *Tisserans*, mais le ris fait le plus grand négoce de ce lieu-là. Il y passe une riviere qui rend son territoire excellent, & qui arrouse le ris qui demande de l'eau. Tout le ris qui croît en cette contrée a une qualité particulière qui le fait aussi particulièrement esti-

mer. Son grain est la moitié plus petit que celui du ris ordinaire, & quand il est cuit la neige n'est pas plus blanche; mais outre cela il sent le musc, & tous les Grands des Indes n'en mangent point d'autre. Quand on veut faire un present agreable à quelqu'un en Perse, c'est de lui porter un sac de ce ris. C'est de la riviere qui passe à Kerkoa, & des autres dont j'ai parlé, que se forme la riviere de Suratte.

De *Navapoura* à *Nasarbar*, cosses 9

De *Nasarbar* à *Dol-Medan*, cosses 14

De *Dol-Medan* à *Senquera*, cosses 7

De *Senquera* à *Tallener*, cosses 10

A Tallener on passe la riviere qui va à Barroche où elle est fort large, & d'où elle se va rendre dans le Golfe de Cambaya.

De *Tallener* à *Choupre*, cosses 15

De *Choupre* à *Senquelis*, cosses 13

De *Senquelis* à *Nabir*, cosses 10

De *Nabir* à *Baldelpoura*, cosses 9

C'est à Baldelpoura où les charettes chargées de marchandises payent les droits de Brampour; mais pour les charettes où il n'y a que du monde elles ne payent rien. De Navapoura à Brampour c'est tout bon país de bled, de ris, & d'indigo.

De *Baldelboura* à *Brampour*, cosses 5

Brampour est une grande ville fort ruinée, & dont toutes les maisons pour la plus grande partie sont couvertes de chaume. Il y a encore sur pied un grand Château dans le milieu de la Ville, & c'est où loge le Gouverneur. Le Gouvernement de cette Province est si considerable qu'on ne le donne qu'au Fils du Roi, ou à un Oncle du Roi, & Aurenge-zeb qui regne aujourd'hui a été longtemps Gouverneur de Brampour durant le

regne de son Pere ; Mais depuis que l'on a reconnu ce que peut rendre la Province de Bengala, qui a porté le nom de Royaume, comme je dirai ailleurs, ce Gouvernement-là est aujourd'hui le plus considerable de l'Empire du Grand Mogol. Il y a un grand négoce dans cette Ville, & tant à Brampour que dans toute la Province il se fait une prodigieuse quantité de toiles fort claires, qui se transportent en Perse, en Turquie, en Moscovie, en Pologne, en Arabie, au Grand Caire & autres lieux. Il y en a qui sont teintes de diverses couleurs & avec des fleurs, & les femmes en font des voiles & des écharpes, les mêmes toiles servant pour des couvertures de lits & pour des mouchoirs, tels que nous voyons en Europe à ceux qui prennent du tabac en poudre. Il y a d'autres toiles que l'on laisse toutes blanches avec une raye ou deux d'or ou d'argent le long de la piece, & à chacun des deux bouts depuis la largeur d'un pouce jusqu'à douze ou quinze, aux unes plus & aux autres moins, ce n'est qu'un tissu d'or ou d'argent & de soye, avec des fleurs où il n'y a point d'envers, un côté étant aussi beau que l'autre. Si celles que l'on porte en Pologne où il s'en fait grand débit, n'avoient aux deux bouts trois ou quatre pouces au moins d'or ou d'argent; ou si cet or & cet argent devenoit noir en passant les Mers de Suratte à Ormus, & de Trebizonde à Mangalia, ou autres Ports de la Mer Noire, le Marchand ne pourroit s'en défaire qu'avec grand perte. Il doit bien prendre garde que les marchandises soient bien emballées, & que l'humidité n'y puisse entrer, ce qui requiert dans un voyage si long beaucoup de soin & de peine. Quelques-unes de

ces toiles sont toutes par bandes, moitié coton, & moitié or ou argent, & ces pieces-là s'appellent *Ornis*. Il y en a depuis quinze jusqu'à vingt aunes, & qui coûtent jusqu'à cent & cent cinquante roupies, les moindres n'étant pas au dessous de dix ou douze. Celles qui ne sont que d'environ deux aunes de long, servent aux Dames de qualité pour en faire des écharpes & des voiles qu'elles mettent sur leur tête, & il s'en debite quantité en Perse & en Turquie. On fait encore à Brampour d'autres sortes de toiles, & il n'y a guere de Province dans toutes les Indes qui soit plus abondante en coton.

En sortant de la ville de Brampour il y a une riviere à passer, autre que la grande dont j'ai parlé ci-devant. Comme il n'y a point de Pont, quand l'eau est basse on la passe à gué, & en bateau dans le temps des pluyes.

De Suratte à Brampour il y a cent trente-deux cosses, & ces cosses sont des plus petites des Indes, un carosse pouvant en faire une en moins d'une heure.

Je me souviens ici d'une étrange émotion qui arriva à Brampour en l'année 1641. lors que je revenois d'Agra à Suratte, & voici en peu de mots quelle en fut la cause. Le Gouverneur de la Province qui étoit neveu du Roi du côté de sa Mere, avoit entre ses Pages un jeune garçon fort beau de visage & d'assez bonne famille, lequel avoit un frere qui vivoit en Deruich, & pour qui toute la ville avoit beaucoup de veneration. Un jour ce Gouverneur étant seul dans sa chambre avec ce Page fit tout ce qu'il pût pour en jouir à force de presens & de caresses; mais le jeune garçon qui eut horreur d'un dessein si detestable fit si bien qu'il s'échapa, & vint

d'abord conter la chose à son frere. Le Deruich sans deliberer sur le conseil qu'il avoit à donner à son jeune frere, lui mit un couteau entre les mains qu'il pouvoit aisement cacher sous sa robe, & lui dit que si le Gouverneur le pressoit davantage il fit semblant de lui complaire, mais quand il voudroit venir au fait qu'il ne manquât pas de lui en donner dans le ventre. Le Gouverneur qui ne scavoit pas que le Page avoit parlé au Deruich son Frere, lui faisoit tous les jours de nouveaux presens pour tâcher de le porter à consentir à son infâme desir; & étant un jour seul dans un petit appartement au fond du jardin de sa maison, il ne retint que le jeune Page auprès de lui pour l'éventer & chasser les mouches à la mode du pais faisant retirer tous les autres; car c'étoit sur le midi qui est le temps que d'ordinaire chacun va dormir. Ce fut alors que le Gouverneur se prit à caresser le jeune Page, & voyant qu'il ne faisoit pas grande résistance il crût qu'il viendroit bien-tôt à bout de son dessein; Mais le Page voyant de son côté qu'il en vouloit venir à l'execution, ne manqua pas de lui porter trois coups de couteau dans le ventre, & le tua sans qu'il ouvrît la bouche pour crier. Cela fait le Page sort du palais sans faire paroître aucune émotion sur son visage, & les gardes de la porte crurent que le Gouverneur l'envoyoit faire quelque message. Le Deruich ayant sçu par son Frere comme la chose s'étoit passée, pour le sauver de la furie du peuple & découvrir en même-temps l'infamie du Gouverneur, fit prendre aussi-tôt par tous les autres Deruichs ses camarades les bannieres de Mahomet qui étoient plantées autour de la Mosquée, & ils se mirent en même-temps

à crier que tous les Deruichs, Faquirs & autres qui étoient bons Mahometans eussent à les suivre. En moins d'une heure il s'assembla une infinité de canaille, & le Deruich marchant à la tête avec son Frere, ils furent droit au Palais en criant de toute leur force; *Mou-rons pour Mahomet, ou que l'on nous donne cet infame, afin que les chiens le mangent après sa mort, n'étant pas digne d'être enterré parmi les Musulmans.* La garde du Palais ne fut pas en état de résister à une si grosse troupe, & il auroit fallu la contenter, si le Deroga de la Ville avec cinq ou six Seigneurs n'eussent trouvé le moyen de se faire entendre & de l'appaiser, en lui représentant qu'il falloit avoir quelque respect pour un Neveu du Roi, & l'obligeant de se retirer. Cette même nuit le corps du Gouverneur fut envoyé à Agra avec son Haram, & Chagehan qui regnoit alors ayant appris cette nouvelle n'en fut pas fâché, parce qu'il herite des biens de tous ses sujets, & il donna même un petit Gouvernement au Page dans le Bengala.

De *Brampour* à *Piombi-Jera*, coffes 5

Ayant que de passer outre il faut remarquer que par tout où se rencontrera le mot de *Sera*, cela signifie que c'est un grand enclos de murailles ou de hayes, au dedans duquel sont disposées tout autour cinquante ou soixante huttes couvertes de chaume. Il y a quelques hommes & quelques femmes qui y vendent de la farine, du ris, du beurre & des herbes, & qui prennent le soin de faire le pain & de cuire le ris. Si d'aventure il se trouve dans le même lieu quelque Mahometan, il va dans le village chercher quelque morceau de mouton ou quelque poule, & ceux qui fournissent des vivres au voyageur lui net-

46 VOYAGES DES INDES,
 toient la hute qu'il veut prendre, & y met-
 tent un petit lit de fangle sur lequel on étend
 le matelas qu'on porte en chemin.

| | |
|--|----|
| De <i>Piombi-fera</i> à <i>Pander</i> , coffes | 3 |
| De <i>Pander</i> à <i>Balki-fera</i> , coffes | 6 |
| De <i>Balki-fera</i> à <i>Nevelki-fera</i> , coffes | 5 |
| De <i>Nevelki-fera</i> à <i>Cousemba</i> , coffes | 5 |
| De <i>Cousemba</i> à <i>Chenipour</i> , coffes | 3 |
| De <i>Chenipour</i> à <i>Charoua</i> , coffes | 8 |
| De <i>Charoua</i> à <i>Bich-ola</i> , coffes | 8 |
| De <i>Bich-ola</i> à <i>Andi</i> , coffes | 4 |
| A <i>Andi</i> on passe une riviere qui se va ren- dre dans le Gange entre <i>Banarou</i> & <i>Patna</i> . | |
| D' <i>Andi</i> à <i>Onquenas</i> , coffes | 4 |
| D' <i>Onquenas</i> à <i>Tiqueri</i> , coffes | 5 |
| De <i>Tiqueri</i> à <i>Toolmeden</i> , coffes | 5 |
| De <i>Toolmeden</i> à <i>Nova-fera</i> , coffes | 4 |
| De <i>Nova-fera</i> à <i>Ichavour</i> , coffes | 4 |
| D' <i>Ichavour</i> à <i>Signor</i> , coffes | 5 |
| De <i>Signor</i> à <i>Chekaipour</i> , coffes | 3 |
| De <i>Chekaipour</i> à <i>Dour-ay</i> , coffes | 3 |
| De <i>Dour-ay</i> à <i>Ater-kaira</i> , coffes | 3 |
| D' <i>Ater-kaira</i> à <i>Telor</i> , coffes | 4 |
| De <i>Telor</i> à <i>San-kaira</i> , coffes | 3 |
| De <i>San-kaira</i> à <i>Seronge</i> , coffes | 12 |

Seronge est une grande ville dont la plûpart
 des habitans sont Marchands Banianes & Ar-
 tisans qui y sont de Pere en Fils, ce qui est
 cause qu'il y a quelques maisons de pierre &
 de brique. Il s'y fait un grand negoce de tou-
 tes sortes de toiles peintes qu'on apelle *chi-
 tes*, dont tout le menu peuple de Perse & de
 Turquie est habillé, & dont l'on se sert en
 plusieurs autres païs pour des couvertures de
 lit & des napes à manger. On fait de ces mê-
 mes toiles en d'autres lieux qu'à *Seronge*,
 mais les couleurs n'en sont pas vives, & el-
 les s'en vont en les lavant plusieurs fois. C'est

le contraire de celles de Seronge ; & plus on les lave plus elles deviennent belles. Il y passe une riviere dont l'eau a la vertu de donner cette vivacité à ces couleurs, & pendant la saison des pluyes qui durent quatre mois, les Ouvriers impriment leurs toiles, selon que les Marchands étrangers leur en donnent la montre ; parce que dès que les pluyes ont cessé, plus l'eau de la riviere est trouble, & le plutôt que l'on peut laver les toiles, les couleurs tiennent davantage, & en sont plus vives.

Il se fait aussi à Seronge une sorte de toile qui est si fine, que quand elle est sur le corps on voit toute la chair comme si elle étoit à nu. Il n'est pas permis aux Marchands d'en transporter, & le Gouverneur les envoie toutes pour le Serrail du Grand Mogol, & pour les principaux de la Cour. C'est de quoi les Sultanes & les femmes des Grands Seigneurs se font des chemises & des robes pour la chaleur, & le Roi & les Grands se plaisent à les voir au travers de ces chemises fines & à les faire danser.

De Brampour à Seronge il y a cent & une Cosses, qui sont plus grandes que celles de Suratte à Brampour; car le carosse met une heure & quelquefois jusqu'à cinq quarts d'heures à faire une de ces Cosses. Dans ces cent lieuës de pais on marche des journées entieres dans de fertiles campagnes de bled & de ris, qui ressemblent fort à nos campagnes de Beauvise; car c'est rarement qu'on y trouve des bois, & de Seronge à Agra le pais est presque de même nature. Comme les villages sont fort près les uns des autres on voyage à son aise & l'on fait les journées comme l'on veut.

De Seronge à Magalki-fera, cosses 6

| | |
|---|---|
| De <i>Magalki-fera</i> à <i>Paulki-fera</i> , coffes | ▲ |
| De <i>Paulki-fera</i> à <i>Kasariki-fera</i> , coffes | 3 |
| De <i>Kasariki-fera</i> à <i>Chadolki-fera</i> , coffes | 6 |
| De <i>Chadolki-fera</i> à <i>Callabas</i> , coffes | 6 |

Callabas est un gros bourg où faisoit autrefois sa résidence un Raja qui payoit tribut au Grand Mogol. Le plus souvent quand les Caravanes passoient les Marchands étoient volez, & il exigeoit d'eux des droits excessifs; Mais depuis qu'Aureng-zeb est sur le trône, il lui a fait couper la tête & à un grand nombre de ses sujets. On a élevé des tours proche du bourg sur le grand chemin, & ces tours sont percées tout autour de plusieurs fenêtres où l'on a mis dans chacune une tête d'homme de deux en deux pieds. A mon dernier voyage en 1665. il n'y avoit pas long-temps que cette execution avoit été faite, lorsque je passai par *Callabas*; car toutes les têtes étoient encore entieres, & rendoient pourtant une grande puanteur.

| | |
|--|---|
| De <i>Callabas</i> à <i>Akmate</i> , coffes | 2 |
| D' <i>Akmate</i> à <i>Collassar</i> , coffes | 9 |

Collassar est une petite ville dont tous les habitans sont Idolâtres. Comme j'y entrois au même dernier voyage, il y arrivoit aussi huit grosses pieces d'artillerie, les unes de 48. livres de bale, les autres de 36. chaque piece de canon étant tirée par 24. couples de bœufs. Un fort & puissant Elefant suivoit cette artillerie, & quand il y avoit quelques mauvais pas d'où les bœufs avoient de la peine à se tirer, on faisoit avancer l'Elefant qui pouffoit le canon avec sa trompe. Hors de la Ville le long du grand chemin il y a quantité de gros arbres qu'on appelle *Mangues*, & en plusieurs endroits proche de ces arbres on voit de petites Pagodes qui ont chacune leur Idole devant

vant la porte. Cet Elefant passant par devant une de ces Pagodes, près de laquelle j'étois campé & où il y avoit devant la porte trois Idoles d'environ cinq pieds de haut, comme il fut auprès il en prit une avec sa trompe qu'il rompit en deux; il prit de même celle qui suivoit & la jeta si haut & si loin qu'elle se brisa en quatre pieces; & pour la troisième il lui emporta la tête d'un coup de sa trompe. Quelques-uns crurent que celui qui gouvernoit l'Elefant l'avoit instruit & lui avoit fait signe, ce que je ne remarquai pas; cependant les Banianes regardoient cela de mauvais œil sans oser rien dire; car ils étoient plus de deux mille hommes à conduire cette artillerie. tous gens du Roi & Mahometans, à la reserve des Maîtres Canonniers qui étoient Franguis, c'est-à-dire, François, Anglois & Hollandois. Le Roi envoyoit ce canon en la Province de Decan où étoit son armée contre le Raja Seva-gi, qui l'année de devant avoit pillé Surate, & dont j'aurai occasion de parler ailleurs,

De Collasar à Sansela, cosses 6

De Sansela à Dongri, cosses 4

De Dongri à Gate, cosses 3

Gate est un détroit de montagnes qui dure demi-quart de lieuë, & qu'on descend quand on va de Suratte à Agra. On voit encore à l'entrée des ruïnes de deux ou trois Châteaux & le chemin est si étroit que deux chariots auroient de la peine à passer de front. Ceux qui viennent du côté du Midi pour se rendre à Agra, comme de Suratte, de Goa, de Visapour, de Golconda, de Mazulipatan & d'autres lieux, ne peuvent éviter de passer par ce détroit, n'y ayant point d'autre chemin que celui-là à moins que de prendre la route

d'Amadabat. Il y avoit autrefois une porte à chaque bout du détroit, & à celui qui est du côté d'Agra il y a cinq ou six boutiques de Banianes qui vendent de la farine, du beure, du ris, des herbages & des légumes. A mon dernier voyage je m'arrêtai à une de ces boutiques en attendant les carosses & les charrettes, chacun ayant mis pied à terre à ce passage. Il y avoit tout proche un grand magasin plein de sacs de ris & de bled, & derrière ces sacs il s'étoit caché un serpent de treize ou quatorze pieds de long & gros à proportion. Une femme qui alloit prendre du grain dans des sacs, fut mordue au bras par ce serpent; & se sentant piquée, sortit du magasin en criant *Ram Ram*, c'est-à-dire, *ô Dieu ! ô Dieu !* Aussi-tôt plusieurs Banianes hommes & femmes accoururent à son secours, & lui lièrent le bras au-dessus de la piqueure, pensant qu'à force de le lui serrer le venin ne pourroit monter plus haut. Mais cela fut inutile; car d'abord le visage lui enfla & lui devint bleu, & elle mourut en moins d'une heure. Les Ragipous qui sont estimez les meilleurs soldats des Indes composent la soldatesque idolâtre, qui ne fait point de scrupule de tuer quand il s'agit d'ataquer ou de se défendre. Comme cette femme étoit sur le point d'expirer, quatre de ces Cavaliers survinrent, qui ayant appris la chose, entrèrent dans le magasin, chacun le sabre & la demi-pique à la main, & tuèrent le serpent. Les gens du lieu le prirent & le jetterent hors du village, & en même-temps une grande quantité d'oiseaux de proie vinrent se jeter sur la charogne qui fut dévorée en moins d'une heure. Les parens de la femme prirent le corps & le porterent à la riviere pour le laver,

après quoi ils le brûlerent. Je fus obligé de demeurer deux jours en ce lieu-là; parce qu'il y a une riviere à passer qui au lieu de s'abaisser grossissoit d'heure à autre, à cause des pluies qui étoient tombées durant trois ou quatre jours, de sorte qu'il me la fallut aller passer à une demie lieuë plus bas. On tâche toujours de passer cette riviere à gué; parce que pour aller trouver les barques il faut décharger les charrettes & les carosses, & même les démonter pour les faire porter à force de bras toute cette demie-lieuë de chemin, qui est le plus méchant qu'on se puisse imaginer. Il est tout couvert de grosses roches & pressé entre la montagne & la riviere; de maniere que quand les eaux sont grandes elles couvrent tout le chemin, n'y ayant guere que les gens du país qui puissent le reconnoître. Ils gagnent leur vie avec les passans de qui ils prennent le plus qu'ils peuvent, & sans cela il seroit aise d'accommoder le chemin en faisant un pont, vû qu'ils ne manquent pas de bois ni de pierres.

De Gate à Nader, coffes

4

Nader est une grande ville sur la pente d'une montagne, au-dessus de laquelle il y a une espece de forteresse, & toute la montagne est entourée de murailles. La plûpart des maisons comme dans les autres villes des Indes sont couvertes de chaume & n'ont qu'un étage, & celles des gens riches vont jusqu'à deux & sont en terrasse. On voit autour de la Ville plusieurs grands étangs qui étoient autrefois revêtus de pierre de taille, & que l'on a négligé d'entretenir; mais à une lieuë delà il y a encore quelques belles sepultures. La même riviere que l'on a passée le jour de devant, & qu'on repasse quatre ou cinq col-

ses au-delà de Nader ; entoure les trois parts de la Ville & de la montagne, dont elle fait comme une presqu'Isle, & après un long cours qu'elle fait en serpentant elle se va rendre dans le Gange. On fait à Nader quantité de couvertures piquées, les unes blanches, les autres brodées de fleurs d'or, d'argent & de soye.

De Nader à Barqui-fera, cosses 9

De Barqui-fera à Trie, cosses 3

De Trie à Goualeor, cosses 9

Goualeor est une grande ville mal bâtie comme les autres à la mode des Indes, & il y passe une petite riviere. Elle est bâtie le long d'une montagne qu'elle a au Couchant, & qui vers le haut est entourée de murailles avec des tours. Il y a dans cet enclos quelques étangs que forment les pluyes, & ce que l'on y seme est suffisant pour nourrir la garnison, ce qui fait que cette place est estimée l'une des meilleures des Indes. Sur la pente de la montagne qui regarde le Nord-ouïest, Chagehan fit bâtir une maison de plaisir, d'où l'on voit toute la Ville, & qui peut tenir lieu de Forteresse. Au bas de cette maison on voit plusieurs Idoles de bas relief taillées dans le roc, lesquelles ont toute la figure de démons, & il y en a une entr'autres d'une hauteur extraordinaire.

Depuis que les Rois Mahometans se sont rendus maîtres de ces pais-là, cette Forteresse de Goualeor est le lieu où ils envoient les Princes & Grands Seigneurs quand ils veulent s'assurer de leur personne. Chagehan étant monté sur le trône par supercherie, comme je dirai dans la suite de mes relations, faisoit arrêter l'un après l'autre tous les Princes & Seigneurs qu'il croyoit lui pouvoir

nuire, & les envoyoit à Gouialeor; mais il les laissoit tous vivre & jouir du revenu de leur bien. Aureng-zeb son Fils fait tout le contraire; car quand il y envoie quelque Grand-Seigneur, au bout de neuf ou dix jours il le fait empoisonner, & il en use de la sorte, afin que le peuple ne dise point qu'il est un Roi sanguinaire. Aussi-tôt qu'il eut en son pouvoir le Prince Morat-Bakche son plus jeune Frere; qui est celui qu'il engagea de prendre les armes contre son Pere Chagehan, & qui de Gouverneur qu'il étoit de la Province de Guzerate s'en fit appeller Roi, il le fit mener dans la même Forteresse où il mourut. On lui a fait dans la Ville une sépulture assez magnifique dans une Mosquée que l'on a bâtie exprès, avec une grande place au devant toute entourée de voûtes sous lesquelles il y a plusieurs boutiques. C'est la coutume des Indes, quand on fait un édifice public, de faire aussi auprès une grande place pour tenir le marché; avec une fondation pour les pauvres à qui on donne tous les jours l'aumône, & qui prient Dieu pour celui qui a fait faire l'ouvrage.

A cinq cosses de Gouialeor on passe à gué une riviere qui s'appelle *Lantké*.

De Gouialeor à Paterki-sera, cosses 3

De Paterki-sera à Quariqui-sera, cosses 10

Il y a un pont à Paterki-sera de six grandes arches, & la riviere qui y passe s'appelle *Quarinadi*.

De Quariqui-sera à Delpoura, cosses 6

A Delpoura il y a une grande riviere appelée *Chammelnadi*, on la passe en bateau, & elle se va rendre dans celle de *Gemena* entre *Agra* & *Halabas*.

De Delpoura à Minasqui-sera, cosses 6

A Minasqui-fera il y a une riviere qui s'appelle *Iagounadi*. On la passe sur un pont fort long, bâti de pierre de taille, & nommé *Iaouicapoul*.

De *Minasqui-fera* à ce Pont, coffes 8

Ce n'est pas loin de ce pont qu'on visite les marchandises; afin que lorsqu'elles sont à *Agra* on ne puisse frauder les droits; Mais c'est particulièrement pour voir si dans la quantité de caissons pleins de fruits confits au vinaigre dans des pots de verre, il n'y a point de caissons de vin.

Du Pont de *Iaouicapoul* à *Agra*, coffes 4

Ainsi de *Seronge* à *Agra* il y a 106. coffes qui sont des coffes communes, & de *Suratte* à *Agra* 339.

CHAPITRE V.

Route de Suratte à Agra par Amad-abad.

DE *Suratte* à *Baroche*, coffes 12
 Tout le país qui est entre ces deux Villes est un país de bled, de ris, de millet & de cannes de sucre. Avant que d'entrer dans *Baroche* on passe une riviere en bateau, laquelle va en *Cambaya* & se dégorge ensuite dans le Golfe de même nom.

Baroche est une grande villace accompagnée d'une vieille Forteresse qu'on a négligé d'entretenir; mais elle a été de tout temps fort renommée à cause de sa riviere qui a une propreté particuliere pour blanchir les toiles, & on y en apporte pour cet effet de tous les endroits de l'Empire du Grand Mogol, où l'on n'a pas la commodité des eaux. On y fait quantité de *bastas* ou pieces de toiles

larges & étroites, ce sont des toiles fort belles & fort unies, & le prix de ces pieces va depuis 4. jusqu'à 100. Roupies. Il faut payer la Doïane à Baroche de toutes les marchandises qui y entrent & qui en sortent. Les Anglois y ont un fort beau logis, & je me souviens qu'y arrivant un jour en revenant d'Agra à Suratte avec le President des Anglois, il vint aussi-tôt des Charlatans lui demander s'il vouloit qu'ils lui montrassent quelques tours de leur métier, ce qu'il eut la curiosité de voir. La premiere chose qu'ils firent fut d'allumer un grand feu, & de faire rougir des chaînes de fer dont ils s'entortillerent le corps, faisant semblant qu'ils en ressentoient quelque douleur, mais n'en recevant au fond aucun dommage. Ensuite ils prirent un petit morceau de bois, & l'ayant planté en terre ils demanderent à quelqu'un de la compagnie quel fruit il vouloit avoir. On leur dit que l'on souhaitoit des *Mangues*, & alors un de ces Charlatans se couvrant d'un linceul s'accroupit contre terre jusqu'à cinq ou six reprises. J'eus la curiosité de monter à une chambre pour voir d'enhaut par une ouverture du linceul ce que cet homme faisoit, & j'apperçus que se coupant la chair sous les aisselles avec un rasoir, il frottoit de son sang le morceau de bois. A chaque fois qu'il se relevoit le bois croissoit à vüe d'œil, & à la troisième il en sortit des branches avec des bourgeons. A la quatrième fois l'arbre fut couvert de feüilles, & à la cinquième on lui vit des fleurs. Le President des Anglois avoit alors son Ministre avec lui, l'ayant mené à Amadabat pour baptiser un enfant du Commandeur Hollandois dont il avoit été prié d'être le Parrain; car il faut remarquer que les

Hollandois ne tiennent point de Ministre que dans les lieux où ils ont ensemble des Marchands & des Soldats. Le Ministre Anglois avoit protesté d'abord qu'il ne pouvoit consentir que des Chrétiens assistassent à de semblables spectacles, & dès qu'il eut vû que d'un morceau de bois sec ces gens-là faisoient venir en moins d'une demie-heure un arbre de quatre ou cinq pieds de haut avec des feuilles & des fleurs comme au printems, il se mit en devoir de l'aller rompre, & dit hautement qu'il ne donneroit jamais la communion à aucun de ceux qui demeureroient davantage à voir de pareilles choses. Cela obligea le President de congédier ces Charlatans, qui vont de lieu en lieu avec leurs femmes & leurs enfans, comme ceux que nous appellons vulgairement en Europe Egiptiens ou Bohemiens, & leur ayant donné la valeur de dix ou douze écus ils se retirerent très-satisfaits.

Ceux qui ont la curiosité de voir Cambaya ne se détournent pour y passer que de cinq ou six cosses ou environ; & quand on est à Baroche, au lieu d'aller à Broudra, qui est la route ordinaire, on tire droit à Cambaya, d'où l'on se rend ensuite à Amadabat. Hors d'affaire ou de curiosité on ne prend point ce chemin, non seulement parce qu'il est plus long, comme j'ai dit, de cinq ou six lieues, mais principalement à cause du danger qu'il y a à passer le bout du Golfe.

Cambaya est une grande Ville au fond d'un Golfe qui porte son nom. C'est où se travaillent ces belles agates qui viennent des Indes, comme des coupes, des manches de couteaux, des grains de chapelet, & autres sortes d'ouvrages. Il se fait aussi aux environs de la vil-

se de l'Indigo de la même nature de celui de Sarquesse, & elle étoit celebre par son trafic du temps que les Portugais florissoient aux Indes. On voit encore aujourd'hui au quartier qui est proche de la Mer, quantité de belles maisons qu'ils avoient bâties & richement meublées à la maniere de Portugal; mais présentement personne ne les habite & elles déperissent de jour en jour. Il y avoient ce temps-là un si bon ordre dans Cambaya, qu'à deux heures de nuit chaque ruë étoit fermée par deux portes que l'on voit encore, & on continuë d'en fermer quelques-unes des principales, comme celles qui sont aux avenues des places. Une des principales raisons pourquoi cette ville a perdu une partie de son commerce, est qu'au paravant la Mer venoit proche de Cambaya, & que les petits vaisseaux pouvoient aisément y aborder; mais depuis quelques années la Mer se retire de jour en jour, de sorte que les vaisseaux ne peuvent venir qu'à quatre ou cinq lieues de cette ville.

Il y a quantité de paons aux Indes, mais particulièrement dans les territoires de Barroche, de Cambaya & de Broudra. La chair des jeunes est blanche & de bon goût comme celle de nos Dindons, & on les voit de même le long du jour par troupes dans les champs, car la nuit ils se perchent sur les arbres. Il est difficile de les aprocher le jour; parce que s'ils découvrent le chasseur ils fuyent devant lui plus vite que la perdrix, & enfilent des broffailles où il est impossible de les suivre, la robe s'acrochant à chaque pas. Ainsi on ne peut bien les prendre que la nuit, & voici en peu de mots par quel artifice. On s'aproche de l'arbre avec une espee.

de banniere où l'on a peint des paons au naturel de chaque côté. Au haut du bâton il y a deux chandelles allumées, dont la lueur surprenant le paon fait qu'il allonge le col jusques sur le bout du bâton, où il y a une corde en nœud coulant que celui qui tient la banniere tire quand il voit que le paon y a mis le col. Au reste il se faut bien garder de tuer ni oiseau, ni aucun autre animal dans les terres des Rajas où les Idolâtres sont les maîtres; ce qui n'est pas dangereux dans les endroits des Indes où les Gouverneurs du pais sont Mahometans & laissent la chasse libre. Il arriva un jour qu'un riche Marchand de Perse passant par les terres du Raja de Dantivar, tua un paon en son chemin d'un coup d'arquebuse, ou par une grande temerité, ou faute de sçavoir les coûtumes du pais. Les Banianes irrités d'un attentat qui est parmi eux un horrible sacrilege, se saisirent du Marchand & de l'argent qu'il avoit qui montoit à 300000. roupies, & l'ayant attaché à un arbre le foüeterent d'une si étrange sorte durant trois jours que le pauvre homme en mourut.

De Cambaya on vient à un village qui n'en est éloigné que de trois cosses, & qui est accompagné d'une Pagode où la plupart des Courtisanes des Indes viennent faire leurs offrandes. Cette Pagode est remplie de quantité de nuditez, & il y a entr'autres une grande figure comme d'un Apollon, qui a les parties honteuses toutes découvertes. Quand les vieilles Courtisanes ont amassé une somme d'argent dans leur jeunesse, elles en achètent de petites esclaves à qui elles enseignent des danses & chansons lubriques, & tous les tours de leur infame mé-

tier. Quand ces jeunes filles ont atteint l'âge d'onze ou douze ans leurs maîtresses les menent à cette Pagode, & elles croyent que ce leur fera un bonheur d'être offertes & abandonnées à cette Idole.

De cette Pagode à Chiidabad il y a six cosses. C'est une des plus belles maisons du Grand Mogol, & un vaste enclos où il y a de grands jardins & de grands étangs avec tous les enjolivemens dont le genie des Indiens est capable.

De Chiidabat à Amad-abat il n'y a que cinq cosses. Je reviens à Baroche & à la route ordinaire.

De Baroche à Broudra, cosses 22

Broudra est une grande ville dans un bon terroir, & où il se fait grand negoce de toile.

De Broudra à Neriade, autre ville, cosses 18

De Neriade à Amad-abat, cosses 20

Amad-abat est une des plus grandes villes des Indes, & où il se fait un grand negoce d'étofes de soye, de tapis d'or & d'argent & d'autres mêlez de soye; de salpêtre, de sucre, de zinzembre confit & non confit, de tamarins, de mirabolans & d'Indigo plat, qui se fait à trois lieuës d'Amad-abat à un gros bourg apellé *Sarquesse*. Il y avoit en ce lieu-là une Pagode dont les Mahometans se sont mis en possession pour en faire une Mosquée. Avant que d'y entrer on passe trois grandes courts pavées de marbre & entourées de galeries, & il n'est pas permis de mettre le pied dans la troisième sans ôter les souliers. Le dedans de la Mosquée est orné à la Mosaique, la plus grande partie étant d'agates de diverses couleurs qu'on tire des montagnes de Cambaya qui ne sont qu'à deux journées de là. On y voit plusieurs sepultures d'anciens

Rois Idolâtres, lesquelles sont comme autant de petites chapelles à la Mosaïque, avec de petites colonnes de marbre qui soutiennent une petite voûte dont le sepulcre est couvert. Il passe une riviere à Amadabat du côté du Nord-ouïest, qui pendant la saison des pluyes qui dure aux Indes trois ou quatre mois, devient fort large & rapide, & fait tous les ans de grands ravages. Il en est de même de toutes les autres rivieres des Indes, & quand les pluyes ont cessé il faut ordinairement attendre six semaines ou deux mois avant que de pouvoir gayer celle d'Amadabat où il n'y a point de pont. Il y a bien deux ou trois bateaux; mais on ne s'en peut guere servir que lorsque l'eau commence de n'être plus si rapide, & il faut bien du temps à la passer. Les Païsans n'y mettent pas tant de façon, & pour aller d'une rive à l'autre ne se servent que d'une peau de bouc qu'ils emplissent de vent & qu'ils se lient entre l'estomac & le ventre. C'est ainsi que les pauvres gens, tant hommes que femmes, passent en nageant cette riviere, & quand ils veulent aussi faire passer des enfans, ils se servent de certains pots de terre ronds où il y a une embouchure de quatre doigts de haut, & ayant mis leur enfant dans un de ces pots, en nageant ils le poussent devant eux. Ceci me fait souvenir d'une chose qui se passa à Amadabat pendant que j'y étois en l'année 1642. & qui est trop remarquable pour la passer sous silence.

Un païsan & sa femme passoient un jour la riviere de la maniere que je viens de dire, & ayant un enfant d'environ deux ans ils le mirent dans un de ces pots, de sorte qu'on ne u i voyoit que la tête qui étoit dehors. Etant

environ au milieu de la riviere ils trouverent comme un petit banc de sable où il y avoit un gros arbre que l'eau avoit entraîné, & le pere poussa en cet endroit-là le pot où étoit l'enfant pour se reposer un peu. Comme il approchoit du pied de l'arbre dont le tronc étoit un peu élevé au dessus de l'eau, un serpent sortit d'entre les racines & sauta dans le pot où étoit l'enfant. Le pere & la mere épouvantez de cet accident, & en ayant comme perdu le jugement, laisserent aller le pot que la riviere emporta, & eux demurerent quelque temps à demi morts au pied de cet arbre. Environ à deux lieuës plus bas un Baniane & sa femme, avec un petit enfant, se bavoient le corps dans la riviere avant que d'aller prendre leur repas. Ils virent de loin ce pot sur l'eau & la moitié de la tête d'un enfant qui paroissoit hors de l'embouchure. Le Baniane se met d'abord en devoir d'aller au secours, & l'ayant joint le poussa à la rive. La femme suivie de son enfant vint incontinent prendre celui qui étoit dans le pot pour l'en tirer, & en même temps le serpent qui n'avoit fait aucun mal au premier enfant sort du pot, & allant s'entortiller autour du corps de l'autre enfant qui étoit auprès de sa Mere, le pique & lui jette son venin, ce qui lui causa une prompte mort. Cette aventure si extraordinaire ne troubla pas tant ces pauvres gens, qu'elle ne leur fit plutôt croire qu'elle étoit arrivée par une secreete disposition de leur Dieu, qui leur avoit ôté un enfant pour leur en donner un autre, dequoï ils furent incontinent consolez. Quelque temps après le bruit de cette aventure étant venu aux oreilles du premier païsân, il fut trouver l'autre pour lui dire comme la chose

62 VOYAGES DES INDES,
s'étoit passée & lui redemander son enfant,
ce qui fit naître entr'eux un grand différent;
le second païsan soutenant que l'enfant étoit
à lui, & que son Dieu le lui avoit donné en
la place de celui qui étoit mort. Pour cou-
per court, cette affaire fit grand bruit, & fut
enfin portée devant le Roi qui ordonna que
l'enfant seroit rendu à son Pere.

Environ le même temps il arriva une cho-
se assez plaisante dans la même ville d'Ama-
dabat. La femme d'un riche Marchand Ba-
nian nommé *Saintidas* n'ayant point d'en-
fans, & faisant assez connoître qu'elle en
souhaitoit, un valet du logis la prit un jour
à part, & lui dit que si elle vouloit manger
ce qu'il lui donneroit elle pouvoit s'assurer
d'avoir un enfant. La femme voulant sça-
voir ce qu'elle devoit manger, le valet ajoû-
ta que c'étoit d'un petit poisson, & qu'elle
n'auroit qu'à en manger trois ou quatre. La
Religion des Banianes leur défendant, com-
me j'ai dit ailleurs; de rien manger de ce
qui a eu vie, cette femme ne pût se resou-
dre d'abord à faire ce que l'on lui proposoit;
mais le valet lui ayant promis qu'il sçauroit
si bien déguiser la chose qu'elle ne pourroit
connoître que ce qu'elle mangeroit fût du
poisson, elle resolut enfin d'essayer le reme-
de, & elle fut coucher la nuit suivante avec
son Mari, selon l'instruction qu'elle avoit
reçüe du valet. Quelque temps après la fem-
me s'apercevant qu'elle étoit grosse le Mari
vint à mourir, & les parens du deffunt vou-
lurent avoir son bien. La Veuve s'y opposa,
& leur dit qu'il falloit qu'ils eussent patience
pour sçavoir si l'enfant dont elle étoit grosse
viendroit à bon port. Les parens surpris de
cette nouvelle à laquelle ils ne s'attendoient

pas, la traitèrent de mensonge & de raillerie, la femme ayant été quinze ou seize ans avec son mari sans devenir grosse. Comme elle vit que ces gens la tourmentoient, elle fut se jeter aux pieds du Gouverneur à qui elle conta comme la chose s'étoit passée, & il ordonna que les parens attendroient que la femme fût delivrée de son fruit. Quelques jours après son accouchement les parens du défunt qui étoient gens de crédit & qui aspiraient à une si belle succession, soutenoient que cet enfant n'étoit pas legitime & que cette femme ne l'avoit point eu de son Mari. Le Gouverneur pour sçavoir la verité du fait assemble les Medecins, qui conclurent qu'il falloit porter l'enfant au bain, & que si le remede dont la Mere s'étoit servie étoit veritable, la sueur de l'enfant auroit une senteur de poisson, ce qui fut fait & la chose se trouva telle. Après cette experience le Gouverneur ordonna que le bien du défunt demeureroit à l'enfant, dont il étoit par là reconnu le pere; mais les parens fâchez qu'un si bon morceau leur échappât appellerent de ce jugement, & furent à Agra pour en informer le Roi. Sur ce qu'ils lui exposèrent, sa Majesté fit écrire au Gouverneur qu'il lui envoyât la Mere & l'enfant pour faire la même experience en sa presence, ce qui ayant réussi comme la premiere fois, les parens du défunt se retirerent & le bien fut conservé à la mere & à l'enfant.

Je me souviens encore d'une assez plaisante chose qui me fut racontée à Amadabat, où j'ai été dix ou douze fois, pendant le séjour que j'y fis dans un de mes voyages à mon retour de Dehly. Un Marchand avec lequel j'ai souvent negocié, & qui étoit fort

aimé de Cha-Est-kan, Gouverneur de la Province & Oncle du Roi, avoit la réputation de n'avoir jamais menti. Cha-Est-kan ayant fini les trois années de son gouvernement selon la coutume de l'Empire du Grand-Mogol, & Aureng-zeb fils de Cha-Gehan étant venu en sa place, il se retira à Agra où la Cour étoit alors. Un jour qu'il entretenoit le Roi, il lui dit qu'il avoit vû beaucoup de choses rares dans tous les Gouvernemens dont sa Majesté l'avoit honoré; mais qu'une seule chose l'avoit surpris, d'avoir trouvé un riche Marchand qui n'avoit jamais menti, & qui étoit âgé de plus de soixante & dix ans. Le Roi surpris de son côté d'une chose si extraordinaire, témoigna à Cha-Est-kan qu'il souhaitoit de voir l'homme dont il lui parloit, & lui commanda de le faire venir à Agra, ce qui fut fait. Cela fâchoit fort ce bon vieillard, tant à cause de la longueur du chemin, qui est de 25. à 30. journées, que parce qu'il lui falloit faire un présent au Roi. En effet il lui en fit un estimé quarante mille Roupies & c'étoit une boîte d'or pour mettre le Betlé garnie de diamans, de rubis & d'émeraudes. Après qu'il eut salué le Roi & lui eut fait son présent, le Roi ne lui demanda autre chose que son nom, à quoi il répondit qu'il s'apelloit l'homme qui n'avoit jamais menti. Le Roi lui demandant encore comme s'apelloit son pere; Sire, lui dit-il, je n'en sçais rien. Sa Majesté satisfait de cette réponse en demeura-là, & n'en voulant pas sçavoir davantage, commanda qu'on lui donnât un Elefant, ce qui est un grand honneur avec dix mille Roupies pour son voyage.

Les Banianes ont une grande veneration pour les singes, & ils en nourrissent même

dans quelques Pagodes lesquels ils vont adorer. Il y a dans Amadabat deux ou trois maisons qui servent d'Hôpitaux, particulièrement pour les vaches & les bœufs, pour les singes, & autres animaux invalides & estropiez, & on y porte tous ceux que l'on peut trouver pour les y nourrir. Ceci est encore à remarquer, que tous les mardis & vendredis tous les singes du voisinage d'Amadabat de leur propre instinct se rendent tous ensemble à la ville, & montent sur les maisons qui ont chacune une petite terrasse où l'on va coucher pendant les grandes chaleurs. On ne manque pas de mettre ces deux jours-là sur ces petites terrasses du ris, du millet, des cannes de sucre dans la saison & autres choses semblables : car si par hazard les singes ne trouvoient pas leur provision sur ces terrasses, ils romproient les tuiles dont le reste de la maison est couvert, & feroient un grand desordre. Il faut remarquer ici que le singe ne mange rien qu'il ne l'ait bien senti auparavant, & avant que de rien avaler il fait son magasin pour la faim à venir, remplissant ses deux joues de provision qu'il garde pour le lendemain.

J'ai dit que les Banianes ont une particulière veneration pour le singe, & en voici un exemple entre plusieurs que je pourrois apporter. Etant un jour à Amadabat au logis des Hollandois, un jeune homme de la nation qui étoit arrivé depuis peu de jours pour servir dans le Comptoir & qui ignoroit les coutumes du païs, ayant aperçû un gros singe sur un arbre qui étoit dans la court, voulut donner une marque de son adresse ou plutôt de sa jeunesse en le tuant d'un coup de fusil : J'étois alors à table avec le Commandeur

66 VOYAGES DES INDES,
Hollandois, & nous n'eûmes pas plûtôt ouï
le coup que nous ouïmes en même-temps un
grand bruit des Banianes qui sont au service
de la Compagnie Hollandoise, & qui se vin-
rent plaindre amèrement de ce qu'on avoit
tué le singe. Ils vouloient tous absolument se
retirer, & ce fut avec bien de la peine & plu-
sieurs excuses qu'on les appaisa & qu'on les
obligea de demeurer.

Au voisinage d'Amadabat il y a une gran-
de quantité de singes, & c'est une remarque
à faire que dans les lieux où il y a quantité
de ces sortes d'animaux il y a peu de cor-
beaux. Car aussi-tôt que ceux-ci ont fait
leurs nids & qu'ils ont leurs œufs, les sin-
ges montent sur l'arbre & jettent les œufs
par terre. Un jour revenant d'Agra, & étant
parti d'Amadabat avec le Chef ou President
des Anglois qui étoit venu-là pour quelque
affaire & retournoit à Suratte, nous passa-
mes à quatre ou cinq lieues d'Amadabat une
petite forêt de ces arbres qu'on apelle *Mangues*.
Nous vîmes dessus quantité de gros sin-
ges mâles & femelles, & plusieurs de celles-
ci tenoient leurs petites entre leurs bras.
Nous avions chacun nôtre carosse, & le Pre-
sident Anglois fit arrêter le sien, pour me di-
re qu'il avoit une excellente & curieuse ar-
quebuse dont le Gouverneur de Daman lui
avoit fait present, & que sçachant que je sça-
vois bien tirer il me prioit de l'éprouver sur
un de ces singes. Un de mes valets qui étoit
du païs m'ayant fait signe de ne m'y pas ha-
sarder, je tâchai de dissuader le President de
son dessein; mais il me fut impossible, &
prenant son arquebuse il tua une femelle de
singe, qui demeura étenduë entre deux bran-
ches, laissant tomber ces petits à terre. Il

arriva en même temps ce que mon valet qui m'avoit fait signe avoit bien prévu. Tous les singes qui étoient sur ces arbres au nombre de plus de soixante descendirent incontinent en furie , & furent sauter sur le carrosse du President , qu'ils auroient étranglé sans le prompt secours qu'on y apporta , en fermant les portieres , & un grand nombre de valets qui étoient autour faisant leurs efforts pour les chasser. Bien qu'ils ne vinssent point à mon carosse qui suivoit à quelques pas celui du President , je ne laissois pas de craindre pour moi-même la furie de ces singes qui étoient gros & puissans , & ils poursuivirent le carosse du President près d'une lieuë , tant ils étoient irritez.

Continuons nôtre route de Suratte à Agra.

D'Amadabat à Panfer , coffes 13

De Panfer à Masana , coffes 14

De Masana à Chitpour , coffes 14

Chitpour est une assez bonne ville , ainsi nommée à cause du grand negoce qui s'y fait de ces toiles peintes qu'on appelle *chites* , & à quatre ou cinq cens pas du côté du midi il passe une petite riviere. Arrivant à Chitpour dans un de mes voyages , je fus camper sous deux ou trois arbres à un des bouts d'une grande place qui est proche de la ville. Peu de temps après je vis paroître quatre ou cinq lions qu'on amenoit pour les apprivoiser , à quoi l'on me dit qu'on employoit d'ordinaire cinq ou six mois , & l'on s'y prend de cette maniere. On attache les lions de douze en douze pas l'un de l'autre par les pieds de derriere à une corde qui tient à un gros pau de bois planté bien avant en terre , & ils en ont une autre au col que le Maître du lion tient à la main. Ces paux sont plan-

tez sur une même ligne, & sur une autre parallèle distante de quinze ou vingt pas on tend une autre corde de la longueur de l'espace qu'occupent les lions disposez comme j'ai dit. Les deux cordes qui tiennent le lion attaché par les deux pieds de derrière, lui laissent la liberté de s'élaner jusqu'à cette longue corde, qui est une marque à ceux qui sont au delà pour harceler & irriter les lions en leur jettant quelques petites pierres ou petits morceaux de bois, qu'ils ne doivent pas se hasarder de passer outre. Une partie du peuple acourt à ce spectacle, & quand le lion provoqué s'est élané jusques vers la corde, il en a une au col que le Maître tient à la main & avec laquelle il le retire. C'est de cette sorte qu'ils accoûtument insensiblement le lion à s'apivoiser avec le monde, & à mon arrivée à Chirpour j'eus ce divertissement sans sortir de mon carosse.

Le lendemain j'en eus un autre, qui fut la rencontre que je fis d'une bande de Fakirs ou Dervichs Mahometans. J'en comptai cinquante-sept, dont celui qui étoit leur Chef ou Supérieur avoit été grand Ecuyer de Chagehan-guir, ayant quitté la Cour quand Sultan Soulaki son petit Fils fut étranglé par l'ordre de Chagehan son Oncle, comme je dirai ailleurs. Il y en avoit quatre autres qui étoient, après le Supérieur, les principaux de la bande, & avoient été des premiers Seigneurs de la Cour du même Chagehan-guir. Tout l'habit de ces cinq Dervichs consistoit en trois ou quatre aunes de toile de couleur d'Orangé, dont ils faisoient comme des ceintures, l'un des bouts venant passer entre leurs cuisses & se perdre entre le haut de la ceinture & la peau des Dervichs,

pour couvrir ce que la pudeur veut que l'on tienne caché devant & derrière. Chacun d'eux avoit aussi une peau de tigre sur les épaules laquelle étoit attachée sous le menton ; on menoit en main devant eux huit beaux chevaux sellez & bridez , trois desquels avoient des brides d'or , & des selles couvertes de lames d'or , & les cinq autres des brides d'argent & des selles couvertes aussi de lames d'argent avec une peau de léopard sur chacune. Les autres Dervichs n'avoient pour tout habit qu'une corde qui leur servoit de ceinture , & où étoit attaché un petit morceau de toile pour leur couvrir comme aux autres les parties qui doivent être cachées. Leurs cheveux étoient liez en tresse autour de leur tête & faisoient une forme de turban. Ils étoient tous bien armés , la plupart d'arcs & de flèches , quelques-uns de mousquets , & d'autres de demi-piques , avec une sorte d'arme que nous n'avons point dans nôtre Europe. C'est un fer tranchant fait comme le bord d'un plat qui n'auroit plus de fond , & ils en passent huit ou dix par la tête les portant au col comme une fraise. Ils tirent ces cercles de fer à mesure qu'ils veulent s'en servir , & en les jetant de force contre un homme , comme lors que nous ferions voler une assiette , il s'en faut peu qu'ils ne le coupent par le milieu. Chacun avoit de plus comme un cor de chasse , dont il sonne & fait grand bruit quand il arrive en quelque lieu & quand il en part , avec un racloir ou instrument de fer fait à peu près comme une truelle. C'est avec cet instrument que tous les Indiens portent ordinairement en voyage , qu'ils raclent & nettoient les places où ils veulent s'arrêter ,

& quelques-uns après avoir ramassé la poussière en un monceau, s'en servent de matelas & de chevet pour coucher plus mollement. Il y avoit trois de ces Dervichs armez de longues bretes, qu'ils avoient eüs apparemment de quelques Anglois ou Portugais. Leur bagage consistoit en quatre coffres plein de livres Arabes & Persiens, & en quelques ustensiles de cuisine; & ils avoient dix ou douze bœufs pour porter ceux de la troupe qui étoient indisposés. Quand ces Dervichs furent arrivez à cette place où j'étois campé avec mon carosse, ayant alors avec moi cinquante personnes, tant de gens du païs qu'on prend, comme j'ai dit, pour voyager, que de mes serviteurs ordinaires, le Chef ou Supérieur de la troupe me voyant assez bien accompagné demanda qui étoit cet Aga, & me fit prier ensuite de lui céder le poste où j'étois, comme étant plus commode qu'aucun autre d'autour de cette place pour y camper avec ses Dervichs. Comme l'on m'eût dit quelle étoit la qualité de ce Chef & des quatre Dervichs qui le suivoient, je voulus bien leur faire civilité & leur accorder ce qu'ils me demandoient de bonne grace, & ainsi je leur cedai la place que j'avois prise, une autre m'étant aussi bonne que celle-là. Aussi-tôt la place fut arrosée de quantité d'eau & renduë nette & unie, & comme c'étoit en hiver & qu'il faisoit un peu froid, on alluma deux feux pour les cinq principaux Dervichs, qui se mirent au milieu pour se chauffer devant & derriere. Dès le soir même après qu'ils eurent soupé le Gouverneur de la ville vint faire civilité à ces principaux Dervichs, & pendant leur séjour en ce lieu-là leur envoya du ris &

autres choses qu'ils ont accoûtumé de manger. Quand ils arrivent en quelque lieu le Supérieur en envoÿe quelques-uns à la quête dans les villes & villages, & ce qu'ils apportent de vivres qu'on leur donne par aumône est d'abord distribué entre tous par égale portion, chacun ayant soin de faire cuire son ris. Ce qu'ils ont de surplus est donné tous les soirs aux pauvres, & ils ne se réservent rien pour le lendemain,

De *Chitpour* à *Balambour*, coffes 12

De *Balambour* à *Dantivar*, coffes 11

De *Dantivar* à *Bargant*, coffes 17

Bargant est terre de Raja où il faut payer les droits. A un de mes voyages pour Agra passant par *Bargant* je ne vis point le Raja, mais bien son Lieutenant qui me traita fort civilement, & me fit present de ris, de beurre & de fruits de la saison. En revanche je lui donnai trois ceintures de caleçon d'or & de soÿe, avec quatre mouchoirs de toile peinte, & deux bouteilles, l'une pleine d'eau de vie, & l'autre de vin d'Espagne. A mon départ il me fit escorter pendant quatre ou cinq coffes par vingt Cavaliers.

Au retour du même voyage j'envoyai devant mes plus grosses marchandises par charroi, & pour abreger chemin je voulus repasser par la même route. J'avois avec moi soixante Pions, ou gens du païs, & sept ou huit valets qui me servoient d'ordinaire. Un soir étant venu camper sur la frontiere des terres du Raja de *Bargant*, tous mes Pions s'assemblerent autour de moi, pour me dire qu'en prenant le chemin de *Bargant* nous courions risque d'être tous égorgés, & que le Prince de ce païs-là n'épargnoit personne & ne vivoit que de brigandage. Qu'à moins

que je ne prisse cent autres Pions il n'y avoit aucune apparence d'échaper des mains des coureurs qu'il envoyoit de côté & d'autre, & qu'ils étoient obligez tant pour moi que pour eux de me donner cet avis. Je demeurai quelque temps à contester contre eux, & à leur reprocher leur poltronerie, mais enfin de peur qu'ils ne me pussent aussi reprocher ma temerité, je résolus d'en prendre encore cinquante, & ils furent les ramasser dans les villages voisins. Pour traverser les terres du Raja pendant trois jours seulement ils me demandoient chacun quatre roupies, qui est autant que l'on leur donne par mois. Le lendemain comme je voulus partir mes Pions se montrant difficiles & irrésolus, vinrent me dire encore qu'ils me quittoient & qu'ils ne vouloient pas hasarder leur vie, me priant de ne point écrire à Agra à leur Chef qui répond d'eux, qu'ils m'eussent quitté contre mon desir. Il y eut trois de mes serviteurs qui m'en firent autant qu'eux, & il ne resta auprès de moi que celui qui me menoit un cheval en main, mon cocher & trois autres valets, avec lesquels je me mis en chemin à la garde de Dieu qui m'a toujours particulièrement assisté dans tous mes voyages. Environ à une cossé du lieu d'où j'étois parti, j'aperçûs de loin en me retournant une partie de ces Pions qui me suivoient. Ayant fait arrêter mon carosse pour les attendre, je dis aux premiers qui s'avancèrent que s'ils vouloient venir avec moi il falloit qu'ils marchassent autour de mon carosse, & non pas suivre de loin, & les voyant toujours timides & irrésolus, je leur dis que je n'avois pas besoin de poltrons à mon service, & les congédiaï pour une dernière fois.

Comme

Comme j'eus fait encore une cosse je découvris le long d'une montagne environ cinquante Cavaliers, dont il y en eut quatre qui se détacherent pour venir à moi, aussi-tôt que je les eus apperçûs je sortis du carosse, & ayant treize bouches à feu je donnai à chacun de mes gens une arquebuse. Les Cavaliers s'approchant je laissai mon carosse entre eux & moi, & me mis en devoir de tirer au cas qu'ils se fussent mis en posture de m'attaquer : Mais ils me firent signe d'abord que je n'eusse rien à craindre, & l'un d'eux m'ayant dit que c'étoit le Prince qui chassoit, & qui envoyoit demander quel Etranger passoit sur ses terres, je répondis que j'étois le même Frangui qui avoit passé cinq ou six semaines auparavant. Par bonheur le même Lieutenant du Raja à qui j'avois fait present d'eau de vie & de vin d'Espagne, suivit de près ces quatre Cavaliers; & après m'avoir rémoigné quelque joye de me revoir il me demanda d'abord si j'avois du vin? Je lui dis que je ne marchois guere sans cela, & en effet j'en étois pourvû, les Anglois & les Hollandois m'en ayant fait present à Agra de plusieurs bouteilles. Aussi-tôt que le Lieutenant fut de retour auprès du Raja, le Raja vint lui-même me trouver, & m'assurant que j'étois le bien venu, me dit qu'il vouloit que je m'arrêtasse à un lieu qu'il me marqua sous de certains arbres à une cosse & demie de celui où nous étions, & qu'il ne manqueroit pas de s'y rendre pour boire avec moi. Il vint sur le soir, & nous demeurâmes-là deux jours ensemble à nous divertir, le Raja ayant fait venir des Baladines, sans lesquelles les Persans & les Indiens ne croyent pas qu'on se puisse bien réjouir, A mon départ le Raja

74 VOYAGES DES INDES,

me donna deux cens Cavaliers pour m'accompagner trois jours entiers jusques aux frontieres de son païs; & j'en fus quite pour trois ou quatre livres de tabac qui fut tout le present que je leur fis. Quand j'arrivai à Amadabat on eut de la peine à croire que j'eusse reçu un si bon acueil d'un Prince qui avoit la réputation de faire un mauvais parti à tous les Etrangers qui passoient dans son païs.

De *Bargant* à *Bimal*, cosses 15

De *Bimal* à *Modra*, cosses 15

De *Modra* à *Chalaour*, cosses 10

Chalaour est une ville ancienne sur une montagne entourée de murailles de difficile accez, & autrefois c'étoit une forte place. Il y a un étang au haut de la montagne, & un au bas, entre lequel & le pied de la montagne est le chemin pour aller à la ville.

De *Chalaour* à *Cantap*, cosses 10

De *Cantap* à *Setlana*, cosses 15

De *Setlana* à *Palavafeni*, cosses 14

De *Palavafeni* à *Pipars*, cosses 11

De *Pipars* à *Mirda*, cosses 11

De *Dantivar* à *Mirda* il y a trois journées de chemin, & c'est un païs de montagnes qui appartient à des Rajas ou Princes particuliers qui payent quelque chose au Grand Mogol. Mais en revanche le Grand Mogol leur donne d'ordinaire des emplois considerables dans ses armées, dequoi ils retirent beaucoup plus que le tribut qu'ils sont obligez de lui payer.

Mirda est une grande ville, mais mal bâtie. Comme j'y arrivois à un de mes voyages des Indes, tous les Carvanferas étoient pleins de monde, parce que la tante de *Chagehan*, femme de *Cha-Hest-kan*, y passoit alors, allant mener sa fille pour la marier

avec Sultan Sujah, le second des fils de Chagehan. Je fus obligé de faire dresser ma tente sur une digue où il y avoit de grands arbres de côté & d'autre, & deux heures après je fus tout surpris de voir quinze ou vingt éléfans qui vinrent rompre tout ce qu'ils purent de ces gros arbres. C'étoit une chose étrange de leur voir rompre avec leur trompe de grosses branches comme nous rompons un brin de fagot. Ce ravage se fit par ordre de la Begum, pour se venger du mépris des habitans de Mirda, qui ne l'avoient pas reçûe & ne lui avoient pas fait un présent comme ils devoient.

De Mirda à Boronda, cosses 12

De Boronda à Coëtchiel, cosses 18

De Coëtchiel à Bander-Sonneri, cosses 14

De Bander-Sonneri à Ladona, cosses 16

De Ladona ville, à Chafou, cosses 12

De Chafou à Nuali, cosses 17

De Nuali à Hindoo, cosses 19

D'Hindoo à Baniana, cosses 10

Ces deux derniers lieux sont deux villes, où comme dans le país circonvoisin se fait l'Indigo plat qui est rond, & comme c'est le meilleur de tous les Indigos, il est aussi cher au double.

De Baniana à Vettapour, cosses 14

Vettapour est une ville fort ancienne, où l'on fait des tapis de laines.

De Vettapour à Agra, cosses 12

De Suratte à Agra il y a en tout, cosses 415

Si l'on pouvoit faire les journées réglées de treize cosses chacune on feroit le chemin de Suratte à Agra en 33. jours; mais parce qu'on se repose, & qu'on fait quelque séjour en certains lieux, le voyage est ordinairement de 35. à 40. jours.

CHAPITRE VI.

Route d'Ispahan à Agra par Candahar.

J'AY fait une exacte description d'une partie de cette route, & j'ai conduit le Lecteur jusqu'à Candahar. Il me reste maintenant à le mener de Candahar à Agra, où l'on ne se peut rendre que par deux chemins, ou par Caboul, ou par Multan. Ce dernier est plus court que l'autre de dix journées, mais la caravane ne le prend guere; parce que depuis Candahar jusqu'à Multan il n'y a presque par tout que des deserts, & que l'on marche quelquefois trois ou quatre jours sans trouver de l'eau. Ainsi la route la plus ordinaire & la plus batuë est par Caboul. Or de Candahar à Caboul on compte 24. journées, de Caboul à Lahor 22. de Lahor à Dehli ou Gehanabat 18. & de Dehli à Agra 6. ce qui avec les 60. journées qu'il y a d'Ispahan à Farat, & les 20. de Farat à Candahar, fait en tout d'Ispahan à Agra 150. journées. Mais les Marchands qui ont des affaires pressées se mettent quelquefois trois ou quatre de compagnie à cheval, & font le chemin en la moitié moins de temps, c'est à dire en soixante & dix ou soixante & quinze jours.

Multan est une ville où il se fait quantité de toiles, & on les transportoit toutes à Tata avant que les sables eussent gâté l'embouchure de la riviere; mais depuis que le passage a été fermé pour les grands vaisseaux, on les porte à Agra, & d'Agra à Suratte, de même qu'une partie des marchandises qui se font à Lahor. Comme cette voiture

est fort chere, il va maintenant peu de Marchands faire des emplettes tant à Multan qu'à Lahor, & même plusieurs ouvriers ont deserté, ce qui fait que les revenus du Roi sont aussi beaucoup diminuez en ces Provinces. Multan est le lieu d'où sortent tous les Baniens qui viennent negocier dans la Perse, où ils font le même métier des Juifs, comme j'ai dit ailleurs, & l'encherissent sur eux par leurs usures. Ils ont une loi particuliere qui leur permet en certains jours de l'année de manger des poules, & de ne prendre qu'une femme entre deux ou trois freres, dont l'aîné est cense Pere des enfans. Il sort encore de cette ville-là quantité de baladins & de baladines qui s'épandent en divers lieux de la Perse.

Je viens à la route de Candahar à Agra par Caboul & par Lahor.

De Candahar à Charisafar, cosses 10

De Charisafar à Zelaté, cosses 12

De Zelaté à Betazi, cosses 8

De Betazi à Mezour, cosses 6

De Mezour à Carabat, cosses 17

De Carabat à Chakenikouzé, cosses 17

Depuis Candahar jusqu'à Chakenikouzé frontiere des Indes, c'est un país où commandent plusieurs petits Seigneurs qui donnent quelque reconnoissance au Roi de Perse.

De Chakenikouzé à Caboul, cosses 40

Dans ces quarante cosses de chemin on ne trouve que trois méchans villages, où il y a rarement du pain & de l'orge pour les chevaux, & le plus seur est d'en porter avec soi. Aux mois de Juillet & d'Aoust il regne en ces quartiers-là un vent chaud qui fait perdre l'haleine & tuë sur le champ; étant de la même nature de ce vent dont j'ai parlé dans

78 VOYAGES DES INDES,
mes relations de Perse, lequel regne aussi
en certaines saisons auprès de Babilone & de
Moussul.

Caboul est une grande ville assez bien for-
tifiée, & c'est où ceux d'*Uzbek* viennent tous
les ans vendre leurs chevaux. On fait com-
pte qu'il s'en fait un négoce tous les ans de
plus de soixante mille. On y mène aussi de la
Perse quantité de moutons & d'autre bétail,
& c'est le grand abord de la Tartarie, des In-
des, & de la Perse. On y trouve du vin, &
les vivres y sont à grand marché.

Avant que de passer outre il faut remar-
quer ici une chose assez particuliere des peu-
ples apellez *Augans*, qui habitent depuis
Candahar jusqu'à *Caboul*, vers les monta-
gnes de *Balch*; & qui sont gens forts &
grands voleurs de nuit. C'est la coûtume des
Indiens de se nettoyer & racler la langue tous
les matins avec un petit morceau courbe
d'une certaine racine, ce qui leur fait jeter
quantité d'ordure & les excite à vomir. Quoi
que ceux qui habitent ces terres frontieres
de Perse & des Indes pratiquent la même
chose, néanmoins ils ne vomissent que peu
le matin; mais en revanche quand ils pren-
nent leurs repas, dès qu'ils ont mangé deux
ou trois morceaux le cœur leur souleve &
ils sont contraints d'aller vomir, après-quoi
ils reviennent manger avec appetit. S'ils ne
faisoient cela ils ne vivroient pas jusqu'à l'â-
ge de trente ans, & ils deviendroient com-
me hidropiques.

| | |
|--|----|
| De <i>Caboul</i> à <i>Bariabé</i> , cosses | 19 |
| De <i>Bariabé</i> à <i>Niméla</i> , cosses | 17 |
| De <i>Niméla</i> à <i>Aliboûa</i> , cosses | 19 |
| D' <i>Aliboûa</i> à <i>Taka</i> , cosses | 17 |
| De <i>Taka</i> à <i>Kiemri</i> , cosses | 6 |

De Kiemri à Chaor, cosses 14

De Chaor à Novéchaar, cosses 14

De Novéchaar à Atek, cosses 19

Atek est une ville assise à une pointe de terre où deux grandes rivieres viennent s'assembler. C'est une des meilleures forteresses du Grand Mogol, & on n'y laisse entrer aucun étranger s'il n'a passeport du Roi. Le Reverend Pere Roux Jesuite & son compagnon voulant aller par cette route à Ispahan, & n'ayant point pris de passeport du Roi, furent renvoyez de là & revinrent à Lahor, où ils s'embarquerent sur la riviere pour aller au Scindi d'où ils passerent en Perse.

D' *Atek* à *Calapané*, cosses 16

De *Calapané* à *Roupaté*, cosses 16

De *Roupaté* à *Toulapéka*, cosses 16

De *Toulapéka* à *Kerali*, cosses 19

De *Kerali* à *Zerabad*, cosses 16

De *Zerabad* à *Imiabad*, cosses 18

D' *Imiabad* à *Labor*, cosses 18

Labor est la ville capitale du Royaume, bâtie sur une des cinq rivieres qui descendent des montagnes du Nord pour aller grossir l'Indus, & donnent le nom de *Peni-ab* à toute la religion qu'elles arrousent. Cette riviere ne passe aujourd'hui qu'à un quart de lieuë de la ville, étant sujette à changer de lit, & les champs voisins reçoivent souvent du dommage de ses grands debordemens. La ville est grande & s'étend plus d'une cossé en longueur; mais la plus grande partie des maisons, qui sont plus hautes que celles d'Agra & de Dehli, tombe en ruine, les pluyes excessives en ayant renversé une grande quantité. Le Palais du Roi est assez beau, & n'est plus comme il étoit autrefois sur le bord de la riviere, qui s'est retirée (comme j'ai dit)

80 VOYAGES DES INDES,
d'environ un quart de lieuë. On peut trouver du vin à Lahor.

Je remarquerai en passant que depuis qu'on a passé Lahor & le Royaume de Cachemir qui le suit au Nord, toutes les femmes naturellement n'ont point de poil en aucune partie du corps, & même les hommes en ont très-peu au menton.

| | |
|---|----|
| De Lahor à <i>Merat-kan</i> , cosses | 12 |
| De <i>Menat-kan</i> à <i>Fati-abad</i> , cosses | 15 |
| De <i>Fati-abad</i> à <i>Sera-dakan</i> , cosses | 15 |
| De <i>Sera-dakan</i> à <i>Sera-balour</i> , cosses | 15 |
| De <i>Sera-balour</i> à <i>Sera-dourai</i> , cosses | 12 |
| De <i>Sera-dourai</i> à <i>Serinde</i> , cosses | 17 |
| De <i>Serinde</i> ville à <i>Sera-Mogoul</i> , cosses | 15 |
| De <i>Sera-Mogoul</i> à <i>Sera-Chabas</i> , cosses | 14 |
| De <i>Sera-Chabas</i> à <i>Dirauril</i> , cosses | 17 |
| De <i>Dirauril</i> à <i>Sera-Grindal</i> , cosses | 14 |
| De <i>Sera-Grindal</i> à <i>Guineaour</i> , cosses | 21 |
| De <i>Guineaour</i> à <i>Dehli</i> , cosses | 24 |

Avant que de passer outre, il faut remarquer que presque tout le chemin de Lahor à Dehli & de Dehli à Agra, est comme une allée continuelle, plantée de beaux arbres de côté & d'autre, ce qui est fort agreable à la vûë: mais il y en a en quelques endroits que l'on laisse perir, & on n'a pas le soin d'en remettre d'autres.

Dehli est une grande villace près de la riviere de *Gemené*, qui court du Nord au Sud, puis du Couchant au Levant, & après avoir passé à Agra & à *Kadiove* se va perdre dans le *Gange*. Depuis que *Cha-Gehan* eut fait bâtir la nouvelle ville de *Gehanabad*, à qui il donna son nom, & où il aima mieux faire sa residence qu'à Agra, parce que le climat est plus temperé, *Dehli* est fort ruinée & presque toute en masures, ne restant guere

sur pied que dequoi loger de pauvres gens. Ce sont des ruës étroites & des maisons de Bambouc comme dans toutes les Indes, & il n'y a que trois ou quatre Seigneurs de la Cour qui font leur demeure à Dehli, dans de grands enclos où ils font dresser leurs tentes. C'est aussi où le Reverend Pere Jesuite, qui étoit à la Cour, avoit son logis.

Gehanabad, que vulgairement & pour abréger on apelle *Janabat*, de même que Dehli est une grande villace, & une simple muraille en fait la separation. Toutes les maisons des particuliers sont de grands enclos, au milieu desquels est le logis, afin qu'on ne puisse approcher du lieu où les femmes sont renfermées. La plupart des Seigneurs ne demeurent pas dans la ville : mais ils ont leurs maisons dehors à cause de la commodité des eaux. En entrant dans *Gehanabad* du côté de Dehli, on voit une longue & large ruë ; où de côté & d'autre il y a des voûtes sous lesquelles se tiennent des Marchands, & le dessus est en plate-forme. Cette ruë vient aboutir à la grande place où est la maison du Roi, & il y en a une autre fort droite & fort large qui se vient rendre à la même place vers une autre porte du même Palais, dans laquelle sont les gros Marchands qui ne tiennent point boutique.

Le Palais du Roi a une bonne demie lieuë de circuit. Les murailles sont de belles pierres de tailles avec des creneaux, & de dix en dix creneaux il y a une tour. Les fossez sont pleins d'eau & revêtus de pierre de taille. Le grand portail du Palais n'a rien de magnifique, non plus que la premiere court où les Grands Seigneurs peuvent entrer sur leur Elefant.

De cette Cour on vient à un long & large passage qui de côté & d'autre a de beaux portiques, sous lesquels il y a plusieurs petites chambres où se retire une partie de la Garde à cheval. Ces portiques sont élevez d'environ deux pieds de terre, & les chevaux qui sont atachez en dehors à des boucles mangent sur le rebord. En quelques endroits il y a de grandes portes qui conduisent à divers appartemens, comme à celui des femmes, & au quartier où l'on rend la justice. Au milieu de ce passage regne un canal plein d'eau qui laisse un beau chemin de côté & d'autre, & qui dans des distances égales forme de petits bassins.

Ce long passage mène à une grande court, où les Omrhas, c'est à dire les grands Seigneurs du Royaume, comme les Bachas en Turquie & les Kans en Perse; font la garde en personne: il y a pour eux autour de cette court des logemens bas, & leurs chevaux sont attachez devant leurs portes.

De cette seconde court on passe à une troisième par un grand portail, à côté duquel il y a comme une petite sale relevée de deux ou trois pieds de terre. C'est où l'on tient les habits Royaux, & où l'on va prendre le Calaat, dont le Roi veut honorer quelque étranger ou quelqu'un de ses sujets. Un peu plus avant sur le même portail est le lieu où se tiennent les tambours, les trompettes & les haut-bois, qui se font entendre quelques momens avant que le Roi entre en son lit de Justice pour en avertir les Omrhas, & ils en font autant quand le Roi est prêt à se lever. En entrant dans cette troisième court on a en face le Divan où le Roi donne audience. C'est une grande Sale élevée de quatre

pieds au dessus du rez de chaussee, & ouverte de trois côtez. Trente-deux colonnes de marbre soustiennent autant de vouïtes, & ces colonnes sont d'environ quatre pieds en quarré, avec leur pied d'estail & quelques moulures. Lorsque Cha-gehan commença de faire bâtir cette Sale, il vouloit qu'elle fût toute enrichie de ces merveilleux ouvrages de pierre de rapport, comme est en Italie la Chapelle du Grand Duc; mais en ayant fait faire l'essai sur deux ou trois piliers de la hauteur de deux ou trois pieds, il jugea qu'il seroit impossible de trouver assez de pierres pour un si grand dessein, & que cela iroit d'ailleurs à des sommes excessives; ce qui l'obligea de faire cesser l'ouvrage, se contentant d'une peinture de diverses fleurs.

C'est au milieu de cette Sale, & près du bord qui regarde la court, comme une maniere de theatre, qu'on dresse le Trône où le Roi vient pour donner audience & rendre justice. C'est un petit lit de la grandeur de nos lits de camp, avec ses quatre colonnes, le ciel, le dossier, un traversin & la contrepointe, & tout cela est couvert de diamans. Il est vrai que lorsque le Roi vient s'y asseoir on étend sur le lit une couverture de brocart d'or, ou de quelque autre riche étofe piquée, & il y monte par trois petites marches de deux pieds de long. A un des côtez du lit il y a un parasol élevé sur un bâton de la longueur d'une demie-pique, & à chaque colonne du lit est attaché une arme du Roi, à l'une sa rondache, à l'autre son sabre, puis son arc, son carquois & ses flèches, & autres choses de cette nature.

Il y a dans la Cour au dessous du Trône une place de vingt pieds en quarré entourée

de balustrades, qui en certains temps sont couverts de lames d'argent, & en d'autres de lames d'or. C'est aux quatre coins de ce parquet où sont assis les quatre Secretaires d'Etat, qui tant pour le civil que pour le criminel font aussi la fonction d'Avocats. Plusieurs Seigneurs se tiennent autour de la balustrade, & c'est aussi où se place la musique qui se fait entendre pendant que le Roi est au Divan. Cette musique est douce & agreable, & fait si peu de bruit qu'elle ne peut distraire les esprits des serieuses occupations qu'ils font alors. Le Roi étant sur son Trône quelque grand Seigneur se tient auprès de lui, & le plus souvent ce sont ses enfans. Entre onze heures & midi le Nabad qui est le premier Ministre d'Etat, & comme le Grand Visir en Turquie, vient faire rapport au Roi de ce qui s'est passé dans la Chambre où il preside, qui est à l'entrée de la premiere court, & quand il a achevé de parler le Roi se leve. Mais il faut remarquer que depuis que le Roi est assis sur son Trône jusques à ce qu'il se leve, il n'est pas permis à qui que ce soit de sortir du Palais; pouvant dire toutefois que le Roi voulut bien m'exempter de cette loi qui est generale pour tout le monde, & voici en peu de mots qu'elle en fut l'occasion.

Voulant un jour sortir du Palais pendant que le Roi étoit au Divan, pour une affaire pressée & qui ne se pouvoit aucunement differer, le Capitaine des Gardes m'arrêta par le bras, & me dit brusquement que je ne passerois pas outre. Je contestai quelque temps avec lui, mais enfin voyant qu'il me traitoit rudement je portai la main à ma Canjare, & je l'aurois frappé dans la colere où j'étois, si

trois ou quatre Gardes qui virent mon action ne m'eussent retenu. Heureusement pour moi le Nabab, qui étoit alors oncle du Roi, passa en même temps, & s'étant informé du sujet de nôtre querelle, ordonna au Capitaine des Gardes de me laisser sortir. Il rapporta ensuite au Roi comme la chose s'étoit passée & sur le soir Nabab m'envoya un de ses gens, pour me dire que sa Majesté entendoit que je pussé entrer au Palais & en sortir comme il me plairoit pendant qu'elle seroit au Divan', dequoy je fus le lendemain remercier le Nabab.

Vers le milieu de la même court on trouve un petit canal de six pouces de large ou environ, où pendant que le Roi est dans son lit de Justice tous ceux de dehors qui viennent à l'Audience doivent s'arrêter. Il ne leur est pas permis de passer outre sans être appellez, & les Ambassadeurs même ne sont pas exempts de cette regle. Quand un Ambassadeur est venu jusqu'au canal, celui qui fait la charge d'Introducteur crie vers le Divan où le Roi est assis, que tel Ambassadeur demande à parler à sa Majesté. Alors un Secrétaire d'Etat le redit au Roi, qui bien souvent ne fait pas semblant de l'entendre, mais quelque temps après il leve les yeux, & les jettant sur l'Ambassadeur il lui fait faire signe par le même Secrétaire qu'il peut s'approcher.

De la Sale du Divan on passe à gauche sur une terrasse d'où l'on découvre la riviere, & delà le Roi entre dans une petite chambre d'où il passe dans son haram. Ce fut dans cette petite chambre où j'eus ma première audience de sa Majesté, comme je dirai ailleurs.

A la gauche de cette même Cour où est le Divan on voit une petite Mosquée très-bien bâtie, dont le dôme est tout couvert de plomb parfaitement bien doré, jusques-là que quelques-uns soutiennent que le tout est d'or massif. C'est où le Roi va faire ses prieres tous les jours, hors le Vendredi qu'il doit aller à la grande Mosquée, qui est très-belle & assise sur une grande plate forme plus élevée que les maisons de la Ville, & l'on y monte par plusieurs grands escaliers. Le jour que le Roi va à la Mosquée on tend un gros rez de cinq ou six pieds de haut autour de ces escaliers, de peur que les éléfans n'en approchent, & pour le respect qu'ils portent à la Mosquée.

Le côté droit de la court est occupé par des portiques qui forment une longue galerie élevée de terre d'environ un demi-pied, & c'est le long de ces portiques que sont les écuries du Roi où l'on entre par plusieurs portes. Elles sont toujours remplies de très-beaux chevaux, dont le moindre a été payé trois mille écus, & il y en a qui vont jusques à dix mille. Au devant de chaque porte des écuries on pend une espece de nate faite de bambouc, qui se fend aussi menu que nôtre ozier; mais au lieu que nous lions nos petits bâtons d'ozier avec de l'ozier même, on lie ces bamboucs avec de la soye torse qui represente des fleurs, & le travail en est fort mignon, & demande une grande patience. Ces nates servent à empêcher que les mouches ne tourmentent les chevaux: mais on ne se contente pas de cela, car on donne deux Palfreniers à chaque cheval, l'un desquels est ordinairement occupé à l'éventer. Il y a aussi des nates tendues devant les por-

riques , comme devant les portes des écuries , & on les baisse & on les leve selon la necessité , & le bas de la gallerie est couvert de beaux tapis qu'on ôte le soir , pour faire au même lieu la litiere des chevaux. Cette litiere ne se fait que de leur fiente séchée au Soleil , & puis un peu écrasée. Les chevaux qui passent aux Indes , ou de Perse , ou d'Arabie , ou du país des Usbeks , changent bien de nourriture : car aux Indes on ne leur donne ni foin ni avoine. Chaque cheval a le matin pour sa portion deux ou trois pelotes faites de farine de froment & de beurre de la grosseur de nos pains d'un sol. On a bien de la peine à les accoutumer à cette sorte de nourriture , & il se passe souvent quatre ou cinq mois avant qu'on en puisse venir à bout. Il faut que le Palefrenier leur tienne la langue d'une main , & que de l'autre il fourre la pelote dans le gosier. Dans la saison des cannes de sucre ou de millet on leur en donne à midi , & le soir une heure ou deux avant que le Soleil se couche ils ont une mesure de pois chiches , que le Palefrenier a écrasés entre deux pierres & trempez dans de l'eau. C'est ce qui leur tient lieu d'orge ou d'avoine. Pour ce qui est des autres écuries du Roi où il y a aussi de beaux chevaux , ce sont de méchans lieux mal-bâtiés , qui ne méritent pas que j'en fasse mention.

Le *Gemené* est une belle riviere qui porte de grands bateaux , & qui après avoir passé à Agra , va perdre son nom dans le Gange à Hallabas. Le Roi tient à Gehanabad plusieurs petits Brigantins pour la promenade , & ils sont fort enjolivez à la mode du país.

CHAPITRE VII.

Suite de la même route depuis Dehli jusques à Agra.

| | |
|---------------------------------------|----|
| D E Dehli à Badelpoura, cosses | 8 |
| De Badelpoura à Peluelki-fera, cosses | 18 |
| De Peluelki-fera à Cotki-fera, cosses | 15 |
| De cotki-fera à Cheki-fera, cosses | 16 |

C'est à Cheki-fera qu'on voit une des plus grandes Pagodes des Indes, accompagnée d'un hôpital pour les finges, tant pour ceux qui sont ordinairement en ce lieu-là, que pour ceux qui viennent des campagnes voisines, auxquels les Banianes ont soin de porter à manger. Cette Pagode s'appelle *Matura*, & elle étoit autrefois en bien plus grande veneration parmi les Idolâtres qu'elle n'est presentement. Cela vient de ce que le Gemené passoit ci-devant au pied de cette Pagode, & que les Banianes, tant ceux du pais, que ceux qui venoient de loin en pelerinage faire leurs devotions en ce lieu-là, avoient la commodité de se laver dans cette riviere avant que d'entrer dans la Pagode, & à la sortie avant que d'apprêter à manger, ce qu'ils ne peuvent faire sans s'être lavez; joint qu'ils croyent qu'en se lavant dans de l'eau courante, leurs pechez en sont mieux effacez. Mais depuis quelques années la riviere a pris son cours du côté du Nord, & ne passe qu'à une grande cossé de la Pagode, ce qui fait qu'il n'y vient plus tant de pelerins.

| | |
|-------------------------------------|---|
| De Chiki-fera à Goodki-fera, cosses | 3 |
| De Goodki-fera à Agra, cosses | 6 |

Agra est au 27. degrez 31. minutes de latitude dans un terroir sablonneux, ce qui y

cause en Eté d'extrêmes chaleurs. C'est la plus grande Ville des Indes, & ci-devant la résidence des Rois. Les maisons des Grands sont belles & bien bâties; mais celles des particuliers n'ont rien de beau, non plus que dans toutes les autres villes des Indes. Elles sont écartées les unes des autres, & cachées par la hauteur des murailles de peur que l'on ne voye les femmes; & ainsi il est aisé de s'imaginer que toutes ces Villes n'ont rien de riant comme nos Villes d'Europe. Il faut ajouter à cela qu'Agra étant tout environné de sables, les chaleurs en Eté y sont excessives; & c'est en partie ce qui obligea Cha-gehan de n'y faire plus sa résidence ordinaire & de tenir sa Cour à Gehanabad.

Tout ce qu'il y a donc de remarquable à Agra est le Palais du Roi, avec quelques belles sepultures tant près de la Ville qu'aux environs. Le Palais du Roi est un grand enclos d'une double muraille qui est terrassée en quelques endroits, & c'est au dessus de la muraille où l'on a fait de petits logemens pour quelques Officiers de la Cour. Le Gemené passe devant le Palais; mais entre la muraille & la riviere il y a une grande place où le Roi fait battre les éléfans. On a choisi exprés cette place proche de l'eau, parce que l'éléfant qui a eu la victoire étant en fureur on n'en pourroit de long-temps venir à bout, si on ne le pouffoit dans la riviere, à quoi il faut user d'artifice, en attachant au bout d'une demi-pique des fusées & des petards où l'on met le feu pour le chasser vers l'eau; car quand il est dedans environ deux ou trois pieds il s'apaise incontinent.

Il y a une grande place du côté de la ville devant le Palais, & la premiere porte qui n'a

rien de magnifique est gardée par quelques Soldats. Avant que le Roi eût quitté le séjour d'Agra pour Gehanabad, quand il alloit en campagne pour quelque temps il donnoit à un des plus grands Omrahs & de ses plus affidés, la garde du Palais où étoit son tresor, & jusqu'au retour du Roi il ne bougeoit jamais ni jour ni nuit de cette porte où étoit son logement. Ce fut durant une pareille absence qu'il me fut permis de voir le Palais d'Agra. Le Roi étant parti pour Gehanabad où toute la Cour suivit & même les femmes, le gouvernement du Palais fut donné à un Seigneur qui étoit grand ami des Hollandois, & en general de tous les Franguis. Le Sieur Velant Chef du Comptoir des Hollandois à Agra, dès que le Roi fut parti vint saluer ce Seigneur & lui faire un présent selon la coutume. Il pouvoit valoir environ six mille écus; & consistoit en épiceries, en cabinets du Japon, & en beaux draps d'Hollande. Il souhaita que je fusse avec lui quand il fut faire son compliment au Gouverneur; mais ce Seigneur se trouvant offensé du présent qu'il lui offrit, l'obligea de le remporter, & lui dit qu'en considération de l'amitié qu'il avoit pour les Franguis, il prendroit seulement une petite canne de six qui étoient parmi le présent. C'étoient de ces cannes du Japon qui croissent toutes par petits nœuds; encore fallut-il en ôter l'or dont on l'avoit enjolivée, & il ne la voulut recevoir que toute nue. Les complimens étant faits de part & d'autre, le Gouverneur demanda au Sieur Velant ce qu'il souhaitoit qu'il fit pour son service; & celui-ci l'ayant prié de lui faire la grace, puisque la Cour étoit absente, de permettre qu'il pût voir le dedans du Palais, elle lui fut acor-

dée, & on nous donna six hommes pour nous conduire.

La premiere porte où est, comme j'ai dit, le logement du Gouverneur du Palais, est une voute longue & obscure, après laquelle on entre dans une grande court, toute environnée de portiques, comme est à Paris la place Royale ou Luxembourg. La galerie qui est en face est plus large & plus haute que les autres & soutenüe de trois rangs de colonnes, & sous celles qui regnent des trois autres côtez de la court & qui sont plus étroites & plus basses, il y a plusieurs petites chambres pour les soldats de la garde. Au milieu de la grande galerie on voit une niche pratiquée dans le mur, où le Roi se rend de son Haram par un petit escalier dérobé, & s'étant assis il ne paroît-là que comme un buste. Il n'a point alors de Gardes autour de lui; parce qu'il ne peut rien craindre, & que ni devant ni derriere, ni à droite ni à gauche, personne ne le scauroit aprocher. Dans le grand chaud il tient seulement auprès de lui un Eunuque, & le plus souvent un de ses enfans pour l'éventer. Les Grands de la Cour se tiennent en bas dans la galerie au dessous de cette niche.

Au fond de la court il y a à main gauche un second portail, qui donne entrée dans une autre grande court qui est encore environnée de galeries, sous lesquelles il y a aussi de petites chambres pour quelques Officiers du Palais. De cette seconde court on passe dans une troisième où est le quartier du Roi. Chagahan avoit entrepris de couvrir d'argent toute la voute d'une grande galerie qui est à main droite, & un François nommé Augustin de Bordeaux devoit faire l'ouvrage; mais le Grand Mogol voyant que dans ses Etats il

n'avoit personne qui fût plus capable que lui pour envoyer à Goa traiter quelque affaire avec les Portugais, l'ouvrage ne fut point fait : car comme ils craignoient l'esprit d'Augustin ils l'empoisonnerent à son retour à Cochin. Cette galerie est peinte de feuillages d'or & d'azur, & le bas est tout couvert de tapis. Il y a des portes sous la galerie pour entrer dans des chambres carrées & fort petites; j'en vis deux ou trois qu'on nous ouvrit, & on nous assura que les autres étoient de même. Les trois autres côtez de la court sont tout couverts, & il n'y a qu'une simple muraille à hauteur d'appui. Du côté qui regarde la riviere il y a un Divan ou Belveder en faille, où le Roi vient s'asseoir quand il veut avoir le plaisir de voir ses brigantins & de faire battre ses Elefans. Avant que d'entrer dans ce Divan il y a une galerie qui lui sert de vestibule, & le dessein de Chagehan étoit de la revêtir par tout d'une treille de rubis & d'émeraudes, qui auroient représenté au naturel les raisins verts & ceux qui commencent à rougir : mais ce dessein qui a fait grand bruit par tout le monde, & qui demandoit plus de richesses qu'il n'en pût fournir, est demeuré imparfait, n'y ayant que deux ou trois septes d'or avec leurs feuilles, comme tout le reste devoit être, & émaillé de leurs couleurs naturelles, des émeraudes & des rubis & grenats faisant les grapes. Environ au milieu de la court on voit une grande cuve pour se baigner de quarante pieds de diamètre & d'une seule pierre grisâtre, avec des degrez pratiquez dans la même pierre dedans & dehors.

Pour ce qui est des sepultures qui sont dans Agra & aux environs, il y en a de très-

belles, & il n'y a guere d'Eunuques du Haram du Roi qui n'ait l'ambition de se faire dresser un magnifique tombeau. Quand ils ont amassé de grandes sommes, ils voudroient bien aller à la Mecque & y porter de riches presens; mais le Grand Mogol qui ne veut pas que l'argent sorte de son païs, leur acorde très-rarement la permission de faire ce pelerinage; & ainsi ne sçachant que faire de leurs richesses, ils en employent la plus grande partie à ces sepultures pour laisser quelque memoire de leur nom.

De toutes les sepultures qu'on voit à Agra celle de la femme de Cha-gehan est la plus superbe. Il la fit faire exprés proche du *Tasimacan* où abordent tous les étrangers; afin que tout le monde la vît & admirât sa magnificence. Le *Tasimacan* est un grand Bazar composé de six grandes cours toutes entourées de portiques, sous lesquels il y a des chambres pour la demeure des Marchands, & il s'y fait debit d'une prodigieuse quantité de toiles. La sepulture de cette Begum ou Sultane Reine est au Levant de la Ville le long de la riviere dans une grande place fermée de murailles, sur lesquelles regne une petite galerie comme sur les murailles de plusieurs villes d'Europe. Cette place est une maniere de jardin faite par compartimens comme nos parterres; mais au lieu que nous y mettons du sable, ce n'est-là que du marbre blanc & noir. On entre dans cette place par un grand portail, & d'abord on voit à main gauche une belle galerie qui regarde la Mecque, où il y a trois ou quatre niches où le Moufti se vient rendre aux heures acoutumées pour faire la priere. Un peu plus avant que le milieu de la place du côté de

l'eau, on voit élevées l'une sur l'autre trois grandes plate-formes, avec quatre tours aux quatre coins de chacune, & l'escalier en dedans pour crier à l'heure de la priere. Il y a au dessus un dôme qui n'est guere moins superbe que celui du Val-de-Grace à Paris. Il est revêtu dedans & dehors de marbre blanc, le milieu étant de brique. Sur ce dôme il y a un tombeau vuide; car la Begum est enterrée sous une voute qui est au-dessous de la premiere plate-forme. Les mêmes changemens qui se font au bas dans ce lieu souterrain, se font en haut autour du tombeau; car de temps en temps on change de tapis, de chandeliers & d'autres ornemens de cette nature, & il y a toujours-là quelques Moullahs pour prier. J'ai vû commencer & achever ce grand ouvrage, auquel on a employé vingt-deux ans, & vingt mille hommes qui travailloient incessamment, ce qui peut faire juger que la dépense en a été excessive. On tient que les seuls échafaudages ont plus coûté que l'ouvrage entier, parce que manquant de bois on a été contraint de les faire de brique, de même que les cintres des voutes, ce qui a demandé un grand travail & de grands frais. Cha-gehan avoit commencé de faire sa sepulture de l'autre côté de la riviere; mais la guerre qu'il eut avec ses fils rompit ce dessein, & Aureng-zeb qui regne présentement ne s'est pas soucié de l'achever. Un Eunuque qui commande deux mille hommes est commis pour la garde, tant de la sepulture de la Begum, que du Tasimacan dont elle est proche.

On voit à un côté de la Ville la sepulture du Roi Akabar, & pour ce qui est de celles des Eunuques elles n'ont qu'une seule plate-

forme avec quatre petites chambres aux quatre coins.

Quand on arrive à Agra du côté de Dehli on trouve un grand Bazar, proche duquel il y a un jardin où le Roi Gehan-guir pere de Cha-gehan est enterré. Au dessus du portail de ce jardin on voit peint son tombeau couvert d'un grand voile noir avec plusieurs flambeaux de cire blanche, & deux Peres Jesuites qui sont aux deux bouts. On s'est fort étonné de ce que Cha-gehan, contre la pratique des Mahometans qui ont les images en horreur, ait souffert cette peinture, & ce ne peut être qu'en consideration de ce que le Roi son pere & lui, avoient appris des Jesuites quelques principes de Mathematique & d'Astrologie. Mais il n'eut pas pour eux la même indulgence dans une autre rencontre : car allant voir un jour un Armenien malade nommé Cotgia..... qu'il aimoit beaucoup & qu'il avoit honoré de très-beaux emplois, & les Jesuites qui avoient leur maison proche de celle de l'Armenien, faisant alors sonner leur cloche, dont le bruit déplut au Roi & pouvoit incommoder le malade, il commanda en colere qu'on allât l'ôter & qu'on la pendit au col de son Elefant, ce qui fut promptement executé. Quelques jours après le Roi voyant l'Elefant avec cette cloche assez grosse pendue au col, il crut qu'un si grand poids le pourroit gêner, & il la fit porter à la place du *Couteval*, qui est comme une barriere où un Prevôt rend la justice à ceux du quartier, & elle est demeurée depuis en ce lieu-là. Cet Armenien avoit été élevé avec Cha-gehan, & comme c'étoit un grand esprit & un excellent Poëte, il étoit bien avant dans les bonnes graces du Roi, qui lui avoit donné

96 VOYAGES DES INDES,
de beaux gouvernemens, mais qui n'avoit ja-
mais pû, ni par promesses ni par menaces l'o-
bliger de se faire Mahometan.

CHAPITRE VIII.

*Route d'Agra à Patna & à Dacca villes de la
Province de Bengala, & le démêlé que l'Au-
theur eut avec Cha-Est-Kan Oncle du Roi.*

JE partis d'Agra pour Bengala le 25. de No-
vembre 1665. & ne fus au gîte ce jour-là
qu'à un méchant Carvanfera éloigné d'Agra
de coffes

Le 26. Je vins à *Beruzabad*, coffes 3 9

C'est une petite ville, où à mon retour je
touchai huit mille roupies de reste de l'ar-
gent que me devoit Giafer-Kan pour des
marchandises qu'il m'avoit achetées à Ja-
nabat.

Le 27. au *Serail Morlides*, coffes 9

Le 28. au *Serail Estanja*, coffes 14

Le 29. au *Serail Haii-mal*, coffes 12

Le 30. au *Serail Sekandera*, coffes 13

Le 1. de Decembre à *Sanqual*, coffes 14

Je rencontrai ce jour-là cent dix charet-
tes, chaque charette tirée par six bœufs, &
il y avoit sur chacune 50000. roupies. C'est
le revenu de la Province de Bengala, lequel
toutes charges payées & la bourse du Gou-
verneur bien remplie, monte à 5500000. rou-
pies. A une lieuë au deça de Sanqual on pas-
se une riviere apellée *Saingour*, qui se va ren-
dre dans celle de Gemené, qui n'est qu'à de-
mie lieuë de là. On passe cette riviere de
Saingour sur un pont de pierre, & quand
on vient du côté de Bengala pour aller à
Seronge

Séronge à Suratte, si l'on veut accourcir son chemin de dix journées, en quittant celui d'Agra il faut se rendre à ce pont, & aller passer en bateau la riviere de Gemené. Toutefois on prend ordinairement le chemin d'Agra, parce que par l'autre il y a cinq ou six journées de pierres, & qu'il faut passer par des terres de Rajas où il y a du danger d'être volé.

Le deuxième je vins à un Carvanfera appelé *Cherourabad*, cosses 12

A moitié chemin on passe par Gianabad petite ville, proche de laquelle environ à un quart de lieuë au deça on traverse un champ de millet, où je vis un Rinoceros qui mangeoit des cannes de ce millet qu'un petit garçon de neuf ou dix ans lui presentoit. M'étant aproché il me donna aussi des épics de millet, & à l'instant le Rinoceros vint à moi ouvrant la bouche par quatre ou cinq fois. Je lui en mis dedans, & quand il avoit mangé il continuoit d'ouvrir la bouche afin qu'on lui en donnât davantage.

Le 3. Je vins au Serrail *Chageada*, cosses 10

Le 4. au Serrail *Atakan*, cosses 13

Le 5. à *Auren-abad* gros bourg, cosses 9

Autrefois ce bourg avoit un autre nom, & c'est le lieu où Aureng-zeb qui regne presentement donna la bataille contre son Frere Sultan Sujah qui avoit le gouvernement de tout le país de Bengala, Aureng-zeb ayant eu la victoire donna son nom à ce bourg-là, & il y a fait bâtir une belle maison, accompagnée d'un jardin & d'une petite Mosquée.

Le 6. à *Alinchan*, cosses 9

Environ deux lieuës au deça d'Alinchan on trouve le Gange. Monsieur Bernier Medecin du Roi & un nommé Rachepot, avec

lesquels j'étois furent surpris de voir que ce fleuve dont l'on fait tant de bruit n'est pas plus large que la riviere de Seine devant le Louvre, s'étant peut-être imaginez qu'il éga- loit au moins en largeur le Danube au des- sous de Belgrade. Il y a même si peu d'eau depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Juin ou de Juillet que les pluyes commen- cent à venir, que les bâteaux ne peuvent pas remonter. Comme nous fûmes au Gange nous bûmes chacun un verre de vin où nous mîmes de l'eau, ce qui nous causa quelque mal de ventre; mais nos valets qui la bû- rent seule en furent bien plus tourmentez que nous. Les Hollandois qui ont leur mai- son sur le bord du Gange ne boivent point de l'eau de cette riviere qu'elle ne soit boüil- lie; & pour ce qui est des naturels du pais ils y sont accouûtez de jeunesse; le Roi mê- me & toute la Cour n'en boivent point d'au- tre. On voit tous les jours un grand nombre de chameaux qui ne font autre chose qu'al- ler au Gange pour charger de l'eau.

Le septième on vient à *Halabas*, cosses 8
Halabas est une grande Ville bâtie sur une pointe de terre où se viennent joindre le Gange & le Gemené. Il y a un beau Châ- teau de pierre de taille à double fosse, & c'est la demeure du Gouverneur. C'est un des plus grands Seigneurs des Indes, & comme il a très-peu de santé il entretient quelques Me- decins Persiens, & il avoit même alors à son service le sieur Claude Maille de Bourges, qui exerce tout ensemble la Chirurgie & la Medecine. Ce fut lui qui nous avertit de ne point boire de l'eau du Gange, qui nous don- neroit le cours de ventre, mais de boire plû- tôt de l'eau de puits. Le premier des Mede-

cins Persiens que ce Gouverneur a à ses gages jetta un jour sa femme du haut d'une terrasse en bas, porté apparemment à cette cruelle action par un trait de jalousie. Il croyoit qu'elle se tueroit, mais elle n'eut que deux ou trois côtes rompuës, & les parens de la femme vinrent se jeter aux pieds du Gouverneur pour lui demander justice. Le Gouverneur fit venir le Medecin, & lui commanda de se retirer, ne le voulant plus avoir à son service. Il obeit à cet ordre, & ayant fait mettre sa femme estropiée dans un Palanquin, il se mit en chemin avec toute sa famille. Il n'étoit qu'à trois ou quatre journées de la ville, que le Gouverneur se trouvant plus mal que de coûtume l'envoya rappeler, ce que voyant le Medecin il poignarda sa femme & quatre de ses enfans, avec treize filles esclaves, après-quoi il vint retrouver le Gouverneur qui ne lui en dit rien, & le reprit à son service.

Le huitième je passai le Gange dans un bateau, ayant attendu depuis le matin jusqu'à midi sur le bord de la riviere que le sieur Maille m'apportât un écrit du Gouverneur pour la pouvoir passer: car de côté & d'autre il y a un Deroga qui ne laisse passer personne sans cet écrit; & il regarde aussi quelle sorte de marchandise on transporte, chaque charette chargée devant quatre roupies, & un carosse n'en payant qu'une, sans compter la barque qu'il faut encore payer à part.

Ce jour-là le gîte fut à *Sadoul-Serail*, coffes 16

Le 9. à *Takedil-sera*, coffes 10

Le 10. à *Bouraki-sera*, coffes 10

L'11 à *Banarou*, coffes 10

Banarou est une grande ville très-bien bâtie,

la plupart des maisons étant de brique & de pierre de taille, & plus élevées que celles des autres villes des Indes, mais ce qu'il y a d'incommode est que les rues sont fort étroites. Il y a plusieurs Carvanéras, & entr'autres un fort grand & très-proprement bâti. Au milieu de la Cour il y a deux galeries, où l'on vend des toiles, des étofes de soye, & autres sortes de marchandises. La plupart de ceux qui vendent sont les ouvriers qui ont fait les pièces, & de cette manière les étrangers tirent les marchandises de la première main. Ces ouvriers avant que de rien exposer en vente doivent aller trouver celui qui a la ferme, pour faire mettre aux pièces de toile ou de soye le cachet du Roi, autrement ils seroient mis à l'amende & recevroient des coups de bâton. La ville est assise au Nord du Gange qui court le long des murailles, & une grande rivière s'y vient jeter deux lieues au dessous du côté du couchant. C'est dans Banarou où les Idolâtres ont une de leurs principales Pagodes, & j'en ferai la description au deuxième livre, où je parlerai de la religion des Banianes.

Environ à cinq cens pas de la ville, tirant au Nord-Oüest, il y a une Mosquée où l'on voit plusieurs sepultures de Mahometans, dont quelques-unes sont d'une fort belle architecture. Les plus belles sont chacune au milieu d'un jardin fermé de murailles, qui laissent des jours de demi-pied en quarré par où les passans en ont la vüe. La plus considérable de toutes est comme un grand pied d'estail en quarré, dont chaque face peut avoir quarante pas. Au milieu de cette plate-forme on voit une colonne de

ttente-deux à trente-cinq pieds de haut, toute d'une piece, & que trois hommes auroient de la peine à embrasser. Elle est d'une pierre grifâtte, & si dure que je ne la pûs grater avec mon couteau. Comme elle finit en pyramide il y a une grosse boule sur la pointe, & au dessous de la boule elle est entourée de gros grains. Toutes les faces de ce tombeau sont pleines de figures d'animaux taillez en relief dans la pierre, & il a été bien plus haut hors de terre qu'il ne paroît, plusieurs des vieillards qui gardent quelques-unes de ces sepultures m'ayant assuré que depuis cinquante ans il s'est enfoncé de plus de trente pieds. Ils ajoutent que c'est la sepulture d'un des Rois de Boutan, qui y a été enterré quand il sortit de son païs pour conquérir ce Royaume, dont il fut chassé depuis par les descendans de Tamerlan. C'est de ce Royaume de Boutan d'où l'on apporte le musc, & j'en donnerai la description au troisieme livre.

Je demurai à Banarou le douzieme & le treizieme, & pendant ces deux jours ce fut une pluye continuelle, mais qui ne m'empêcha pas de me remettre en chemin dès le soir du treizieme passant le Gange avec un billet du Gouverneur. Avant que d'entrer dans la barque on visite tout le bagage des voyageurs; les hardes ne doivent rien, & il n'y a que les marchandises pour lesquelles il faut payer la doïiane.

Le 13. je fus au gîte à *Baterpour*, cosses 2

Le 14. à *Satragi-sera*, cosses 8

Le 15. à *Moniarki-sera*, cosses 9

Le matin de ce jour-là après avoir marché deux cosses je passai une riviere apellée *Carnasar-sou*, & à trois cosses de là on en passe

102 VOYAGES DES INDES,
une autre qu'on nomme *Saode-sou*, & toutes
les deux se passent à gué.

Le 16. à *Gourmabad*, cosses 8

C'est un bourg sur une riviere apellée
Goudera-sou, & on la passe sur un pont de
pierre.

Le 17. à *Saferon*, cosses 4

Saferon est une ville au pied des monta-
gnes, auprès de laquelle il y a un grand
étang. On voit au milieu une petite Isle où
est bâtie une fort belle Mosquée, dans la-
quelle se voit la sepulture d'un Nabab nom-
mé *Selimkan*, qui la fit bâtir du temps qu'il
étoit Gouverneur de la Province. Il y a un
beau pont de pierre pour passer dans l'Isle
qui est toute revêtuë & pavée de grandes
pierres de taille. D'un des côtez de l'étang
regne un grand jardin, au milieu duquel est
une autre belle sepulture du fils du même
Nabab *Selim-kam*, qui succeda à son Pere
au gouvernement de la province. Quand on
veut aller à la mine de *Soumelpour*, dont
je parlerai au dernier livre de ces relations,
on quitte le grand chemin de *Patna*, pour
tirer droit au midi par *Exerbourg* & la fa-
meuse forteresse de *Rhodas*, comme je di-
rai au même lieu.

Le 18. je passai en bateau la riviere de *Son-
sou* qui vient des montagnes du midi, & après
l'avoir passée ceux qui ont des marchandises
doivent payer un certain droit.

Ce jour-là mon gîte fut à *Daoul-Nagar-fera*,
où il y a une belle sepulture, cosses 9

Le 19. à *Halva-fera*, cosses 10

Le 20. à *Aga-fera*, cosses 9

Je rencontrai le matin cent-trente élafans
tant grands que petits, qu'on menoit à *Dehli*
au Grand Mogol.

Le 21. à Patna, coffes 10

Patna est une des plus grandes villes des Indes sur le bord du Gange du côté du Couchant, & elle n'a guere moins de deux coffes de longueur. Les maisons n'y sont pas plus belles que dans la plus grande partie des autres villes des Indes, & elles sont presque toutes couvertes de chaume ou de bambouc. La Compagnie Hollandoise y a une loge, à cause du negoce du salpêtre qu'elle fait raffiner à un gros village apellé Choupar, qui est aussi sur la rive droite du Gange, à dix coffes au dessus de Patna.

Arrivant à Patna avec Monsieur Bernier nous rencontrâmes dans la ruë les Hollandois qui retournoient à Choupar, & qui firent arrêter leurs carosses pour nous saluer. Nous ne nous separâmes point sans avoir vuide ensemble deux bouteilles de vin de Schiras en pleine ruë, à quoi on ne trouve rien à redire en ce país-là où l'on vit sans ceremonie & avec une entiere liberté.

Je demurai huit jours à Patna, pendant lesquels il se passa une chose qui fera voir au lecteur comme le crime de Sodomie ne demeure pas impuni parmi les Mahometans. Un Mimbachi qui commandoit mille fantassins voulut abuser d'un jeune garçon qui étoit à son service, & qui s'étoit plusieurs fois défendu contre ses attaques, en s'en plaignant même au Gouverneur, à qui il dit que si son maître le pressoit davantage il ne manqueroit pas de le tuer. Enfin le Capitaine prit si bien son temps à une maison qu'il avoit à la campagne qu'il força le garçon & qu'il vint à bout de son dessein. Ce garçon outré de douleur prit aussi son temps pour se venger, & étant un jour à la chasse

avec son maître, éloigné des autres serviteurs d'environ un quart de lieuë, il vint par derrière & lui abatit la tête d'un coup de sabre. Il courut aussi-tôt à la ville à bride abatuë, criant par tout qu'il avoit tué son maître pour un tel sujet, & vint d'abord au logis du Gouverneur qui le fit mettre en prison : mais il en sortit au bout de six mois, & quoi que tous les parens du mort ayent pû faire pour obtenir qu'il mourut, le Gouverneur n'osa le condamner, & craignit le peuple qui crioit que le jeune garçon avoit bien fait.

Je partis de Patna en bateau pour descendre à Dacca le 29. de Janvier, entre onze heures & midi. Si la riviere eut été forte comme elle est après les pluyes, je me fusse embarqué des Hallabas, ou au moins à Banarou.

Ce même jour je vins coucher au *Sera Beconcour*, cosses 15

Cinq cosses au decà de Beconcour on trouve une riviere appellée *Ponpon-sou*, qui vient du midi & se jette dans le Gange.

Le 30. au *Sera d'Erúa*, cosses 17

Le 31. après avoir fait quatre cosses ou environ on trouve la riviere *Kaoa* qui vient du Midi : trois cosses plus bas on en voit une autre apellée *Chanon*, qui tombe du Nord ; quatre cosses plus avant on découvre celle d'*Erguga* qui vient au Sud, & enfin six cosses au dessous celle d'*Aquera* qui vient de la même plage, & ces quatre rivières perdent leur nom dans le Gange. Toute cette journée je vis de grandes montagnes du côté du Sud, & éloignées du Gange tantôt de dix cosses & tantôt de quinze, & je vins au gîte à *Monger-ville*, cosses 18

Le premier jour de Janvier 1666. après avoir vogué deux heures je vis le *Gandet* en

trer dans le Gange & qui vient du Nord. C'est une grande riviere qui porte bateau.

Ce soir-là le gîte fut à *Zangira*, cosses 8

Mais comme le Gange serpente fort toute cette journée, on fait bien par eau vingt-deux cosses.

Le 2. depuis les six heures du matin jusques vers les onze je vis trois rivieres entrer dans le Gange, & elles viennent toutes trois du côté du Nord. La premiere s'appelle *Ronova*, la seconde *Taé*, & la troisieme *Chanon*.

Je vins coucher à *Baquelpour*, cosses 18

Le 3. après quatre heures de chemin sur le Gange, je trouvai la riviere de *Katara* qui vient du Nord, & vins coucher ce jour-là à un village appellé *Pongangel*, au bout des montagnes qui viennent jusques au Gange, cosses 13

Le 4. une heure au dessous de *Pongangel* je trouvai une grande riviere apellée *Martnadi*, qui vient du côté du Nord, & je vins coucher à *Rage-mehale*, cosses 6

Rage-mehale est une ville à la droite du Gange, & quand on y vient par terre on trouve pendant une cossé ou deux les chemins pavés de brique jusques à la Ville. C'étoit ci-devant la residence des Gouverneurs de Bengala, parce que c'est un fort beau país de chasse, & d'ailleurs le negoce y étoit grand; mais la riviere ayant pris un autre cours, & ne passant plus qu'à une grande demie lieuë de la ville, tant par cette raison que pour tenir en bride le Roi d'Aracan & plusieurs bandis Portugais qui se sont retirez aux emboucheures du Gange, & dont ceux de *Daca* jusqu'où ils faisoient des courses étoient molestés, & le Gouverneur & les Marchands qui demeuroient à *Rage-mehale* se

106 VOYAGES DES INDES,
sont transportez à *Daca*, qui est aujourd'hui
une ville de grand négoce.

Le 6. étant arrivé à un gros bourg apellé
Darapour, à six cosses de *Rage-mehale*, j'i
laidai Monsieur Berni qui alloit à *Casenza-*
zar & delà à *Ougueli*, par terre, parce que
quand la riviere est basse on ne peut passer,
à cause du grand banc de sable qui est devant
une ville apellée *Soutiqui*.

Je vins coucher ce soir-là à *Toupipour*, éloi-
gné de *Rage-mehale* de cosses 12

Je vis-là au lever du soleil quantité de
Crocodiles couchez sur le sable.

Le 7. je vins à *Acerat*, cosses 25

D'*Acerat* à *Daca* il y a encore par terre
quarante-cinq cosses. Tout ce jour-là je vis
une si grande quantité de Crocodiles, qu'il
me prit enfin envie de tirer sur un, pour
sçavoir si ce qu'on dit vulgairement est ve-
ritable, qu'un coup d'arquebuse ne leur fait
rien. Le coup lui donna dans la machoire &
le sang coula; mais il ne demeura pas sur la
place, & il s'en alla dans la riviere.

Le 8. je vis encore un grand nombre de
ces Crocodiles couchez sur le bord de la ri-
vriere, & je tirai sur deux en deux coups,
avec trois bales à chaque coup. Aussi-tôt
qu'ils furent blessés ils se renverserent sur
le dos en ouvrant la gueule, & moururent
sur la place.

Ce jour-là je vins coucher à *Doulondia*,
cosses 17

Les Corbeaux furent cause que nous trou-
vâmes un beau poisson que les pêcheurs a-
voient caché sur le bord de la riviere dans
des roseaux: Car comme nos Bâteliers virent
qu'il y avoit une grande quantité de cor-
beaux qui croaçoient & entroient dans ces

roseaux, ils jugerent qu'il falloit qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire, & ils chercherent si bien qu'ils trouverent dequoi faire un bon repas.

Le 9. sur les deux heures après midi nous trouvâmes une riviere apellée *châtivor*, qui vient du côté du Nord, & nôtre gîte fut à *Dampour*, cosses 16

Le 10. nous couchâmes au bord de l'eau en un lieu éloigné de maisons, & fîmes ce jour-là, cosses 15

L'11. sur le soir étant arrivéz à l'endroit où le Gange fait trois bras, dont l'un va à *Daca*, nous couchâmes à l'entrée de ce canal à un gros village qu'on apelle *Jatrapour*, cosses 20

Ceux qui n'ont point de bagage peuvent couper par terre de *Jatrapour* à *Daca*, & ils abregent beaucoup de chemin, parce que l'eau fait de grands contours.

Le 12. sur le midi nous passâmes devant un gros bourg apellé *Bagamara*, & vinmes coucher à *Kasiata* autre gros bourg, cosses 11

Le 13. sur le midi nous trouvâmes une riviere à deux cosses de *Daca*, apellée *Laquia*, & qui vient du Nord-Est. Vis-à-vis de la pointe où se viennent joindre les deux rivières; il y a de côté & d'autre une forteresse avec plusieurs pieces de canon. Demie cossé plus bas on voit une autre riviere apellée *Pagalu*, sur laquelle il y a un beau pont de brique que *Mirza Mola* a fait bâtir. Cette riviere vient du Nord-Est, & demie cossé au dessous on en trouve une autre apellée *cadamtali*, qui vient du Nord, & que l'on passe aussi sur un pont de brique. Des deux côtez de la riviere on voit plusieurs tours, où sont comme enchassées quantité de têtes

de gens qui ont volé sur les chemins.

Nous arrivâmes sur le soir à *Daca*, & fîmes ce jour-là, coffes

9

Daca est une grande villace qui ne s'étend qu'en longueur, chacun étant bien aise d'avoir sa maison proche du Gange. Cette longueur est de plus de deux coffes, & même depuis le dernier pont de brique dont je viens de parler jusques à *Daca*, ce n'est qu'une suite de maisons écartées les unes des autres, & habitées pour la plus grande partie par des Charpentiers qui bâtissent des galeaces & autres vaisseaux. Ces maisons ne sont proprement que de méchantes huttes faites de bambouc & de terre grasse qu'on applique par dessus. Celles de *Daca* ne sont gueres mieux bâties, & pour ce qui est du logis du Gouverneur c'est un enclos de hautes murailles, au milieu duquel il y a une méchante maison qui n'est que de bois. Il loge ordinairement sous des tentes qu'il fait dresser dans une grande court de cet enclos. Les Hollandois ne trouvant pas que leurs marchandises fussent bien en seureré dans les maisons ordinaires de *Daca*, ont fait bâtir un fort beau logis, & les Anglois en ont aussi un qui est assez raisonnable. L'Eglise des Reverends Peres Augustins est toute de brique, & l'ouvrage est assez beau.

A mon dernier voyage à *Daca*, le Nabab *Cha-Est-kan* qui étoit alors Gouverneur de Bengala avoit la guerre avec le Roi d'*Ara-can*, dont l'armée navale est d'ordinaire de deux cens galeasses, accompagnées de plusieurs autres petits bâtimens. Ces galeaces vont par tout le Golfe de Bengala, & entrent dans le Gange, la Mer montant encore plus haut que *Daca*. *Cha-Est-kan* oncle du

Roi Aureng-zeb qui regne presentement, & la meilleure tête qui fut dans tous ses Etats, trouva moyen de débaucher plusieurs Chefs de l'armée du Roi d'Aracan, & tout d'un coup quarante galeaces qui étoient commandées par des Portugais le vinrent joindre. Pour engager plus fortement tout ce nouveau monde à son service, il donna une grande paye à chacun des Officiers Portugais, & aux soldats à proportion, mais pour ceux qui étoient du païs ils n'eurent que le double de la paye ordinaire. C'est une chose surprenante de voir avec quelle vîtesse ces galeaces vont à la rame. Il y en a de si longues qu'elles ont jusqu'à cinquante rames de chaque côté; mais il n'y a que deux hommes à chaque rame. On en voit plusieurs qui sont fort enjolivées, & où l'or & l'azur n'ont pas été épargnez. Les Hollandois en ont quelques-unes pour leur service, dans lesquelles ils transportent leurs marchandises; & même ils ont quelquefois besoin d'en louer d'autres faisant gagner la vie à beaucoup de gens.

Le lendemain de mon arrivée à Dacca qui fut le 14. de Janvier je fus saluër le Nabab, & lui fis present d'une couverture en broderie d'or, avec une grande dentelle d'or de point d'Espagne autour, & d'une grande écharpe d'or & d'argent de même point, avec une bague d'une fort belle émeraude. Le soir étant de retour chez les Hollandois où j'étois logé, le Nabab m'envoya des grenades, des oranges de la Chine, deux melons de Perse & de trois sortes de pommes.

Le 15. je lui montrai mes marchandises, & fis present au Prince son fils d'une montre à boîte d'or émaillée, d'une paire de petits pi-

stolets garnis d'argent, & d'une lunette à longue vue. Tout ce que je donnai, tant au pere qu'au fils jeune Seigneur d'environ dix ans, me revenoit à plus de cinq mille livres.

Le 16. je traitai avec lui du prix de mes marchandises & ensuite je fus chez son Visir prendre ma lettre de change pour être payé à Casembazar. Ce n'est pas qu'il ne voulut bien me compter mon argent à Dacca, mais les Hollandois qui étoient mieux instruits des choses que moi, m'avertirent qu'il y avoit à risquer à porter de l'argent à Casembazar, où l'on ne peut guere se rendre qu'en remontant le Gange, parce que le chemin est très-mauvais par terre & plein de brossailles ou de marais. Le danger consiste en ce que les petites barques dont l'on se sert sont fort sujettes à renverser par le moindre orage, & quand les mariniers peuvent découvrir que l'on porte de l'argent, il leur est aisé de faire renverser la barque & de trouver après l'argent au fond de l'eau pour s'en saisir.

Le 20. je pris congé du Nabab qui me pria de le revenir voir, & il me fit délivrer un passeport dans lequel il me donnoit la qualité de Gentilhomme de sa maison; ce qu'il avoit déjà fait pendant qu'il étoit Gouverneur d'Amadabat, lorsque je le fus trouver à l'armée dans la Province de Decan où le Raja Seva-gi étoit entré comme je dirai ailleurs. En vertu de ces passeports je pouvois aller & venir sur toutes les terres du Grand Mogol comme étant de sa maison, & j'en rapporterai la teneur au second livre.

Le 21. les Hollandois firent un grand repas pour l'amour de moi, & ils y convierent les Anglois & quelques Portugais, avec un Religieux Augustin de la même nation.

Le 21. je fus rendre visite aux Anglois qui avoient pour Chef ou President le Sieur Prat, & ensuite le R. Pere Portugais & quelques autres Franguis.

Depuis le 23. jusques au 29. je fis quelques achats pour onze mille Roupies, & tout étant embarqué je fus faire mes adieux.

Le 29. au soir je partis de Dacca, & tous les Hollandois m'accompagnerent durant deux lieues avec leurs petites barques armées, & le vin d'Espagne ne fut pas épargné pendant ce temps-là. Ayant demeuré sur la riviere depuis le 29. de Janvier jusques à l'onzième de Février je laissai mes serviteurs & mes marchandises dans la barque à Acerat, où je pris un bâteau qui me porta à un gros village nommé *Mirdapour*.

Le 12. je pris un cheval pour me porter, & n'en trouvant point d'autre pour mon bagage, je fus obligé de me servir de deux femmes qui s'en chargerent. J'arrivai le soir à *Casembazar*, où je fus bien reçu du Sieur Arnoult van Wachtendonk, Directeur de tous les Comptoirs des Hollandois en Bengala, lequel voulut que je logeasse chez lui.

Le 13. je passai agreablement la journée avec Messieurs les Hollandois qui voulurent se réjouir à mon arrivée.

Le 14. le Sieur Wachtendonk s'en retourna à Ougueli où est le Comptoir general, & ce même jour un de mes serviteurs qui avoit pris le devant, vint me donner avis que les gens que j'avois laissé dans la barque avec mes marchandises avoient couru grand risque par le grand vent qui avoit duré deux jours & qui se rendoit plus fort la nuit.

Le 15. les Hollandois me donnerent un Pallekis pour aller à *Madefou-barzaki*. C'est un

gros bourg à trois cosses de Cafembazar où étoit le Receveur General de Cha-Est-kan, auquel je presentai ma lettre de change. Après l'avoir lûë il me dit qu'elle étoit bonne, & qu'il me payeroit si le soir auparavant il n'avoit pas reçu ordre du Nabab de ne me pas payer au cas qu'il ne m'eût pas encore compté l'argent. Il ne me dit point le sujet qui obligeoit Cha-Est-kan à agir de la sorte, & je retournai à mon logis assez surpris de ce procedé.

Le 16. j'écrivis au Nabab pour sçavoir quelle raison il avoit de donner ordre à son Receveur de ne me pas payer.

Le 17. au soir je partis pour Ouguéli dans une barque à quatorze rames que les Hollandois me prêterent, & cette nuit-là & la suivante je couchai sur la riviere.

Le 19. sur le soir je passai un gros bourg appellé *Nandi*, & c'est jusques où vient le flux de la mer. Il se leva un vent si furieux & l'eau si haute, qu'il fallut nous arrêter trois ou quatre heures & mettre nôtre barque en terre.

Le 20. j'arrivai à *Ouguéli*, où je demurai jusques au 2. de Mars, pendant lequel temps les Hollandois me firent grande chere, & tâcherent de me donner tous les divertissemens que ce país-là est capable de fournir. Nous fimes plusieurs promenades sur la riviere, & nous avions pour la bouche toutes les délicatesses qui se trouvent dans nos jardins d'Europe; des salades de plusieurs sortes, des choux, des asperges, des poids, & principalement des fèves dont la graine vient du Japon; les Hollandois étant curieux d'avoir de toutes sortes d'herbes & de légumes dans leurs jardins, qu'ils ont grand soin de bien cultiver, sans avoir pû toutefois y faire venir des artichauds.

Le 2. de Mars je partis d'Ougueli, & arrivai le 5. à *Casembaçar*.

Le lendemain je fus à *Madesou-barçaki*, pour sçavoir si le Receveur qui n'avoit pas voulu me payer avoit eu un autre ordre du Nabab. Car j'ai dit plus haut que j'écrivis sur le champ à Cha-Est-kan pour me plaindre de son procedé, & sçavoir pour quelle raison il ne vouloit pas que ma lettre de change me fut payée. Le Directeur des Comptoirs des Hollandois joignit une lettre à la mienne, & representa au Nabab que j'étois trop bien connu de lui, comme ayant eu auparavant à Amadabat, à l'armée de Decan & en d'autres lieux plusieurs affaires ensemble, pour ne pas meriter un traitement favorable; qu'il devoit considerer qu'étant seul qui apportoit souvent aux Indes les plus belles raretez de l'Europe, ce n'étoit pas le moyen de me donner envie d'y revenir, comme il m'en sollicitoit, si je parlois mécontent; joint que dans la créance qu'on avoit en moi, je pourrois aisément dégoûter ceux qui voudroient venir aux Indes avec quelques pieces rares, en leur faisant apprehender le même traitement que j'aurois reçu. N'y ma lettre, n'y celle du Directeur ne produisirent pas tout l'effet que nous esperions, & je ne fus guere satisfait du nouvel ordre que le Nabab avoit envoyé au Receveur, par lequel il lui commandoit de me payer en me rabatant vingt mille roupies sur la somme que je devois toucher, & qui étoit portée par ma lettre de change, selon le prix dont nous étions convenus. Le Nabab ajoûtoit que si je ne voulois pas me contenter de ce paiement, je pouvois venir reprendre mes marchandises. Ce procedé du Nabab vint du

mauvais tour qui me fut joiïé par trois fripons qui sont à la Cour du Grand Mogol, & en voici l'histoire en peu de mots.

Aureng-zeb qui regne presentement, à la sollicitation de deux Persans & d'un Baniane, a établi depuis peu une coûtume très desavantageuse aux Marchands qui viennent d'Europe & d'autres lieux pour vendre quelques joyaux à la Cour. Quand ils arrivent, soit par mer soit par terre, les Gouverneurs des places où ils abordent ont ordre de les envoyer au Roi avec leurs marchandises, de gré ou de force, ce que le Gouverneur de Suratte pratiqua à mon égard en l'année 1665. en m'envoyant à Dehli, ou Jehanabad, où étoit le Roi. Il y a donc auprès de sa Majesté deux Persans & un Baniane, qui sont commis pour voir & examiner tous les joyaux qu'on veut vendre au Roi. L'un des deux Persans s'appelle *Nabab Akel-kan*, c'est à dire *le Prince d'esprit*, & c'est lui qui a en garde toutes les pierreries du Roi. L'autre a nom *Mirza-Moufon*, dont la commission est de taxer chaque piece. Le Baniane apellé *Nali-kan* est pour voir si les pierres ne sont point fausses, ou si elles n'ont point quelque défaut. Ces trois hommes ont obtenu du Roi qu'ils verroient avant lui tout ce que les Marchands étrangers apporteroient pour lui vendre, & qu'ensuite ils le lui presenteroient; & bien qu'ils ayent fait serment de ne rien prendre du Marchand, ils ne laissent pas d'en tirer tout ce qu'ils peuvent pour le ruïner. Quand ils voyent quelque chose de beau dont il y a lieu d'esperer un grand profit, ils veulent qu'on le leur vende pour la moitié moins de ce que la chose vaut, & si on refuse de la leur abandonner, ils ont la

malice de taxer les joyaux quand ils sont devant le Roi, à la moitié moins de leur valeur. Joint que le Roi Aureng-zeb a très-peu de curiosité pour les pierreries, & qu'il aime beaucoup mieux l'or & l'argent. Le jour de la Fête du Roi, de laquelle je parlerai ailleurs, tous les Princes & Grands de la Cour lui font de magnifiques presens, & quand ils ne peuvent trouver des joyaux à acheter ils lui présentent des roupies d'or, dont le Roi, comme j'ai dit, fait plus d'état que des pierreries; quoi que des pierreries soient un présent plus honorable que l'or monnoyé. C'est aux approches de cette Fête qu'il fait sortir de son tresor quantité de diamans, de rubis, d'émeraudes & de perles, que celui qui a le pouvoir de taxer les pieces met entre les mains de plusieurs Marchands, pour les vendre aux Grands qui sont tenus de faire un présent au Roi, & de cette maniere le Roi a tout ensemble & l'argent & ses joyaux.

Il y a encore un autre desavantage pour le Marchand Joiiailier: c'est que quand le Roi a vû quelques pierres, un Prince ou autre Grand qui le sçait ne les achete jamais; & de plus pendant que ces trois hommes commis pour la visite des joyaux les considerent & les examinent dans leur logis où il les leur faut porter, il s'y rencontre plusieurs Banianes qui sont experts, les uns pour les diamans, les autres pour les rubis, pour les émeraudes & pour les perles, & qui mettent par écrit le poids, la bonté, la netteté & la couleur de chaque piece. Que si le Marchand va ensuite vers des Princes & Gouverneurs de quelques Provinces, ces gens-là leur envoient le memoire de tout

ce qu'il porte , avec le prix qu'ils ne mettent malicieusement qu'à la moitié de la juste valeur des choses. Ces Banianes sont pour le negoce pires mille fois que les Juifs , & plus sçavans qu'eux en toutes sortes de ruses & de malices quand ils se veulent venger. Voici donc le mauvais tour que me jouèrent ces trois personnages.

Quand j'arrivai à Gehanabad l'un d'eux me vint trouver , & me dit qu'il avoit ordre du Roi de voir ce que j'apportoïis avant que je le pussè exposer en sa présence. Ils auroient bien voulu que le Roi n'eût pas été à Gehanabad , parce qu'ils auroient tâché d'acheter eux-mêmes tout ce que j'avois , pour y profiter en le revendant au Roi & aux Princes dans l'ocasion , ce que néanmoins ils n'auroient jamais pû obtenir de moi. Le lendemain ils me vinrent voir tous trois l'un après l'autre , & ils vouloient avoir de moi entre autres choses un grand bouquet de neuf grosses perles en poire , dont la plus grosse étoit de trente carats , & la moindre de seize , avec une autre perle en poire seule de cinquante-cinq carats. Pour ce qui est du bouquet le Roi le prit , mais pour la perle , voyant que quoi qu'ils me pussent dire je ne leur voulois rien vendre , ils firent en sorte qu'avant que j'eussè montré mes joyaux au Roi , Giafer-Kan Oncle de sa Majesté la vit ; après-quoi il ne me la voulut pas rendre , me disant qu'il me la payeroit aussi-bien que le Roi , & me priant de n'en pas parler ; car en effet il avoit dessein d'en faire present au Roi.

Après que le Roi eut choisi d'entre mes joyaux ce qu'il lui plût , Giafer-Kan acheta de moi plusieurs pieces , & fit en même temps

le marché de la grosse perle. Quelques jours après il me fit faire mon paiement selon que nous étions demeurez d'accord, à la reserve de la perle sur laquelle il me voulut rabatte dix mille roupies. Les deux Persans & le Baniane lui avoient malicieusement fait entendre qu'à mon arrivée ils auroient pû, s'ils avoient voulu, avoir la perle à huit ou dix mille roupies moins que je ne la lui avois faite, ce qui étoit entièrement faux; & Giafer-Kan m'ayant dit que si je ne voulois pas l'argent qu'il m'offroit, je pouvois la reprendre: je le pris au mot, l'assurant qu'il ne la reverroit de sa vie. Je lui tins parole & demurai ferme dans ma resolution. Ce qui me rendoit si fixe, étoit en partie que je souhaitois de porter aussi, comme je fis, quelque chose de considerable à Cha-Est-kan, & s'il m'eût été permis à mon arrivée à Suratte d'aller le trouver d'abord, je n'aurois pas été voir le Roi à Gehanabad, surquoi j'eus un grand démêlé avec le Gouverneur de Suratte: Car comme je fus le saluer, il me dit aussi-tôt qu'il n'iroit pas comme à mes autres voyages, & que le Roi vouloit absolument voir le premier tout ce que l'on apportoit de curieux dans son Royaume. Je fus plus de quatre mois à disputer en vain avec ce Gouverneur, il fallut enfin que j'allasse trouver le Roi, & de peur que je ne prisse un autre chemin on me donna quinze Cavaliers pour m'accompagner jusqu'à Chalaour.

Etant donc parti pour Bengala, ces trois Intendans des joyaux outrez de dépit, & poussés aussi sans doute par Giafer-Kan qui étoit bien aisé de se venger de mon refus, écrivirent à Cha-Est-kan que je portois

quelques joyaux pour les lui faire voir, & entr'autres pieces une très-belle perle que j'avois vendüe à Giafer-Kan, mais qu'il m'avoit renduë ensuite, ayant teconnu que je la lui voulois faire payer dix mille roupies plus qu'elle ne pouvoit valoir. Ils en écrivirent autant à proportion des autres pieces que j'apportoïs; & ce fut sur ces faux & malicieux avis lesquels Cha-Est-kan ne reçût qu'après m'avoit fait delivrer ma lettre de change, que ce Prince voulut que sur toute ma partie on me rabatit vingt mille roupies, ce qui fut enfin réduit à dix mille de rabais, dequoi il me falut consoler.

Puisque j'ai parlé plus haut du présent que je fis à Cha-Est-kan, je ne dois pas me taire de ceux que je fus obligé de faire au Roi, au Nabab Giafer-Kan, à l'Eunuque de la Grande Begum sœur d'Aureng-zeb, au Grand-Tresorier, & aux Portiers du Tresor. Car il faut remarquer que qui que ce soit qui veuille avoir audience du Roi, on lui demande avant toutes choses où est le présent qu'il a à lui faire, & l'on examine si c'est chose digne d'être offerte à sa Majesté. Jamais personne n'oseroit s'y presenter les mains vuides: & c'est un honneur que l'on achete assez cher. Etant donc arrivé à Gahanabad je fus faire la reverence au Roi le 12. de Septembre 1665. & voici le présent que je lui fis.

Premierement une Rondache de bronze de haut relief, parfaitement bien doré, la dorure seule coutant trois cens ducats d'or qui montent à 1800. livres, & la piece entiere à 4378. livres. Au milieu se voyoit representée l'histoire de Curtius, qui se jetta à cheval & armé de toutes pieces dans ce

goufre qui s'étoit ouvert à Rome, & d'où sortoit un air empesté. Le tour de la Ron-dache étoit une naïve représentation du siege de la Rochelle. C'étoit le Chef-d'œuvre d'un des plus excellens ouvriers de France, & il lui avoit été commandé par Monsieur le Cardinal de Richelieu. Tous les grands Sei-gneurs qui étoient alors autour du Roi Au-reng-zeb furent charmez de la beauté de cet ouvrage, & lui dirent qu'il falloit mettre cette riche piece sur le grand Elefant qui porte l'étendart devant sa Majesté quand elle marche.

De plus je fis present au Roi d'une masse d'armes de cristal de roche, dont toutes les côtes étoient couvertes de rubis & d'éme-raudes enchassées en or dans le cristal. Cette piece coûtoit 3119. livres.

Plus d'une selle de cheval à la Turquie, brodée de petits rubis, de perles & d'éme-raudes, laquelle avoit coûté 2892. livres.

Plus d'une autre selle de cheval avec la housse, le tout couvert d'une broderie or & argent, & du prix de 1730. livres. Le pre-sent entier que je fis au Roi montoit à li-vres.

12119

Present fait au Nabab Giafer-Kan oncle du Grand Mogol.

Premierement une table avec dix-neuf pieces pour faire le cabinet, le tout de pierres de rapport de diverses couleurs, re-presentant toutes sortes de fleurs & d'oi-seaux. L'ouvrage a été fait à Florence & à coûté, livres.

2150

Plus un anneau d'un rubi parfait, qui a coûté, livres

1300

Au grand Tresorier une montre à boîte d'or couvertes de petites émeraudes, livres

720

Aux Portiers du Tresor du Roi & à ceux qui tiennent l'argent du Tresor 200. roupies qui font livres. 260

A l'Eunuque de la Grande Begum sœur du Roi Aureng-zeb une montre à boîte peinte qui a coûté livres. 260

Tous les presens que je fis tant au Grand Mogol qu'à Cha-Est-kan & à Giafer-kan oncles de sa Majesté; comme aussi aux Grands-Tresoriers du Roi, aux Intendans des maisons des Kans, aux Capitaines des portes du Palais, & enfin à ceux qui m'apportèrent deux fois le Calaat ou habit d'honneur de la part du Roi, & autant de fois de la part de la Begum sa sœur, & une fois de la part de Giafer-kan; tous ces presens, dis-je, montoient à la somme de vingt-trois mille cent quatre-vingt sept livres. Tant il est vrai que ceux qui veulent faire des affaires à la Cour des Princes, tant en Turquie qu'en Perse & aux Indes, ne doivent pas prétendre de rien commencer, qu'ils n'ayent tout prêts des presens considerables, & presque toujours la bourse ouverte pour divers Officiers du crédit desquels on a besoin. Je n'ai point parlé au premier volume du present que je fis à celui qui m'aporta le Calat de la part du Roi de Perse, auquel je fis donner deux cens écus.

CHAPITRE IX,

Route de Suratte à Golconda.

J'Ai fait plusieurs Voyages à Golconda, & par différentes routes, tantôt par mer en partant d'Ormus pour Masulipatan, tantôt en

en partant d'Agra, & le plus souvent de Suratte, qui est le plus grand abord de l'Indostan. Je ne parlerai dans ce chapitre que de la route ordinaire de Suratte à Golconda, dans laquelle je comptens celle d'Agra qui s'y vient rendre à Doltabat comme je dirai ensuite, ne faisant mention pour ne pas ennuyer le lecteur, que de deux voyages que j'y fis en 1645. & 1653.

Je partis de Suratte le 19. de Janvier de l'année 1645. & vint au gîte à *Cambari*, cosses.

De *Cambari* à *Barnoli*, cosses 3

De *Barnoli* à *Beara*, cosses 9

De *Beara* à *Navapour*, cosses 12

De *Navapour* à *Navapour*, cosses 16

C'est le lieu où croît, comme j'ai dit, le plus beau ris du monde & qui sent le musc.

De *Navapour* à *Rinkula*, cosses 18

De *Rinkula* à *Pipelnar*, cosses 8

De *Pipelnar* à *Nimpour*, cosses 17

De *Nimpour* à *Patane*, cosses 14

De *Patane* à *Secoura*, cosses 14

De *Secoura* à *Baquela*, cosses 10

De *Baquela* à *Disgon*, cosses 10

De *Disgon* à *Doltabat*, cosses 10

Doltabat est une des meilleures Fortereffes des Etats du Grand Mogol, sur une montagne escarpée de tous côtez, le chemin qu'on y a pû pratiquer étant si étroit, qu'il n'y peut passer qu'un cheval ou qu'un chameau à la fois. La ville est au bas de la montagne & a de bonnes murailles, & cette place importante que les Mogols avoient perduë quand les Rois de *Vilapour* & de *Golconda* se révolterent & secouierent le joug, fut reprise sous le regne de *Gehan-guir* par un subtil stratagème. Sultan *Courom* qui depuis a été appelé *Cha-gehan* commandoit en Decan l'ar-

mée du Roi son pere , & Ast-kan beau-pere de Cha-Est-kan qui étoit un des Generaux , tint quelque discours au Prince , qui le fâcha tellement , qu'envoyant prendre sur le champ un de ces papouches ou fouliers qu'on laisse à la porte , il lui en fit donner cinq ou six coups sur la toque , ce qui est aux Indes le dernier affront , après quoi il ne faut plus qu'un homme paroisse. Tout cela se fit de concert entre le Sultan & ce General pour mieux tromper le monde , & sur tout les espions que le Roi de Visapour pouvoit avoir dans l'armée du Prince. Le bruit de la disgrâce d'Ast-kan s'étant bien-tôt répandu , & lui-même ayant été demander azile au Roi de Visapour , celui-ci qui n'eut pas d'assez bons yeux pour découvrir la ruse , lui fit un très-bon acciueil & l'assura de sa protection. Ast-kan se voyant si bien reçu , pria le Roi que pour sa plus grande sûreté il lui fut permis de se retirer avec dix ou douze de ses femmes , & environ autant de ses serviteurs dans la Forteresse de Doltabat , ce qui lui fut accordé. Il y entra avec huit ou dix chameaux , les deux cajavas qui sont de côté & d'autre du chameau étant bien fermez selon la coûtume , afin qu'on ne puisse voir les femmes qui sont dedans. Mais au lieu de femmes on y avoit mis de bons soldats , deux dans chaque cajava , tous gens d'execution , tel qu'étoit aussi chaque Châtré qui conduisoit son chameau , de sorte qu'il leur fut aisé d'égorger la garnison qui n'étoit pas sur ses gardes & de se rendre maîtres de la place , qui depuis est demeurée sous l'obéissance du Grand Mogol. Au reste il y a dans cette place quantité de belles pieces de canon , & d'ordinaire les Canoniers sont Anglois ou Hollandois. Il est vrai qu'il y a

une petite montagne plus haute que la Forteresse ; mais mal aisement y peut-on aller qu'en passant par la même Forteresse. Il y avoit un Canonier Hollandois qui après avoir servi le Roi quinze ou seize ans lui demanda son congé, & même la Compagnie Hollandoise qui l'avoit mis au service du Grand-Mogol fit tous ses efforts pour le lui faire obtenir ; mais elle n'en pût jamais venir à bout, parce qu'il étoit très-bon Canonier, & qu'il réüissoit admirablement aux feux d'artifices. Le Raja Jesseing qui est le plus puissant de tous les Princes Idolâtres des Indes, & qui a le plus fortement aidé Aureng-zeb à monter sur le trône, fut envoyé comme Generalissime des armées de ce Roi contre le Raja Seva-gi, & passant auprès de la forteresse de Doltabat, ce Canonier Hollandois le fut saluer, & tous les Canoniers de l'armée étoient Franguis comme lui. Le Hollandois se servant de l'occasion dit au Raja que s'il vouloit lui donner son congé, il lui promettoit de trouver l'invention de faire monter du canon sur la montagne qui commandoit la Forteresse, & l'on avoit déjà donné à la montagne une ceinture de murailles, quelques soldats ayant été mis dans cet enclos pour empêcher que quelqu'un ne vint s'en emparer. Le Raja très-content de cette proposition lui promit que s'il pouvoit venir à bout de son dessein, il lui feroit avoir son congé du Roi avec un présent honnête. La chose ayant heureusement réüissi au contentement du Prince, il tint parole au Canonier Hollandois, & je le vis arriver à Surat au commencement de l'année 1667. où il s'embarqua pour Batavie.

De Doltabat à Aureng-abat, coffes

Aureng-abat n'étoit ci-devant qu'un village, dont *Aureng-zeb* a fait une Ville qui n'est pas fermée. Il fit ce notable accroissement, tant à cause d'un lac d'environ deux cosses de tour sur lequel le village étoit bâti, qu'en memoire de sa premiere femme qui y est morte, & qui étoit mere de ses enfans. Elle est enterrée au bout du Lac du côté du Couchant, où le Roi a fait bâtir une Mosquée avec une superbe sepulture & un beau Caravanera. La Mosquée & la sepulture ont coûté beaucoup, parce qu'elles sont revêtues de marbre blanc qu'on fait venir par charroi des environs de Lahor, & qui demeure en chemin près de quatre mois. Allant un jour de *Suratte* à *Golconda*, je rencontrai à cinq journées d'*Aureng-abat* plus de trois cens charettes chargées de ce marbre, dont la moindre étoit tirée par douze bœufs,

| | |
|--|----|
| D' <i>Aureng-abat</i> à <i>Pipeli</i> , cosses | 8 |
| De <i>Pipeli</i> à <i>Aubar</i> , cosses | 12 |
| D' <i>Aubar</i> à <i>Guisemner</i> , cosses | 10 |
| De <i>Guisemner</i> à <i>Asti</i> , cosses | 12 |
| D' <i>Asti</i> à <i>Sarner</i> , cosses | 16 |
| De <i>Sarner</i> à <i>Lefona</i> , cosses | 16 |
| De <i>Lefona</i> à <i>Nadour</i> , cosses | 12 |

Il faut passer à *Nadour* une riviere qui va dans le Gange, & payer quatre roupies par charette; joint que pour avoir la permission de passer il faut necessairement avoir un écrit du Gouverneur.

| | |
|--|----|
| De <i>Nadour</i> à <i>Patonta</i> , cosses | 9 |
| De <i>Patonta</i> à <i>Kakeri</i> , cosses | 10 |
| De <i>Kakeri</i> à <i>Satapour</i> , cosses | 10 |
| De <i>Satapour</i> à <i>Sitanaga</i> , cosses | 12 |
| De <i>Sitanaga</i> à <i>Satanagar</i> , cosses | 10 |

C'est à *Satanagar* où l'on commence d'entrer sur les terres du Roi de *Golconda*.

De Satanagar à Meluari, coffes 16

De Meluari à Girballi, coffes 12

De Girballi à Golconda, coffes 14

Cette route de Suratte à Golconda est de coffes 324

Et je fis le chemin en vingt-sept jours. J'en mis cinq de plus à mon voyage de l'année 1653. & pris aussi une autre route depuis Piplenar où j'arrivai l'onzième de Mars, étant parti le 6. de Suratte.

Le 12. à *Birgam.*Le 13. à *Omberat.*

Le 14. à Enneque-Tenque bonne Forteresse qui porte le nom de deux Princesses des Indes. Elle est sur une montagne escarpée de tous côtez, & il n'y a qu'un petit chemin du côté du Levant pour y monter. Il y a un étang dans l'enclos de cette place, & on y peut semer dequoi nourrir cinq ou six cens hommes; mais le Roi ne veut pas y tenir de garnison, & on la laisse tomber en ruine.

Le 15. à *Geroul.*

Le 16. à *Lazour* où il passe une riviere, sur laquelle à la portée du canon du côté du Levant il y a une des plus grandes Pagodes du pais, où se rendent tous les jours quantité de Pelerins.

Le 17. à *Aureng-abad.*Le 18. à *Pipelgan* ou *Pipli.*Le 19. à *Ember.*Le 20. à *Deogan.*Le 21. à *Patris.*Le 22. à *Bargan.*Le 23. à *Palan.*

Le 24. à *Candear* grande Forteresse, mais qui est commandée d'un côté par une montagne.

Le 25. à *Gargan.*

Le 26. à Nagouni.

Le 27. à Indove.

Le 28. à Indelvai.

Le 29. à Ragiwali. Entre ces deux derniers lieux il y a une petite riviere qui separe les Etats du Grand Mogol des terres du Roi de Golconda.

Le 30. à Masapkipet.

Le 31. à Mirel-mola-kipet.

Le premier d'Avril à Golconda.

Pour aller d'Agra à Golconda il faut se rendre à Brampour selon la route ci-devant décrite, de Brampour à Doltabat qui n'en est éloigné que de cinq ou six journées, & de Doltabat aux autres lieux que je viens de remarquer.

On peut prendre encore une autre route pour aller de Suratte à Golconda, à sçavoir par Goa & Visapour, comme je dirai dans la relation particuliere de mon voyage à Goa. Je viens maintenant à ce que j'ai pû remarquer de plus singulier dans le Royaume de Golconda, & aux dernieres guerres qu'il a eu à soutenir contre les Etats voisins durant le temps que j'ai été dans les Indes.

CHAPITRE X.

Du Royaume de Golconda, & des guerres qu'il a soutenues depuis peu d'années.

TOut le Royaume de Golconda à le prendre en general est un bon païs, abondant en bled, ris, bœufs, moutons, poules & autres choses necessaires à la vie. Comme il y a quantité d'étangs, il y a aussi quantité de bon poisson, & l'on y trouve sur tout une

espece d'Eperlan qui n'a qu'une arrête au milieu & qui est très-délicat. La nature a plus contribué que l'art à faire ces étangs dont le pais est rempli, & qui sont ordinaire dans des lieux un peu élevez, où il n'est besoin que de faire une chaussée du côté de la plaine pour retenir l'eau. Ces chaussées sont quelquefois de demie-lieuë de long, & après que la saison des pluyes est passée on ouvre de temps en temps les écluses pour laisser aller l'eau dans la campagne, où elle est recüe dans divers petits canaux pour arroser les têtes des particuliers.

Bagnagar est le nom de la ville capitale de ce Royaume; mais vulgairement on l'appelle *Golconda* du nom de la Forteresse, qui n'en est éloignée que de deux cosses & qui est la résidence du Roi. Cette Forteresse a près de deux lieuës de circuit, & par consequent est de grande garde. C'est comme une Ville où le Roi tient son tresor, ayant quité le séjour de *Bagnagar* depuis qu'il fut saccagé par l'armée qu'*Aureng-zeb* y envoya comme je dirai ensuite.

Bagnagar est donc la ville que l'on appelle vulgairement *Golconda*, & elle fut commencée par le bisayeul du Roi qui regne presentement, à la sollicitation d'une de ses femmes qu'il aimoit passionnément & qui s'appelloit *Nagar*. Ce n'étoit auparavant qu'un lieu de plaisance où le Roi avoit de beaux jardins, & sa femme lui representant souvent que l'endroit étoit beau à cause de la riviere pour y bâtir un Palais & une Ville, il en fit enfin poser les fondemens, & voulut qu'elle portât le nom de sa femme en l'appellant *Bag-nagar*, c'est-à-dire jardin de *Nagar*. Cette Ville est à 17. degrez d'élevation

118 VOYAGES DES INDES,
moins 2. minutes. Le pais d'alentour est un
pais-plat, & proche de la Ville on voit quan-
tité de roches comme vers Fontaine-bleau.
Une grande riviere baigne les murailles de la
Ville du côté du Sud-ouïest, & se va jeter
proche de Masulipatan dans le Golfe de
Bengala. On la passe à Bagnagar sur un grand
pont de pierre qui n'est guere moins beau
que le Pont-neuf de Paris. La Ville est à peu
près de la grandeur d'Orleans bien bâtie &
bien percée, & l'on y voit plusieurs belles
grandes ruës, mais qui n'étant point pavées,
non plus que toutes les villes de Perse &
des Indes, sont pleines de sable & de pouf-
fiere; ce qui est fort incommode en Eté.

Avant que de venir au pont on passe un
grand fauxbourg appelé *Erengabad*, d'une
cossé de long, où logent tous les Marchands,
les Courtiers & les Ouvriers, & en general
tout le menu peuple, la ville n'étant habitée
que par des personnes de qualité, des Offi-
ciers de la maison du Roi, des gens de Ju-
stice & des gens de guerre. Depuis dix ou
onze heures du matin jusqu'à quatre ou cinq
du soir, les Marchands & les Courtiers vien-
nent dans la ville pour negocier avec les
Marchands étrangers, après-quoi ils retour-
nent coucher chez eux. Il y a dans ce faux-
bourg deux ou trois belles Mosquées qui ser-
vent comme de Carvanseras aux étrangers,
& on voit plusieurs Pagodes au voisinage.
C'est par le même fauxbourg qu'on va de la
ville à la forteresse de Golconda.

Quand on a passé le pont on entre d'abord
dans une grande ruë qui mène au Palais du
Roi. On voit à main droite des maisons de
quelques Seigneurs de la Cour, & quatre
ou cinq beaux Carvanseras à deux étages, où

il y a de grandes sales & des chambres où l'on a de la fraîcheur. Au bout de cette rue on trouve une grande place, sur laquelle regne un des côtez du Palais, au milieu duquel il y a un balcon où le Roi se vient asseoir quand il veut donner audience au peuple. La grande porte du Palais n'est pas sur cette place, mais sur une autre qui est tout proche, & l'on entre d'abord dans une grande court tout entourée de portiques, sous lesquels se tient la garde du Roi. De cette court on passe à une autre de même structure, autour de laquelle il y a plusieurs beaux appartemens dont le toit est en terrasse; sur lesquelles, comme sur celles du quartier du Palais où l'on tient les Elefans, il y a de beaux jardins, & de si gros arbres qu'il y a de quoi s'étonner comment ces voutes peuvent porter tant de charge, & on peut dire en general que toute cette maison sent fort la maison Royale.

Il y a environ cinquante ans qu'on commença dans la ville une superbe Pagode, & la plus grande de toutes les Indes si elle étoit achevée. Il y a sur tout des pierres à admirer pour leur grandeur, & celle de la niche, qui est l'endroit où l'on doit faire la priere, est une roche entière, d'une si prodigieuse grosseur qu'on a été cinq ans à la tirer, & qu'on employa continuellement à ce travail cinq ou six cens hommes. Il en falut encore davantage pour la rouler sur la machine sur laquelle on l'a transporta à la Pagode, & l'on m'a assuré qu'il y avoit quatorze cens bœufs à la tirer. Je dirai plus bas pourquoi l'ouvrage est demeuré imparfait, & s'il eût été achevé il auroit passé avec raison pour l'édifice le plus hardi de toute l'Asie.

De l'autre côté de la ville par où l'on va à Masulipatan il y a deux grands étangs, chacun environ d'une cossé de tour, sur lesquels on voit quelques barques enjolivées pour le plaisir du Roi, & le long des bords plusieurs belles maisons qui appartiennent aux principaux de la Cour.

A trois cossés de la ville il y a une très-belle Mosquée où sont les tombeaux des Rois de Golconda, & tous les jours sur les quatre heures après midi on donne du pain & le pilau à tous les pauvres qui se présentent. Quand on veut voir quelque chose de beau il faut aller voir ces tombeaux un jour de fête; car alors depuis le matin jusqu'au soir ils sont couverts de riches tapis.

Voici ce que j'ai pu remarquer de l'ordre & de la police qui s'observe dans cette ville. En premier lieu quand un étranger se présente aux portes, on le fouille exactement pour voir s'il n'a pas du sel ou du tabac, parce que c'est le plus beau revenu du Roi. De plus il faut quelquefois que l'étranger attende un jour ou deux avant qu'il ait la permission d'entrer. Un soldat en avertit d'abord l'Officier qui commande au corps de garde, & celui-ci envoie au Deroga pour lui en donner aussi avis. Comme il arrive souvent que le Deroga est empêché, ou qu'il est hors de la ville à la promenade, & quelquefois aussi le soldat que l'on envoie faisant semblant de ne l'avoir pas trouvé, pour avoir occasion d'y retourner & de se faire d'autant mieux payer de ses peines, l'étranger est obligé d'attendre la fin de tout ce mystère, & quelquefois, comme j'ai dit, jusques à un jour ou deux.

Quand le Roi rend la justice j'ai remar-

qué qu'il vient au Balcon qui regarde sur la place, & tous ceux qui veulent s'y trouver se tiennent debout en bas, vis à vis de l'endroit où est le Roi. Entre le peuple & la muraille du Palais on plante en terre trois rangs de bâtons de la longueur d'une demi-pique, au bout desquels on attache des cordes qui croisent l'une sur l'autre, & il n'est pas permis à qui que ce soit de passer ces bornes sans être appelé. Cette barriere qui n'est dressée que quand le Roi rend justice, tient toute la longueur de la place, & vis à vis du balcon il y a une ouverture pour laisser passer ceux qu'on appelle. Alors deux hommes qui tiennent chacun par un bout une corde tendue à ce passage, ne font que la baisser pour le laisser libre à celui que l'on appelle. Un Secrétaire d'Etat se tient dans la place au dessous du balcon pour recevoir les Requêtes, & quand il en a cinq ou six en main il les met dans un sac, qu'un Eunuque qui est sur le balcon auprès du Roi devale en bas avec une corde, & qu'il tire après en haut pour les présenter à sa Majesté.

Ce sont les plus Grands Seigneurs qui montent en garde les Lundis chacun à son tour, & on ne les releve qu'au bout de huit jours. Il y a tel de ces Seigneurs qui commande cinq ou six mille chevaux, & ils campent sous leurs tentes autour de la ville. Quand ils montent, la garde chacun va de chez soi au rendez-vous; mais quand ils en sortent ils viennent en bel ordre passer le pont, & delà par la grande rue se rendent dans la place devant le balcon. Premièrement on voit marcher dix ou douze Elefans, plus ou moins, selon la qualité de celui qui sort de garde. Il y en a une partie avec leurs cages qui ressem-

blent en quelque sorte au corps d'un petit carosse ; & il y en a d'autres qui n'ont que l'homme qui les gouverne, & un autre en la place de la cage qui porte comme un drapeau.

Après les Éléfans suivent les Chameaux deux à deux, quelquefois jusques à trente ou quarante. Chaque chameau a sa selle sur laquelle on attache une petite coulevrine, qu'un homme vêtu de peau depuis la tête jusqu'aux pieds, comme d'une espece de pantalon, & assis sur la croupe du chameau avec la mèche allumée en main, tourne adroitement de tous côtez devant le balcon où est le Roi.

On voit ensuite venir les carosses autour desquels les domestiques marchent à pied. Après-quoi paroissent les chevaux de main, & enfin le Seigneur à qui appartient tout cet équipage, précédé de dix ou douze Courtisanes qui l'attendent au bout du pont, sautant & dansant devant lui jusques à la place. Après lui suivent en bel ordre la Cavalerie & l'Infanterie. Et comme tout cela donne dans la vûe & a quelque chose de pompeux, pendant trois ou quatre mois de suite que j'ai quelquefois demeuré à Bagnagar, moi logis étant dans la grande rue, j'avois toutes les semaines le divertissement de voir passer ces belles troupes, qui sont plus ou moins nombreuses, selon la qualité du Seigneur qui a été de garde à son tour.

Les soldats n'ont pour tout habit que trois ou quatre aunes de toile, dont ils se couvrent devant & derriere le milieu du corps. Ils portent les cheveux longs dont ils font un gros nœud sur la tête comme les femmes, n'ayant pour toute coëfure qu'un morceau de toile à trois pointes, l'une qui vient sur

le milieu de la tête, & les deux autres qu'ils lient sur le chignon du col, ils n'ont point de sabre comme les Persans, mais ils portent une large épée comme les Suisses, de laquelle ils frappent de pointe & de taille, & qu'ils pendent à un ceinturon. Les canons de leurs mousquets sont plus forts que les nôtres, & le fer en est meilleur & plus net, ce qui fait qu'ils ne sont pas sujets à crever. Pour ce qui est de la Cavalerie ils ont l'arc & la flèche, la rondache & le marteau d'armes, avec le pot en tête & la jaque de maille qui pend par derrière depuis le pot jusques sur l'épaule.

Il y a une si grande quantité de femmes publiques, tant dans la ville que dans les fauxbourgs, & dans la forteresse qui est comme une autre ville, qu'on fait conte qu'il y en a ordinairement plus de vingt mille écrites sur le livre du Deroga, sans quoi il n'est pas permis à aucune femme de faire ce métier-là. Elles ne payent point de tribut au Roi, mais seulement elles sont obligées tous les Vendredis de venir un certain nombre avec leur Intendante & leur musique se présenter dans la place devant le balcon. Si le Roi s'y trouve elles dansent en sa présence, & s'il n'y est pas un Eunuque vient leur faire signe de la main qu'elles peuvent se retirer. Le soir à la fraîcheur on les voit devant les portes de leurs maisons qui sont pour la plus grande partie de petites hutes, & quand la nuit vient elles mettent à la porte pour signal une chandelle ou une lampe allumée. C'est aussi alors qu'on ouvre toutes les boutiques où l'on vend le *Tai*, qui est une boisson faite d'un arbre, & qui est aussi douce que nos vins nouveaux. On l'apporte de cinq ou six cosses dans des oudres, sur des chevaux qui

en portent un de chaque côté & vont le grand trot, & il en entre tous les jours dans la ville environ cinq ou six cens. Le Roi tire de l'impôt qu'il met sur ce Tari un revenu très-considérable, & c'est principalement à cet égard qu'on souffre tant de ces femmes publiques, vû qu'à leur occasion il se consume beaucoup de Tari, ceux qui le vendent tenant pour cet effet leurs boutiques dans leur voisinage.

Ces sortes de femmes ont tant de souplesse & sont si adroites, que lorsque le Roi qui regne présentement voulut aller voir Masulipatan, neuf d'entre elles représenterent admirablement bien la figure d'un Elefant, quatre faisant les quatre patés, quatre autre le corps, & une la trompe, & le Roi monté dessus dans une maniere de Trône, fit de la sorte son entrée dans la ville.

Tout le peuple de Golconda, tant hommes que femmes, est bien proportionné & de belle taille, assez blanc de visage; & il n'y a que les paisans qui sont un peu basanez.

Le Roi de Golconda qui regne aujourd'hui s'appelle *Abdoul-Coutou-Cha*, & j'apprendrai en peu de mots au lecteur d'où il tire son origine. Sous le regne d'Akbar Roi des Indes, pere de Gehan-guir, les Mogols n'éten-
doient leur domination du côté du Midi que jusques à Narbeder, & la riviere qui y passe & qui venant du Sud va se jeter dans le Gange, separoit leurs terres de celles du Raja de Narsingue, qui alloient jusqu'au Cap de Comorin, les autres Rajas étant comme ses sujets & tenant de lui toute leur puissance. C'est ce Raja & ses Predecesseurs qui ont toujours eu la guerre contre ceux qui ont succédé à Temur-leng dans les Indes, & ils

étoient si puissans que le dernier Raja qui étoit en guerre avec Akbar, avoit sur pied quatre armées commandées par autant de Generaux. Le plus considerable des quatre avoit son quartier dans les terres qui composent aujourd'hui le Royaume de Golconda : le second tenoit le sien dans les terres de Visapour : le troisième dans la Province de Doltabat. & le quatrième dans les terres de Brampour. Le Raja de Narsingue venant à mourir sans enfans, ces quatre Generaux se cantonnerent chacun dans les pais qu'il occupoit avec son armée, & se firent reconnoître Roi ; l'un de Golconda, l'autre de Visapour, l'autre de Brampour, & l'autre de Doltabat. Quoi que le Raja fut idolâtre, neanmoins ses quatre Generaux étoient tous Mahometans ; & celui de Golconda étoit de la secte de Hali, descendu d'une ancienne famille de Turcomans, qui habitent le pais de Hamadan en Perse. C'étoit, comme j'ai dit, le plus considerable de tous, & peu de jours après la mort du Raja de Narsingue, ils remporterent une fameuse victoire sur le Mogol, après laquelle rien ne les pût empêcher de se rendre souverains. Mais depuis ce temps-là Gehanguir fils d'Akbar conquit les terres du nouveau Roi de Brampour, Chagehan fils de Gehanguir celles du Roi de Doltabat, & Aureng-zeb fils de Chagehan une partie des Etats de celui de Visapour. Pour ce qui est du Roi de Golconda, ny Gehanguir ny Chagehan ne lui firent point la guerre, & ils le laisserent en repos à condition qu'il payeroit aux Mogols un tribut annuel de 200000. Pagodes. Ces Pagodes sont des especes d'or qui valent tantôt plus & tantôt moins, depuis six francs jusqu'à

sept francs & demi de nôtre monnoye. Aujourd'hui le plus puissant des Rajas de cette grande presque-ille au deçà du Gange, est le Raja de Velou qui étend sa domination jusqu'au Cap de Comorin, & qui a succédé à une partie des Etats du Raja de Narfingue; mais comme il n'y a point de commerce dans son païs, ce Prince-là ne fait pas grand bruit, & les étrangers ne vont guere dans son païs.

Le Roi de Golconda qui regne presentement n'a point de fils, il n'a que trois filles & qui toutes trois sont mariées.

L'aînée a épousé un des parens du Grand Chek de la Mecque, & ce qui précéda ce mariage est assez singulier pour tenir lieu entre mes remarques. Ce Chek étant arrivé à Golconda en habit de Faquir se tint quelques mois à la porte du Palais, dédaignant de répondre à plusieurs gens de la Cour qui lui demandoient pourquoi il étoit venu. Enfin la chose étant rapportée au Roi, il envoya son premier Medecin qui parloit bon Arabe pour sçavoir du Chek ce qu'il souhaitoit & le sujet de son arrivée. Le Medecin & quelques Seigneurs de la Cour qui lui parlerent aussi, reconnurent d'abord que c'étoit un homme d'esprit & le menerent au Roi, qui fut fort satisfait de sa vuë & de ses premiers discours. Mais enfin le Chek lui ayant déclaré qu'il étoit venu pour épouser la Princesse, cette proposition surprit fort le Roi, & fut reçûe d'une partie de la Cour comme d'un homme qui n'étoit pas toujours dans son bon sens. D'abord on se contenta d'en rire, mais comme on vit qu'il s'opiniâtroit dans sa demande, jusqu'à menacer le païs d'un grand malheur qui lui devoit arriver si on ne lui donnoit la Princesse en mariage, il fut mis

en prison où il demeura long-temps. Le Roi jugeant enfin qu'il étoit plus à propos de le renvoyer en son païs il le fit embarquer à Masulipatan sur un des vaisseaux qui portent des marchandises & des Pelerins à Mocca, d'où l'on va ensuite par terre à la Mecque. Environ deux ans après le même Chek revint à Golconda, & fit si bien cette fois qu'il épousa la Princesse, & acquit un très-grand crédit dans le Royaume, qu'il gouverne aujourd'hui & où il est tout-puissant. Ce fut lui qui empêcha que le Roi ne rendit la Forteresse de Golconda où il s'étoit retiré, lorsque qu'Aureng-zeb & son fils entrèrent dans Bagnagar comme je dirai bien-tôt, & il se jeta sur lui en le menaçant de le tuer, s'il ne prenoit résolution de tenir bon sans plus penser à donner les clefs à l'ennemi. Cette action hardie fut cause que le Roi l'en aima depuis davantage, & qu'il se servit de son conseil dans toutes les affaires importantes, & ainsi non seulement comme gendre du Roi, mais comme grand Ministre d'Etat il est presentement le premier de la Cour de Golconda. C'est lui qui est cause que la grande Pagode de Bagnagar est demeurée imparfaite, ayant menacé tout le Royaume d'une grande calamité si l'on s'opiniâtroit de l'achever. Ce Prince aime passionnément tous ceux qui font profession des Mathematiques & les entend assez bien; c'est pourquoy bien que Mahometan il favorise tous les Chrétiens qui sont versez dans cette science; comme il l'a particulièrement témoigné au Reverend Pere Ephraïm Capucin passant par Golconda pour aller au Pegu où il étoit envoyé par ses Superieurs. Il fit tout ce qu'il put pour l'obliger de s'arrêter en ce

païs-là, & s'offrit de lui faire bâtir à ses frais une maison & une Eglise, lui représentant qu'il ne manqueroit pas d'occupation ni de paroissiens, & qu'il y avoit là quelques Chrétiens Portugais, & beaucoup d'Armeni- niens qui y viennent tous les ans pour le ne- goce. Mais le Pere Ephraïm qui avoit ordre de passer outre & de se rendre au Pegu ne pût accepter son offre, & venant prendre congé du Chek il lui fit apporter le Calaat le plus honorablement qu'on le puisse présenter, puisque tout l'assortiment y étoit; la toque, la cabaye ou grande veste, l'arcalou ou ju- pon, deux caleçons, deux chemises & deux ceintures, avec une écharpe que l'on met au- tour du cou & sur la tête contre l'ardeur du soleil. Le Reverend Pere surpris de ce pre- sent, & faisant connoître au Chek qu'il ne le pouvoit porter, le Chek voulut néanmoins qu'il le prît, & lui dit qu'il en pourroit rega- ler un de ses amis. Deux mois après je reçus ce present-là de la part du Pere Ephraïm comme j'étois à Suratte, & je l'en remer- ciaï à nôtre premiere entrevûë.

Le Chek voyant donc qu'il ne pouvoit re- tenir le Pere, & ne voulant pas souffrir qu'il fit à pied comme il s'y dispoisoit, le chemin de Golconda à Masulipatan, l'obligea de prendre un bœuf qu'il lui donna avec deux valets pour le conduire, & n'ayant pû l'obli- ger de même à prendre aussi de lui trente Pa- godes, il ordonna aux deux valets que dès qu'ils seroient arrivez à Masulipatan ils lais- sassent au Pere Capucin & le bœuf & les Pa- godes; ce qu'ils ne manquerent pas de faire de point en point, autrement à leur retour à Golconda il y alloit de leur vie. J'acheverai l'histoire du Pere Ephraïm qui eut depuis

beaucoup de traverses , quand je ferai la description de Goa qui est la principale place que les Portugais ont dans les Indes.

La seconde fille du Roi de Golconda fut donnée à Sultan Mahamud fils aîné d'Aureng-zeb, & voici quelle fut la cause de ce mariage. Mirgimola Generalissime des armées du Roi de Golconda, qui en avoit reçu de très-grands services pour l'affermissement de son trône, allant du côté de Bengala pour mettre quelques Rajas à la raison, laissa au Roi selon la coutume pour marque de sa fidélité sa femme & ses enfans en ôtage. Il avoit plusieurs filles, mais il n'avoit qu'un fils qui avoit grand train & faisoit bruit à la Cour. Le crédit & les richesses que Mirgimola s'étoit acquises lui firent des ennemis; qui jaloux d'une si grande fortune tâcherent en son absence de la détruire, & de le mettre mal dans l'esprit du Roi. Ils lui firent connoître que la puissance de Mirgimola lui devoit être suspecte, que toutes ses démarches tendoient à le détrôner, & à assurer le Royaume de Golconda à son fils, qu'il ne devoit pas attendre que le mal fut sans remede, & que pour se défaire d'un ennemi d'autant plus redoutable qu'il se tenoit plus couvert, le plus court chemin étoit de l'empoisonner. Le Roi s'étant laissé aisément persuader leur donna à eux-mêmes la commission d'exécuter l'entreprise; mais ayant mal pris leurs mesures trois ou quatre fois de suite sans pouvoir venir à bout de leur dessein, le fils de Mirgimola en eut enfin le vent, & en donna incontinent avis à son pere. On n'a pas bien sçu précisément quel ordre il reçût de son pere; mais dès qu'il eut eu sa réponse il fut trouver le Roi à qui il parla avec hardiesse,

lui reprochant les services que son pere lui avoit rendus, & que sans lui il ne seroit pas parvenu au trône, ce qui étoit veritable, & c'est une intrigue de Cour qui seroit trop longue à raconter. Ce jeune Seigneur qui étoit un peu emporté de son naturel tint des discours si piquans au Roi, que sa Majesté offensée de son insolence se leva en colere, & que les Grands de la Cour qui se trouverent presens se jetterent sur lui, & le traiterent avec outrage. En même-temps par l'ordre du Roi il fut arrêté & mis en prison avec sa mere & ses sœurs, & cette affaire qui fit grand bruit à la Cour irrita de sorte Mirgimola qui en scût bien-tôt la nouvelle, qu'ayant des forces en main & étant aimé des soldats, il résolut sur le champ de se servir de ces avantages pour tirer vengeance de cette injure. Il étoit alors comme j'ai dit vers le Bengala, pour ranger à leur devoir quelques Rajas qui ont leurs terres le long du Gange, & Sultan Sujah le second des fils de Cha-gehan qui étoit alors Gouverneur de Bengala, fut celui à qui il jugea à propos de s'adresser comme au Prince le plus proche, avec lequel il pouvoit joindre ses forces contre le Roi de Golconda, qu'il ne consideroit plus comme son maître, mais comme le plus grand de ses ennemis. Il écrivit donc à ce Prince que s'il vouloit le venir joindre, il lui donneroit le moyen de s'emparer de tout le Royaume de Golconda, & qu'il ne devoit pas négliger une si belle occasion d'accroître l'Empire des Mogols, dont la succession le regardoit aussi-bien que les autres Princes ses freres. Mais il ne reçût pas une réponse favorable de Sultan Sujah, qui lui fit connoître qu'il ne se fioit pas à la parole d'un homme, qui étant capable de trahir

son Roi pourroit bien ensuite trahir un Prince étranger qu'il auroit attiré dans ses intérêts pour sa vengeance, & qu'ainsi il ne devoit pas s'attendre à lui. Sur ce refus de Sulran Sujah, Mirgimola écrivit à Aureng-zeb qui étoit alors dans son gouvernement de Brampour, & qui n'étant pas si délicat que son frere accepta la proposition qui lui fut faite. Tandis que Mirgimola faisoit avancer ses troupes vers Bagnagar, Aureng-zeb marchoit avec les siennes à grandes journées vers le Decan, & les deux armées s'étant jointes elles furent aux portes de Bagnagar avant que le Roi eût pû mettre aucun ordre à ses affaires. Il n'eut que le temps de se retirer dans sa Forteresse de Golconda, où Aureng-zeb après avoir pillé la Ville de Bagnagar & enlevé ce qu'il y avoit de plus riche dans le Palais, vint incontinent mettre le siege. Le Roi se voyant si fort pressé crut qu'il falloit ceder au temps, & pour tâcher de détourner cet orage qui le menaçoit de son entiere ruine, il renvoya honorablement à Mirgimola sa femme & ses enfans. Il y a de la vertu & de la generosité aux Indes comme il y en a dans l'Europe, & j'en donnerai un illustre exemple en la personne du Roi de Golconda. Quelques jours après que les ennemis eurent assiégré la Forteresse, un Canonier appercevant Aureng-zeb sur son Elefant qui visitoit les dehors, & le Roi étant alors sur le bastion, il lui dit que si sa Majesté vouloit il se faisoit fort d'emporter ce Prince d'un coup de canon, & en même-temps il se disposoit à y mettre le feu. Mais le Roi le retenant par le bras lui dit qu'il s'en gardât bien, & qu'il falloit mieux ménager la vie des Princes. Le Canonier qui étoit habile obéit au Roi, &

au lieu de tirer sur Aureng-zeb il emporta d'un coup de canon le General de son armée qui étoit plus avancé, ce qui empêcha l'assaut qu'il vouloit donner, tout le camp étant allarmé de cette mort. Abdul-Jaber-Beg General de l'armée du Roi de Golconda qui étoit près de là avec un camp volant de quatre mille chevaux, ayant appris que les ennemis étoient un peu en desordre par la perte qu'ils venoient de faire de leur General, se servit bien à propos d'une conjoncture si favorable, & donnant sur eux tête baissée il acheva de les épouventer, & les mettant en déroute les poursuivit vigoureusement quatre ou cinq lieues jusques à la nuit. Peu de jours avant la mort de ce General, le Roi de Golconda qui avoit été surpris se voyant pressé & les vivres manquans dans la Forteresse il fut sur le point de donner les clefs; mais comme j'ai dit plus haut, Mirza-Mahamed son gendre les lui arracha des mains & le menaça de le tuer s'il persistoit davantage dans une pareille résolution; ce qui fut cause que le Roi qui ne l'aimoit guere auparavant, eut depuis pour lui une grande affection dont il lui donna tous les jours des marques.

Aureng-zeb ayant donc été obligé de lever le siege demeura quelques jours à rallier ses troupes, & il lui en vint de fraîches avec lesquelles il fut remettre le siege devant Golconda. La Forteresse fut encore vigoureusement attaquée, aussi vigoureusement défendue; mais Mirgimola qui avoit encore quelque reste d'inclination pour le Roi, & qui en avoit comme quelques-uns le disent de très-grands sujets, surquoi l'on ne s'expliquoit pas ouvertement, ne voulut pas permettre qu'Aureng-zeb en vint aux extrémités, &

par son adresse il se fit une suspension d'armes pour quelques semaines.

Cha-gehan pere d'Aureng-zeb avoit autrefois reçu de très-bons offices du Roi de Golconda, auprès duquel il s'étoit retiré lors qu'il eut perdu la bataille avec son frere aîné contre le Roi Gehanguir leur pere, à qui ils faisoient la guerre. Gehanguir ayant eu cet aîné en son pouvoir lui fit crever les yeux; mais Cha-gehan son cadet plus avisé prit la fuite, & le Roi de Golconda l'ayant favorablement reçu ils lierent ensemble une étroite amitié, Cha-gehan jurant à son hôte qu'il ne lui feroit jamais la guerre pour quelque occasion que ce fut. Mirgimola qui savoit qu'il ne seroit pas mal-aise de porter à un accommodement deux Rois qui étoient amis, pour peu qu'Aureng-zeb relâchat de son côté, & qui vouloit même que ce Prince y trouvât aussi son compte, inspira sous main à l'un & à l'autre les choses qu'il projettoit pour faire une bonne paix. Il fit en sorte que le Roi de Golconda écrivit le premier à Cha-gehan en des termes fort civils, par lesquels il le prioit de vouloir être arbitre entre lui & Aureng-zeb, lui abandonnant entierement ses interêts, & promettant de signer le Traité de quelque maniere qu'il lui plût de le coucher. Par la même adresse de Mirgimola Cha-gehan, de son côté fut conseillé, pour réponse à la lettre du Roi de Golconda, de lui proposer le mariage de sa seconde fille avec Sultan Mahamud fils d'Aureng-zeb, à condition qu'après la mort du Roi pere de la Princesse, son gendre hériteroit du Royaume de Golconda. Cette proposition ayant été acceptée, & les articles signez des deux Rois, la paix & le ma-

riage se firent en même temps avec beaucoup de magnificence. Pour ce qui est de Mirgimola il quitta le service du Roi de Golconda, & s'en alla à Brampour avec Aureng-zeb. Bien-tôt après Chagehan le fit son premier Ministre d'Etat & Generalissime de ses armées, & ce fut lui qui aida puissamment Aureng-zeb à monter sur le Trône par la défaite de Sultan Sujah. Au reste Mirgimola étoit un homme de grand esprit, & qui entendoit également bien la guerre & les affaires d'Etat. J'ai eu occasion de lui parler plusieurs fois, & j'ai admiré la justesse & la promptitude avec laquelle il répondoit aux Requêtes qu'on lui presentoit, donnant ses ordres par tout, & signant plusieurs dépêches comme s'il n'eût eû qu'une seule affaire à expedier.

La troisième Princesse de Golconda fut promise à Sultan Sejet autre Chek de la Mecque, & la chose étoit venue si avant que le jour étoit pris pour le mariage. Mais Abdoul-Jaber-Beg General d'armée fut trouver le Roi de Golconda avec six autres Seigneurs pour le détourner de ce dessein, & ils firent en sorte que le mariage fut rompu, & que la Princesse fut donnée à Mirza-Abdul-Cosing cousin du Roi, duquel mariage il y a deux fils, ce qui a entièrement détruit les prétentions du fils d'Aureng-zeb, que le pere tient maintenant en prison dans la forteresse de Govaleor pour avoir trahi son parti en faveur de Sultan Sujah son oncle. Cette Princesse auroit été donnée d'abord & sans nulle difficulté à Mirza-Abdul-Cosing s'il n'eût été debauché, le Roi n'ayant alors aucune amitié pour lui & n'en faisant point d'estime; mais depuis le mariage il s'est corrigé de ses défauts.

Maintenant le Roi de Golconda ne craint pas tant les Mogols, parce qu'à leur exemple l'argent ne sort point de son païs, & qu'il en a beaucoup amassé pour faire la guerre. D'ailleurs il est fort attaché à la secte de Hali, jusqu'à ne vouloir point porter de toque comme les autres Mahometans, parce que l'on dit que Hali n'en portoit point, mais une autre sorte de coëfure; & c'est ce qui fait que les Persans qui se rendent aux Indes en grand nombre pour chercher fortune, vont bien plutôt vers le Roi de Golconda que vers le Mogol. Il en est de même du Roi de Visapour, que la Reine sœur du Roi de Golconda a eu soin d'élever dans la même secte de Hali, ce qui attire aussi beaucoup de Persans à son service.

CHAPITRE XI.

*Route de Golconda à Masulipatan. **

DE Golconda à Masulipatan on compte cent cosses en prenant le droit chemin; mais quand on veut passer par la mine des diamans que l'on appelle *Coulour* en Persien, & en langue Indienne *Gani*, il y a cent douze cosses, & c'est la route que j'ai tenuë ordinairement.

De Golconda à Tenava, cosses 4

Tenava est un beau lieu où l'on voit quatre fort belles maisons accompagnées chacune d'un grand jardin. L'une des quatre qui est à gauche le long du grand chemin, est incomparablement plus belle que les trois autres. Le tout est bâti de pierre de taille & à double

a. Masulipatan.

étage, où il y a de grandes galeries, de belles sales, & de belles chambres. Devant la face du logis il y a une grande place carrée à peu près comme la place Royale de Paris. A chacune des trois autres faces on voit un grand portail, & de côté & d'autre une belle plate-forme relevée de terre d'environ quatre ou cinq pieds & très-bien voûtée, & c'est où les voyageurs de qualité ont accoutumé de prendre leur logement. Au dessus de chaque portail il y a une grande balustrade, & & une petite chambre qui est pour les Dames. Quand les gens de quelques considération ne veulent pas être dans les logis, ils peuvent faire dresser leurs tentes dans les jardins; & il faut remarquer que l'on ne peut loger que dans trois de ces maisons; car pour celle qui est la plus belle & la plus grande elle n'est que pour la Reine. Quand elle n'y est pas on peut la voir & s'y aller promener; car le jardin est très-beau & il y a quantité de belles eaux. Tout le tour de la place est disposé de cette manière: Ce sont de petites chambres destinées pour les pauvres voyageurs, & tous les jours vers le soir on leur fait l'aumône de pain, de ris ou de légumes que l'on leur fait cuire; & pour les Idolâtres qui ne mangent rien de ce que d'autres gens ont aprêté; on leur donne de la farine pour faire du pain & un peu de beurre; car dès que leur pain est cuit en manière de galette, ils le frottent de côté & d'autre de beurre fondu,

| | |
|---|----|
| De Tenara à Jatenagar, cosses | 12 |
| De Jatenagar à Patengi, cosses | 12 |
| De Patengi à Pengoul, cosses | 14 |
| De Pengoul à Nagelpar, cosses | 12 |
| De Nagelpar à Lakabaron, cosses | 11 |
| De Lakabaron à Coultour ou Gani, dont je par- | |

lerai au discours des mines, coffes

II

La plus grande partie du chemin de Lakabaron à Coulour, particulièrement en approchant de Coulour, est toute de roche, & en deux ou trois endroits je fus obligé de faire démonter mon carosse; ce qui se fait promptement. Lorsqu'il se rencontre un peu de bonne terre entre ces roches, on y voit des arbres de casse qui est la meilleure & la plus laxative de toutes les Indes; ce que je connus assez par l'effet qu'elle produisit sur mes valets qui en mangioient en marchant.

Il passe une grande riviere le long du bourg de Coulour, laquelle se rend dans le Golfe de Bengala proche de Masulipatan.

De *Coulour* ou *Gani* à *Kab-kali*, coffes 15

De *Kab-kali* à *Bezouïar*, coffes 6

Proche de *Bezouïar* on repasse la riviere de *Coulour*.

De *Bezouïar* à *Vouchir*, coffes 4

De *Vouchir* à *Nilimor*, coffes 4

Entre *Vouchir* & *Nilimor* environ à la moitié du chemin on passe une grande riviere sur un radeau, n'y ayant point de bateau en ce lieu-là.

De *Nilimor* à *Milmol*, coffes 6

De *Milmol* à *Masulipatan*, coffes 4

Masulipatan est une grande villace, dont les maisons qui ne sont que de bois sont écartées les unes des autres. Le lieu qui est sur le bord de la mer n'est renommé qu'à cause de sa plage qui est la meilleure du Golfe de Bengala, & que ce n'est que de-là d'où il part des vaisseaux pour le Pegu, pour Siam, pour Arachan, pour Bengala, pour la Cochinchine, pour la Mecque & pour Ormus; comme aussi pour les Isles de Madagascar, de Sumatra & des Manilles,

Il faut remarquer que de Golconda à Malulipatan il ne va point de charettes, les chemins étant trop entrecoupez de hautes montagnes, d'étangs & de ruisseaux, s'y trouvant plusieurs passages étroits & difficiles, C'est avec bien de la peine que l'on y mène un petit carosse, ce que j'ai fait jusqu'aux mines de diamans, & je fus obligé de faire démonter plusieurs fois le mien pour passer de mauvais pas. Il en est de même depuis Golconda jusqu'au Cap de Comorin, il ne se parle point de charettes dans toutes ces terres, & on n'y voit que des bœufs & des chevaux de voiture, tant pour les hommes, que pour le transport des denrées & des marchandises. Mais au défaut de carosses on a la commodité des Pallekis beaucoup plus grande qu'au reste des Indes; car on y est porté bien plus doucement, bien plus vite, & à bien meilleur marché.

CHAPITRE XII.

Route de Suratte à Goa, & de Goa à Golconda par Visapour.

ON peut aller de Suratte à Goa en partie par terre & en partie par mer; mais le chemin étant très-mauvais par terre, particulièrement depuis Daman jusqu'à Rejapour, la plûpart des voyageurs font le chemin par mer, & prenant un Almadier qui est une barque à rame, ils vont terre à terre jusques à Goa; bien que d'ailleurs les Malavares, qui sont les Corsaires des Indes, soient fort à craindre le long de ces côtes, comme je dirai bien-tôt.

Le chemin de Suratte à Goa ne se compte plus par cosses, mais par Gos qui font environ quatre de nos lieuës communes.

| | |
|---------------------------------------|----|
| De Suratte à Daman, gos | 7 |
| De Daman à Bassain, gos | 10 |
| De Bassain à Chaoul, gos | 9 |
| De Chaoul à Daboul, gos | 12 |
| De Daboul à Rejapour, gos | 10 |
| De Rejapour à Mingrela, gos | 9 |
| De Mingrela à Goa, gos | 4 |
| Ce sont en tout de Suratte à Goa, gos | 61 |

Le grand danger qu'il y a à courir le long de ces côtes est comme j'ai dit de tomber entre les mains des Malavares, qui sont grands Mahometans & tout-à-fait cruels envers les Chrétiens. J'ai vû un Pere Carme Déchauffé qui avoit été pris par ces Corsaires. Pour avoir promptement sa rançon ils lui donnerent une si cruelle torture que son bras droit étoit de la moitié plus court que l'autre, & il en étoit de même d'une jambe. Les Capitaines ne donnent que la valeur de deux écus à chaque soldat pour les six mois qu'ils sont d'ordinaire en mer, & ne leur font point de part des prises; mais ils ont de droit les habits & les vivres de ceux qu'ils ont pris. Il est vrai qu'alors les soldats peuvent s'en retourner, & si les Capitaines veulent qu'ils demeurent il faut qu'ils leur donnent une autre paye. Ils ne se hasardent guere d'aller plus avant en mer que de vingt ou vingt-cinq lieuës, & quand les Portugais peuvent prendre de ces Corsaires, ils les pendent d'abord ou les jettent dans la mer. Ces Malavares sont dans leurs barques jusqu'à 200. & quelquefois 250. hommes, & vont par escadre de dix & de quinze barques attaquer un grand vaisseau, & ne craignent point le canon. Ils vien-

350 VOYAGES DES INDES,
nent aussi-tôt à l'abord, & jettent quantité de pots de feu sur le tillac, qui feroient bien du mal si on n'avoit soin d'y apporter du remede. Car comme on sçait la coûtume de ces Corsaires, dès qu'on les voit venir on bouche promptement tous les trous du tillac & on le remplit tout d'eau, afin que ces pots qui sont pleins de feu d'artifice ne puissent avoir d'effet.

Un Capitaine Anglois nommé Mester Clerc, venant de Bantam à Suratte, trouva à la hauteur de Cochin une escadre de Malavares de vint-cinq ou trente barques qui vinrent à bord & l'attaquerent vigoureusement. Voyant qu'il ne pouvoit pas éviter cette premiere furie, il fit mettre le feu à quelques barils de poudre qu'il avoit eu le temps de préparer, & le tillac sautant, il sauta aussi en mer un grand nombre de ces Corsaires qui étoient dessus. Nonobstant cela les autres ne perdirent point courage, & ne laisserent pas de venir à bord. Le Capitaine Anglois voyant qu'il n'y avoit point de remede, fit mettre tous ses gens dans ses deux chaloupes, & demeurant seul dans sa chambre où les Corsaires n'avoient pû encore entrer, il mit le feu à l'amorce qu'il avoit préparée, & qui alloit au lieu où étoit la poudre en très-grande quantité. En même-temps il se jeta en mer où ses gens le prirent, & le vaisseau étant en feu tous les Malavares qui se trouverent dedans sauterent en mer. Mais cela n'empêcha pas que les deux chaloupes où il y avoit environ quarante Anglois, ne fussent prises par les autres Malavares qui étoient en mer; & je déjûnois à Suratte avec le President des Anglois nommé Fremelin, quand il reçût une lettre du Capitaine Clerc

qui lui mandoit qu'il étoit esclave auprès du Samorin, qui est le plus considerable Roi de toute la côte des Malavares. Ce Prince n'avoit pas voulu les laisser entre les mains de ces canailles, parce qu'ils auroient été en danger de leurs vies, à cause de plus de douze cens femmes veuves dont les maris étoient demeurez aux deux fois que le vaisseau fut en feu. Il trouva le moyen de les appaiser en leur promettant à chacune deux piastres pour la mort de leurs maris; ce qui alloit au delà de deux mille quatre cens écus, outre quatre mille qu'il falloit encore pour la rançon du Capitaine & des autres Anglois. Le President fit incontinent tenir l'argent, & je les vis revenir, les uns en santé, & les autres accablez de fièvres. Les Malavares sont des peuples si superstitieux, qu'ils ne touchent jamais rien de sale & d'immonde de la main droite, ce qu'ils réservent pour la gauche, dont ils laissent croître les ongles qui leur servent de peigne, parce qu'ils ont une longue chevelure comme les femmes, laquelle ils entortillent autour de la tête avec un petit linge à trois pointes, lié par-dessus.

Puisque j'ai parlé de Daman, je dirai en peu de mots comme cette ville fut assiégée par Aureng-zeb qui regne presentement. Plusieurs sont de ce sentiment que les Elefans font un grand effet en guerre; ce qui est bien veritable, mais non pas toujours comme l'on se l'imagine; car il arrive souvent qu'au lieu de faire du ravage dans l'armée ennemie, ils se tournent contre ceux-là même qui les menent & qui en attendoient tout un autre effet, comme Aureng-zeb l'éprouva au siege de cette ville. Il y avoit vingt jours qu'il étoit devant Daman, & il se dis-

posa enfin à donner l'assaut un jour de Dimanche, croyant qu'à l'imitation des Juifs les Chrétiens ne se défendroient point le jour de leur Sabbat. Celui qui commandoit dans Daman étoit un vieux soldat qui avoit servi en France avec trois de ses fils qui étoient auprès de lui. Il y avoit dans la place huit cens tant Gentils-hommes qu'autres braves, qui étoient venus de plusieurs lieux pour donner dans ce siege des marques de leur valeur. Car bien que l'armée du Mogol fut de plus de quarante mille hommes, ce Prince ne pouvoit empêcher qu'il n'entrât par Mer du secours dans Daman, parce qu'il n'a point de vaisseaux, & qu'il ne pouvoit attaquer la place que par terre. Le Dimanche qu'il devoit donner l'assaut, le Gouverneur de Daman, selon qu'il avoit été arrêté au conseil de guerre, fit dire la Messe aussi-tôt après minuit, & ensuite fit faire une sortie de toute la Cavalerie & d'une partie de l'Infanterie, qui furent d'abord donner du côté où il y avoit deux cens Elefants. Ils jetterent quantité de feux d'artifices, ce qui les épouvanta si fort dans l'obscurité de la nuit, que sans sçavoir où ils alloient & leurs maîtres n'en pouvant venir à bout, ils se tournerent contre les assiegeans avec une telle furie, qu'en deux ou trois heures la moitié de l'armée d'Aureng-zeb fut mise en pieces, & dans trois jours le siege fut levé, ce Prince depuis ce temps-là n'ayant plus voulu se jouer avec les Chrétiens.

J'ai fait deux voyages à Goa, le premier sur la fin de l'année 1641. le second au commencement de l'année 1648. La premiere fois je ne m'y arrêtai que sept jours, & je retournai à Suratte par terre. De Goa je pas-

fai à Bicholli, qui est en terre-ferme, & de là je fus à Visapour, puis à Golconda, à Aureng-abat & à Suratte. J'aurois pû aller à Suratte sans passer à Golconda, mais je fus obligé d'y aller pour mes affaires.

De Goa à Visapour, coffes 85

Qu'on fait d'ordinaire en huit jours de marche.

De Visapour à Golconda, coffes 100

Que je fis en neuf jours.

De Golconda à Aureng-abat les journées ne font pas si bien réglées; car quelquefois on y en met seize, & quelquefois vingt, & jusques à vingt-cinq.

D'Aureng-abat à Suratte on fait le chemin, tantôt en douze jours, & tantôt aussi il ne se peut faire qu'en quinze ou seize.

Visapour est une grande villace qui n'a rien de remarquable ni pour les édifices publics, ni pour le négoce. Le Palais du Roi est assez vaste, mais mal bâti, & ce qui en rend l'approche difficile, est que dans les fosses qui l'entourent & qui sont pleins d'eau il y a quantité de Crocodiles. Le Roi de Visapour a trois bons Ports dans ses terres qui sont Rejapour, Daboul, & Crapaten. Ce dernier est le meilleur de tous, & la mer bat au pied de la montagne, ou proche de terre il y a jusques à quatorze & quinze brasses d'eau. Au dessus de la montagne il y a un Fort avec une source d'eau, & quoi que rien ne commande cette place, & que de sa nature elle soit comme imprenable, depuis que le Roi a fait la paix avec les Portugais il la laisse à l'abandon. Crapaten n'est qu'à cinq journées de Goa du côté du Nord, & Rabaqué où le Roi de Visapour fait vendre son poivre, est éloigné de Crapaten d'autant de chemin du

côté du Levant. Le Roi de Visapour de même que le Roi de Golconda a été tributaire du Grand Mogol, mais presentement il ne l'est plus.

Ce Royaume a été quelque temps en trouble par la révolte de Nair Seva-gi, qui étoit auprès du Roi de Visapour ce que nous appellons en France Capitaine des Gardes. Il avoit fait quelque mauvaise action, pour laquelle le Roi le fit arrêter & mettre en prison, où il demeura long-temps & où il mourut. Le jeune Seva-gi son fils en conçût depuis une si forte haine contre le Roi, qu'il se fit Chef de Bandis, & comme il étoit accort & liberal il eut autant de gens qu'il voulut, tant de Cavalerie, que d'Infanterie, & il fit en peu de temps un corps d'armée, les soldats sur la réputation de sa liberalité le venant trouver de tous côtez. Il étoit en état de faire quelque entreprise quand le Roi de Visapour vint à mourir sans enfans, & ce fut alors que sans grand obstacle il se rendit maître d'une partie de la côte de Malavar, s'emparant de Rejapour, de Rasigar, de Crapaten, de Daboul & d'autres lieux. On tient qu'en faisant démolir les fortifications de Rasigar il y trouva des tresors immenses, & que c'est dequoi il entretenoit ses troupes, dont il étoit bien servi, parce qu'elles étoient toujours très-bien payées. Quelques années avant la mort du Roi, la Reine voyant qu'elle n'avoit point d'enfans adopta un petit garçon, à qui elle donna toutes ses affections, & qu'elle fit élever, comme j'ai dit plus haut, avec de grands soins dans la doctrine de la secte de Hali. Le Roi étant décedé elle fit déclarer Roi ce fils adoptif, & Seva-gi se voyant alors des forces en main continua la

guerre, & troubla durant quelque temps la regence de cette Reine. Mais enfin il lui fit le premier des propositions de paix, & le traité fut conclu à cette condition, qu'il garderoit tout le país qu'il avoit pris comme vassal du Roi qui en tireroit la moitié des revenus, & le jeune Roi ayant été bien établi dans le trône par cette paix, la Reine sa mere entreprit le pelerinage de la Mecque, & j'étois à Ispahan lorsqu'elle y passa à son retour. Revenons au voyage de Goa.

Quand je partis de Suratte pour mon second voyage de Goa, je m'embarquai sur un vaisseau Hollandois appellé *Maeffricht*, qui me porta jusqu'à Mingrela où j'arrivai l'onzième de Janvier 1648.

Mingrela est un gros bourg à demie-lieuë de la mer dans les terres de Visapour. C'est une des bonnes plages de toutes les Indes, & c'est où les Hollandois venoient prendre des rafraichissemens toutes les fois qu'ils venoient bloquer Goa, & où ils en prennent encore pour leurs vaisseaux qui vont pour leur négoce en plusieurs endroits des Indes; car il y a à Mingrela de très-bonne eau & de très-bon ris. Ce bourg est aussi fort renommé à cause du *cargamon*, que les Orientaux estiment la meilleure des épiceries, & qui ne se trouve point ailleurs qu'en ce país-là, ce qui rend cette marchandise fort rare & fort chere. Il s'y fait aussi de grosses toiles qui se consomment dans le país, comme aussi une sorte de gros treillis qu'ils appellent *Toti* qui ne sert que pour l'emballage des marchandises. Ainsi ce n'est pas tant pour le négoce, que pour les rafraichissemens que l'on peut tirer de Mingrela, que la Compagnie Hollandoise y a un Comptoir. Car, comme j'ai dit, non

seulement tous les vaisseaux qui viennent de Batavie, du Japon, de Bengala, de Ceilan & d'autres lieux, & qui vont pour Suratte, la Mer-rouge, Ormus, Balsara, &c. tant en allant qu'en revenant viennent mouiller à la rade de Mingrela; mais aussi tandis que les Hollandois sont en guerre avec les Portugais, & qu'ils bouclent la barre de Goa, où ils ont d'ordinaire alors huit ou dix vaisseaux, ils envoient leurs petites barques à Mingrela pour prendre des vivres. Car ils tiennent l'embouchure de la riviere pendant huit mois de l'année, & il ne peut rien entrer par mer dans Goa durant ce temps-là. Il faut remarquer à ce sujet que cette barre de Goa est bouchée une partie de l'année par les sables qu'y jettent les vents du Sud & de l'Ouest qui précèdent les grandes pluyes, de sorte qu'il ne reste qu'un pied ou un pied & demi d'eau pour de fort petites barques. Mais quand les grandes pluyes viennent à tomber, les eaux qui grossissent à toute heure emmenent ces sables & ouvrent le passage aux grands vaisseaux.

CHAPITRE XIII.

Remarques sur l'état present de la ville de Goa.

GOA est à 15. degrez 32. minutes de latitude dans une Isle de six ou sept lieues de tour sur la riviere de *Mandoua*, qui deux lieues au dessous se dégorge dans la mer. L'Isle est abondante en bled, en ris, & porte quantité de fruits, comme Mangues, Ananas, figues d'Adam & Cocos; mais assurément une belle pomme de renete vaut mieux que tous

ces fruits-là. Tous ceux qui ont bien vû l'Europe & l'Asie tombent d'accord avec moi que le port de Goa, celui de Constantinople, & celui de Toulou sont les trois plus beaux ports de nôtre grand Continent. La Ville est fort grande & ses murailles sont de belles pierres. Les maisons pour la plus grande partie sont superbement bâties, & particulièrement le Palais du Viceroy. Il y a quantité d'appartemens, & dans une partie des sales & des chambres qui sont fort grandes on voit plusieurs tableaux qui représentent chacun à part les vaisseaux qui viennent de Lisbonne à Goa, & ceux qui partent de Goa pour Lisbonne, avec le nom du vaisseau, celui du Capitaine & la quantité de pieces d'artillerie dont il étoit monté. Si la Ville n'étoit pas si pressée des montagnes qui l'entourent, elle seroit sans doute plus habitée & le séjour en seroit plus sain. Mais ces montagnes empêchent que les vents ne la rafraichissent, ce qui y cause de grandes chaleurs. La vache & le pourceau sont les viandes ordinaires des habitans de Goa. Ils ont aussi des poules, mais peu de pigeons, & bien qu'ils soient proches de la mer, le poisson y est fort rare. Pour ce qui est des confitures, ils en ont de plusieurs sortes & en mangent beaucoup.

Avant que les Hollandois eussent abatu la puissance des Portugais dans les Indes, on ne voyoit à Goa que de la magnificence & de la richesse; mais depuis que ces derniers venus leur ont ôté le trafic de tous côtez ils ont perdu leurs sources d'or & d'argent, & sont tout-à-fait déchûs de leur première splendeur. A mon premier voyage à Goa je vis des gens qui avoient du bien & jusqu'à deux mille

158 VOYAGES DES INDES,
écus de revenu, qui à mon second voyage venoient le soir en cachete me demander l'aumône sans rien rabatre pour cela de leur orgueil, sur tout les femmes qui viennent en Pallekis & y demeurent à la porte du logis, tandis qu'un garçon qui les accompagne vous vient faire un compliment de leur part. On leur envoie alors ce qu'on veut, ou on le porte soi-même quand on a la curiosité de voir leur visage, ce qui arrive rarement, parce qu'elles se couvrent toute la tête d'un voile. D'ailleurs quand on va en personne leur faire la charité à la porte, elles presentent d'ordinaire un billet de quelque Religieux qui les recommande, & qui fait mention du bien que la personne a eu & de la pauvreté où elle est tombée. Ainsi l'on entre le plus souvent en discours avec la belle, & par honneur on la prie d'entrer pour faire collation qui dure quelquefois jusqu'au lendemain. Si les Portugais ne se fussent point amusez à garder tant de Forteresses en terre, & si dans le mépris qu'ils faisoient d'abord des Hollandois, ils n'eussent pas négligé leurs affaires, ils ne seroient pas aujourd'hui réduits comme ils sont au petit-pied.

Les Portugais qui vont aux Indes n'ont pas plûtôt passé le Cap de Bonne-Esperance, qu'ils sont tous Fidalgues ou Gentilshommes, & qu'ils ajoutent le *Dom* au simple nom de Pedro ou de Jeronimo qu'ils portoient quand ils se sont embarquez; c'est pourquoi on les appelle vulgairement en dérision *Fida'gues* du Cap de Bonne-Esperance. Comme ils changent de qualité ils changent aussi de naturel, & l'on peut dire que les Portugais habitans des Indes, sont les plus vindicatifs & les plus jaloux de leurs femmes

de tous les peuples du monde. Aussi-tôt qu'ils en ont quelque soupçon, ils s'en défont sans scrupule par le poison ou par le poignard. Quand ils ont un ennemi jamais ils ne lui pardonnent. S'ils sont d'égale force & qu'ils n'osent pas venir aux mains, ils ont des esclaves noirs, qui dès que leurs maîtres leur commandent d'aller tuër quelqu'un, leur obéissent aveuglement, & cela se fait d'ordinaire ou d'un coup de poignard, ou d'un coup de mousqueton, ou en assommant l'homme avec un grand bâton de la longueur d'une demi-pique qu'ils ont accoutumé de porter. S'il arrive qu'ils demeurent trop long-temps à trouver l'homme dont ils se veulent défaire, & qu'ils ne le puissent joindre ni aux champs ni à la Ville, sans aucun respect des choses saintes ils vont le tuër jusques à l'autel, & j'en ai vû même deux exemples, l'un à Damman, & l'autre à Goa. Trois ou quatre de ces esclaves noirs ayant apperçû quelques personnes dont ils vouloient avoir la vie, qui entendoient la Messe dans une Eglise, firent sur eux une décharge de mousquetons par les vitres, sans considerer s'ils n'en pouvoient pas tuër ou blesser d'autres qui n'avoient nul le part à la querelle. Il s'en fit autant à Goa, & il y eut sept hommes de tuez proche de l'autel, le Prêtre qui disoit la Messe ayant été fort blesse. La Justice ne prend point de connoissance de ces crimes, parce que d'ordinaire ce sont des premiers du païs qui en sont auteurs. Pour ce qui est des procès on n'en voit jamais la fin, ils passent par les mains des Canarins qui sont gens du païs qui font le métier de sollicitateurs & de Procureurs, & il n'y a point au monde de gens plus rusez & plus subtils.

Pour revenir à l'ancienne puissance des Portugais dans les Indes, il est constant que si les Hollandois n'y fussent jamais venus on n'auroit pas trouvé aujourd'hui un morceau de fer dans la plus grande partie des logis des Portugais, tout auroit été d'or ou d'argent, car il ne leur falloit que deux ou trois voyages au Japon, aux Philippines, aux Moluques, ou vers la Chine pour se faire riches, & gagner à leur retour cinq ou six pour un, & même jusqu'à dix sur les grosses marchandises. Les simples soldats aussi-bien que les Gouverneurs & les Capitaines amassoient de grands biens par le negoce. Il n'y a que le Vice-Roi qui ne negocie point, ou s'il le fait c'est sous le nom d'un autre, & d'ailleurs il a assez de revenu sans cela. C'étoit ci-devant un des plus beaux postes du monde pour un Seigneur que d'être Vice-Roi de Goa, il y a peu de Monarques qui puissent donner des Gouvernemens qui rapportent tant que ceux qui dépendent de ce Vice-Roi. Le premier de ces Gouvernemens est celui de Mozambique, & est triennal. Dans ces trois années le Gouverneur emporte de profit quatre ou cinq cens mille écus; & quelquefois davantage, si pendant ce temps-là ils ne font point de pertes avec les Cafres. Ces Cafres sont des peuples noirs qui viennent de plusieurs endroits de l'Afrique prendre des toiles & de la quinquaille du Commandant qui demeure sur le Rio de Saine, & qui n'est que le Facteur du Gouverneur de Mozambique. Ces Cafres apportent de l'or pour payer les marchandises qu'ils enlèvent; mais si l'un d'eux vient à mourir en allant ou en revenant, ce qu'on lui a confié est perdu sans ressource. Le Gouverneur de Mozambique ne-

socie aussi avec les Negres qui habitent le long de la côte de Melinde, & ceux-là payent ordinairement les marchandises qu'ils prennent en dents d'éléphant ou en ambre gris. A mon dernier voyage des Indes le Gouverneur de Mozambique qui revint à Goa après avoir achevé les trois années de son Gouvernement, avoit seulement en ambre gris une partie de deux cens mille écus ou environ, sans compter l'or & les dents d'éléphant qui montoient à une plus grande somme.

Le second Gouvernement étoit autrefois celui de Malaca, à cause de la doüane qu'il faisoit payer en ce lieu-là; car c'est un détroit où tous les vaisseaux qui partoient de Goa pour le Japon, la Chine, la Cochinchine; la Jave, le Macassar, les Philippines & autres lieux, devoient necessairement passer. Ils auroient bien pû prendre une autre route le long de la côte de l'Isle de Sumatra, qui regarde le Couchant, & passer par le détroit de la Sonde, ou laisser l'Isle de Java au Nord; mais quand les vaisseaux étoient de retour à Goa il falloit montrer l'acquit de la doüane de Malaca, ce qui les obligeoit de tenir cette route.

Le troisiéme Gouvernement étoit celui d'Ormuz, à cause du grand negoce qui s'y faisoit, & de la doüane que devoient payer tous les vaisseaux qui entroient dans le Golfe Persique & qui en sortoient. Le Gouverneur d'Ormuz tiroit aussi de grands droits de ceux qui alloient à l'Isle de Bahten, à la pêche des perles, & s'ils ne prenoient pas port de lui il faisoit couler leurs vaisseaux à fond par ses galeasses. Les Persans ont à present cette doüane avec les Anglois qui y

ont très-peu de part, comme je l'ai remarqué dans mes relations de la Perse : mais quoi qu'ils traitent les Marchands assez rudement il s'en faut beaucoup qu'ils ne retirent de cette doïane autant que faisoient les Portugais. Il en est de même des Hollandois à Malaca, & ils ont de la peine à en retirer de quoi payer la garnison qu'ils y tiennent.

Le quatrième Gouvernement étoit celui de Mascaté, qui étoit aussi de grand revenu. Car tous les vaisseaux qui viennent des Indes, du Golfe Persique, de la Mer rouge, & des côtes de Melinde, doivent venir reconnoître la pointe de Mascaté, & le plus souvent y prendre de l'eau. S'il y avoit quelques vaisseaux qui n'y vinssent pas mouïller, le Gouverneur envoyoit prendre la doïane qui étoit de quatre pour cent, & si l'on faisoit quelque résistance, on couroit risque d'être coulé à fond par les galeasses du Gouverneur.

Le cinquième Gouvernement étoit celui de l'Isle de Ceilan, duquel dépendoient toutes les places que les Portugais avoient tant sur la côte de Malavar qu'au Golfe de Bengala, & autres endroits des Indes; & le moindre de ces petits Gouvernemens a rendu par an dix mille écus.

Outre ces cinq grands Gouvernemens qui étoient à la disposition du Viceroy, il avoit encore à distribuer quantité d'Offices dans Goa & autres villes des Indes. Le jour qu'il fait son entrée dans Goa son Capitaine des Gardes a près de quatre mille écus de profit. Les trois Charges d'Ingenieur-Major, de Visiteur des Fortereses, & de Grand-Maître de l'Artillerie, rendoient par an vingt mille Pardos, & le Pardos vaut vingt-sept sols de nôtre monnoye. Ces Portugais étoient alors

Tous riches, la Noblesse par le moyen des Gouvernemens & autres charges, & les Marchands par le negoce qu'ils faisoient, avant que les Anglois & les Hollandois leur vinssent couper chemin. Du temps qu'ils avoient Ormus ils ne laissoient passer par Mer aucun Marchand pour les Indes, & il falloit qu'ils prissent par terre la route de Candahar. Quand les Marchands Turcs, Persans, Arabes, Moscovites, Polonois & autres, arrivoient à Gommeron, ils ne faisoient qu'un corps; l'on en deputoit quatre des plus capables pour aller voir toutes les sortes de marchandises, & en sçavoir la qualité & le prix. Après en avoir fait le rapport aux autres on convenoit du prix & on enlevoit les marchandises, qui étoient distribuées à chaque nation à proportion de la quantité des Marchands qui étoient venus de ces differens païs. C'est la coûtume dans toute l'Asie qu'il ne se vend rien qu'un Courtier ne soit present, & chaque marchandise a le sien à part. Ce sont eux qui font bon l'argent à ceux qui ont vendu, & qui le reçoivent de ceux qui ont acheté; & il y a de certaines marchandises pour lesquelles il leur est dû un pour cent, d'autres dont il leur revient un & demi, jusqu'à deux.

Les Portugais faisoient donc en ce temps-là de grands gains, & ne souffroient point de pertes par des banqueroutes. Pour ce qui est des Corsaires, le Vice-Roi y donnoit bon ordre; car dès que les pluyes étoient passées, & que la saison étoit venuë pour s'embarquer, selon la quantité des vaisseaux qui alloient en marchandise, il leur faisoit donner un nombre suffisant de Galioles pour les escorter jusques à vingt-cinq ou trente lieuës

en mer, les Malavares ne s'éloignant pas des côtes au-delà de quinze ou vingt. Les Capitaines des Galioles & les soldats même faisoient aussi quelque petit négoce dans le voyage, & comme ils ne payoient point de doiane ils pouvoient gagner quelque chose pour s'entretenir honorablement durant les pluies où il faut demeurer en garnison. Il y avoit aussi alors un bel ordre pour la milice afin que le soldat fût avancé; car à tous ceux qui étoient venus de Portugal, après neuf années de service on donnoit quelque charge sur mer ou sur terre, & s'ils n'en vouloient point prendre, on leur permettoit de faire voyage pour Marchand. S'il se rencontroit parmi ces gens-là quelque homme d'esprit, il ne manquoit pas de faire fortune ayant tout le crédit qu'il vouloit, & il trouvoit assez de gens qui étant bien-aïses de faire valoir leur argent, lui en donnoient à l'aventure à cent pour cent au retour du voyage. Si le vaisseau se perdoit ceux qui avoient prêté perdoient leur argent ou leurs marchandises, mais quand il arrivoit à bon port, d'un écu ils en faisoient trois ou quatre.

Les gens du païs appelez *Canarins* n'ont aucune charge parmi les Portugais, si ce n'est pour les procès, comme de procureurs, de sollicitateurs ou d'écrivains, & ils les tiennent fort bas. Si un de ces Canarins ou hommes noirs avoit frappé un blanc ou Européen, il n'y a point de pardon, & il faut qu'il ait le poing coupé. Tant les Espagnols que les Portugais s'en servent pour leurs receveurs & hommes d'affaires, particulièrement les Espagnols, ou dans les Isles Manilles ou Philippines il y a des noirs si riches, que quelques-uns ont voulu donner au Viceroy jusqu'à

vingt mille croifats pour pouvoir porter des bas & des fouliers, ce qu'on ne leur permet pas. On voit de ces noirs suivis de trente esclaves & superbement vêtus, mais qui vont nus pieds, & si les Portugais leur eussent voulu permettre d'équiper des vaisseaux, & d'y mettre à leur gré des Capitaines & autres Officiers, ils n'auroient pas fait tant de conquêtes dans les Indes, ou du moins ils ne les auroient pas faites si aisément. Ces noirs ont beaucoup d'esprit & sont bons soldats, & des Religieux m'ont assuré qu'ils aprennent plus dans leurs Colleges en six mois, que les enfans des Portugais en un an, à quelque science qu'ils se veüillent appliquer; & c'est par cette raison que les Portugais les tiennent si bas. Les naturels du pais d'autour de Goa sont Idolâtres, & rendent hommage à plusieurs sortes d'Idoles dont j'ai mis les portraits dans cet ouvrage, disant que c'est la ressemblance de ceux qui ont fait autrefois de bonnes œuvres, dont il leur faut rendre loüange en adorant leurs portraits. Il y a plusieurs de ces Idolâtres qui adorent les singes, & même en plusieurs endroits des Indes on leur a bâti, comme j'ai dit ailleurs, des Pagodes, que l'on a rentées pour en nourrir un certain nombre, & d'autres même de dehors qui s'y rendent deux fois la semaine pour y manger. Dans un village de l'Isle de Salsete il y avoit une Pagode, dans laquelle les Idolâtres gardoient dans une forme de tombe d'argent les os & les ongles d'un singe, qu'ils disoient avoir rendu de grands services à leurs Dieux par la diligence qu'il faisoit à porter les nouvelles & avis aux uns & aux autres; quand quelques Princes ennemis les persécutoient, jusqu'à passer la mer à la nage.

On venoit de plusieurs endroits des Indes en procession à cette Pagode pour y faire des offrandes ; mais tout le Clergé de Goa , & principalement l'Inquisiteur , fut enfin un jour enlever cette tombe , & l'apporta à Goa où elle a demeuré quelque temps , à cause du differend qu'elle fit naître d'abord entre les Ecclesiastiques & le peuple. Car les Idolâtres voulant donner une grosse somme pour r'avoir leurs Reliques , le peuple étoit d'avis qu'on la prit , parce , disoit-il , qu'elle pourroit servir à faire la guerre à leurs ennemis ou à assister les pauvres ; mais le Clergé étoit de contraire opinion , & soutenoit que pour quelque raison que ce fut il ne falloit point souffrir cette idolâtrie. Enfin l'Archevêque & l'Inquisiteur de leur autorité enleverent cette tombe , & l'ayant mise sur un vaisseau qui fut environ à vingt lieuës de terre , on les jetta dans la mer. On les auroit bien brûlées , mais les Idolâtres auroient pû ramasser les cendres , qui leur auroient servi de matiere à quelque nouvelle superstition.

Il y a dans Goa quantité de gens d'Eglise , & outre l'Archevêque & son Clergé , on y voit des Dominiquains , des Augustins , des Cordeliers , des Carmes déchaussés , des Jésuites , & des Capuces qui sont comme des Recollets , avec deux maisons de Religieuses dont les Augustins sont Directeurs. Les Religieux Carmes qui sont venus les derniers sont les mieux placez de tous , & s'ils sont un peu éloignez du cœur de la ville ils ont d'ailleurs l'avantage d'être en bel air & d'avoir la maison la plus saine de tout Goa. Elle est sur une belle éminence où le vent la rafraîchit , & est fort bien bâtie avec deux galeries l'une sur l'autre. Les Augustins qui

ont été les premiers à Goa s'étoient bien pos-
 tés au bas d'une petite éminence, leur Eglise
 étant sur la grande rue avec une belle place
 au-devant. Mais les Jesuites après avoir fait
 bâtir une maison sollicitèrent les Augustins
 de leur vendre cette éminence qui étoit alors
 comme un lieu desert, sous prétexte d'en
 vouloir faire un jardin pour la recreation de
 leurs écoliers; & l'ayant enfin achetée ils
 y ont fait bâtir un superbe College, qui étouf-
 fe le Convent des Augustins & empêche qu'il
 ne reçoive point d'air. Ils ont eu de grandes
 difficultez ensemble pour ce sujet, mais les
 Jesuites ont enfin gagné leur cause.

Les Peres Jesuites sont connus à Goa sous
 le nom de Paulistes, à cause de leur grande
 Eglise dédiée à saint Paul. Ils ne portent
 point de chapeaux ni de bonnets à cornes
 comme en Europe; mais bien de certains
 bonnets qui ressemblent à la forme d'un cha-
 peau dont l'on auroit ôté les ailes, & à peu
 près comme sont les bonnets des esclaves du
 Grand Seigneur, que j'ai dépeints dans ma
 relation du Serail. Ils ont cinq maisons dans
 Goa, qui sont le College de saint Paul, le Se-
 minaire, la Maison Professe, le Noviciat,
 & le Bon Jesus. Les peintures du plat fond
 de cette dernière Eglise sont admirables. L'an
 1663. la plus grande partie du College fut
 embrasée par un accident qui survint la nuit,
 & il leur en a bien coûté soixante mille écus
 à le rebâtir.

L'Hôpital de Goa étoit autrefois fort re-
 nommé dans toutes les Indes, & comme il
 a de grands revenus les malades y étoient
 parfaitement bien servis, ce qui duroit en-
 core la première fois que je fus à Goa; mais
 depuis que cet Hôpital a changé de Dire-

Etieurs on y est fort mal traité, & plusieurs de nos Européens qui y entrent n'en sortent point que pour aller au tombeau. Mais depuis peu l'on a trouvé le secret d'en sauver quelques-uns par de fréquentes saignées. On en fait selon le besoin jusqu'à trente & à quarante, & tant que le mauvais sang vient, comme on le pratiqua une fois envers moi étant à Suratte; & aussi-tôt que ce mauvais sang est sorti, qui est comme une apostume, le malade est hors de danger. Le beure & la chair lui font du poison, & s'il en mange il court risque de la vie. Autrefois on faisoit quelques petits ragoûts pour les convalescens, mais aujourd'hui il faut qu'ils se contentent d'un boiillon de vache, & d'une éculée de ris. D'ordinaire tous ces pauvres gens qui commencent de recouvrer leur santé, crient à la soif & prient que l'on leur donne un peu d'eau; mais ceux qui les servent, qui sont presentement des noirs ou des mestifs gens avarés & sans pitié, ne leur en donneroient pas une goutte qu'ils n'en tirent quelque chose, c'est à dire qu'on ne leur mette quelque argent dans la main, & pour colorer leur méchanceté ils la donnent en cachete, disant que le medecin le leur défend. Pour ce qui est des sucres & des confitures ils n'en manquent pas; mais ce n'est pas ce qui contribué le plus au rétablissement de la santé, qui dans un país chaud demande plutôt des choses rafraichissantes.

J'oublois de faire une remarque sur les fréquentes saignées au regard de nos Européens. C'est que pour reprendre leur couleur & se remettre dans une parfaite santé, on leur ordonne de boire pendant douze jours trois verres de pissat de vache, un le matin, un
vers

vers le midi, & un le soir; mais comme ce bruvage ne peut être que fort desagreable, le convalescent en avale le moins qu'il peut, quelque desir qu'il ait de recouvrer sa santé. On a appris ce remede des Idolâtres du pais, & soit que le convalescent s'en serve ou qu'il le rejette, on ne le laisse point sortir de l'Hôpital que les douze jours pendant lesquels il doit prendre ce bruvage ne soient expirez.

CHAPITRE XIV.

De ce que l'Auteur a fait pendant son séjour à Goa à son dernier voyage de 1648.

Deux jours avant mon départ de Mingrela pour Goa, j'écrivis au Sieur de Saint Amant qui étoit Ingenieur, pour le prier de faire en sorte qu'on m'envoyât une barque armée à cause des Malavares qui sont sur ces côtes, ce qu'il fit incontinent. Je partis de Mingrela le 20. de Janvier 1648. & arrivai à Goa le 21. Comme il étoit tard je remis au lendemain à aller saluer le Vice-Roi Dom Philippe de Mascaregnas, qui avoit été auparavant Gouverneur de Ceilan. Il me fit un bon accèuil, & pendant près de deux mois que je demurai à Goa, il m'envoya cinq ou six fois un Gentilhomme pour m'amener à la maison des poudres hors de la ville où il étoit fort souvent. Il prenoit plaisir à faire monter des arquebuses & d'autres choses de cette nature, sur lesquelles il me demandoit mon avis, & entre plusieurs choses dont je lui fis present à mon arrivée; il me scût très-bon gré d'un pistolet très-curieusement & richement travaillé. Passant à Alep, le Consul

François me l'avoit donné aux étrennes, le pareil s'étant malheureusement perdu, & c'étoit un présent que la nation vouloit faire au Bacha, qui auroit pû se vanter d'avoir une paire de pistolets les plus beaux & les mieux faits de toute l'Asie. Les Vice-Rois de Goa n'admettent qui que ce soit à leur table, non pas même leurs enfans, mais dans la sale où ils mangent il y a un petit retranchement où le couvert est mis pour ses principaux Officiers, comme cela se pratique dans les Cours des Princes d'Allemagne. Le jour suivant je fus rendre visite à l'Archevêque, & je destinai le lendemain pour celle que je devois aussi à l'Inquisiteur. Mais comme je me fus rendu à son Hôtel, il m'envoya un de ses Gentilshommes pour me dire qu'il étoit bien fâché de ce qu'il ne pouvoit pas me voir ce jour-là, à cause des dépêches qu'il faisoit pour le Portugal, & qu'ils attendoient deux vaisseaux qui étoient sur leur départ; néanmoins que si c'étoit pour affaire de conscience, il quitteroit tout pour me parler. Ayant témoigné au Gentilhomme que je n'étois venu que pour lui faire la révérence & lui rendre mes respects, & voulant en même-temps me retirer il me pria d'attendre un moment, & après qu'il eut été rapporter à l'Inquisiteur ce que je lui avois dit, il revint me trouver pour m'assurer de la part de son maître qu'il m'étoit fort obligé, & que dès que les vaisseaux seroient partis il me l'envoyeroit dire, afin que nous pussions nous entretenir à loisir. Aussi-tôt que les vaisseaux furent à la voile, le même Gentilhomme vint de la part de l'Inquisiteur me dire qu'il m'attendroit sur les deux ou trois heures après midi dans la maison de l'Inquisition;

car pour lui il demeure dans une autre, & ces deux maisons sont fort superbes. Je ne manquai pas de me trouver au lieu qui m'étoit marqué à l'heure prescrite, & à mon arrivée il vint un Page qui me mena dans une grande sale, où après m'être promené un quart-d'heure ou environ, un Officier me vint prendre pour me mener dans la chambre où étoit l'Inquisiteur. Après avoir passé deux grandes galeries & quelques appartemens, j'entrai dans une petite chambre où m'attendoit l'Inquisiteur assis au bout d'une grande table faite en forme de billard, & tant la table que tout le meuble de la chambre étoit couvert de drap vert qu'on apporte d'Angleterre. Des que je fus entré il me dit que j'étois le bien venu, & après que je lui eus fait mon compliment, il me demanda de quelle religion j'étois? Je lui répondis que je faisois profession de la Religion Protestante. Il me demanda derechef, si mon pere & ma mere étoient aussi de la même Religion? & lui ayant dit que oui, il m'assura encore une fois que j'étois le bien venu, criant à quelques gens qui étoient proche qu'ils pouvoient entrer. On leva en même-temps un bout de la tapisserie & je vis paroître dix ou douze personnes qui étoient dans une petite chambre à côté. Les premiers qui entrèrent furent deux Religieux Augustins, qui furent suivis de deux Dominiquains, de deux Carmes déchaussés, & de quelques autres gens d'Eglise, à qui l'Inquisiteur dit d'abord qui j'étois, & que je n'avois avec moi aucun livre défendu, & que sçachant les ordres j'avois laissé ma Bible à Mingrela. Nous nous entretîmes plus de deux heures de plusieurs choses, & particulièrement de mes voyages; toute la

compagnie me témoignant qu'elle prenoit plaisir d'en entendre le recit. Trois jours après l'Inquisiteur m'envoya prier d'aller dîner avec lui dans une belle maison qui est à une demie-lieuë de la Ville, & qui appartient aux Peres Carmes déchauffez. C'est un des plus beaux édifices de toutes les Indes; & je dirai en peu de mots de quelle maniere ces Religieux en ont aquis la possession. Il y avoit dans Goa un Gentilhomme dont le pere & l'ayeul avoient gagné de grands biens par le négoce, & c'étoit lui qui avoit fait bâtir cette maison qui peut passer pour un beau Palais. Il ne voulut point se marier, & ne se plaisant qu'à la devotion il étoit le plus souvent chez les Augustins, pour lesquels il se monroit si affectionné, qu'il avoit fait un testament par lequel il leur donnoit tout son bien, pourvû qu'après sa mort on l'enterrât au côté droit du grand Autel où on lui feroit un tombeau superbe. Selon le bruit commun ce Gentilhomme étoit ladre, ce que quelques jaloux s'efforçoient de faire croire, voyant qu'il avoit donné tout son bien aux Augustins. Ils disoient que cette place au côté droit de l'Autel n'étoit que pour un Viceroy, & qu'il n'y falloit pas mettre un homme ladre, dequoi tout le monde & une partie même des Augustins demeuroient d'accord. Quelques Peres du Convent étant venus lui parler, & le prier de prendre quelque autre place dans l'Eglise, le Gentilhomme piqué de cette proposition ne retourna plus aux Augustins, & alla faire ses devotions chez les Carmes déchauffez, qui le reçurent à bras ouverts & acceptèrent le parti que les autres refusoient. Il ne vécut pas long-temps depuis qu'il eut fait amitié avec ces Religieux,

& l'ayant enterré magnifiquement ils eurent tout son bien avec certe superbe maison, où nous fûmes splendidement traitez avec la musique pendant le repas.

Je demurai à Goa depuis le 21. de Janvier jusqu'à l'11. de Mars, que j'en partis sur le soir après avoir pris congé du Viceroi. Je lui demandai aussi celui d'un Gentilhomme François nommé du Belloi, qu'il m'acorda, mais par l'imprudence de ce Gentilhomme qui ne m'avoit pas dit pourquoi il étoit à Goa il s'en fallut peu qu'on ne le reprit, & qu'on ne me menât avec lui à l'Inquisition. Voici de quelle maniere il étoit venu aux Indes, & comme il me conta son histoire. Il étoit sorti de la maison de son pere pour aller voir la Hollande, où ayant fait plus de dépense qu'il ne devoit, & ne trouvant personne qui lui voulut prêter de l'argent, il se résolut de passer aux Indes. Il prit parti dans la Compagnie Hollandoise pour simple soldat & arriva à Batavie du temps que les Hollandois faisoient la guerre contre les Portugais dans l'Isle de Ceilan. Dès qu'il fut arrivé on le mit dans les recrues qu'on envoya dans cette Isle, & le General des troupes Hollandoises voyant un renfort de braves soldats que commandoit un Capitaine François nommé saint Amant plein de courage & d'expérience, résolut d'assiéger Negombe l'une des places de l'Isle de Ceilan. On lui donna trois assauts, dans lesquels tous nos François se porterent vaillamment, & sur tout saint Amant & Jean de Rose qui furent tous deux blessés. Le General Hollandois voyant ces deux hommes de cœur, leur promit pour récompense que si l'on prenoit Negombe, l'un d'eux en seroit le Gouverneur. La place étant

174 VOYAGES DES INDES,
prise, le General tint parole à saint Amant,
mais la nouvelle en ayant été portée à Bata-
vie, un jeune homme arrivé depuis peu de
Hollande & parent du General, obtint la
charge de Gouverneur de Negombe au préju-
dice de saint Amant, & vint avec ordre du
Conseil de Batavie pour l'en déplacer. Saint
Amant se voyant ainsi traité, débaucha quin-
ze ou vingt soldats dont la plûpart étoient
François; entre lesquels étoient les Sieurs
du Belloi, des Marêts & Jean de Rose, & se
jeta avec eux dans l'armée Portugaise. Ce pe-
tit nombre de gens tout de cœur releva celui
des Portugais, qui vinrent attaquer Negombe
d'où on les avoit chassés, & l'emporterent
au deuxième assaut. En ce temps-là Dom
Philippe de Mascaregnas étoit Gouverneur
de l'Isle de Ceilan, & de toutes les places dé-
pendantes des Portugais. Il demouroit dans la
ville de Colombo, & ayant reçu des lettres
de Goa qui lui apprenoient la mort du Vice-
Roi; & que le Conseil & toute la Noblesse
le demandoient pour prendre sa place. Avant
que de partir il voulut voir saint Amant &
tous ceux qu'il avoit amenez, pour leur don-
ner quelque récompense. C'étoit un brave
Seigneur, & dès qu'il les eut vûs il résolut de
les emmener avec lui à Goa, soit parce qu'il
crut qu'il auroit en ce lieu-là plus de moyen
de les avancer, soit qu'il fût bien-aîsé d'a-
voir avec lui des gens résolus, à cause des
Malavares qui l'attendoient avec environ
quarante barques, & qu'il n'en avoit que
vingt-deux. Comme ils furent près du Cap
de Comorin, les vents furent si contraires &
il se leva une si forte tempête que toute la flo-
te fut dispersée, & plusieurs barques perirent
malheureusement. Ceux qui étoient dans

celle de Dom Philippe firent tous leurs efforts pour l'amener à terre, & voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout & que tout se brisoit, saint Amant avec cinq ou six autres de ses compagnons, du nombre desquels étoient des Marêts, du Belloi & Jean de Rose, se jetterent en mer avec des cordes & des pieces de bois, & firent si bien qu'ils sauverent Dom Philippe & qu'ils se sauverent avec lui. Pour abreger cette histoire, étant arrivez à Goa Dom Philippe y ayant fait son entrée en qualité de Vice-Roi, donna à saint Amant la charge de Grand-Maître de l'artillerie & d'Intendant General sur toutes les Forteresses qui appartennoient aux Portugais dans les Indes. Il lui fit épouser ensuite une jeune fille dont il eut vingt mille écus, & dont le pere étoit un Anglois qui avoit quitté le service de la Compagnie, & s'étoit marié avec la fille bâtarde d'un Vice-Roi de Goa. Pour Jean de Rose il pria le Vice-Roi de le renvoyer à Colombo, où par sa faveur il épousa une jeune veuve Mestive qui lui apporta beaucoup de bien. Dom Philippe qui avoit beaucoup d'estime pour des Marêts, pour lui avoir vû faire de belles actions & recevoir plusieurs blessures au siege de Negombe, le fit Capitaine de ses Gardes qui étoit la plus belle charge de la Cour, joint qu'il lui avoit particulièrement obligation de la vie, Desmarêts étant celui qui l'avoit chargé sur ses épaules pour le sauver du naufrage. Dubelloi souhaita qu'on le laissât aller à Macao, ce qui lui fut accordé. Il avoit appris qu'une partie de la noblesse se retiroit en ce lieu-là après avoir beaucoup gagné au negoce, qu'elle recevoit assez bien les étrangers, & qu'elle aimoit fort le jeu, ce qui étoit

la plus forte passion de Dubelloi. Il demeura deux ans à Macao avec bien du divertissement, & quand l'argent lui manquoit cette noblesse lui en prêtoit volontiers. Un jour il avoit gagné environ six mille écus, & s'étant remis au jeu il eut le malheur de perdre tout, & une bonne somme au delà que des amis lui prêterent. Comme il se vit dans la perte & que personne ne lui vouloit plus prêter, il se prit à jurer contre un tableau qui étoit dans la chambre & qui representoit quelque chose sainte, disant dans l'emportement qui est ordinaire à la plupart des joueurs, que ce tableau qui étoit devant ses yeux étoit cause de sa perte, & que s'il n'avoit pas été là il auroit gagné. Aussi-tôt l'Inquisiteur en fut averti, car dans toutes les villes des Indes qui dépendent des Portugais il y en a un, dont toutefois le pouvoir est limité, n'ayant droit que de se saisir de la personne qui a dit ou fait quelque chose contre la Religion, d'entendre les témoins, & d'envoyer le coupable avec les informations par le premier navire qui part pour Goa, où l'Inquisiteur General a le pouvoir de l'absoudre ou de le faire mourir. Dubelloi fut donc mis sur un petit vaisseau de dix ou douze pieces de canon, & les fers aux pieds, & on recommanda bien au Capitaine qu'il prît garde à lui, & qu'il répondroit de sa personne. Mais dès qu'ils furent en mer le Capitaine qui étoit un galant homme & qui sçavoit que Dubelloi étoit de bonne maison, lui fit ôter les fers & même le fit manger à sa table; ayant soin de lui donner le linge & les habits nécessaires pendant le voyage qui fut d'environ quarante jours. Ils arriverent à Goa le 19. de Février 1649. & le vaisseau ne fut pas plutôt

au port que saint Amant s'y rendit de la part du Vice-Roi, tant pour prendre des lettres que pour sçavoir ce qui se passoit dans la Chine. Sa surprise fut grande de voir du Belloi en cet état, & que le Capitaine ne le vouloit pas laisser sortir qu'il ne l'eût remis entre les mains de l'Inquisiteur. Néanmoins comme saint Amant avoit grand crédit, à force de prieres il obtint du Capitaine que du Belloi vint avec lui dans la Ville. Celui-ci reprit exprés ses vieux habits qui étoient tout en lambeaux & pleins de vermine, & saint Amant qui sçavoit qu'il ne se falloit pas joier à l'Inquisition, fut d'abord le présenter à l'Inquisiteur, qui voyant ce Gentilhomme en si pauvre état, en eut quelque pitié, & lui donna la Ville pour prison, pendant qu'il verroit ce qu'on écrivoit de lui; à condition qu'il se représentât dès qu'il le demanderoit. Sur ces entrefaites saint Amant amene du Belloi à mon logis comme je sortois pour aller voir Monsieur l'Evêque de Mire, que j'avois connu autrefois à Constantinople lorsqu'il étoit Gardien des Franciscains de Galata. Je les priai de m'attendre un peu & de dîner avec moi, ce qu'ils firent; après quoi j'offris mon logis & ma table au Sieur du Belloi qui demeura avec moi, & à qui je fis faire trois paires d'habits, & le linge qui lui étoit nécessaire. Je demurai encore huit ou dix jours à Goa, pendant lesquels il me fut impossible d'obliger le Sieur du Belloi à vêtir ces habits neufs sans en sçavoir le sujet, & il me promettoit de jour en jour de les mettre. Etant sur mon départ je lui dis que j'allois prendre congé du Vice-Roi, & il me pria instamment de tâcher d'obtenir aussi le sien, ce que je fis volontiers & avec effet. Nous

partîmes sur le soir dans la même barque où j'étois venu, & sur la minuit le Sieur du Bel-loi commença à se deshabiller & à prendre ses habits neufs, jettant ses vieux dans la mer & jurant contre l'Inquisition sans que j'en sceusse la cause; car j'ignerois encore tout ce qui s'étoit passé. Dans l'étonnement où j'étois de l'entendre jurer de la sorte, je lui dis qu'il n'étoit pas encore hors des mains des Portugais, & que nous ne pourrions pas nous défendre lui & moi avec cinq ou six serviteurs que j'avois, contre quarante hommes qui ramoiérent dans nôtre barque. Je lui demandai pourquoi il juroit ainsi contre l'Inquisition, & il me dit qu'il me conteroit toute l'histoire en particulier; ce qu'il fit dès que nous fûmes à Mingtrela où nous arrivâmes sur les huit heures du matin. Ayant mis pied à terre nous trouvâmes quelques Hollandois avec le Commandeur, qui étoient au bord de la mer à manger des huitres & boire du vin d'Espagne. Ils me demanderent aussi-tôt qui étoit celui que je menois avec moi. Je leur dis que c'étoit un Gentilhomme qui étant venu avec l'Ambassadeur de France en Portugal, s'étoit embarqué pour les Indes avec quatre ou cinq autres qui étoient encore à Goa, & que le séjour de cette Ville ni l'humeur Portugaise ne plaisant pas à celui-ci, il m'avoit prié de l'assister pour retourner en Europe. Trois ou quatre jours après je lui achetai une monture du païs, c'est-à-dire un bœuf, pour aller à Suratte, & lui donnai un valet pour le servir avec une lettre au Pere Zenon Capucin, par laquelle je le priois de lui faire donner par mon courtier dix écus par mois pour sa dépense, & d'obtenir du President des Anglois que ce Gentilhomme pût s'embarquer à la

premiere commodité, ce qui n'arriva pas, le Pere Zenon le remenant avec lui à Goa où il alloit pour l'affaire du Pere Ephraïm son compagnon, dequoi je parlerai dans le chapitre suivant. Le Pere Zenon crut sans doute que du Belloi se remontrant à l'Inquisition, & lui demandant pardon il l'obtiendroit aisément. Il est bien vrai qu'il l'obtint, mais ce fut après avoir été deux ans à l'Inquisition, d'où il ne sortit qu'avec la chemise souffrée où il y a une grande croix de saint André qui vient devant l'estomac. Il y avoit avec lui un autre François appelé Maître Louis de Bar-sur-Seine qui fut traité de la même sorte, & ils acompagnerent tous deux ceux qu'on menoit au supplice. Le Sieur du Belloi avoit très-mal fait de retourner à Mingrela, où les Hollandois qui scûrent qu'il s'étoit autrefois sauvé de leur service par les avis qu'ils reçurent du Commandeur de Suratte, s'en faisoient aussi-tôt & le mirent sur un vaisseau qui alloit à Batavie. Ils dirent qu'ils l'envoyoient au General de la Compagnie pour en faire ce que bon lui sembleroit; mais je sçais de bonne part que le vaisseau étant un peu loin de terre, ils mirent ce pauvre Gentilhomme dans un sac & le jetterent dans la mer. Voilà quelle fut la fin du Sieur du Belloi, & celle du Sieur des Marêts n'eut rien de funeste; ce qui se verra par son histoire que je raconterai aussi en peu de mots.

Le Sieur des Marêts étoit un Gentilhomme de Dauphiné au voisinage de Lorient, qui s'étant battu en duel & ayant tué son homme se retira en Pologne, où il fit de belles actions qui lui aquirent l'estime & l'affection du General de l'armée des Polonois. En ce temps-là le Grand Seigneur tenoit prisonniers

à Constantinople deux Princes Polonois dans le Château des sept Tours; & ce General connoissant la valeur & l'adresse de Des Marêts qui étoit entreprenant & outre cela bon Ingenieur, lui proposa d'aller à Constantinople pour voir si par quelque moyen il pourroit faire sortir ces Princes de prison. Des Marêts accepta très-volontiers cette commission, & il auroit eu sans doute le bonheur d'y réussir s'il n'eut été découvert par quelques Turcs, qui l'accuserent de l'avoir vû considerer les sept Tours avec trop d'attention, & le crayon à la main pour en prendre le plan & executer ensuite un mauvais dessein. C'en étoit assez pour perdre ce Gentilhomme, si Monsieur de Cesi Ambassadeur de France n'eut fait en sorte que la chose fut promptement étouffée par quelque présent, ce qui est en Turquie le remede le plus souverain dans ces fâcheuses rencontres, & en representant que c'étoit un jeune Gentilhomme qui voyageoit pour son pur plaisir, & qui alloit en Perse par la premiere commodité qu'il pourroit trouver. Ce n'étoit pourtant pas alors le dessein du Sieur Des Marêts d'aller plus loin, & il s'attendoit de retourner en Pologne après avoir fait tous ses efforts pour tirer ces Princes de prison; mais pour le sauver des mains des Turcs il fallut dire qu'il passoit en Perse, & faire en sorte qu'il y passât en effet. Le Grand Seigneur avoit résolu de ne rendre jamais la liberté à ces Princes; mais ils furent si heureux que de trouver enfin le moyen de gagner un jeune Turc, fils du Capitaine des sept Tours, auquel le pere confioit d'ordinaire les clefs pour ouvrir & fermer les portes de la prison. La nuit destinée pour leur

fuite, il fit semblant de fermer quelques portes dont il laissa tous les cadenats ouverts, rapportant après les clefs à son pere; mais il n'osa en faire autant aux deux premieres portes, à l'une desquelles se tenoit le Capitaine avec la grande garde, de peur d'être decouvert. Ce jeune homme qui s'étoit entierement donné à ces Princes, ayant prévu la chose de loin eut recours de bonne-heure à des échelles de cordes pour passer deux murs, & il falloit pour cela avoir quelque intelligence au dehors, & quelqu'un encore au dedans qui eût part à cet important secret. Comme on n'usoit pas envers ces Princes de la dernière rigueur, on permettoit qu'ils pussent recevoir quelques plats de la cuisine de l'Ambassadeur de France, & l'Ecuyer de cuisine qui étoit de concert leur ayant envoyé par diverses fois quelques pâtez qui étoient remplis de cordes, ils en firent des échelles pour se sauver. L'affaire fut si bien concertée & si bien conduite qu'elle réüssit, & le jeune Turc suivit ces Princes en Pologne où il se fit Chrétien, & où il reçût d'amples récompenses en charges & en argent. Il fut de même à proportion de ceux qui avoient contribué à la liberté des Princes, & dès qu'ils furent en Pologne ils reconnurent tout-à-fait bien les services qu'ils avoient reçûs de chacun d'eux.

Cependant le Sieur Des Marêts arrive à Ispahan, & s'étant adressé d'abord aux Reverends Peres Capucins, ils l'amenerent à mon logis où je lui offris une chambre avec ma table. Il fit quelque séjour à Ispahan, pendant lequel il fit connoissance avec les Anglois & les Hollandois qui avoient beaucoup d'estime pour lui, comme il avoit aussi

beaucoup de merite. Mais il arriva un jour que sa curiosité lui ayant fait entreprendre une chose trop hardie, il faillit à se perdre & à perdre avec lui tous les Francs qui étoient à Ispahan. Proche du Carvanfera où nous étions logez il y a un grand bain, où les hommes & les femmes se rendent tour à tour en certains jours, & où la Reine de Visapour pendant le séjour qu'elle fit à Ispahan à son retour de la Mecque, prenoit plaisir d'aller souvent pour causer avec les femmes des Francs, parce que le jardin de sa maison touchoit ce bain-là où elles alloient ordinairement. Le Sieur des Marêts souhaitant passionnément de voir ce qui se passoit alors entre ces femmes, satisfit à sa curiosité par le moyen d'une fente qu'il avoit remarquée dans la voûte du bain où il alloit quelquefois, & montant par dehors sur cette voûte qui est comme plate, & telle que je l'ai dépeinte dans mes relations du Serrail de la Perse, par un endroit caché qui touchoit le Carvanfera où nous logions; il se couchoit sur le ventre, & voyoit par cette fente sans qu'il pût être apperçû ce qu'il souhaitoit si fort de voir. Il y fut de la sorte dix ou douze fois, & n'ayant pû s'en s'empêcher de s'en déclarer un jour à moi, je lui dis qu'il se gardât bien d'y retourner, & qu'il se joiroit à se perdre & à perdre avec lui tous les Francs. Mais au lieu de profiter de mon avis il y fut encore deux ou trois fois, & à la dernière il fut découvert par une des femmes du bain qui ont soin des linges, & qui vont les faire secher sur des perches qui avancent au dehors de la voûte par un petit escalier qui va jusqu'au haut. Voyant un homme ainsi couché sur le ventre elle se saisit de son chapeau & com-

mença à crier; le Sieur Desmarêts pour se tirer de ce mauvais pas & empêcher que cette femme ne fit plus de bruit, il lui fit signe de se taire, & lui mit promptement dans les mains environ deux tomans que par bonheur il avoit sur lui de l'argent que je lui avois donné pour ses besoins. Quand il fut de retour au Carvanfèra je lui vis un visage tout effaré, & jugeant qu'il lui étoit arrivé quelque chose de fâcheux, je le pressai de me dire ce que c'étoit. Il eût de la peine à m'en favoier; mais enfin il me dit comme il avoit été découvert par cette femme, & comme il avoit tâché de l'appaiser par quelque argent. Il ne m'eût pas plutôt fait cette confession que je lui dis qu'il falloit qu'il prît promptement la fuite, & que le danger étoit bien plus grand qu'il ne se l'imaginoit. Le Commandeur Hollandois à qui il fut à propos d'apprendre comme la chose s'étoit passée pour apporter un prompt remède à un mal dont nous craignons de trop prompts effets, fut d'avis de le faire partir sans délai, & nous lui donnâmes une mule & de l'argent autant qu'il étoit besoin pour se rendre au Bander, & se mettre sur les premiers vaisseaux qui partiroient pour Surate. Je lui donnai des lettres de recommandation pour le President des Anglois qui étoit de mes amis, & je le priai de lui donner jusques à deux cens écus s'il lui témoignoit qu'il en eût besoin. Je parlai fort avantageusement de lui dans mes lettres, & fis mention de l'offre que le Commandeur Hollandois lui avoit fait à Spahan, de l'envoyer à Batavie avec des lettres au General qui ne manqueroit pas de lui donner de l'emploi selon son mérite; & en effet en ce temps-là que les Hollandois

184. VOYAGES DES INDES,
avoient la guerre avec les Portugais dans
l'Isle de Ceilan, un homme de cœur & d'es-
prit comme le Sieur Desmarêts leur étoit
fort nécessaire. Aussi ils ne manquerent pas
de le fort solliciter pour prendre emploi par-
mi eux, & ils lui firent des caresses & des
presens pendant son séjour à Ispahan. Mais
enfin il leur representa que n'étant pas de
leur religion il feroit scrupule de les servir
contre les Portugais, & que c'étoit la seule
raison qui l'empêchoit d'accepter les offres
qu'ils lui faisoient de si bonne grace. Les
lettres que je lui donnai pour le President
Anglois de Suratte contenoient toute cette
histoire, & le Sieur Desmarêts voulant al-
ler à Goa pour servir les Portugais, le Pre-
sident qui écrivit en sa faveur au Vice-Roi
dont il étoit fort aimé, lui fit valoir l'offre
des Hollandois pour rendre ce Gentilhom-
me plus recommandable. Aussi le Vice-Roi
lui fit un très-bon acciueil, & le Sieur Des-
marêts lui faisant connoître qu'il souhaitoit
de passer dans l'Isle de Ceilan & de prendre
emploi dans l'armée des Portugais, il partit
par la premiere commodité avec des lettres
très favorables du Viceroi pour Dom Phi-
lippe de Mascaregne, qui étoit encore alors
Gouverneur de toutes les places que les Por-
tugais possédoient dans l'Isle & au voisinage.
Il y arriva trois jours après qu'ils eurent per-
du Negombe, & quand les Portugais repri-
rent la place, comme j'ai dit ci-devant, le
Sieur Desmarêts fut l'un de ceux qui y re-
çût le plus de blessures, & y acquit plus de
gloire. Ce fut lui aussi qui contribua le plus
à sauver Dom Philippe du naufrage, & Dom
Philippe étant Vice-Roi crût qu'il ne lui
devoit pas une moindre récompense que la

Charge de Capitaine de ses Gardes, dans laquelle il mourut trois ou quatre mois après. Il fut beaucoup regretté du Viceroi dont il étoit fort aimé, & il laissa tout son bien à un Prêtre avec lequel il avoit lié une amitié fort étroite, à condition qu'il me payât deux cens cinquante écus que je lui avois prêtés, ce que j'eus toutefois de la peine à tirer des mains du Prêtre.

Pendant mon séjour à Goa on me fit l'histoire d'une Caravele qui y étoit arrivée depuis peu de temps, & qui venoit de Lisbonne. Comme elle vouloit reconnoître le Cap de Bonne-Esperance, elle fut surprise par une tempête qui dura cinq ou six jours, & tourmenta de telle sorte les Matelots qu'ils ne sçavoient plus où ils étoient. Enfin ils entrèrent dans une baie à trente lieues du Cap où ils trouverent plusieurs habitations, & aussi-tôt qu'ils eurent mouillé, ils virent tout le rivage bordé d'hommes; de femmes & d'enfans, qui témoignoit leur étonnement de voir des gens blancs, & un bâtiment tel qu'étoit la Caravele. Le mal étoit qu'ils ne se pouvoient entendre que par signes, & après que les Portugais eurent donné à ces Cafres du tabac, du biscuit & de l'eau de vie, ceux-ci leur apportèrent le lendemain quantité de jeunes aûtruches, & d'autres oiseaux qui ressembloient à de grosses oyes, mais qui étoient si gras qu'ils n'avoient presque point de chair. Les plumes de ces oiseaux sont fort belles, & celles du ventre bonnes pour des lits. Un des Matelots Portugais qui étoient dans ce vaisseau me vendit un gros couffin de ces plumes, & me compta tout ce qui leur étoit arrivé en cette baie; où ils demeurèrent vingt-sept jours. Ils don-

noient de temps en temps quelque chose aux Cafres, comme des couteaux, des haches, du corail faux & des perles fausses, sous l'esperance de découvrir quelque negoce, & particulièrement où il y avoit de l'or; car ils voyoient quelques-uns d'entre eux qui en avoient des morceaux aux oreilles, rabatus de côté & d'autre comme des clous de ferrure. Ils en emmerent deux à Goa comme je dirai ensuite, & j'en vis un qui avoit de ces morceaux d'or à chaque oreille en cinq ou six endroits. Ce matelot me dit qu'il y avoit aussi quelques-unes de ces femmes qui en portoient au bas du menton & aux narines. Huit ou neuf jours après que les Portugais furent arrivez en cette baye, les Cafres leur apporterent de petits morceaux d'ambre-gris, un peu d'or, quelques dents d'Elefant, mais fort petites; des Autruches & autres oiseaux, & quelques cerfs; & pour du poisson il y en avoit grande quantité. Ils firent tout ce qu'ils pûrent par signes pour sçavoir où ils prenoient cet ambre-gris qui étoit fort beau. Le Vice-Roi m'en montra un morceau qui ne pesoit que demie-once, mais il me dit qu'il n'en avoit jamais vû de si bon que celui-là. Ils souhaitoient fort aussi de découvrir d'où ils tiroient l'or; car pour les dents d'Elefant ils n'en étoient pas en peine, voyant tous les matins quantité d'Elefants qui venoient boire à une riviere qui se jette dans cette baye. Enfin après un séjour de trois semaines, les Portugais voyant que faute de se pouvoir entendre les uns les autres, il leur étoit impossible de rien découvrir, ils résolurent de faire voile au premier bon vent. Comme il y avoit toujours quelques-uns de ces Cafres dans leur vaisseau, parce qu'ils

leur étoient assez liberaux de tabac, de biscuit & d'eau-de-vie, ils en emmenerent deux à Goa, dans l'esperance qu'ils pourroient apprendre le Portugais, ou que quelque enfant que l'on mettoit auprès d'eux apprendroit leur langue. Ce matelot me dit que quand ils eurent mis à la voile, les Cafres voyant qu'on emmenoit deux de leurs gens, qui apparemment n'étoient pas des moins considerables, s'arracherent les cheveux, & se frapant l'estomac comme des gens forcenez, firent des cris & des hurlemens épouvantables. Mais étant arrivez à Goa ils ne pûrent jamais rien apprendre de la langue Portugaise, & ainsi on ne pût rien tirer d'eux pour la connoissance particuliere qu'on auroit bien voulu avoir de leur país, d'où les Portugais n'emporterent qu'environ deux livres d'or & trois livres d'ambre-gris avec trente-cinq ou quarante dents d'Elefant. L'un de ces Cafres ne vécut que six mois, & l'autre que quinze, & ils moururent tous deux de chagrin & de langueur. Tout ce que j'ai scû de cette histoire fut par le moyen du Sieur de Saint-Amant Ingenieur & Intendant general de toutes les Fortereses des Portugais dans les Indes, lequel avoit à son service ce même matelot qui m'instruisit de cette nouvelle découverte.

De Goa je retournai donc à Mingrela, d'où je passai à Batavie comme je dirai ailleurs, voulant faire une description exacte de tout ce qui m'arriva dans ce voyage, & à mon retour par mer de Batavie en Europe. Mais il ne faut pas que j'oublie une chose qui se passa à Mingrela pendant les neuf jours que j'y demurai, avant que je partisse pour Goa dans la barque qui me fut envoyée par le Sieur de Saint-Amant.

Un Idolâtre étant mort, & le feu étant prêt dans la fosse pour brûler le corps selon leur coutume, sa femme qui n'avoit point d'enfans, ayant obtenu la permission du Gouverneur, fut à la fosse avec les Prêtres & sa parenté pour y être brûlée avec le corps de feu son mari. Comme ils faisoient les trois tours qu'ils font d'ordinaire autour de la fosse, il tomba tout à coup une si forte pluie, que les Prêtres voulant se retirer poussèrent cette femme dans la fosse. Mais la pluie fut si grande & de si longue durée qu'elle éteignit le feu, & que la femme ne put brûler. S'étant relevée sur le minuit elle vint heurter à la maison d'un de ses parens, où plusieurs Hollandois & le Pere Zenon Capucin la furent voir. Elle étoit dans un état à faire peur, hideuse & défigurée, & la douleur qu'elle devoit déjà avoir soufferte n'empêcha pas qu'accompagnée de ses parens elle ne s'allât brûler deux jours après. Je parlerai amplement de cette barbare superstition dans le discours de la religion & des ceremonies de Idolâtres.

CHAPITRE XV.

Histoire du Pere Ephraïm Capucin, & comme il fut mis par surprise à l'Inquisition de Goa.

LE Chek qui avoit épousé l'aînée des Princesses de Golconda, n'ayant pû, comme j'ai dit, obliger le R. Pere Ephraïm de s'arrêter à Bagnager, où il s'offroit de lui bâtir une maison & une Eglise, lui donna un bœuf & deux valets pour le mener à Masulipatan, où il s'atendoit de s'embarquer pour le Pegu,

selon l'ordre qu'il en avoit de ses Superieurs. Mais ne trouvant point de vaisseau où il pût passer, les Anglois firent si bien qu'ils l'attirent à Madrespatan, où ils ont un Fort nommé le Fort S. George, & un Comptoir general pour tout ce qui dépend du Royaume de Golconda, & des pays de Bengala & du Pegu. Ils lui représenterent qu'il auroit une plus grande moisson à faire en ce lieu-là qu'en tout autre des Indes où il pourroit se porter, & ils lui bâtirent d'abord une jolie maison avec une Eglise. Mais au fond les Anglois ne cherchoient pas tant en cela l'interêt du Pere Ephraïm que le leur propre, & il faut sçavoir les raisons qu'ils avoient de l'arrêter parmi eux. Madrespatan n'est qu'à une demi-lieue de Saint Thomé, petite ville maritime de la côte de Coromandel, assez bien bâtie, & qui appartenoit en ce tems-là aux Portugais. Le negoce y étoit grand, particulièrement pour les toiles, & il y avoit quantité d'artisans & de Marchands, dont la plûpart auroient bien désiré de venir s'habituer à Madrespatan avec les Anglois, s'ils n'eussent vû qu'il n'y avoit point alors pour eux d'exercice de religion en ce lieu-là. Mais depuis que les Anglois eurent bâti cette Eglise & arrêté le Pere Ephraïm, il y eut plusieurs de ces Portugais qui quitterent Saint Thomé, attirés principalement par les grands soins que ce Religieux prenoit à instruire les fêtes, tant en Portugais qu'en langue du païs, ce qui leur étoit fort rare quand ils demeuroient à Saint Thomé. Le pere Ephraïm étoit d'Auxerre, frere de Monsieur de Château des Bois, Conseiller du Parlement de Paris; & il avoit un genie tout-à-fait heureux pour toutes sortes de langues, de maniere qu'en peu de tems il

192 VOYAGES DES INDES,
apprit l'Anglois & le Portugais en perfection.
Les gens d'Eglise de Saint Thomé voyant que
le Pere Ephraïm étoit dans une haute répu-
tation, & qu'il attiroit par ses prédications
une bonne partie de leur troupeau à Madres-
patan, concurent contre lui une telle jalou-
sie qu'ils résolurent de le perdre, & voici le
moyen dont ils se servirent pour parvenir à
leur but. Les Anglois & les Portugais étant
si proches voisins, il étoit difficile qu'ils n'euf-
sent quelquefois des demêlez, & d'ordinaire
ces deux nations se servoient du Pere E-
phraïm pour les accorder, parce qu'il étoit
homme pacifique & de bon sens, & qu'il
sçavoit parfaitement les deux langues. Un
jour les Portugais firent une querelle à des-
sein à quelques matelots Anglois qui étoient
à la rade de Saint Thomé, qui furent bien
battus. Le President des Anglois voulant avoir
raison de cette insulte, la guerre s'alloit é-
chauffer entre ces deux nations, & auroient
ruiné tout le negoce de ce pais-là, si les Mar-
chands de part & d'autre ne se fussent mis
promptement en devoir d'accommoder cet-
te affaire, ne sçachant rien du dessein que quel-
ques particuliers tramoient contre le Pere
Ephraïm. Mais toutes les allées & venues de
ces Marchands n'avancerent rien, & par l'in-
trigue des Ecclesiastiques Portugais il fallut
que le Pere se mêlât de cette affaire, qu'il
en fut l'entremetteur, & qu'il se chargeât de
porter les raisons de part & d'autre, ce qu'il
accepta très-volontiers. Mais il ne fut pas plû-
tôt entré dans Saint Thomé, qu'il fut saisi
par dix ou douze Officiers de l'Inquisition,
qui le jetterent dans une petite fregate armée
qui fit voile en même tems pour Goa. On lui
mit les fers aux pieds & aux mains, & ils fu-

rent vingt-deux jours en mer, sans jamais vouloir souffrir qu'il allât une fois en terre, quoique la plupart de ceux de la fregate y couchassent presque toutes les nuits, parce qu'on va toujours terre à terre le long de ces côtes. Quand ils furent arrivez à Goa ils attendirent la nuit pour débarquer le Pere Ephraïm & le mener à la maison de l'Inquisition; car ils craignirent qu'en le débarquant de jour, le peuple n'en eût le vent, & ne le vint enlever comme une personne qui étoit en grande veneration dans toute cette partie des Indes. Le bruit s'épandit aussi-tôt en plusieurs endroits que le R. Pere Ephraïm Capucin étoit à l'Inquisition, & comme il arrive tous les jours à Surate quantité de gens des terres des Portugais, nous en reçûmes des premiers les nouvelles, qui étonnerent tous les Francs qui y étoient. Celui qui en fut le plus surpris & le plus piqué fut le pere Zenon Capucin, qui avoit été compagnon du P. Ephraïm, & après avoir consulté sur cette affaire avec ses amis, il resolut d'aller à Goa, au hazard d'entrer lui-même dans l'Inquisition. En effet c'étoit risquer; car depuis qu'un homme y est enfermé si quelqu'un a la hardiesse d'aller parler pour lui à l'Inquisiteur où à quelqu'un de son Conseil, il est mis incontinent à l'Inquisition, & tenu plus criminel que celui pour qui il vouloit parler, l'Archevêque de Goa ni le Vice-Roi même n'osent s'en mêler, & il n'y a que ces deux personnes sur lesquelles l'Inquisition n'a point de pouvoir. Mais s'il arrive qu'elles fassent quelque chose qui la choque, l'Inquisiteur & son Conseil écrivent en Portugal, & selon que le Roi & l'Inquisiteur general ordonnent, quand les réponses sont venuës on procède contre eux, & on les envoie en Portugal.

Le Pere Zenon étoit donc assez embarrassé, & ne sçavoit comme faire ce voyage, n'ayant point de compagnon, ni pour laisser en sa place, ni pour mener avec lui; car alors la saison des vents étoit contraire, & les Malavares sont toujours à craindre. Il se mit enfin en chemin ayant à marcher vingt-cinq ou trente jours par terre, & prit pour l'accompagner le Sieur de la Boulaye le Goût dont j'ai parlé dans mes relations de la Perse. Le Pere le défraya jusques à Goa; car il y avoit long-temps que sa bourse étoit vuide, & il ne seroit jamais venu jusques à Suratte sans l'assistance des Anglois & des Hollandois, & de quelques autres Francs qui lui donnerent quelque argent à Ispahan. Etant arrivez à Goa le Pere Zenon fut d'abord visité par quelques amis qu'il avoit en ce lieu-là, & qui n'ignorant pas le sujet de son voyage lui dirent qu'il se gardât bien d'ouvrir la bouche pour le Pere Ephraïm, s'il ne vouloit lui aller tenir compagnie dans l'Inquisition. Chacun sçait quelle est la rigueur de ce tribunal, & que non seulement il n'est pas permis, comme j'ai dit, de parler pour celui que l'on retient prisonnier, mais aussi qu'on ne lui confronte jamais les témoins qui l'ont accusé, & qu'on ne lui fait pas même sçavoir leurs noms. Le Pere Zenon voyant qu'il ne pouvoit rien faire à Goa, conseilla au Sieur de la Boulaye de retourner à Suratte, & lui fit toucher pour son voyage cinquante écus qu'il devoit rendre à Paris à la veuve du Sieur Forrest qui étoit mort dans les Indes. Ainsi il partit pour Suratte par la premiere commodité, & le Pere Zenon fut droit à Madraspatan pour sçavoir plus exactement comme tout s'étoit passé dans l'enlèvement du Pere Ephraïm.

Ephraïm. Comme il eut appris la trahison qui lui avoit été faite à Saint Thomé il resolut d'en avoir raison, & fut à l'incû du President des Anglois faire confidence de son dessein au Capitaine qui commandoit dans le Fort, & qui de même que ses soldats étoit irrité de l'injure qu'on avoit faite au Pere Ephraïm. Non-seulement il approuva fort le dessein du Pere Zenon, mais aussi il lui promit de l'appuyer & de lui prêter main forte. Le Pere par des espions qu'il avoit mis en campagne, scût que le Gouverneur de S. Thomé alloit tous les samedis de grand matin par devotion à une demi-lieuë de la ville à une chapelle qui est sur une petite montagne, & qui est dédiée à la sainte Vierge. Il fit mettre trois grilles de fer à la fenêtré d'une petite chambre du Convent, avec deux bonnes serrures à la porte & autant de cadenats, & ayant pris toutes les précautions nécessaires, il fut trouver le Capitaine du Fort, qui étoit un Irlandois très-brave de sa personne, & qui lui tint la parole qu'il lui avoit donnée de lui prêter main-force dans l'embuscade qu'il vouloit dresser au Gouverneur de saint Thomé. Il se mit lui-même à la tête de trente de ses soldats, & accompagnant le Pere Zenon ils sortirent tous ensemble du Fort sur le minuit, & furent se cacher jusqu'au jour dans un endroit de la montagne sur laquelle est cette chapelle de la sainte Vierge, où ils ne pouvoient être aperçus. Le Gouverneur de saint Thomé ne manqua pas selon sa coûtume de venir à la chapelle un peu après que le soleil fut levé, & étant descendu de son pallequis pour monter à pied la montagne qui est rude, il fut aussitôt envelopé par le Capitaine Irlandois & ses soldats, qui sortirent de l'embuscade avec le

Pere Zenon, & emmené à Madrespatan au Convent des Capucins dans la petite chambre qui lui étoit préparée. Le Gouverneur bien surpris de se voir emmener de la sorte fit de grandes protestations contre le Pere Zenon, & le menaça du ressentiment qu'auroit le Roi de Portugal quand il sçauroit ce qu'il avoit ozé entreprendre contre un Gouverneur d'une de ces places. C'est le discours ordinaire qu'il tint tous les jours pendant le temps qu'il fut retenu dans la cellule, & le Pere Zenon n'y répondoit autre chose, sinon qu'il croyoit qu'il étoit bien plus doucement traité à Madrespatan, que le Pere Ephraïm ne l'étoit dans l'Inquisition de Goa où il l'avoit envoyé; qu'il n'avoit qu'à le faire revenir, & qu'on le rameneroit au pied de la montagne, où on s'étoit saisi de sa personne avec autant de droit que l'on en avoit eu pour enlever le Pere Ephraïm. Cependant le chemin de S. Thomé à Madrespatan fut durant cinq ou six jours plein de gens qui vinrent prier le President des Anglois d'employer son autorité à faire sortir le Gouverneur. Mais il ne leur put faire d'autre réponse sinon qu'il n'étoit pas entre ses mains, & qu'après le procédé que l'on avoit tenu envers le Pere Ephraïm, il ne pouvoit pas en bonne justice contraindre le Pere Zenon à relâcher celui qui étoit un des auteurs de l'injure qui avoit été faite à son compagnon. Le President se contenta de prier le Pere de vouloir bien que son prisonnier vint au Fort pour manger à sa table, avec promesse de le remettre entre ses mains toutes les fois qu'il voudroit; ce qu'il obtint aisément, mais sans pouvoir ensuite tenir sa parole. Le tambour de la garnison qui étoit François & un Marchand de Marseille nommé Roboli,

qui se trouva alors dans le Fort, deux jours après que le Gouverneur de saint Thomé y fut entré, lui offrirent leurs services pour le sauver, pourvû qu'ils en eussent bonne récompense; ce qu'il leur promit, & même qu'ils auroient le passage franc sur le premier vaisseau qui iroit de Goa en Portugal. L'accord étant fait, le lendemain le tambour battit la diane de meilleure heure qu'il n'avoit accoutumé & avec grand bruit, & cependant le Marchand Roboli & le Gouverneur avec leurs linceux attachez ensemble le devalerent par le coin d'un bastion qui n'étoit pas haut. Le tambour laissa en même temps sa quaiße & les suivit adroitement, de sorte que saint Thomé n'étant qu'à une bonne demi-lieuë de Madrespatan, ils furent tous trois dedans avant qu'on sçut rien de leur départ. Toute la ville de S. Thomé fit de grandes réjouissances du retour du Gouverneur, & aussitôt on dépêcha une barque à Goa pour en porter la nouvelle. Le tambour & le Marchand Roboli firent voile en même temps, & quand ils furent arrivez à Goa avec des lettres du Gouverneur de saint Thomé en leur faveur, il n'y eut point de Convent ni de bonne maison qui ne leur fit des presens, & même le Vice-Roi Dom Philippe de Mascaregne leur fit beaucoup de caresses, & les fit entrer dans son vaisseau pour les mener en Portugal avec lui; mais le Vice-Roi & les deux François moururent tous trois en mer.

Je dirai en passant qu'il n'y a point eu de Vice-Roi de Goa qui en soit parti si riche que Dom Philippe de Mascaregne. Il avoit quantité de diamans, toutes pierres de grand poids, depuis dix carats jusques à quarante; mais surtout il en avoit deux qu'il voulut bien me-

montrer comme j'étois à Goa, dont l'une qui étoit une pierre épaisse pesoit cinquante-sept carats, & l'autre soixante-sept & demi, toutes deux assez nettes & de bonne eau, & taillée à la mode des Indes. Le bruit a couru que ce Vice-Roi fut empoisonné sur le vaisseau, & l'on ajoûtoit que c'étoit un juste châtement de ce qu'il avoit fait perir bien des gens de la même maniere, sur tout pendant qu'il fut Gouverneur dans l'Isle de Ceilan. Il tenoit toujours du poison le plus subtil pour s'en servir quand il vouloit que sa vengeance fut prompte, & s'étant fait de la sorte plusieurs ennemis, à qui l'exemple de ceux qu'il faisoit mourir faisoit craindre pour eux-mêmes un semblable traitement, on le trouva un matin pendu en effigie à Goa comme j'y étois en l'an 1648.

Cependant on faisoit grand bruit en Europe de la prison du Pere Ephraïm. Monsieur de Château des Bois son frere en fit ses plaintes à l'Ambassadeur de Portugal qui ne se tenoit pas trop assuré dans son logis, & qui en écrivit promptement au Roi son maître, afin que par les premiers vaisseaux qui partoient pour Goa il commanda que le Pere Ephraïm fut relâché. Le Pape en fit aussi écrire, déclarant que si on ne le mettoit en liberté il excommunieroit tout le Clergé de Goa. Mais toutes ces lettres furent inutiles, & le Pere Ephraïm ne fut redevable de sa liberté qu'au Roi de Golconda qui l'aimoit, & qui avoit fait tous ses efforts pour l'obliger de demeurer à Bagnagar. Il avoit appris de lui quelque chose des Mathematiques, de même que le Prince Arabe son gendre, qui s'étoit offert de bâtir au Pere une maison & une Eglise à ses dépens, ce qu'il a fait depuis pour deux

Religieux Augustins qui sont venus de Goa. Le Roi faisoit alors la guerre au Reja de la Province de Carnatica, & avoit son armée autour de S. Thomé; & dès qu'il eut scû le mauvais tour que les Portugais avoient joié au Pere Ephraïm, il envoya ordre à Mir-gimola General de ses troupes d'assiéger saint Thomé, & de mettre tout à feu & à sang s'il ne tiroit promesse positive du Gouverneur de la place, que dans deux mois le Pere Ephraïm seroit mis en liberté. La copie du commandement du Roi fut envoyée à ce Gouverneur, & la ville fut tellement allarmée qu'on ne voyoit que barques sur barques partir pour Goa, afin de presser le Vice-Roi de faire en sorte que le Pere Ephraïm fut promptement relâché. Il le fut en effet, & on lui vint dire de la part de l'Inquisiteur qu'il pouvoit sortir. Mais bien que la porte lui fut ouverte, il ne voulut point quitter la prison que tous les Religieux de Goa ne le vissent prendre en procession, ce qu'ils firent aussi-tôt, & après qu'il fut sorti il alla passer quinze jours dans le Convent des Capuches, qui sont une maniere de Recollets. J'ai ouï dire plusieurs fois au Pere Ephraïm, que ce qui l'a le plus fâché durant sa prison, étoit de voir l'ignorance de l'Inquisiteur & de son Conseil quand ils l'interrogeoient, & qu'il croyoit que pas un d'eux n'avoit jamais lû l'Écriture-Sainte. On l'avoit mis dans une chambre avec un Maltois, qui étoit un des plus méchans hommes qui fût sous le ciel, & qui étoit pour la troisième fois dans l'Inquisition; il ne disoit pas deux paroles sans renier Dieu, & il passoit tout le jour & une partie de la nuit à prendre du tabac, ce qui ne pouvoit être que fort incommode au Pere Ephraïm.

Quand l'inquisition fait saisir quelqu'un on le fouille d'abord, tout ce qu'on trouve dans le logis de meubles & de hardes qui lui appartiennent est mis par inventaire, pour le lui rendre au cas qu'il soit trouvé innocent. Mais pour ce qui est de l'or, de l'argent & des bijoux, cela n'est pas mis par écrit, on ne le revoit jamais, & il est porté à l'Inquisiteur pour les dépens du procez. Le Reverend Pere Ephraïm entrant dans l'Inquisition fut aussi fouillé; mais on ne trouva dans la poche que ces Religieux ont cousûé à leurs manteaux, & qui leur vient au milieu du dos, qu'un peigne & une écritoire, & quelques mouchoirs. Ils ne se souvinrent pas que les Capucins ont encore un petit sac dans la manche vers l'aisselle où ils serrent aussi quelques petites besognes, & ne fouillant point le Pere Ephraïm en cet endroit-là, ils lui laisserent quatre ou cinq crayons de mine de plomb couverts de bois. C'est de peur qu'ils ne se rompent, & à mesure que le crayon s'use on ôte du bois pour le découvrir. Ces crayons furent cause que le pere Ephraïm s'ennuya moins qu'il n'eût fait durant sa prison, & que de louché qu'il étoit il en sortit avec une vûë où il ne paroïssoit presque plus de défaut. C'est la coûtume dans l'Inquisition d'aller demander tous les matins aux prisonniers ce qu'ils veulent manger ce jour-là, & on le leur donne. Le Maltois ne se soucioit presque d'autre chose que de tabac, & il en demandoit le matin, à midi & au soir, qui sont les heures qu'on leur apporte à manger. Ce tabac étoit tout coupé & empaqueté dans du papier blanc de la grandeur à peu près d'un quart de feuille; car dans tout le Levant le tabac haché en poudre,

toutes les drogues & autres menuës marchandises qui se peuvent enveloper, sont mises dans du papier blanc, ce qui va au profit du vendeur qui pese ensemble le papier & la marchandise. Delà vient qu'il se consume en Asie beaucoup de papier, & c'est le plus grand negoce des Provençaux qui envoient le leur jusques en Perse. Je fais ces remarques à l'occasion du Pere Ephraïm, qui seroit avec soin tous ces morceaux de papier blanc où étoit empaqueté le tabac qu'on apportoit au Maltois, & c'est où il écrivoit avec son crayon ce qu'il meditoit tous les jours dans la prison. Ce fut par ce moyen que sa vûë perdit beaucoup de son défaut naturel, & lorsque je le revis j'eus d'abord de la peine à croire que ce fut le même pere Ephraïm qui étoit fort louche auparavant, & qui ne le paroïssoit presque plus. Comme la chambre où il étoit enfermé n'avoit pour toute fenêtre qu'un trou d'un demi-pied en quarré avec des barreaux de fer: ce trou étoit disposé d'une maniere, que quand le Pere Ephraïm vouloit écrire, il ne pouvoit avoir de jour que du côté qui étoit contraire à celui où il portoit ordinairement la vûë, & c'est ainsi que peu à peu elle devint droite, aiant tiré par ce moïen quelque avantage de sa prison. On ne voulut jamais lui prêter un livre, ni lui donner un bout de chandelle, & on le traita aussi rigoureusement qu'un scelerat qui étoit déjà sorti deux fois de l'Inquisition avec la chemise souffrée & la croix de saint André sur l'estomac, pour accompagner au supplice ceux que l'on faisoit mourir, & qui y étoit rentré pour la troisième. Mais on peut dire à la gloire du Pere Ephraïm, qu'autant qu'il a eu de patience dans sa pri-

202 VOYAGES DES INDES,
son, autant a-t-il eu de discretion & de charité après en être sorti, & quoi-que l'Inquisition lui ait fait du mal, on ne l'a jamais ouï en dire du mal, ni même en faire la moindre plainte, bien loin qu'il ait jamais pensé à en rien écrire, ce qui découvreroit sans doute aux peuples bien des choses qui n'iroient pas à la gloire de ce que les Portugais appellent *la Sanctissima casa*. D'ailleurs comme j'ai dit, on fait jurer tous ceux qui sortent de l'Inquisition de ne rien dire de ce qu'ils ont vû ni de ce qu'on leur a demandé, & sans rompre leur serment ils ne peuvent en parler ni en écrire.

Le Pere Ephraïm ayant passé quinze jours à Goa dans le Convent des Capuches pour reprendre quelque vigueur après quinze ou vingt mois de prison, se mit en chemin pour retourner à Madrespatan, & passant à Golconda fut remercié le Roi & le Prince Arabe son gendre de la bonté qu'ils avoient eüe de s'interessér si hautement pour sa liberté. Le Roi le sollicita encore de nouveau de s'arrêter tout à fait à Bagnagar; mais voyant qu'il souhaitoit de retourner à son Convent de Madrespatan, il lui fit donner comme la première fois un bœuf, des valets & de l'argent pour le conduire.

CHAPITRE XVI.

Route de Goa à Masulisspatan par Cochin décrite dans l'histoire de la prise de cette ville par les Hollandois.

Après que la Compagnie Hollandoise eut dépouillé les Portugais de tout ce qu'ils possédoient dans l'Isle de Ceilan; ils jetterent

les yeux sur la ville de Cochin, dans le territoire de laquelle il croît de la canelle que l'on appelle bâtarde, qui leur faisoit tort pour le débit de celle de Ceilan. Les Marchands voyant que les Hollandois tenoient leur canelle si chere, prenoient de celle de Cochin qu'ils avoient à grand marché, & cette canelle commençant à être en vogue, on la transportoit à Gomron, où elle se distribuoit entre les Marchands qui venoient de la Perse, de la grande Tartarie, de la Moscovie, de la Georgie, de la Mingrelie, & de tous les environs de la mer noire. Il s'en enlevoit aussi une grande quantité par les Marchands de Balsara & de Bagdat qui fournissoient l'Arabie, & par ceux de la Mesopotamie, de l'Anatolie, de Constantinople, de la Romanie, de la Hongrie & de la Pologne. Dans tous les pays que j'ai nommez il se consume beaucoup de canelle, & on en met ou en morceaux ou en poudre dans la plûpart des mets pour en relever le goût. Quand on sert un plat de ris sur la table, principalement en Carême parmi les Chrétiens, il est tellement couvert de poudre de canelle qu'on ne voit point ce que c'est, & les Hongrois excèdent de cela par dessus les autres peuples. Pour les Turcs & autres Asiatiques ils mettent la canelle par petites branches dans leur pilau.

L'armée, qui fut commandée de Batavie pour venir au siege de Cochin, débarqua à un lieu appellé *Belli-porto*, où il y avoit un fort que les Hollandois avoient fait avec des palmiers. Il est tout proche de Cranganor petite ville que les Hollandois avoient prise l'année devant, sans avoir pû venir à bout de Cochin sur laquelle ils firent quelque tentative. Quand l'armée eut pris terre elle avança jus-

qu'à la portée du canon de Cochin, & il y avoit une riviere entre elle & la ville. L'endroit où les Hollandois camperent s'appelle *Belle-épine*, & s'y étant fortifiez autant que la nature du lieu le pouvoit permettre, ils y dressèrent quelques bateries, qui ne pouvoient guere endommager la ville, parce qu'elles en étoient trop loin. Ils demeurèrent dans ce poste-là jusqu'à ce qu'il leur vint du monde; car il n'étoit arrivé que trois navires, & celui qui commandoit ces premieres troupes étoit un des plus braves Capitaines de son tems. Peu de jours après le Gouverneur d'Amboïne arriva avec deux navires, & ensuite un Capitaine Hollandois amena quantité de *Chinglas*, qui sont des gens de l'Isle de Ceilan. Car les forces des Hollandois dans les Indes ne seroient pas si considerables comme elles le sont, s'ils ne se servoient des gens du pays, dont ils grossissent les troupes qu'ils amènent de l'Europe. Ceux de l'Isle de Ceilan sont bons pour la tranchée, mais pour l'attaque ils ne valent rien. Ceux d'Amboïne sont bons soldats, & il en vint quatre cens qui furent laissez à Belle-épine. Tout le gros de l'armée se remit en mer, & vint débarquer proche de Cochin vers une Eglise dédiée à S. André, où les Portugais avec quelques Malavares attendoient de pied ferme les Hollandois. Quand ils virent que l'ennemi débarquoit sans aucune peur, ils firent une decharge & puis se sauverent; mais comme ils ne tirent qu'aux chaloupes, les Hollandois ne perdirent pas beaucoup de gens. Ils virent en marchant quelques compagnies Portugaises sur le bord de la mer, & d'autres plus avant en terre vers une Eglise qu'on appelle

de S. Jean. On commanda quelques Cavaliers pour les aller reconnoître ; mais les Portugais s'étoient sauvez , & avoient mis le feu dans l'Eglise, abandonnant le terrain aux Hollandois. Ceux-ci s'approcherent de la ville , & un soldat François, nommé Christoffe, qui étoit à leur solde , voyant un panier attaché à une corde qui étoit pendu à un bastion , fut voir hardiment ce qu'il y avoit dedans sans crainte des mousquetades. Mais il fut bien surpris lors qu'il trouva que c'étoit un pauvre enfant languissant , que la mere avoit apporté-là , pour n'avoir pas le regret de le voir mourir de faim ; car il y avoit déjà quelque temps que les Hollandois avoient assiégé Cochin & qu'il n'entroit point de vivres dans la ville. Le soldat émû de compassion prit l'enfant & lui donna à manger de ce qu'il avoit, dequoi le General de l'armée fut si indigné , disant que le soldat devoit laisser-là mourir l'enfant , qu'il fit assembler le Conseil de guerre où il vouloit qu'il passât par les armes , ce qui étoit bien cruel , & le Conseil moderant la sentence, ne le condamna qu'à l'estrapade.

Ce même jour-là dix hommes de chaque compagnie furent commandez pour aller à une des maisons du Roi de Cochin ; mais ils n'y trouverent personne, & l'année de devant on l'avoit pillée. Les Hollandois tuerent alors quatre Rois du pays , & seize cens Noirs , & il ne rechapa qu'une vieille Reine, qui fut prise en vie par un simple soldat , nommé *Van Rex*, lequel celui qui commandoit l'armée fit Capitaine à l'instant pour sa récompense. On laissa une compagnie dans cette maison ; mais la Reine n'y demeura que six jours , & on la donna en garde au Samorin,

206 VOYAGES DES INDES,
qui est le plus puissant des petits Rois de cette
côte, à qui les Hollandois avoient promis
que s'ils prenoient la ville de Cochin ils lui
donneroient celle de Cranganor, pourvû
qu'il leur fut fidelle.

Les Hollandois commencerent donc à se
retrancher & faire des batteries, se mettant
à couvert sous de petits forts faits de pal-
miers, plantez les uns contre les autres avec
de la terre. Ils en firent un du côté de l'Egli-
se de S. Jean, qui est proche de la mer, avec
une batterie de quatre pieces de canon, &
une autre du côté de Saint Thomas où étoit
l'hôpital des blessez, & tout proche celui
des malades. Ils firent encore une batterie de
sept pieces de canon & de deux mortiers à
un endroit appellé *calivete*. Quelquefois ils
jettoient des bombes, quelquefois des pier-
res, & les pierres faisoient beaucoup plus de
mal aux assiégez. Ce fut l'endroit où les Hol-
landois perdirent le plus de monde, sur tout
à une petite riviere où ils vouloient faire un
pont avec des sacs pleins de terre pour pou-
voir passer à couvert, à cause d'une pointe
de bastion qui battoit droit sur cette riviere.
La maison du poivre est un grand magasin
entouré de la mer, & il n'y avoit alors per-
sonne dedans. Mais quand les Portugais vi-
rent que l'ennemi avoit dessein de donner
l'assaut, ils y mirent du monde avec deux
pieces de canon, ce qui fut cause que l'entre-
prise du pont fut laissée, & qu'on prit d'au-
tres mesures. Cinq semaines se passerent sans
qu'il se fit rien de considerable, & les Hollan-
dois donnant enfin un assaut la nuit, furent
vigoureusement repoussez & perdirent beau-
coup de monde par la faute du Gouverneur
de Cranganor qui les commandoit, qui étoit

yvre lorsque l'on fut à l'attaque. Aussi fut il du nombre des prisonniers que firent les Portugais, & le General des troupes Hollandoises fit promptement retirer dans un navire ce qui étoit resté de soldats de cet assaut. Deux mois après il résolut d'aller en donner un autre au même endroit où s'étoit faite la dernière attaque, & pour avoir plus de monde il envoya une grande fregate pour aller prendre ceux qui étoient du côté de Belle-épine. Mais par malheur la fregate alla heurter contre un banc de sable, & s'étant ouverte il se perdit quantité de gens. Ceux qui sçavoient nager vinrent prendre terre auprès de Cochin, ne pouvant aborder en un autre endroit; ils n'étoient qu'environ dix hommes tant soldats que matelots, & les Portugais les firent tous prisonniers. Le General ne perdit pas pour cela l'envie de donner l'assaut, & ayant fait descendre tous les Matelots à terre, il donna aux uns des demi-piques, aux autres des pots à feu, à quelques-uns des épées, dans le dessein de donner l'assaut la nuit suivante. Mais un Lieutenant François, nommé Saint Martin, représentant que si l'on donnoit l'assaut de nuit on pourroit dans l'obscurité s'aller jeter dans des trous que les assiegez pourroient avoir faits dans le boulevard, & qu'en plein jour on courroit bien moins de risque, son avis fut suivi, & le General remit l'affaire au lendemain. Dès que le Soleil fut levé il rangea ses troupes en bataille, & sur les dix heures on commença à donner l'assaut avec quatre compagnies, chacune de cent cinquante hommes ou environ. Les Hollandois perdirent beaucoup de monde en cette dernière attaque, & les Portugais encore plus; car

ils se défendirent vaillamment, étant secondés par deux cens soldats des troupes des Hollandois, qui s'étoient jettez de leur côté, de dépit de ce qu'on leur avoit retenu six mois & demi de gage, à cause de la perte de Toïan, ce qui les dégoûta de servir davantage les Hollandois. Sans ces soldats qui furent d'un grand secours aux ennemis, la ville n'auroit pas tenu deux mois, & celui qui la défendit le mieux étoit un Ingenieur Hollandois, qui pour le mauvais traitement qu'il avoit reçu dans son parti fut contraint de passer dans celui des ennemis.

Les Hollandois qui étoient entrez dans Cochin du côté de Calivete & s'étoient déjà rendus maîtres d'un boulevard, demeurèrent toute la nuit sous les armes, & le lendemain on fit la capitulation & la ville fut rendue. Les Portugais vinrent retirer les corps de quelques Religieux qui étoient morts; mais pour les autres les Hollandois les firent tous traîner à la riviere par les Chinois qui étoient à leur service, tant les corps des Hollandois que les corps des Portugais. Les bleffez furent menez à l'hôpital, & ceux qui s'étoient rendus s'embarquant la nuit avec l'Ingenieur passerent sans grand bruit entre les navires des Hollandois, répondant à ceux qui leur demanderent d'où ils venoient, qu'ils étoient commandez des Hollandois, & qu'ils avoient ordre de leur dire qu'ils fissent bonne garde. Cette ruse leur réussit assez bien, & quoi-que les navires leur envoyassent quelques volées de canon, cela ne les empêcha pas de faire chemin. Les Portugais par la capitulation fortirent de Cochin avec armes & bagage; mais dès qu'ils furent hors de la porte de la ville où les troupes Hollandoises

étoient en bataille, ils furent obligez de quitter leurs armes & de les mettre aux pieds du General, à la réserve des Officiers qui garderent l'épée. Le General avoit promis aux soldats le pillage de la ville; mais ne leur pouvant tenir parole pour des raisons qu'il leur fit goûter, il leur fit esperer qu'il leur donneroit six mois de gages, ce qui peu de jours après fut réduit à huit roupies pour chacun. Le Samorin lui demanda la ville de Cranganor, selon la promesse qu'il en avoit faite, & elle lui fut donnée; mais auparavant le General fit rompre toutes les fortifications & ne lui laissa que les murailles, dequoi le Samorin ne fut pas content. On commanda la plus grande partie de ceux qui se portoient bien d'aller vers un des petits Rois de cette côte, nommé le Roi de *Porca*, pour traiter avec lui, & ce fut dans cette occasion que le General des Hollandois qui avoit été petit valet, comme je dirai bientôt, se montra cruel & d'un naturel barbare. Il y avoit quatre jours que les soldats ne pouvoient rrouver aucune chose à manger pour de l'argent, & deux d'entre eux s'étant saisis d'une vache & l'ayant tuée, le General qui le scût en fit pendre un sur le champ, & ayant voulu faire passer l'autre par les armes, le Roi de *Porca* lui sauva la vie.

Le traité étant fait avec ce Roi de *Porca*, le General Hollandois fit revûe de tout le monde qui lui restoit, tant des matelots que des soldats, & le nombre se trouva monter environ à six mille hommes, tout le reste étant mort de maladie où ayant été tué. Peu de jours après on commanda quelques Compagnies pour aller assieger la ville de *Cannor*, qui se rendit d'abord sans aucune resi-

stance. Quand elles furent de retour, le General fit faire une couronne pour mettre sur la tête d'un nouveau Roi de Cochin, l'autre ayant été chassé; & le jour qu'il voulut prendre pour cette belle action il s'affit dans une espece de trône, au pied duquel un Malavare appellé *Montani* conduit par deux ou trois Capitaines vint se mettre à genoux pour recevoir la couronne de sa main, & prendre possession d'un Royaume de fort petite étendue; c'est à dire de quelques terres aux environs de Cochin. Ce General venant d'Hollande avoit été cuisinier sur le vaisseau, & ce couronnement d'un miserable Malavare par les mains d'un homme qui avoit plus souvent manié une cuillere de pot qu'une épée, étoit sans doute une belle chose à voir.

Cependant les navires qui avoient porté à Goa les Portugais qui étoient sortis de Cochin revinrent chargez de leurs dépouilles, ce qui étoit contre les articles de la capitulation qui portoient qu'ils sortiroient de la place avec armes & bagage, & seroient conduits à Goa, sans qu'il leur fut rien ôté. Mais dès qu'ils furent en mer les Hollandois prirent tout ce que ces pauvres gens pouvoient avoir, & fouillerent par tout tant hommes que femmes, sans aucun respect du sexe, de maniere qu'ils retournerent chargez de butin.

Le General des troupes Hollandoises qui étoient venuës au siegé de Cochin étant retourné à Batavie, chacun se retira, & il ne demeura de monde que ce qui suffisoit pour la garde de la ville. On y envoya de Batavie un Gouverneur qui fit travailler avec excez les soldats pour fortifier la place, & on coupa la ville depuis la porte de saint Jean jusques à l'Eglise de S. Paul; comme aussi tout

le quartier nommé Calivete, parce qu'il étoit de trop grande garde. Un peu après le siege les vivres étoient à grand marché dans Cochin, mais cela ne dura pas long-temps; car le Gouverneur mit d'abord le tabac & autres denrées en parti, de maniere qu'il n'y eut qu'un homme seul qui en fut le maître & qui y mettoit le prix qu'il vouloit. Ce Gouverneur ufoit de grande rigueur envers les soldats, il les tenoit enfermez dans la ville où ils étoient comme dans une prison, & ils ne pouvoient boire ni vin, ni suri, ni eau-de-vie, parce que les impôts étoient excessifs. Ce *suri* est une boisson que fournissent les Palmiers. Quand les Portugais tenoient Cochin, on y vivoit mieux avec cinq sols que sous les Hollandois avec dix, parce que les Portugais ne chargeoient pas la ville d'impôts. Ce Gouverneur, dis-je, étoit si severe, que pour la moindre faute il bannissoit un homme dans l'Isle de Ceilan en un certain lieu où l'on fait des briques, quelquefois pour cinq ou six ans, & quelquefois pour toute sa vie. Mais le plus souvent quand on est relegué en ce lieu-là, bien que l'Arrêt ne porte que pour peu d'années, on n'en sort jamais. Il y avoit dans la garnison de Cochin un soldat d'Aix en Provence, nommé Rache-pot, qui pour avoir manqué de répondre à son nom quand on lisoit le rôle, & avoir tardé un demi-quart d'heure plus qu'il ne falloit, fut condamné de monter sur le cheval de bois durant trois jours. C'est un supplice ordinaire & fort rude pour les soldats qui tombent en faute. Ce cheval est si coupant par le dos, qu'avec la grande pesanteur des éperons que l'on met aux pieds du patient, au bout de trois ou quatre heures on

212 VOYAGES DES INDES,
est tout déchiré & tout mutilé. Le pauvre
Provençal qui scût qu'il avoit été condamné
à ce supplice, non pas pour trois heures,
mais pour trois jours, craignant qu'il n'y
succombât, au lieu de se rendre au corps de
garde, fut se cacher au logis d'un François
de ses amis qui s'étoit marié il n'y avoit pas
long-temps. Les soldats mariez vont coucher
trois fois la semaine à leur maison; mais pour
les autres ils sont obligez d'aller coucher tou-
tes les nuits au corps de garde. Le Gouver-
neur voyant que le Provençal ne paroissoit
point fit battre le tambour par toute la ville,
& crier que celui qui lui viendrait déclarer
le lieu où il pouvoit être, auroit cent piastres
pour sa récompense, mais aussi que celui qui
le tiendrait caché sans le venir declarer, seroit
pendu avec lui sans remission. Le Provençal
ayant eu avis de cette menace, ne voulut pas
être cause de la perte du François chez qui
il étoit logé, & ayant trouvé le moyen de
débaucher cinq ou six de ses camarades, qui
ne pouvoient plus tenir non plus que lui con-
tre les rigueurs du General Hollandois, ils se
sauverent heureusement la nuit suivante, qui
fut fort obscure & pluvieuse. Ils passerent
bien proche d'une sentinelle, de laquelle ils
ne furent point appercûs, l'obscurité & la
pluye leur étant fort favorables, & si elle
eut dit quelque chose ils avoient résolu de
la tuer. Ayant marché toute la nuit ils ren-
contrerent une petite riviere proche de Por-
ca; mais quand la mer monte, cette riviere
est grande & profonde, ce qui obligea ces
pauvres soldats de jeter tous leurs habits &
de ne garder qu'un caleçon pour la passer
plus promptement à la nage, de peur qu'on
ne les suivit. La faim commençant à les pres-

fer, ils considererent avec plus de loisir qu'ils n'avoient fait en prenant la fuite, le danger où ils étoient de mourir; car non seulement ils ne sçavoient pas la langue du pays, mais ce qui étoit le plus fâcheux, il leur falloit toujours demeurer dehors, & les Idolâtres qui occupent toute cette pointe des Indes, ne leur permettoient pas de toucher seulement les parois de leurs maisons, de peur d'être obligez de les abatre. La superstition de ces Idolâtres va si avant qu'ils n'oseroient même se toucher les uns les autres, sinon qu'ils soient à la guerre. Quand par hazard ils viennent à se toucher, il faut qu'ils aillent d'abord se laver le corps & se plonger trois fois dans l'eau, autrement ils n'oseroient ni manger, ni boire, ni rentrer dans leur logis. Le Provençal & ses compagnons firent rencontre d'un Pere Jesuite Portugais qui leur demanda d'où ils venoient, & ils lui conterent toute leur misere. Rachepot étoit plus incommodé que tous les autres, ayant reçu un coup de mousquetade à la cuisse au dernier assaut que l'on donna à Cochin, & la playe qui n'étoit pas encore bien fermée s'étant rouverte en chemin, il lui étoit comme impossible de marcher sans être guéri de cette blessure dont il n'avoit pas été bien pensé, & le Pere Jesuite ne put lui donner d'autre secours, que d'écrire un mot en sa faveur en langue Malavare sur un morceau de feuille de palmier au Roi de Godorme, que les Hollandois avoient chassé de ce pais-là avant qu'ils prissent Cochin. Rachepot suivi de ses camarades le fut trouver par la route que le pere Jesuite lui enseigna, & il en fut bien reçu, se trouvant auprès de lui un Malavare qui sçavoit le Portugais. Le Roi

demanda à Rachepot s'il vouloit demeurer avec lui, & il répondit qu'il étoit content de le servir, & que ses compagnons dont il étoit comme le chef, le servoient aussi ne voulant pas se separer les uns des autres. Le Roi ordonna qu'on eût bien soin de penser le Provençal de sa blessure, & on y mit d'abord un appareil avec de l'huile & du beurre, dequoi il se sentit soulagé. Le Roi le faisoit venir tous les jours deux ou trois fois auprès de lui, tantôt pour tirer un mousquet, tantôt pour manier une demi pique, lui demandant plusieurs choses touchant la maniere dont l'on fait la guerre dans l'Europe. Quelquefois il prenoit plaisir à le faire chanter; mais le pauvre Provençal ne pouvoit guere chanter que tristement vû la mauvaise chere qu'il faisoit, le Roi ne lui ayant ordonné que très-peu de chose pour sa dépense & celle de ses compagnons, ce qui suffisoit à peine pour leur acheter du ris qui étoit bien noir. Mais il falloit prendre patience, tant pour attendre que le blessé fut guéri, que pour apprendre quelque chose de la langue Malavare, sans quoi il leur auroit été bien difficile de traverser ce pais-là pour aller jusques à Madrespatan; car depuis Cochin jusqu'au lieu où ils étoient, ils avoient eu bien de la peine à se faire entendre par signes, & dans leur plus grande faim les gens du pais ne leur offroient à manger que quelques noix de palmes, ce qui ne pouvoit guere les rassasier. Le jour d'une de leurs fêtes le Roi fit appeller Rachepot & ses compagnons, & en consideration de cette fête leur fit present à chacun de quatre figues, qu'il voulut qu'ils mangeassent en sa presence. Les Malavares disoient que le Roi leur faisoit un

grand honneur ; mais les pauvres gens qui avoient si peu de chose pour leur subsistance, auroient mieux aimé une mesure de ris que ces quatre figues. Les peuples de ce pais-là vont tout nus, & ils ne portent qu'un linge qui leur couvre les parties honteuses. Le Roi même est en cela comme le moindre de ses sujets, excepté qu'il porte quelque peu d'or à ses oreilles.

Rachepot ayant été parfaitement guéri au bout de quarante jours, résolut avec ses compagnons de passer outre, & ils partirent une nuit sans dire adieu à personne. Ils prirent leur route au Sud-est pour Madrespatan où ils vouloient aller, & il est aisé de s'imaginer qu'étant sans argent, & ne sçachant que quelques mots de la langue du pais, ils souffrirent beaucoup dans leur voiage. Ils ne vécurent que des aumônes que l'on leur fit, & souvent quand ils arrivoient dans des villages, quelques-uns de ces Idolâtres fuyoient de peur, parce que dans ces montagnes ils n'ont pas accoutumé de voir des gens blancs; d'autres aussi moins timides venoient auprès d'eux & leur donnoient à boire & à manger, & il s'en trouva de plus familiers qui les menerent dans le voisinage pour leur faire voir leurs parens & leurs amis. Quand ils eurent passé les montagnes, & qu'ils commencerent à entrer dans la plaine, ils marcherent dans les bois deux journées & demi sans trouver personne, & crurent bien alors qu'il falloit mourir. Pour surcroît de misere ils furent attaquez dans ces bois d'une si prodigieuse quantité de sang-suës dont ils sont remplis, qu'il falloit de nécessité qu'ils allassent toujours courant pour leur donner moins de temps de s'attacher à leurs jambes & à leurs

216 VOYAGES DES INDES,
cuiffes, où il s'en amaffoit quelquefois des pelotons plus gros que le poing. Ainfi ils n'ofioient fe reposer en aucun lieu que lors qu'ils trouvoient quelque ruiſſeau, & ſe plongeant dans l'eau ils levoient ces ſang-ſuës qui s'étoient attachées à leur corps, d'où il ſortoit de tous côtez beaucoup de ſang, ce qui les rendoit foibles & languiffans; joint que comme j'ai dit, ils ne trouvoient perſonne pour leur donner à manger. Les ſang-ſuës de ce païs-là ſont fort petites & déliées, & ne vont point dans l'eau, mais elles demeurent dans les herbages. Ces pauvres gens ayant marché dans les bois le premier jour juſques à deux ou trois heures de nuit, ils trouverent une petite riviere, qui laiſſoit au milieu un petit endroit à ſec où ils furent ſe reposer juſqu'au jour, n'ayant point à craindre les ſang-ſuës en ce lieu-là, parce qu'il étoit tout entouré d'eau. Le lendemain ils pourſuivirent leur chemin avec la même perſecution des ſang-ſuës, & ils ſe reposerent ſur le ſoir auprès d'un arbre, où ils trouverent une eſpece d'eſtrade faite de bois, & élevée de quatre ou cinq pieds de terre, ce que quelqu'un ſans doute avoit fait pour ſe preſerver de l'attaque des ſang-ſuës. Cette eſtrade leur ſervit de gîte pour cette ſeconde nuit, & le jour venu s'étant remis en chemin, ils arriverent enfin ſur le midi à une Pagode où il y avoit pluſieurs Bramins ou Prêtres Banianes, qui aiant pitié de les voir en ſi miſerable état, & ayant ſçû d'eux qu'ils n'avoient rien trouvé à manger depuis trois jours, leur donnerent du ris; du fruit & des herbages apprêtez avec du beure; mais ils leur donnoient tout cela de loin, leur faiſant ſigne de ne les pas approcher, comme

nous usons en Europe envers les pestiferez, à qui l'on jette l'aumône sur un mouchoir étendu sur le chemin dont ils se tiennent un peu écartez. Comme ils avoient été près de trois jours sans manger, ils prirent à la fois tant de nourriture qu'ils en eurent tous la fièvre le lendemain, de sorte que pour en guerir il fallut après jeûner, la diete étant aux Indes le plus souverain remede pour toutes sortes de maux. Après qu'ils eurent mangé ils voulurent poursuivre leur chemin; mais les Bramins leur firent entendre que les bois étoient encore bien longs, & que les sang-suës leur pourroient ôter la vie s'ils ne trouvoient quelques endroits pour se mettre à couvert de ses insectes; qu'il falloit qu'ils demeurassent-là toute la nuit, & que le lendemain ils partiroient de bonne-heure, ce qu'ils firent, suivant le conseil qu'on leur donnoit. Cette nuit-là il tomba une grosse pluye, & un de ces Prêtres Baniens fit signe à ces pauvres soldats de le suivre à son logis. Y étant arrivez il les fit entrer dans un trou qui étoit sous la maison, laquelle il les pria de ne point toucher, & leur ayant apporté à manger ils ne voulurent rien mettre dans leur estomac, pour ne pas donner davantage de prise à la fièvre dont ils étoient attaquez. Quand il fut tout-à-fait nuit ces pauvres gens sortirent de leur trou, & furent sur la terrasse du logis pour dormir plus à leur aise. Pour n'être pas surpris ils ne manquerent pas dès la pointe du jour de retourner à leur trou, & le Bramin, maître du logis, les mena encore à la Pagode, où il leur fit donner à manger. Il leur fit aussi froter les jambes d'une certaine herbe dont les sang-suës ne peuvent souffrir l'odeur, & leur don-

na à chacun un linge où il y avoit de la chaux de la grosseur d'un œuf, leur disant que quand les sang-suës s'attacheroient à leurs jambes, ils n'avoient qu'à les toucher de ce linge & qu'elles tomberoient aussi-tôt. On a éprouvé que le sel & le feu, font le même effet, & les gens du pais passant dans les lieux où ils seavent qu'il y a des sang-suës, ont toujours une méche allumée en main. Les soldats avec le preservatif qui leur fut donné, marcherent plus à leur aise, & ne furent plus tourmentez des sang-suës comme auparavant. Ils entrerent dans la pleine sur les quatre heures après midi, & furent se rendre auprès d'une forteresse qui appartient aux Baniannes, qui leur donnerent des legumes à manger & du petit lait à boire; car ils ne boivent guere d'eau en ce pais-là, parce qu'elle est très-mal saine. Ils leur montrerent le mieux qu'il leur fut possible le chemin de Madrespatan, dont ils s'étoient écartez en tirant trop vers le Sud. En tirant plus à l'Est ils abregéoient leur chemin, & avoient à traverser un pais de montagnes, habité par des Chrétiens de S. Jean, de la religion desquels j'ai parlé dans mes relations de Perse, en faisant la description de Balsara. En l'année 1643. ces Chrétiens, tant ceux de ces montagnes, que ceux de Balsara, envoyèrent des députez au Vice-Roi de Goa pour obtenir de lui la liberté d'aller habiter dans l'Isle de Ceilan, d'où ils se faisoient forts de chasser ceux du pais; mais le Vice-Roi ne leur promettant de leur accorder ce qu'ils demandoient qu'à condition qu'ils se fissent Catholiques, & eux n'y voulant pas consentir, l'affaire qu'ils avoient proposée n'eut point de suite. On avoit envoyé de Goa à ces

Chrétiens^s

Chrêtiens un Pere Jesuite pour travailler à leur conversion; mais comme il n'y faisoit aucun progresz, il aima mieux employer ses soins à celle des Idolâtres, dont il apprit la langue si parfaitement qu'il la parloit comme s'il eut été né dans le país. De temps en temps il en convertissoit quelques-uns qu'il envoyoit à Goa, ce qu'il n'avoit jamais pû faire parmi les Chrêtiens de Saint Jean; qui sont tout-à-fait opiniâtres dans leurs sentimens; & ayant passé près de quarante ans avec ces Idolâtres, qui ne veulent pas que l'on touche ni leurs personnes ni leurs maisons, il est aisé de juger qu'il a beaucoup souffert pendant ce temps-là, & qu'il n'y a guere de vie plus austere que fut la sienne; car il lui falut vivre à la maniere de ces Idolâtres qui ne mangent aucune chose qui ait eu vie, & comme il alloit d'un lieu à l'autre, la nourriture de ces país-là ne pouvoit pas lui donner les forces necessaires pour les fatigues qu'il lui falloit essuyer.

Rachepot & ses compagnons eurent le bonheur de rencontrer un soir sur leur route ce Pere Jesuite, qui de son côté fut bien aisé de les voir, & leur ayant demandé d'où ils venoient, ils lui racontèrent tout ce qui s'étoit passé au siege de Cochin, le cruel traitement qu'ils avoient reçu des Hollandois, & les tristes aventures de leur voïage. Le Pere leur conseilla de retourner à Goa, où ils pourroient trouver commodité pour retourner en Europe, en prenant service sur les vaisseaux Portugais; mais voyant qu'ils avoient resolu d'aller à Madrespatan, il leur mit le chemin par écrit, ne leur pouvant marquer leurs journées depuis *Guinchy*, pe-

tite ville habitée par des Mahometans, que par des méchans hameaux qui se trouvent sur cette route. Le lendemain à leur départ il les exhorta à prendre courage, & leur donna vingt-quatre mesures de ris, ce qui leur pouvoit suffire pour cinq ou six jours. Etans arrivez à Guinchi, qui n'est qu'à deux ou trois journées du lieu où ils quitterent le Pere Jesuite, ils y trouverent quatre Portugais, qui s'étoient sauvez de Cochinchin quand on voulut faire la capitulation pour rendre la ville aux Hollandois. Ces quatre malheureux qui s'étoient faits renégats sollicitèrent les nouveaux venus de prendre parti parmi ces Mahometans, qui leur demanderent s'ils vouloient les servir, leur offrant à chacun trois pagodes tous les mois. Dans l'extrême misere où ils étoient, la nécessité les auroit contrains d'accepter cet offre, si on ne leur eut parlé en même temps de se faire circonciure & de renier leur foi; & de peur qu'on ne les retint malgré eux en ce lieu-là ils en partirent sans bruit, & poursuivirent courageusement leur voyage jusques à Madrespatan, qui est à dix journées de Guinchi. Ils souffrirent encore beaucoup durant un si long chemin, ne vivant que des aumônes qu'on leur faisoit, & ne pouvant guere se faire entendre que par signes. Ils furent charitablement reçûs à Madrespatan des reverends Peres Ephraïm & Zenon Capucins François, & comme ils avoient le corps tout noir & brûlé du Soleil, après cinq ou six jours de repos toute la peau leur tomba; dont ils souffrirent beaucoup. Les Anglois eurent la charité de leur offrir passage sur un de leurs vaisseaux qui retournoit en Europe; mais Rachepot laiss-

sa partir ses compagnons , & voulut revenir par terre après s'être reposé près de deux mois à Madrespatan. Pendant ce temps-là les Peres Capucins trouvetent moyen de lui faire gagner plus de cent écus avec trois paires d'habits & le linge qui lui étoit nécessaire , par de petits anneaux de crin de cheval qu'il sçavoit faire proprement. Il y mettoit des devises & des chiffres , & ces anneaux plurent si fort aux Mestices Portugaises qui ne voyent pas-là de fort grandes raretez , que quelques-unes lui donnerent pour chaque anneau un ducat d'or.

Rachepot ayant amassé l'argent que j'ai dit , se rendit par terre de Madrespatan à Surate , de Surate à Agra , & d'Agra à Dehly , où j'arrivai quelque temps après à mon dernier voyage des Indes. Comme je le vis en nécessité je le pris à mon service , & lui prêtai même quelque argent à mon départ , qui ne m'a jamais été rendu. C'est de lui que j'ai sçû tout le détail du voyage que je viens de raconter ; mais j'ai aussi connu quinze ou vingt autres personnes qui ont pris la même route pour se rendre de Goa à Cochin , & de Cochin à Madrespatan. Elle est assez courte , & il n'y manque pas de vivres ni de bonnes eaux ; mais il y a d'ailleurs , comme j'ai dit , plusieurs incommoditez qui font qu'elle est très-peu fréquentée. La persécution presque inévitable des sang-sués est une des plus grandes. La superstition des Banianes à ne pas souffrir qu'on touche ni leurs personnes , ni leurs maisons , en est une très-fâcheuse ; & même si on prenoit de l'eau dans leurs étangs , ils les romproient aussi-tôt & ne s'en serviroient plus : ce qui fait qu'il y a toujours quelques-uns de leurs Prêtres qui les gardent.

CHAPITRE XVII.

Route par mer d'Ormuz à Masulipatan.

JE partis de Gomron pour Masulipatan l'onzième de Mai 1652. & m'embarquai sur un grand vaisseau du Roi de Golconda, qui vient tous les ans en Perse chargé de toiles fines, & de chites ou toiles peintes, dont les fleurs sont au pinceau, ce qui les rend plus belles & plus cheres que lors qu'on les fait au moule. La Compagnie Holandoise a accoûtumé de donner aux vaisseaux qui appartiennent aux Rois ou aux Princes des Indes un Pilote & un Soupilote, & deux ou trois canoniers, ni les Indiens ni les Persans n'étant guere sçavans dans la navigation. Sur le vaisseau où je m'embarquai il y avoit de plus six matelots Hollandois, & cent matelots ou environ du país. Nous sortimes du Golfe Persique avec un vent doux & favorable; mais nous ne fismes gueres de chemin sans trouver une mer rude, & des vents de Sud-ouïest si violens, quoique bons pour nôtre route, qu'il nous fut impossible de porter plus d'une petite voile. Le lendemain & les jours suivans le vent se rendit plus furieux & la mer plus agitée, de sorte qu'étant au seizième degré, qui est la hauteur de Goa, & les pluyes, les tonnerres & les éclairs rendant l'orage plus grand, nous ne pumes porter d'autre voile que la Simiane à moitié déployée, allant toujourns en tempête durant plusieurs jours. Nous passames les Isles maldives sans les pouvoir reconnoître, & nôtre vaisseau faisoit beaucoup

d'eau ; car il avoit demeuré près de cinq mois à la rade de Gomron pendant les grandes chaleurs , & si l'on n'a bien soin alors d'arrouser les ais qui sont hors de l'eau , ils s'entr'ouvrent , ce qui est cause que le vaisseau fait beaucoup d'eau quand il est chargé. Les Hollandois ne manquent pas de jeter de l'eau soit & matin tout au tour des leurs pour les conserver, vû que sans cette précaution on court risque de se perdre dans une tempête. Nous avions dans nôtre vaisseau cinquante-cinq chevaux que le Roi de Perse envoyoit en présent au Roi de Golconda , & environ cent marchands tant Persans qu'Armeniens , qui passaient aux Indes pour leur negoce. Tout un jour & une nuit il se leva un vent de traverse si impetueux, que nôtre vaisseau faisoit eau de tous côtez, & le pis étoit que nos pompes ne valaient rien. Par bonheur il se trouva un Marchand qui avoit deux balles de peaux de vaches, que nous appellons cuirs de Russie , lesquelles il portoit aux Indes , où l'on se sert fort de ces peaux-là qui sont fraîches, pour couvrir de petits lits de repos où l'on se jette le jour pour dormir une heure ou deux. Il se trouva aussi dans le vaisseau quatre ou cinq Cordonniers ou Selliers qui s'entendoient à coudre ces peaux , & ils rendirent un grand service à tous ceux du vaisseau & à eux-mêmes ; car nous étions en danger. Ils firent de grands seaux, dans chacun desquels il entroit quatre de ces peaux, & on fit ensuite cinq grands trous en divers endroits du tillac en bas où une partie des gens du vaisseau emplissoient les seaux qu'on devoit par ces trous. Ils tenoient environ une pipe d'eau , & pour les tirer on avoit ten-

du un gros cable depuis le grand mast jusqu'au mast de prouë, où l'on avoit attaché autant de poulies qu'il y avoit de seaux. On avoit ordonné à chaque seau un nombre suffisant de personnes pour le tirer, & ainsi en moins d'une heure ou d'une heure & demie nous tirâmes toute l'eau hors du vaisseau. Ce même jour-là que l'orage fut si fort il arriva une chose étrange. Il tomba trois coups de tonnerre sur nôtre vaisseau. Le premier fut sur l'arbre de la prouë qu'il perça du haut en bas, sortant du mast à fleur du tillac, & courant le long du vaisseau où il tua trois hommes. Le second coup tomba deux heures après, & tua encore deux hommes sur le tillac, courant de la prouë à la poupe. Le troisieme suivit d'assez près, le Pilote, le Soupilote & moi étans ensemble proche du grand mast, & le cuisinier venant demander au Pilote s'il vouloit que l'on servît le soupé, le coup de tonnerre fit à ce cuisinier un petit trou au bas du ventre, & lui brûla tout le poil; comme lorsque l'on nettoye un cochon, sans lui faire d'autre mal; mais il est vrai que quand on vouloit l'oindre avec de l'huile de cocos sur ce petit trou, il jettoit de hauts cris & sentoît une poignante douleur.

Le 24. de Juin nous apperçumes terre le matin, & en étant assez proche nous reconûmes que nous étions devant *Ponte de Galle*, la premiere ville de l'Isle de Ceylan, que les Hollandois prirent sur les Portugais. Depuis ce lieu-là jusqu'à la rade de Masulipatan nous eûmes assez beaux temps, & nous y arrivâmes le deux de Juillet une heure ou deux après le soleil levé. Nôtre Pilote alla aussitôt en terre pour saluer le Commandeur

Hollandois, & lui ayant dit que j'étois dans le vaisseau avec le Sieur Loüis du Jardin de qui j'ai parlé dans mes relations de la Perse, il nous envoya deux chevaux au lieu où l'on débarque pour l'aller trouver; car delà jusques à la loge des Hollandois il y a une grande demie-lieuë. Le Commandeur & les Marchands Hollandois nous reçurent fort civilement, & nous ayant fait préparer deux chambres nous presserent fort de demeurer auprès d'eux, ce que nous acceptâmes seulement pour cette premiere nuit. Le lendemain nous fûmes loger chez le Sieur Hercules Suedois de nation qui étoit au service de la Compagnie Hollandoise, & qui étant marié avoit dans la ville une maison en particulier. Pour n'avoir point d'embarras nous nous mêmes en pension chez lui, & le Commandeur Hollandois nous envoyoit souvent prier d'aller manger à sa loge, où il eût bien voulu que nous eussions demeuré. Nous fûmes deux ou trois fois nous divertir avec lui à un beau jardin que les Hollandois ont à une demie-lieuë de la ville, & trois d'entr'eux étant mariez leurs femmes étoient ordinairement de nos recreations. Nous les regalâmes à nôtre tour de plusieurs sortes de beaux fruits & de bon vin que nous avions apporté de Perse, & Monsieur du Jardin qui dansoit bien & jouïoit du lut, tâchoit en son particulier de leur donner quelque divertissement. Les Anglois étoient aussi de nos petites parties, & ils nous traiterent deux ou trois fois le plus agréablement qu'ils pûrent, aiant toujours après le repas des baladines dont on ne manque pas en ce pais-là.

Le 18. & le 19. Juin nous nous achetâmes un Pallekis, trois chevaux & six bœufs

224 VOYAGES DES INDES,
pour nous porter avec nos valets & nôtre ba-
gage. Nous avions deſſein d'aller droit à Gol-
conda trouver le Roi pour lui vendre une par-
tie de perles en poire dont la moindre étoit
de 34. carats , & la plus groſſe de 35. & quel-
ques autres joyaux , dont la plus grande par-
tie étoit d'emeraudes. Mais les Hollandois
nous ayant avertis que nous ferions un vo-
yage inutile , & que le Roi n'achetoit rien
de rare ni de haut prix , que Mirgimola qui
commandoit ſon armée & étoit le premier
Miniftre de ſa Cour , ne l'eût vû aupara-
vant ; comme il étoit au ſiege de Gandicot
dans la Province de Carnatica , nous nous
réſolûmes de l'aller trouver , & voici la rou-
te que nous tinmes dans ce voyage.

CHAPITRE XVIII.

*Route de Maſulipatan à Gandicot Ville & Forte-
reſſe de la Province de Carnatica , & ce que
l'Auteur fit avec Mirgimola qui commandoit
l'armée du Roi de Golconda , où il eſt parlé
amplement des Eleſans.*

NOus partîmes de Maſulipatan le ving-
tième de Juin ſur les cinq heures du ſoir ,
& ne fûmes coucher qu'au jardin des Hollan-
dois , qui n'eſt comme j'ai dit , qu'à une de-
mie-lieuë de la Ville. Les Principaux d'en-
tre eux nous vinrent accompagner , & nous
nous divertîmes aſſez bien une bonne par-
tie de la nuit.

Le lendemain 21. après avoir pris congé
des Hollandois nous fîmes trois lieuës , &
fûmes coucher à un village appellé *Nilmol.*

Le 22. nous fîmes ſix lieuës juſques à

Vouloir autre village, & avant que d'y arriver on passe une riviere sur un radeau.

Le 23. après une marche de six heures nous fûmes au gîte à *Patemet* qui n'est qu'un méchant village, & à cause des pluyes nous fûmes contraints d'y demeurer le 24. le 25. & le 26.

Le 27. nous arrivâmes à un gros bourg appellé *Bezouart*, n'ayant pû faire ce jour-là qu'une lieue & demie à cause des grandes eaux dont tous les chemins étoient remplis. Il falut s'y arrêter jusques au 31. car les pluyes avoient tellement grossi la riviere que nous avions à passer que la barque ne pouvoit tenir bon contre la rapidité de l'eau, & ils n'ont pas l'invention de tendre des cordes au travers de la riviere. Outre qu'il falut du temps pour laisser passer les chevaux que le Roi de Perse envoyoit au Roi de Golconda, & qui étoient réduits à cinquante, parce que cinq étoient morts en mer.

On les menoit à *Mirgimola* qui étoit le Nabab ou Grand-Vizir, parce que tout ce qu'il n'a pas vû ou qui ne lui a pas agréé, ne se montre pas au Roi, qui n'achete rien & ne reçoit point de present que par l'avis de ce premier Ministre, qui doit par conséquent en avoir la premiere vûë, & c'est comme j'ai dit, la raison qui nous obligea d'aller trouver le Nabab à *Gandicot*.

Pendant le séjour que nous fîmes à *Bezouart* nous allâmes voir plusieurs Pagodes dont ce país est rempli, & il y en a plus grande quantité qu'en tout autre endroit des Indes; parce que hors les Gouverneurs des lieux & quelques-uns de leurs domestiques qui sont Mahometans, tous les peuples sont Idolâtres. La Pagode du bourg de *Be-*

zouart est fort grande, & n'est point fermée de murailles. On y voit cinquante-deux colonnes de vingt pieds de haut ou environ, qui soutiennent un plancher tout plat de grandes pierres de taille. Elles sont ornées de plusieurs figures de relief, qui représentent des démons affreux & quantité d'animaux. Il y a de ces figures de démons qui ont quatre cornes, d'autres avec plusieurs jambes & plusieurs queue, d'autres qui tirent la langue, & d'autres en d'autres postures plus ridicules. Il y a de pareilles figures taillées dans les pierres du plancher, & dans l'entre-deux des colonnes des statues de leurs Dieux élevées chacune sur un pied d'étaï. La Pagode est au milieu d'une grande court plus longue que large, & la court est entourée de murailles qui sont enrichies dedans & dehors de mêmes figures que la Pagode. Une galerie soutenue de soixante & six piliers, comme une forme de cloître regne en dedans tout autour de la muraille. On entre dans cette court par un grand portail; au dessus duquel il y a deux grandes niches l'une sur l'autre, dont la première est soutenue de douze piliers, & la seconde de huit. Au bas des colonnes de la Pagode on voit de vieux caracteres Indiens; que les Prêtres de ces Idolâtres ont bien de la peine à déchiffrer.

Nous fûmes voir une autre Pagode bâtie sur une hauteur, & l'on y monte par un escalier de 193. marches chacune d'un pied de haut. La Pagode est quarrée avec un dôme au dessus, & il y a des figures de relief autour de la muraille, de même qu'à la Pagode de Bezouart. On voit au milieu une Idole assise à la mode du pais, les jambes croisées, & dans

cette posture elle a environ quatre pieds de haut. Sa tête est couverte d'une triple couronne d'où sortent quatre cornes, & elle a un visage d'homme tourné vers l'Orient. Les Pelerins qui vont en devotion à ces Pagodes en y entrant, joignent les mains & les portent contre le front, puis ils vont vers l'Idole en les branlant & repetant plusieurs fois, *Ram, Ram*, c'est à dire, *Dieu, Dieu*. Quand ils en sont proche ils sonnent par trois fois une cloche qui est suspenduë à l'Idole même, dont ils ont auparavant barboüillé en divers endroits la face & le corps de quelques peintures. Quelques-uns apportent des fioles d'huile dont ils oignent l'Idole, & ils lui font offrande de sucre, d'huile & d'autres choses propres à manger, les plus riches y ajoutant de l'argent. Il y a soixante Prêtres qui servent cete Pagode, & qui vivent avec leurs femmes & leurs enfans des offrandes que l'on apporte à l'Idole. Mais afin que les Pelerins croient que leur Dieu les prend, les Prêtres les laissent deux jours devant la statuë, & le troisieme ils s'en accommodent vers le soir. Quand un Pelerin va à la Pagode pour être gueri de quelque mal, il apporte selon son moyen en or, ou en argent, ou en cuivre, la figure du membre dont il est incommodé, de laquelle il fait present à son Dieu, puis il se met à chanter, ce que tous les autres pratiquent aussi après leurs offrandes. Devant la porte de la Pagode il y a un toit plat soutenu de seize piliers, & vis-à-vis on en voit un autre soutenu de quatre où l'on fait la cuisine pour les Prêtres de la Pagode. Du côté du midi on a taillé dans la montagne une grande plate-forme où l'on est à l'ombre sous quantité de beaux arbres,

& l'on y voit aussi un fort beau puits. Les Pelerins y viennent de bien loin, & s'il y en a des pauvres les Prêtres les nourrissent des aumônes qu'ils reçoivent des riches qui vont-là en devotion. La grande Fête de cette Pagode est au mois d'Octobre, auquel temps il s'y fait un grand concours de peuples de tous les côtez. Lorsque nous y fûmes il y avoit une femme, qui depuis trois jours étoit dans le temple sans en sortir, demandant de temps en temps à l'Idole, puisqu'elle avoit perdu son mari ce qu'elle feroit pour élever ses enfans & pour les nourrir. M'étant informé d'un de ces Prêtres pourquoi cette femme n'avoit pas de réponse & si elle en auroit; il me dit qu'il falloit qu'elle attendit la volonté de leur Dieu, & qu'il lui répondroit alors sur ce qu'elle lui demandoit. Je me doutai aussi-tôt de quelque fourberie, & pour la découvrir je me résolus d'entrer dans la Pagode, d'autant plus que tous les Prêtres étoient absens étant allez manger, n'y en ayant qu'un devant la porte, dont je me défis en le priant de m'aller querir de l'eau à une fontaine qui étoit à deux ou trois portées de mousquet de ce lieu-là. Pendant ce temps-là j'entrai dans le temple, où cette femme qui m'entrevit redoubla ses cris; car comme il n'entroit point de jour dans la Pagode que par la porte il y faisoit fort obscur. Je fus comme à tâtons voir ce qui se passoit derrière la statuë, où je découvris qu'il y avoit un trou par où un homme pouvoit entrer, & où sans doute le Prêtre se cachoit & faisoit parler l'Idole par sa bouche. Je ne pus faire si vite, que le Prêtre que j'avois prié de m'aller querir de l'eau étant de retour, ne me trouvât encore dans la Pago-

de; & il m'accabla d'injures de ce que je profanois, disoit-il, son temple; mais nous devinmes bien-tôt amis par le moyen de deux roupies que je lui mis dans la main, & il me presenta en même-temps le Betlé.

Le 31. nous partîmes de Bezouart & passâmes la riviere, qui est la même qui se va rendre à la mine de Gani ou de Coulour. Elle avoit alors près de demie-lieuë de large, à cause des grandes pluyes qui avoient continué durant huit ou neuf jours. Après avoir fait trois lieuës au delà de la riviere, nous trouvâmes une grande Pagode bâtie sur une plate-forme où l'on monte par quinze ou vingt marches. On y voit la figure d'une vache d'un marbre fort noir, & quantité d'Idoles de quatre à cinq pieds de haut qui sont toutes difformes, l'une ayant plusieurs têtes, l'autre plusieurs bras & plusieurs jambes, l'autre plusieurs cornes, & les plus hideuses sont les plus adorées & reçoivent le plus d'offrande. A un quart de lieuë de cette Pagode il y a un gros village. Ce jour-la nous marchâmes encore trois lieuës & vinmes coucher à un autre village appelé *Kah-Kali*, proche duquel il y a une petite Pagode où l'on voit cinq ou six Idoles de marbre assez bien faites.

Le premier jour d'Aoust après une marche de sept heures nous arrivâmes à *Coindvir*, grande ville, avec un double fossé à fond de cuve, tout revêtu de pierre de taille. On s'y rend par un chemin qui est fermé des deux côtez de fortes murailles, où d'espace en espace on voit quelques tours rondes qui sont de peu de défense. Cette ville touche au Levant une montagne qui a environ une lieuë de tour, & qui est entourée par le haut de

230 VOYAGES DES INDES,
fortes murailles. De cent cinquante en cent cinquante pas ou environ il y a comme une demi-lune, & dans l'enclos des murailles trois forteresses qu'on negligé d'entretenir.

Le 2. nous ne fîmes que six lieuës & vinmes au gîte à un village appellé *Copenour*.

Le 3. après avoir fait huit lieuës nous vinmes à *Adanquige*, assez bon village, où il y a une fort grande Pagode, avec quantité de chambres qui étoient faites pour les Prêtres des Banianes; mais aujourd'hui tout est ruiné. Il reste encore dans la Pagode quelques Idoles, mais toutes estropiées, & ces pauvres gens ne laissent pas de les adorer.

Le 4. nous fîmes huit lieuës & vinmes coucher au village de *Nodrespar*. A demie lieuë au deça il y a une grande riviere; mais pour lors il y avoit peu d'eau, les pluyes n'étant pas encore venuës.

Le 5. après huit heures de chemin nous vinmes coucher au village de *Gondecour*.

Le 6. nous marchâmes sept heures & fûmes au gîte à un autre village appellé *Dakijé*.

Le 7. après avoir fait trois lieuës nous trouvâmes une ville appellée *Nelour* où il y a quantité de Pagodes, & ayant passé une grande riviere un quart de lieuë plus loin, nous fîmes encore six lieuës & vinmes à un village nommé *Gandaron*.

Le 8. après une marche de huit heures, nous couchâmes à *Serepeté* qui n'est qu'un petit village.

Le 9. nous fîmes neuf lieuës & vinmes coucher à un assez bon village appellé *Ponter*.

Le 10. nous marchâmes onze heures & prîmes nôtre gîte à *Senegond* autre bon village.

Le 11. nous ne vinmes qu'à *Palicat* qui n'est

qu'à quatre lieuës de Senegond ; & de ces quatre lieuës nous en marchâmes plus d'une dans la mer , nos chevaux en plusieurs endroits ayant de l'eau presque jusques à la selle. Il y a bien un autre chemin , mais il est plus long de deux ou trois lieuës. *Palicat* est un Fort qui appartient aux Hollandois qui habitent le long de la côte de Coromandel , & c'est où ils tiennent leur Comptoir ; & où demeure le Chef de tous ceux qui sont dans les terres du Roi de Golconda. Il y a ordinairement deux cens soldats ou environ en garnison dans ce Fort , outre plusieurs Marchands qui s'y tiennent pour le négoce , & autres gens qui après avoir servi la Compagnie tout le temps qu'ils y étoient obligez , se sont retirez en ce lieu-là. Il y demeure aussi quelques gens du pais qui s'y sont peu à peu habitez , de sorte que *Palicat* est aujourd'hui comme une petite Ville. Entre la Ville & le Fort on a laissé une grande place , afin que le Fort ne puisse être incommodé de la Ville. Les bastions sont garnis de bonnes pieces de canon , & la mer vient battre au pied ; mais il n'y a point de port ; ce n'est qu'une plage. Nous séjournâmes dans la Ville jusqu'au lendemain au soir , & le Gouverneur ne souffrit point que nous mengeassions ailleurs qu'à sa table. C'étoit alors le Sieur Pitre Allemand de nation de la Ville de Breme. Nous en reçûmes toute sorte de civilité , & il nous fit faire par trois fois le tour du fort sur les murailles où l'on pouvoit aisément se promener. La maniere dont les habitans de *Palicat* vont prendre l'eau qu'ils boivent a quelque chose de remarquable. Quand la mer est retirée ils vont sur la grève le plus

232 VOYAGES DES INDÉS,
proche de la mer qu'ils peuvent, & ils
font-là des trous où ils trouvent de l'eau
douce qui est excellente.

Le 12. au soleil couchant nous partîmes
de Palicat, & le lendemain sur les dix heu-
res du matin nous arrivâmes à Madrespa-
tan, autrement appellé le Fort saint Geor-
ge, qui appartient aux Anglois, & dont j'ai
parlé ailleurs, n'ayant fait ce jour-là que
sept ou huit lieuës. Nous fûmes loger au
Convent des Capucins, où étoient alors
le Pere Ephraïm de Nevers, & le Reve-
rend Pere Zenon de Bauge, dont j'ai aussi
parlé aux chapitres précédens.

Le 14. nous fûmes au Fort rendre visite
au Président des Anglois, & nous dinâmes
avec lui.

Le 15. Monsieur du Jardin & moi parti-
mes le matin pour aller à Saint-Thomé, qui
n'est, comme j'ai dit, qu'à une bonne de-
mie-lieuë de Madrespatan. Nous fûmes
voir d'abord le Gouverneur qui nous re-
çût avec beaucoup de civilité & nous retint
à manger. L'aprèsdinée fut employée à al-
ler voir l'Eglise des Peres Augustins & cel-
le des Peres Jesuites, dans la premiere
desquelles il y a un fer de lance qu'on tient
être celui avec lequel saint Thomas fut mar-
tirisé, & nous fûmes aussi rendre visite à
quelques Portugais qui nous reçurent très-
bien. Sur le soir nous revînmes à la fraî-
cheur à Madrespatan.

Le 16. le Gouverneur de Saint-Thomé &
les Portugais que nous avions été voir nous
envoyèrent quantité de presens; comme
jambons, langues de bœuf, cervelas, pois-
son, melons d'eau & autres fruits du país.
Ils étoient neuf ou dix hommes à apporter

ces presens, & comme nous étions logez chez les Capucins ils ont toujours crû que Monsieur du Jardin étoit un Evêque, & que ne se voulant pas faire connoître il étoit venu voir le país en habit déguisé. Ce qui les confirmoit dans cette creance, est qu'ils sçavoient que le Gouverneur de Palicat nous avoit fait de grandes civilitez, & que celui de Madrespatan ne nous en faisoit pas moins. De plus de six mois après nôtre départ on ne put leur ôter cette opinion de l'esprit, tant elle y étoit enracinée.

Le 17. & le 18. nous fûmes encore dîner avec le President des Anglois, & nous y passâmes le temps dans tous les divertissemens dont ils se pûrent aviser pour nous délasser le corps & l'esprit des peines & des fatigues que nous avions eûes durant un si penible voyage.

Le 19. nous fûmes visiter quelques Chrétiens du país qui se sont habituez à Madrespatan & sont assez à leur aise. Ils nous reçurent très-bien, & nous apprîmes qu'ils sont fort charitables envers les Reverends Peres Capucins.

Le 20. ces Chrétiens que nous avions été voir nous envoyerent aussi quelques presens de fruits du país.

Le 21. nous fûmes prendre congé du President des Anglois & des principaux de la nation qui nous avoient si bien régalez.

Le 22. au matin nous partîmes de Madrespatan, & après avoir fait six lieuës nous arrivâmes à un gros village apellé *Serravaron*.

Le 23. après avoir fait sept lieuës nous vinmes à *Oudecat*. On marche toute cette journée dans un país plat & un peu sablonneux. D'un côté & d'autre ce ne sont que des bois

234 VOYAGES DES INDÉS,
de *Bambou*, & ce bois est une forme de can-
ne fort haute, quelques-unes égalant en hau-
teur nos plus hautes futayes. Il y en a des
forêts si épaisses qu'il est impossible à un
homme d'y entrer, & l'on y voit une pro-
digieuse quantité de singes. Ceux qui sont
d'un côté du chemin sont si ennemis des
autres qui sont de l'autre côté, qu'il n'y
en a aucun qui ose passer d'un parti à l'au-
tre sans courre risque d'être étranglé à
l'heure même. Etant à Palicat le Gouver-
neur nous dit que lorsque nous passerions
dans ces bois-là, il falloit que nous eussions
le plaisir comme il avoit eu de faire battre
ces singes; & voici la maniere dont il s'y faut
prendre. Dans tout ce país de lieuë en lieuë
le chemin est fermé par des portes & des
barricades où l'on fait bonne garde, & où
l'on s'informe exactement de tous les pas-
sans d'où ils viennent, & où ils vont; de
sorte qu'un voyageur peut sans danger &
en toute sûreté porter son or dans la main.
En tous ces endroits on trouve du ris à
acheter; & ceux qui veulent avoir le di-
vertissement de faire battre les singes, font
mettre cinq ou six corbeilles de ris dans le
chemin éloignées de quarante ou cinquante
pas l'une de l'autre, & auprès de chacune
cinq ou six bâtons de deux pieds de long
& de la grosseur d'un pouce. Les corbeil-
les étant ainsi disposées & découvertes, tout
le monde se retire un peu plus loin, & aus-
si-tôt on voit les singes de côté & d'autre
descendre du haut des *Bambous*, & sortir
du bois pour s'avancer vers les corbeilles
qu'ils voyent pleines de ris. Ils sont près
d'une demie-heure à se montrer les dents
l'un à l'autre avant que d'approcher des

corbeilles, & tantôt ils avancent, tantôt ils reculent, chacun apprehendant de venir au choc. Enfin les femelles qui sont plus hardies que les mâles, particulièrement celles qui ont des petits qu'elles portent entre les bras comme une femme feroit son enfant, s'approchent de la corbeille, & voulant mettre la tête dedans pour manger, aussitôt les mâles de l'autre côté du bois, s'avancent pour les en empêcher & pour les mordre. Ceux du parti contraire s'avancent alors, & les uns & les autres entrant en fureur prennent les bâtons qu'ils trouvent auprès des corbeilles, dont il s'ensuit un rude combat. Les plus foibles étant contraints de ceder, se retirent dans le bois; les uns la tête fendue, les autres estropiez de quelque membre, pendant que ceux qui sont demeurez maîtres du champ de bataille mangent leur faou de ris. Il est vrai que lorsqu'ils commencent à en être bien remplis, ils souffrent que quelques femelles du parti contraire viennent manger avec eux.

Le 24. après avoir fait neuf lieuës par un chemin comme le jour précédent, nous arrivâmes à *Naraveron*.

Le 25. après une marche de huit heures dans un país de même nature, trouvant toujours de deux en deux lieuës des portes avec des gardes, nous arrivâmes le soir à *Gazel*.

Le 26. nous fimes neuf lieuës & vinmes au gîte à *Courua* où l'on ne trouve rien ni pour les hommes, ni pour les montures; soit bœufs, soit chevaux; & il fallut que les nôtres se contentassent d'un peu d'herbe qu'on leur coupa. *Courua* n'est qu'une Pagode assez celebre; y étant arrivez nous

vîmes passer quelques Compagnies de gens de guerre ; les uns avec des demie-piques , les autres avec des arquebuses , & d'autres avec des bâtons , qui alloient joindre un des principaux Capitaines de l'armée de Mirgimola , qui étoit sur une éminence proche de Courua où il avoit fait dresser sa tente. Le lieu est fort agreable & reçoit le frais de quantité d'arbres & de fontaines. Aussi-tôt que nous eûmes scû que ce Capitaine étoit si proche , nous nous mîmes en chemin pour l'aller saluer , & nous le trouvâmes sous sa tente avec plusieurs Seigneurs des principaux du païs & tous Idolâtres. Après que nous l'eûmes salué en lui faisant présent d'un paire de pistolets de poche garnis d'argent , & de deux aunes de drap de Hollande de couleur de feu , il nous demanda pourquoi nous étions venus en ce païs ; & nous lui répondîmes que nous allions trouver Mirgimola Generalissime des armées du Roi de Golconda pour quelques affaires que nous avions avec lui. Sur cette réponse il nous fit bien des caresses , & ayant reconnu qu'il nous prenoit pour Hollandois , nous lui dîmes que nous n'étions pas de leur païs , mais que nous étions François. Ce Capitaine n'ayant aucune connoissance de notre nation , cela fut cause qu'il nous tint assez long-temps à s'informer de notre maniere de gouvernement , & de la grandeur de notre Roi. Pendant qu'il nous entretenoit sur cette matiere on étendit le Sofra , & alors tous les Seigneurs Idolâtres se retirèrent , ne mangeant point de ce que les Mahometans font cuire. Ayant scû de nous que nous n'avions pas le même scrupule , il nous convia à souper , mais nous le remet-

ciâmes, parce qu'il estoit trop tard, & que nous voulions aller rejoindre nos gens. Mais nous ne fûmes pas plûtôt arrivez à nôtre tente, que nous vîmes trois hommes avec chacun un grand plat de pilau sur leur tête que le Capitaine nous envoyoit. Avant que de le quitter il nous avoit fort prié de demeurer-là le lendemain pour avoir le plaisir de la chasse des Elefans; mais comme nous ne voulions point perdre de temps, nous lui fîmes nos excuses, & lui dîmes que nos affaires nous pressoient de partir. Six ou sept jours auparavant ils en avoient pris cinq, dont trois s'étoient échapez, & s'étoient ceux-là qu'ils poursuivoient & qui avoient tué dix ou douze de ces pauvres païsans qui aident à les prendre. Nous nous informâmes de quelle maniere ils font cette chasse; & voici ce que nous en apprîmes alors. Ils font dans les bois de certaines allées, qu'ils creusent & qu'ils couvrent de quelques clayes avec un peu de terre par-dessus. Les chasseurs à force de cris & de bruit de tambours, à quoi ils joignent des lances à feu, poussent l'Elefant dans ces allées, où venant à trouver ces trous, il tombe dedans sans en pouvoir sortir. Alors ils lui jettent des cordes & des chaînes, qu'ils lui font passer dessous le ventre & dont ils leur embarrassent la trompe & les jambes, après quoi avec de certaines machines ils les tirent en haut. Neanmoins des cinq qu'ils avoient pris, trois se sauverent, comme j'ai dit, bien qu'ils eussent encore quelques chaînes & cordes autour de leur corps, & même à leurs jambes. Ces gens-là nous dirent une chose surprenante, & qui est tout-à-fait admirable si on la peut croire.

C'est que ces Elefans ayant été une fois attrapez & étant sortis du piège, si on les fait entrer dans les bois ils sont dans la défiance, & arrachent avec leur trompe une grosse branche d'arbre, dont ils vont sondant par tout avant que d'asseoir le pied s'il n'y a point de trous à leur passage, pour n'être pas attrapez une seconde fois. Ce qui faisoit desespérer aux chasseurs qui nous contoient cette histoire, de pouvoir reprendre aisément les trois Elefans qui leur étoient échapez. Si nous eussions été bien assurez de pouvoir être témoins de cette merveilleuse précaution de l'Elefant, quelques affaires pressées que nous eussions pû avoir, nous aurions volontiers attendu deux ou trois jours. Ce Capitaine qui nous avoit si bien reçûs étoit comme un Brigadier, & il commandoit trois ou quatre mille hommes qui étoient à demie-lieüe aux environs.

Le 27. après avoir marché deux heures, nous passâmes à un gros village, où nous vîmes les deux Elefans qu'on avoit pris. Chacun de ces Elefans sauvages, étoit entre deux Elefans privez, & autour des sauvages il y avoit six hommes tenant des lances à feu, qui parloient à ces animaux, leur présentant à manger, & disant en leur langage; *Pren cela & le mange.* C'étoient de petites botes de foin, des morceaux de sucre noir, & du ris cuit avec de l'eau & force grains de poivre. Quand l'Elefant sauvage ne vouloit pas faire ce qu'on lui commandoit, les hommes ordonnoient aux Elefans privez de le battre, ce qu'ils faisoient aussi-tôt, l'un le frappant sur le front & sur la tête avec sa trompe; & lors qu'il faisoit mine de se re-

vancher contre celui-là, l'autre le frapoit de son côté, de sorte que le pauvre Elefant sauvage ne sçavoit plus ou il en étoit, ce qui lui apprenoit à obeïr.

Puisque je suis entré insensiblement dans l'histoire des Elefans, j'ajouterai ici d'autres remarques que j'ai faites de la nature de ces animaux. Bien que l'Elefant ne touche plus la femelle depuis qu'il est pris, il arrive néanmoins qu'il entre quelquefois comme en chaleur. Un jour que Cha-Gehan étoit à la chasse sur son Elefant avec un de ses fils qui étoit auprès de lui pour l'éventer, l'Elefant entra tellement en chaleur, que celui qui le gouvernoit n'en pouvant plus être maître, déclara au Roi que pour arrêter la fureur de l'Elefant qui pourroit les aller briser entre les arbres, il falloit nécessairement que l'un des trois qui étoient sur l'Elefant y fût exposé, & que de tout son cœur il sacrifieroit sa vie pour le Roi & pour le Prince son fils, priant sa Majesté d'avoir soin de trois enfans qu'il laissoit. Ayant dit cela il se jeta en bas de l'Elefant; aussi-tôt cet animal le prit par sa trompe, & l'ayant écrasé sous ses pieds, il devint doux & traitable comme auparavant. Le Roi pour cette fameuse délivrance donna aux pauvres deux cens mille Roupies, & avança à la Cour chacun des fils de celui qui avoit si genereusement donné sa vie pour le salut de son Prince.

J'ai remarqué encore que bien que la peau de l'Elefant soit fort dure pendant qu'il est en vie, dès qu'il est mort elle devient comme de la glu entre les mains.

Il vient des Elefans de plusieurs lieux de l'Asie; de l'Isle de Ceilan où sont les plus

petits ; mais les plus vaillans de tous, de l'Isle de Sumatra, du Royaume de Cochin, du Royaume de Siam, & des frontiers, du Royaume de Boutam vers la Grande Tatarie. Il en vient aussi de la côte de Melinde à l'Orient de l'Afrique, où il faut qu'il y en ait en très-grande quantité, selon le rapport que m'en a fait à Goa un Capitaine Portugais, qui venoit de ces quartiers-là pour faire quelque plainte au Viceroi contre le Gouverneur de Mozambique. Il me dit que le long de cette côte on voit plusieurs parcs qui ne sont fermez qu'avec des dents d'Elefans, & qu'il y en a qui ont plus d'une lieue de tour. Il m'ajouta que les noirs du país vont à la chasse des Elefans & qu'ils en mangent la chair ; mais qu'ils sont tenus de chaque Elefant qu'ils tuent, de donner une des défences à leur Seigneur. J'ai montré de quelle maniere on prend les Elefans dans les terres du Roi de Golconda ; voici de quelle adresse on se sert dans l'Isle de Ceylan à la chasse de ces animaux. On fait une longue allée fermée de deux côtez, de sorte que quand l'Elefant y est entré il ne puisse s'écarter ni à droite ni à gauche. Cette allée est large au commencement ; mais elle va peu à peu en s'étrecissant jusques au bout, où il n'y a guere que la place qu'il faut à la femelle de l'Elefant qui est en chaleur pour s'y coucher. Bien qu'elle soit apprivoisée, elle est toutefois liée avec des chaînes & de bonnes cordes, & par ses cris elle appelle le mâle qui vient à elle le long de l'allée. Lors qu'elle vient à se faire étroite, des que la bête a passé, des hommes qui sont cachez, ferment cet endroit de l'allée d'une bonne barricade qu'ils ont toute prête, & après qu'elle

qu'elle a encore avancé quelques pas, & qu'elle n'est plus guere loin de la femelle, une autre barricade ferme encore l'allée en cet endroit. C'est alors qu'avec des chaînes & des cordes que l'on jette à l'Elefant on lui embarasse la trompe & les jambes, & qu'on le prend dans le piege sans qu'il le puisse éviter. On en use presque de même aux Royaumes de Siam & de Pegu, & toute la difference qu'il y a est que les païsans montent sur la femelle, & vont chercher le mâle dans les bois. Dès qu'ils l'ont découvert ils attachent la femelle dans un endroit le plus commode qu'ils peuvent trouver, après quoi ils vont tendre des pieges à l'Elefant, qui s'aproche peu à peu aux cris de la femelle qui est en chaleur.

Ceci est particulièrement remarquable de la femelle de l'Elefant, que lors qu'elle entre en chaleur elle ramasse toutes sortes de feüillages & d'herbages, dont elle se fait un lit fort propre avec une maniere de chevet, & élevé de quatre ou cinq pieds de terre; où contre la nature de toutes les autres bêtes elle se couche sur le dos pour attendre le mâle qu'elle appelle par ses cris.

Ceci est encore singulier aux Elefans de l'Isle de Ceilan, qu'il n'y a que le premier mâle que porte la femelle qui ait des defences. On remarque aussi que l'yvoire qui vient des Isles de Ceilan & d'Achen a cela de particulier quand il est travaillé, qu'il ne jaunit point comme celui qui vient de la terre ferme & des Indes Occidentales, ce qui le rend aussi plus estimé & plus cher que l'autre.

Quand les Marchands amènent des Elefans en quelque lieu pour les vendre, il y a du plaisir à les voir passer. Comme il y en a

ordinairement de vieux & de jeunes, quand les premiers ont passé, les enfans courent après les petits qui viennent derriere, en badinant avec eux & leur presentant quelque chose à manger. Tandis que ces jeunes Elefans qui sont encore folâtres s'amusent à prendre ce qu'on leur donne, les enfans sautent dessus, & c'est alors où est le plaisir. Car les jeunes Elefans qui se sont arrêtez à manger voyant que leurs meres qui ont toujours avancé sont un peu loin, veulent doubler le pas, & en badinant de leur trompe, ils jettent par terre les enfans qui sont sur eux sans toutefois leur faire de mal; ce qui ne rebute point cette petite canaille qui ne laisse pas de les suivre encore quelque temps, & de leur presenter à manger comme auparavant.

Au reste nonobstant toutes les recherches que j'ai faites avec assez de soin, je n'ai jamais pû scavoit bien exactement combien de temps l'Elefant peut vivre, & voici toutes les lumieres qu'on peut tirer de ceux qui gouvernent ces animaux. Ils ne scavent vous dire autre chose, sinon que tel Elefant a été entre les mains de leur pere, de leur ayeul & de leur bisayeul, & en supputant le temps que ces gens-là ont vécu, il se trouve quelquefois qu'il monte à six vingts ou cent trente ans.

J'ai appris que la plûpart de ceux qui ont donné des relations des Indes, debitent hardiment que le Grand Mogol entretient trois ou quatre mille Elefans. Etant à Gehanabad, où le Roi fait presentement sa résidence, je me suis informé plusieurs fois de celui qui en a le gouvernement, & qui témoigne beaucoup d'amitié aux Frانس, pour scavoit jusqu'ou va le nombre des Ele-

fans qu'il nourrit pour le service du Roi, & il m'a assuré qu'il n'en avoit que cinq cens, qu'on appelle Elefans de la maison, parce qu'ils ne sont employez qu'à porter les femmes & les tentes avec tout le reste du bagage; & pour la guerre, que quatre-vingt ou quatre-vingt dix au plus. Le plus brave de ces derniers doit être entretenu par le fils aîné du Roi, & on lui ordonne tant pour sa nourriture que pour autres choses nécessaires, cinq cens roupies par mois, qui font 750. livres. Il y en a qui n'en ont que cinquante, d'autres que quarante, d'autres que trente, & d'autres que vingt, mais les Elefans qui ont par mois cent roupies, ou deux cens, ou trois cens, ou quatre cens, ont sous eux des Chevaliers à nourrir qui vivent aussi sur cette paye, & aussi des deux & trois jusques à six jeunes Elefans qui servent pour les éventer durant la grande chaleur du jour. Tous ces Elefans ne restent pas dans la ville, & la plus grande partie sort tous les matins pour la campagne, où ceux qui les gouvernent les menent dans les bocages, où ils mangent quelques branches d'arbres, des cannes de sucre & du millet, dequoi le pauvre païsan est fort incommodé. Ce sont les profits de ceux qui gouvernent ces animaux; parce que plus ils mangent à la campagne, moins ils consomment de vivres dans la ville, ce qui va dans la bourse de ces gens-là.

Ce même jour 27. d'Août nous fimes encore six lieuës, & vinmes coucher à un gros bourg appellé *Ragiapeta*.

Le 28. après avoir fait huit lieuës nous vinmes à *Oudecour*.

Le 29. après une marche de neuf heures nous arrivâmes à *Outeveda*, où il y a une des

grandes Pagodes de toutes les Indes. Elle est toute bâtie de grandes pierres de taille, & il y a trois tours où l'on voit plusieurs figures difformes en relief. Elle est entourée de quantité de petites chambres pour le logement des Prêtres de la Pagode, & à cinq cens pas de là il y a un grand étang sur les bords duquel on voit plusieurs petites Pagodes de huit ou dix pieds en quarré, & dans chacune une Idole en forme de démon, avec un Braméré qui prend garde qu'aucun étranger qui n'est pas de leur loi ne vienne se laver ou prendre de l'eau dans cet étang. Si un étranger veut avoir de l'eau ils en apportent dans des pots de terre, & si par hasard leur pot touche le vase de l'étranger ils cassent le pot. Ils me dirent aussi, comme je l'ai remarqué ailleurs, que si quelque autre que de leur loi se lavoit dans cet étang, il faudroit qu'ils fissent écouler toute l'eau qui s'y trouveroit alors. Pour ce qui est des aumônes ils sont fort charitables; car il ne passe personne qui soit en nécessité & qui leur demande, qu'ils ne lui donnent à manger & à boire de ce qu'ils peuvent avoir. On trouve plusieurs femmes sur ces chemins, dont les unes tiennent toujours du feu prêt pour allumer le tabac aux passans, & même à ceux qui n'ont point de tabac elles leur en donnent une pipe; les autres font cuire du ris avec du *Quichéri*, qui est une graine à peu près comme nôtre chenevi; d'autres enfin font cuire des fèves, parce que l'eau où elles sont cuites ne peut causer de pleuresie à ceux qui ont trop de chaud. Il y a de ces femmes qui font vœu de faire cette charité aux passans sept ou huit ans durant, d'autres plus ou moins selon leur commodité, & elles leur donnent à

boire de cette eau de fèves & de l'eau de ris, & à chacun deux ou trois poignées de ce ris cuit à manger. On voit d'autres femmes sur les grands chemins & dans les prairies derrière les chevaux, les bœufs & les vaches, qui ont fait vœu de ne manger que ce qu'elles trouveroient dans leur fiente qui n'a pas été digéré. Comme il n'y a ni orge ni avoine en ce pais-là on donne au bétail de certains pois gros & cornus, que l'on écrase auparavant entre deux petites meules, & qu'on laisse tremper ensuite une demie-heure; car ils sont fort durs & de fort difficile digestion. On donne de ces pois aux chevaux tous les soirs, & le matin on leur donne environ deux livres de gros sucre noir qui est presque comme de la cire, pétri avec autant de pesant de farine & une livre de beurre, dont les valets d'étable font des pelotes ou petites boules qu'ils leur fourrent dans le gosier, autrement ils ne les mangeroient pas. Après ils leur lavent la bouche qui est toute empâtée, & particulièrement les dents, ce qui leur donne de l'aversion pour cette sorte de nourriture. Le long du jour on donne aux chevaux quelques herbes qu'on va arracher aux champs avec leurs racines qui y tiennent, & on a bien soin de les laver, afin qu'il n'y reste point de terre.

Le 30. nous fîmes huit lieues & vinmes au gîte à *Goulupalé*.

Le 31. après une marche de neuf heures nous nous arrêtâmes à *Gogeron*.

Le premier jour de Septembre nous ne fîmes que six lieues, & nous vinmes au gîte à *Gandicot*. Il n'y avoit que huit jours que le Nabab avoit pris cette ville après trois mois de siege, & il ne l'auroit pas prise sans quel-

246 VOYAGES DES INDES,
ques François qui avoient quitté le service de la Compagnie Hollandoise à cause du mauvais traitement qu'ils en recevoient. Il avoit aussi pour canoniers plusieurs Anglois & Hollandois avec deux ou trois Italiens, ce qui lui fut d'un grand secours pour la prise de la place.

Gardicot est une des fortes villes qui soit dans le Royaume de Carnatica. Elle est bâtie sur la pointe d'une haute montagne, & pour y aller il n'y a qu'un chemin fort fâcheux qui n'est que de vingt ou vingt-cinq piés de large, & en des endroits il n'y en a que sept ou huit, & le Nabab commençoit alors à le faire accommoder. A la droite du chemin qui est pratiqué dans la montagne il y a un précipice effroyable, au bas duquel court une grande riviere. Quand on est sur la montagne on trouve une petite plaine d'un quart de lieuë de large, & d'environ de demie-lieuë de long. Elle est toute semée de ris & de millet, & est arrousee de plusieurs petites sources. Au haut de la plaine qui est au midi & où la Ville est bâtie sur une pointe, il n'y a autour que des précipices, avec deux rivieres qui sont au bas & qui forment cette pointe; de sorte que pour entrer dans la Ville il n'y a qu'une porte du côté de la plaine, & elle se trouve fortifiée en cet endroit-là de trois bonnes murailles de pierres de taille, avec des fosses à fond de cuve revêtus de même pierre, & ainsi durant le siege ceux de la Ville n'avoient à garder qu'une espace de quatre ou cinq cens pas. Ils n'avoient que deux pieces de canon de fer, l'une de douze livres de bale, l'autre de sept à huit; la premiere étoit posée sur la porte, & l'autre sur la pointe d'une espee de bastion. Jusqu'à

ce que le Nabab eut trouvé le moyen de faire monter du canon en haut, il perdit beaucoup de monde par plusieurs sorties que firent les assiegez. Le Raja qui étoit dans la Ville étoit estimé un des meilleurs & plus braves Capitaines qui fut parmi tous les Idolâtres, & le Nabab voyant enfin que cette place ne se pouvoit prendre sans faire monter du canon en haut, fit venir tous les François qui étoient au service du Roi pour canoniers, leur promettant à chacun quatre mois de gage plus que leur paye ordinaire, s'ils pouvoient trouver l'invention de faire monter le canon en haut; en quoi ils eurent le bonheur de réussir. Ils y en firent monter quatre pieces dont ils batirent la place, & ils furent si heureux que de donner dans cette piece de canon qui étoit sur la porte, & qu'ils mirent en état de ne pouvoir plus servir. Comme ils eurent abatu la moitié de la porte de la Ville, les assiegez demanderent à capituler, & ils sortirent à une honnête composition. Le jour que nous arrivâmes toute l'armée étoit campée au bas de la montagne dans une plaine où il y a une fort belle riviere, & le Nabab achevoit de faire revûe de la Cavalerie qui étoit fort leste. Un canonier Anglois & un autre Italien son camarade nous voyant passer, Monsieur du Jardin & moi, jugerent bien que nous étions François, & comme il étoit tard ils nous vinent civilement aborder & nous obligerent d'aller passer la nuit avec eux. Ce fut d'eux que nous apprimes qu'il y avoit dans la ville un canonier François nommé Claude Maille de Bourges, & qu'il étoit occupé à fondre quelques pieces de canon que le Nabab vouloit laisser dans la place.

Le lendemain deuxième du mois nous montâmes à la Ville, & fumes descendre au logis de Maillé, que j'avois connu à Batavie, où il étoit au service des Hollandois servant alors de jardiner au General. Il nous reçût avec bien de la joye, & ayant d'abord averti le Nabab de nôtre arrivée, il ordonna aussi-tôt qu'on nous donnât logis & les vivres nécessaires, tant pour nous que pour nos chevaux & nos bœufs, pendant le séjour que nous voudrions faire à Gandicot.

Le 3. nous fumes voir le Nabab qui avoit fait dresser ses tentes sur le haut de la montagne, à l'endroit où vient aboutir le chemin qui est taillé dans le roc. Il nous fit un bon accueil, nous demandant si nous étions bien logez & si l'on nous avoit donné les vivres qu'il avoit commandé pour nos personnes & pour nos chevaux? Ensuite il s'informa du sujet qui nous amenoit en ce lieu-là, & nous lui dîmes que nous avions quelques marchandises assez rares pour le Roi: mais que nous n'avions pas voulu aller vers sa Majesté avant que de les lui faire voir, sçachant bien qu'il n'achetoit aucune chose de grand prix sans son conseil, & que sans cela même nous croyons lui devoir cette déférence. Le Nabab témoigna que nôtre compliment ne lui avoit pas déplû, & après qu'il nous eut fait présenter le Betlé nous primes congé de lui & rentrâmes dans la Ville. Nous trouvâmes tous les canoniers qui nous attendoient, & nous fumes tous ensemble souper au logis de Maillé, où le Nabab nous envoya deux bouteilles de vin, l'une d'Espagne, l'autre de Schiras, ce qui est une chose rare en ce pais-là. Pour de l'eau de vie on n'en manque pas; car on la fait de ris

& de suere dont il y a abondance dans tous ces quartiers des Indes.

Le 4. nous fûmes revoir le Nabab, & lui portâmes ce que nous souhaitions de vendre au Roi. C'étoient quelques perles en poire, d'un poids, d'une beauté, & d'une grandeur extraordinaire, dont la moindre passoit vingt-quatre carats. Après les avoir bien regardées, & qu'il les eut montrées à quantité de Seigneurs qui étoient auprès de lui, il nous en demanda le prix, lequel ayant scû il nous les rendit, & nous dit en même temps qu'il y penseroit. Il nous fit dîner avec lui & après le repas nous nous retirâmes à la Ville, où nous demeurâmes jusques au dix sans voir le Nabab.

Le 10. au matin il nous envoya querir, & étant assis dans sa tente auprès de lui, on lui apporta cinq petits sacs pleins de diamans, dont chacun en pouvoit bien tenir autant qu'il en peut tenir dans la main. C'étoient toutes pierres laskes; mais fort noires d'eau & fort petites, & qui pour la plus grande partie n'étoient que d'un carat & d'un demi carat, mais d'ailleurs fort nettes. Il y en avoit très-peu qui eussent pu venir jusqu'à deux carats. Le Nabab nous faisant voir toutes ces pierres, nous demanda si cette marchandise pouvoit être de debit en nôtre païs. Nous lui répondîmes qu'on l'y pourroit debiter pourvû que l'eau en fut blanche, parce qu'en Europe nous n'estimions pas les diamans s'ils n'étoient nets & blancs, & que nous ne faisons point d'état de toute autre sorte d'eau. Au commencement qu'il entreprit la conquête de ce Royaume pour le Roi de Golconda, on lui dit qu'il y avoit des mines de diamans, & il

envoya douze mille hommes pour y travailler, qui pendant une année ne trouverent que ce qu'il y avoit dans ces cinq sacs. Le Nabab voyant que l'on n'y trouvoit que des pierres fort brunes d'eau, tirant beaucoup plus sur le noir que sur le blanc, jugea bien que c'étoit perdre sa peine, & faisant défense de plus miner, renvoya tous ces pauvres gens au Labourage. Après que le Nabab eut fait resserrer ces diamans & que nous eûmes diné avec lui, il monta à cheval accompagné de plusieurs Seigneurs, pour aller à la chasse, & nous voulut aussi mener avec lui; mais nous le priâmes de nous excuser, & nous le quittâmes sans qu'il nous eût parlé de nos perles.

L'onzième tous les Canoniers François furent à la tente du Nabab, criant qu'on ne leur avoit pas payé les quatre mois que l'on leur avoit promis, & que si on ne les payoit pas ils iroient prendre parti ailleurs. Sur quoi le Nabab les remit au lendemain.

Le 12. les Canoniers n'ayant pas manqué de se trouver à la tente du Nabab il leur fit payer trois mois, & leur promit qu'à la fin du courant on leur payeroit le quatrième. Ils n'eurent pas plutôt touché cet argent qu'ils se traitèrent l'un l'autre, & les baladines en emportèrent plus de la moitié.

Le 13. le Nabab fut à la Ville pour voir la fonderie que Maillé avoit entreprise par son ordre. Maillé, comme j'ai dit, étoit de Bourges, & s'étoit enrôlé à Amsterdam pour les Indes. Etant arrivé à Batavie le General voyant qu'il étoit adroit & qu'il s'entendoit à bien des choses, le retint à son service particulier pour faire quelques grottes & jets d'eau dans son jardin. Mais Maillé n'étant

pas satisfait de cet emploi ni du rude traitement du General, trouva moyen de se mettre à la suite du Sieur Cheteur qui fut envoyé de Batavie vers le Nabab qui étoit au siege de Gandicot. Cet Envoyé ayant achevé ses affaires avec le Nabab, & Maillé sçachant qu'il devoit partir le lendemain, il mit la main sur l'étui & sur la boîte aux onguens du Chirurgien de l'Ambassadeur, & se cacha durant quelque temps jusqu'à ce que l'Envoyé fut parti, sans qu'il eût pû trouver Maillé quelque recherche qu'il en eût fait faire, ce qui l'obligea de retarder son départ de quelques jours. Dès qu'il sçût que l'Envoyé étoit parti, il se mit au service du Nabab pour Chirurgien; & quelque temps après lui ayant fait sçavoir qu'il étoit bon canonier & fondeur, il entra en cette qualité à son service. Le Nabab ayant donc pris Gandicot, & voulant laisser du canon dans cette place où il étoit très-difficile d'en faire monter, il proposa à Maillé d'en fondre vingt pieces, dix de quarante-huit livres de balle, & dix autres de vingt-quatre, ce que Maillé entreprit. On fit venir pour ce sujet du cuivre de tous côtez, & le Nabab fit ramasser quantité d'Idoles qu'il avoit fait ôter des Pagodes où son armée avoit passé. Il y a dans Gandicot une Pagode qu'on tient pour une des principales des Indes & où il y avoit plusieurs Idoles, dont quelques-unes étoient d'or, les autres d'argent. Entre ces Idoles il y en avoit six de cuivre, dont on en voyoit trois assises sur les talons, & les trois autres étoient d'environ dix pieds de haut. Après que Maillé eut tout préparé pour faire fondre ces métaux & ces Idoles qu'on avoit tirés de divers endroits, il vint à bout de tous

252 VOYAGES DES INDES,
fondre, à la réserve de six grandes Idoles de
la fameuse Pagode de Gandicot. Il lui fut im-
possible de les faire fondre, quelque dépense
que fit le Nabab, & bien qu'il usât de mena-
ces envers les Prêtres de la Pagode qu'il accu-
soit d'avoir ensorcelé ces Idoles. Enfin Mail-
lé ne put jamais venir à bout de faire un ca-
non, l'un venant fendu, l'autre n'étant qu'à
moitié, & ainsi il laissa tout l'ouvrage qu'il
avoit entrepris, & quelque temps après
quitta le service du Nabab.

Le 14. nous fûmes à la tente du Nabab pour
prendre congé de lui, & scavoir ce qu'il nous
vouloit dire sur les marchandises que nous
lui avions montrées. Mais on nous dit qu'il
étoit occupé à examiner quantité de crimi-
nels qu'on lui avoit amenez, & à les faire
punir sur le champ. C'est la coûtume en ce
païs-là de ne garder guere un homme en pri-
son; mais aussi-tôt que le coupable est pris
on l'examine, & on lui prononce sa sentence
qui est executée sans aucun delai. Que si celui
qu'on a saisi se trouve innocent, on le delivre
aussi-tôt, & de quelque nature que soit l'af-
faire elle est promptement vuidee. De plus
on nous assura que malaisement nous pour-
rions voir le Nabab de tout ce jour-là, parce
qu'il devoit descendre dans la plaine pour fai-
re revûe de la plus grande partie de son ar-
mée. Nous ne laissâmes pas pourtant de nous
trouver le soir à l'entrée de sa tente; où étant
descendus de cheval, & Monsieur du Jardin
& moi l'ayant salué, il nous ordonna de le
venir voir le lendemain de bon matin.

Le 15. nous ne manquâmes pas sur les sept
heures du matin d'aller trouver le Nabab, &
aussi-tôt qu'on lui eut dit que nous étions-là,
il nous fit entrer dans sa tente, où il étoit af-

fis avec deux de ses Secretaires auptés de lui. Selon la Coustume du país où l'on va les piés nuds dans les souliers, sans bas de chaussé, à cause que par tout où vous entrez on marche sur des tapis, & que l'on s'assied en ce país-là comme en Turquie & comme font ici nos tailleurs. Le Nabab avoit tous les entre-deux des doigts des piés pleins de lettres, & il en avoit aussi quantité entre les doigts de la main gauche; il en tiroit tantôt de ses piés, tantôt de ses mains, & faisoit faire les réponses par ces deux Secretaires, en faisant aussi lui-même quelques-unes. Après que les Secretaires avoient achevé les lettres il les leur faisoit lire, puis il les prenoit & y apliquoit lui-même son cachet, donnant ensuite les unes à des gens de pié, les autres à des gens de cheval. Car il faut remarquer qu'aux Indes toutes les lettres que les Rois, les Generaux d'armée, & les Gouverneurs de Provinces envoient par des gens de pié, vont bien plus vite que par des gens de cheval. La raison est, que de deux en deux lieuës il y a de petites huttes où demeurent toujours deux ou trois hommes gagez pour courir, & que dès que celui qui porte la lettre est arrivé à une de ces huttes, il la jette aux autres à l'entrée, & un d'entre eux la ramasse & se prend à courir en même temps. Ils tiennent pour mauvais augure de donner les lettres entre les mains du messager, mais il faut la jeter à ses piés & qu'il la ramasse. Ceci est encore à remarquer, que par toutes les Indes la plus grande partie des chemins sont comme des allées d'arbres, & que ceux où il n'y a point d'arbres plantez ont de cinq cens en cinq cens pas de petits monceaux de pierre, que les habitans des plus prochains Villages sont tenus

de blanchir de temps en temps, afin que ces porteurs de lettres puissent reconnoître les chemins dans les nuits obscures & pluvieuses. Pendant que nous étions auprès du Nabab, on lui vint dire qu'il y avoit quatre criminels qu'on avoit amenez à la porte de sa tente. Il fut plus d'une demie-heure sans rien répondre, écrivant toujours & faisant écrire ses Secretaires; mais enfin tout d'un coup il dit qu'on lui amenât ces criminels, & après les avoir interrogez & fait confesser de leur bouche le mal dont ils étoient accusez, il demeura encore près d'une heure sans rien dire, continuant d'écrire & de faire écrire ses Secretaires. Cependant il entroit dans sa tente plusieurs Officiers de son armée qui lui venoient rendre leurs respects avec grande humilité, & à qui il ne rendoit leur salut que par un signe de tête. De ces quatre criminels qu'on avoit amenez en sa presence, il y en avoit un qui étoit entré dans un logis, & avoit tué la mere avec ses trois enfans. Celui-là fut condamné sur le champ à avoir les piés & les mains coupées, & à être jetté dans un champ sur le grand chemin pour y finir ses jours. Un autre avoit volé sur le grand chemin, & le Nabab lui fit ouvrir le ventre & le fit jeter à la voirie. Je ne pus bien sçavoir ce que les deux autres avoient fait, mais on leur coupa à tous deux la tête. Pendant que tout ceci se passa on apporta le dîner (car d'ordinaire le Nabab mangeoit à dix heures) & il nous fit dîner avec lui. Le Sofra étant levé nous laissâmes prendre congé à la plus grande partie des Seigneurs qui avoient aussi mangé avec le Nabab, & n'y ayant plus que deux ou trois personnes auprès de lui, nous lui fîmes dire par son tra-

chemin s'il avoit quelque chose à nous commander, & s'il croyoit que nos marchandises dussent être montrées au Roi. Il nous fit réponse que nous pouvions aller à Golconda, où nous nous adresserions à son fils à qui il écriroit en nôtre faveur; & que la lettre y seroit plutôt que nous. Il ordonna seize Cavaliers pour nous venir conduire, & nous faire donner sur les chemins ce qui nous étoit nécessaire, jusques à une riviere qui étoit à treize lieuës de Gandicot, où l'on ne laissoit passer qui que ce fût sans avoir un passeport du Nabab, afin que les soldats ne pussent se debander.

CHAPITRE XIX.

Route de Gandicot à Golconda.

LE 16. au matin nous partîmes de Gandicot accompagnez de la plus grande partie des Canoniers, qui nous vinrent conduire jusqu'au premier gîte, portant avec eux quantité de vivres, & ce jour-là nous ne fîmes que sept lieuës & vinmes coucher à *cotepali*.

Le 17. après avoir déjûné avec les Canoniers qui s'en retournerent à Gandicot, nous poursuivîmes nôtre chemin avec les seize Cavaliers du Nabab, & ayant fait six lieuës nous vinmes coucher à un Village nommé *coteen* au delà de la riviere qui étoit alors fort grande. Dès que nous l'eûmes passée, les seize Cavaliers prirent congé de nous, & ayant présenté au Chef des Roupies pour avoir du Tabac & du Betlé, nous ne pûmes jamais l'obliger à rien prendre. Les bateaux qui servent

à passer cette riviere sont comme de grands mannequins d'ozier couverts par dehors de peaux de bœuf, au fond desquels on jette quelques fascines, sur quoi l'on étend des tapis pour mettre dessus le bagage & les marchandises, de peur qu'elles ne soient mouillées. Pour ce qui est des carosses & des charrettes on les lie par le timon & par les roïes entre deux de ces mannequins; pour les chevaux on les fait passer à la nage, un homme chassant par derriere son cheval avec un foïet, & un autre le tenant par le licol de dedans le mannequin. Pour les bœufs, qui selon la coûtume de ces pais-là portent le bagage, aussi-tôt qu'ils sont au bord de l'eau & qu'on les a déchargez, on les pousse dedans & d'eux-mêmes ils passent la riviere. Il y a quatre hommes dans le mannequin, un à chaque coin, lesquels sont debout & ramment avec des pèles. Dès qu'il y en a un qui manque à donner un coup de pèle comme les autres, & qu'ils ne s'accordent pas ensemble, le mannequin fait trois ou quatre tours en rond; & l'eau l'emmenant il descend bien plus bas que le lieu où il devoit aborder.

Le 18. après une marche de cinq heures nous arrivâmes à *Morimal*.

Le 19. nous fîmes neuf lieuës & fîmes au gîte à *Santefela*.

Le 20. nous fîmes encore neuf lieuës & vîmes coucher à *Goremeda*.

Le 21. après six heures de marche nous passâmes la nuit à *Kaman*. C'étoit une ville frontiere du Royaume de Golconda, avant la conquête de celui de Carnatica par l'armée de Mirgimola dont j'ai parlé au chapitre précédent.

Le 22. nous fîmes sept lieuës & vîmes cou-

cher à *Emelipata*. Environ à moitié chemin nous rencontrâmes plus de quatre mille personnes, tant hommes que femmes; & plus de vingt *Pallekis* à chacun desquels il y avoit une Idole. Ils étoient ornez de brocarts d'or & de velours avec des franges d'or & d'argent; & il y avoit de ces *Pallekis* qui étoient portez par quatre hommes, d'autres par huit, & d'autres par douze, selon que les Idoles étoient grandes & qu'elles avoient de pesanteur. De côté & d'autre du *Pallekis* il y avoit un homme avec un grand éventail en rond d'environ cinq pieds de diametre, fait de belles plumes d'aûtruches & de paons de différentes couleurs. Le manche de ces éventails étoit de cinq ou six pieds de long, & couvert d'or & d'argent à peu près de l'épaisseur d'un écu de France. Chacun s'empressoit à avoir ces éventails pour faire service à l'Idole en l'éventant, de peur que les mouches ne lui alassent sur le visage. Et un autre éventail qui paroissoit un peu plus grand & qui n'avoit point de manche, ils le portoient comme on porte une rondache: Il étoit enjolivé de plumes de diverses couleurs tout autour de petites sonnettes d'or & d'argent. Celui qui le portoit alloit toujours proche du *Pallekis* du côté que venoit le Soleil pour donner de l'ombrage à l'Idole; car de fermer les rideaux du *Pallekis* elle auroit eu trop chaud; & de temps en temps celui qui portoit cette rondache la faisoit branler pour faire sonner ces sonnettes, afin que l'Idole en fut plus joyeuse. Tous ces gens-là avec leurs Idoles venoient de *Brampour* & des lieux circonvoisins, & ils alloient visiter leur grand *Ram*, *Ram*, c'est-à-dire leur Grand-Dieu qui est dans une Pagode sur les terres du Roi de Car-

natica. Il y avoit bien trente jours qu'ils étoient en chemin, & ils en avoient encore à marcher quatorze ou quinze avant que d'arriver à cette Pagode. Un de mes valets qui étoit de Brampour & de la Tribu de ces mêmes gens, me pria de lui donner congé pour aller aussi accompagner ses Dieux, disant qu'il y avoit long-temps qu'il avoit fait vœu de faire ce pelerinage. Je fus obligé de le lui permettre, sçachant bien que quand je ne lui donnerois pas congé, il le prendroit lui-même, parce qu'il avoit beaucoup de parens dans cette troupe. Environ deux mois après il me revint trouver à Surate; & comme il nous avoit fidèlement servis, Monsieur du Jardin & moi, je ne fis point de difficulté de le reprendre. En lui faisant quelques questions sur le pelerinage qu'il venoit de faire, il me conta une chose difficile à croire, & qui se passa, à ce qu'il dit, de cette sorte. Six jours après m'avoir quitté, tous ces pelerins avoient fait compte d'aller coucher à un Village, & avant que d'y entrer il faut passer une riviere où tout l'Été il y a peu d'eau, & qu'on peut gayer par tout; mais quand il pleut aux Indes, l'eau tombe d'une telle force qu'il semble que ce soit un deluge, & en moins d'une heure ou deux, les petits ruisseaux croissent de deux ou trois pieds. Les pluyes ayant surpris ces pelerins, cette riviere s'enfla si fort qu'il fut impossible de la passer ce jour-là. Comme il n'est pas nécessaire aux Indes que ceux qui voyagent fassent provision de vivres, particulièrement les Idolâtres qui ne mangent point d'aucune chose qui ait eu vie, parce que dans le moindre Village on trouve toujours en abondance du ris, de la farine, du beurre, des laitages,

des lentilles & autres légumes, sucre & confitures seches & liquides : cette multitude de gens qui n'avoit pas de vivres, fut bien surprise quand elle fut arrivée au bord de cette riviere, de la voir si haute & si enflée, & de ne la pouvoir passer pour aller au Village qui étoit de l'autre côté, où ils prétendoient de faire leur gîte. Ils n'avoient rien de quoi donner à manger à leurs enfans, & l'on n'entendoit que des lamentations parmi tout ce peuple. Dans cette extrémité le principal de leurs Prêtres vint s'asseoir au milieu d'eux, & s'étant fait couvrir d'un grand linceul commença à crier, que ceux qui vouloient des vivres vinssent à lui. Il demandoit à chacun ce qu'il vouloit, ou du ris, ou de la farine, & pour combien de personnes; & avec une grande écuelle qu'il tenoit levant le coin du linceul, il leur donnoit à tous ce qu'ils avoient demandé, de maniere que toute cette multitude de quatre mille ames fut rassasiée. Ce n'est pas mon valet seul qui m'a conté cette histoire; mais ayant fait depuis plusieurs voyages à Brampour où j'étois connu des principaux de la Ville, je m'en suis enquis de plusieurs qui étoient à ce même pelerinage, & qui m'ont tous juré sur leur *Ram, Ram*, que c'étoit la verité; ce que toutefois je ne puis croire.

Le 23. nous arrivâmes à *Doupar*, après avoir fait huit lieuës & passé plusieurs torrens.

Le 24. nous ne fimes que quatre lieuës & vinmes à *Tripanté* où il y a une grande Pagode sur une colline, dont tout le tour fait un escalier & est revêtu de pierre de taille. La moindre pierre de cet escalier a dix pieds de long & trois de large, & dans la Pagode il y a plusieurs figures de démons. Il y en a

une entr'autres qui ressemble à une Venus toute droite, avec plusieurs démons qui sont sur elle en des postures lascives; & cette Venus & ces démons sont faits d'une seule pierre de marbre, mais dont la sculpture est fort grossiere.

Le 25. nous fimes huit lieuës & vinmes au gîte à *Mamli*.

Le 26. nous fimes encore huit lieuës & fimes coucher à *Macheli*.

Le 27. nous ne fimes que trois lieuës, parce qu'il nous falut passer une grande riviere dans des paniers, ce qui emporte ordinairement la moitié d'un jour. Car quand on arrive au bord de l'eau, on ne voit ni panier ni autre chose pour passer. Il vint seulement un homme avec lequel nous fimes marché pour nôtre passage; & pour éprouver si l'argent que nous lui donnâmes étoit bon, il fit un grand feu & le jetta dedans, ce qu'il pratique envers tous les gens qu'il passe. Si parmi l'argent qu'il reçoit il se trouve quelque Roupie qui vienne un peu noire, il faut lui en donner une autre qu'il fait aussi rougir, & après qu'il a vû que l'argent est bon, il crie à ses camarades d'amener le manequin, qui est d'ordinaire caché en quelque endroit de l'autre côté de la riviere. Car ces gens-là sont rusez, & découvrant de loin de quel côté viennent les passans, ils font retourner le manequin à l'autre bord, pour n'être pas contraint de passer personne sans être payez. L'argent compté, l'homme qui l'a reçu ayant appelé ses camarades, on les voit qui chargent le manequin sur leurs épaules jusqu'au bord de l'eau, puis s'étant mis dedans, ils viennent querir ceux qui attendent de l'autre côté.

Le 28. ayant fait cinq lieuës nous vinmes au gîte à un lieu appellé *Dabir-pinta*.

Le 29. après une marche de douze heures, nous fûmes coucher à *Holtora*.

Le 30. nous fîmes huit lieuës & vinmes passer la nuit à *Peridera*.

Le Lundi premier jour d'Octobre après avoir fait dix lieuës nous vinmes coucher à *Atenara*. C'est une des maisons de plaisance qu'a fait bâtir la Reine Mere du Roi qui regne presentement. Il y a plusieurs chambres sur une grande place qui est devant la maison pour la commodité des passans.

Il faut remarquer que dans tous les pais que nous venons de passer, tant du Royaume de Carnatica, que des Royaumes de Golconda & de Visapour, il n'y a guere de Medecins que pour les Rois & les Princes. Pour ce qui est du peuple, quand les pluyes sont tombées, & qu'il est temps d'arracher les plantes, on voit tous les matins les meres de famille sortir des Villes & des Villages & aller cueillir les simples qu'elles connoissent être propres pour les maladies qui regnent dans la parenté. Il est vrai que dans les bonnes Villes il y a d'ordinaire un homme ou deux qui ont quelque routine dans la medecine, & qui vont s'asseoir tous les matins à la place ou à quelque coin de rue pour donner des remedes, soit potions, soit emplâtres, à ceux qui leur en viennent demander. Ils leur tâtent d'abord le poux, & en leur donnant le remede pour lequel ils ne prennent que la valeur de deux liards, ils marmotent quelques paroles entre leurs dents.

Le 2. d'Octobre nous n'eûmes que quatre lieuës à faire jusqu'à Golconda. Nous fûmes descendre au logis d'un jeune Hollandois Chi-

rurgien du Roi appelle *Pitre de Lau*, que le sieur Cheteur envoyé de Batavie, avoit laissé à Golconda, le Roi le lui ayant demandé fort instamment. Ce Prince étoit toujours incommodé d'un mal de tête, & les Medecins lui avoient ordonné de se faire tirer du sang sous la langue en quatre endroits; mais il ne se trouvoit personne qui le voulut entreprendre; car pour ce qui est de la Chirurgie, les gens du pais n'y entendent rien. Avant que De-Lan fût au service du Roi on lui avoit demandé s'il pourroit bien le saigner? à quoi il répondit que c'étoit la chose la moins difficile de la Chirurgie. Ce fut avec bien de la peine que l'Envoyé de Batavie se résolut à le laisser; mais il ne voulut pas desobliger le Roi, & De-Lan eut huit cens Pagodes de gages. Quelques jours après que l'Envoyé fut parti, le Roi envoya appeller ce Chirurgien, & lui fit sçavoir qu'il vouloit qu'il lui tirât le lendemain du sang sous la langue en quatre endroits, selon que ses Medecins l'avoient ordonné, mais qu'il prit garde de n'en pas tirer plus de huit onces. De-Lan revenant le lendemain à la Cour, fut conduit dans une chambre, par ou trois Eunuques, & quatre vieilles femmes l'y vinrent prendre pour le mener aux bains, où l'ayant déshabillé & bien lavé, principalement les mains, elles l'oignirent de drogues aromatiques, & au lieu de son habit qui étoit à la mode de l'Europe lui donnerent une robe à la mode du pais: ensuite elles le menerent devant le Roi, où étant, on apporta quatre petits plats d'or que les Medecins qui étoient presens firent peser; & c'étoit pour recevoir le sang. Il tira donc du sang au Roi sous la langue en quatre endroits, & y réüssit si bien qu'en pe-

tant le sang avec les piats, il se trouva qu'il n'en avoit tiré que huit onces juste. Le Roi fut si satisfait de cette operation, qu'il lui fit donner trois cens Pagodes, qui font près de sept cens écus. La jeune Reine & la Reine Mere ayant sçu cela, voulurent aussi qu'il leur vint tirer du sang; mais je crois que c'étoit plutôt pour la curiosité qu'elles avoient de le voir, que pour le besoin qu'elles eussent de se faire saigner; car c'étoit un jeune homme des mieux faits, & peut-être que de leur vie elles n'avoient vû aucun étranger de près; pour de loin, la chose n'est pas impossible; vû que du lieu où elles sont, elles peuvent voir sans pouvoir être vûës. De-Lan fut donc amené dans une chambre, où les mêmes femmes qui l'avoient conduit au bain avant qu'il saignât le Roi, lui découvrirent le bras, qu'ils laverent bien, & particulièrement les mains, après quoi elles le froterent d'huiles de senteur, comme elles avoient fait quand il fut saigner le Roi. Cela étant fait, elles tirerent un rideau, & la jeune Reine allongéant le bras par un trou, le Chirurgien la saigna; & il en fit après autant à la Reine Mere. La premiere lui fit donner cinquante Pagodes, & l'autre trente, avec quelques piéces de brocart d'or.

Deux jours après nôtre arrivée, nous fûmes pour saluer le fils du Nabab, & l'on nous dit que l'on ne pouvoit pas lui parler ce jour-là. Le lendemain nous y retournâmes, & comme l'on nous eut dit la même chose, quelqu'un nous avertit qu'on nous amuseroit long-temps de la sorte, & que c'étoit un jeune Seigneur qui ne bougeoit guere d'auprès du Roi; & qui sortant du Palais, alloit se renfermer dans son Haram avec ses

femmes. Le Chirurgien De-Lan voyant que nos affaires tiroient en longueur, s'offrit d'en parler au premier Medecin du Roi qui étoit aussi de son conseil, & qui ayant témoigné beaucoup d'affection à l'Envoyé de Batavie, & à De-Lan même, pouvoit être bien-aisé d'avoir occasion de nous obliger. En effet aussi-tôt que De-Lan lui eut parlé il nous envoya querir, pour sçavoir quel service il pourroit nous rendre. Après l'avoir salué il nous fit mille caresses, & nous ayant prié de nous asseoir commanda qu'on apportât quelques fruits du país. Il s'informa ensuite de celui d'où nous venions, & pour quel sujet nous voulions parler au Roi, & lui ayant dit que nous avions quelques belles perles à faire voir à sa Majesté, il nous pria de les lui montrer le lendemain, ce que nous fîmes. Après qu'il les eût vûes il nous les fit remettre dans leurs petits sacs, voulant que nous y missions nôtre cachet, parce que tout ce qui se presentoit au Roi devoit être cacheté du cachet du Marchand, & quand le Roi l'avoit vû, il y faisoit mettre le sien, afin qu'il n'y eût aucune fraude. Ainsi nous lui laissâmes le tout cacheté entre les mains, & il nous promit de le faire voir au Roi, & de nous rendre bon compte de la commission dont il se chargeoit pour nous obliger.

Le lendemain nous fîmes de grand matin à la chasse avec De-Lan, & au retour sur les huit ou neuf heures avant midi, nous fûmes au bord de la riviere pour voir comme on lave les Elefans du Roi & des Grands Seigneurs. L'Elefant entre dans l'eau jusqu'au ventre, & se couchant sur un côté prend à diverses fois de l'eau avec sa trompe, qu'il jette sur celui qui est à l'air pour le bien laver,

ver. Le Maître vient ensuite avec une espee de pierre de ponce, & frotant la peau de l'Elefant la nettoye de toutes les ordures qui ont pû s'y amasser. Quelques-uns croyent que lorsque cet animal est couché par terre, il ne peut se relever de soi-même, ce qui est fort contraire à ce que j'ai vû; car dès que le Maître l'a bien froté d'un côté, il lui commande de se tourner de l'autre, ce que l'Elefant fait promptement, & après qu'il est bien lavé des deux côtez, il sort de la riviere, & demeure quelque temps debout sur le bord de l'eau pour se secher. Puis le Maître vient avec un pot plein de couleur rouge ou de couleur jaune, & leur en fait des rayes sur le front, autour des yeux, sur la poitrine & sur le derriere, le frotant ensuite d'huile de coque pour lui renforcer les nerfs; & quelques-uns enfin lui ajoutent un clinquant faux sur le front.

Le 15. le premier Medecin nous envoya querir sur les deux heures après midi, & nous rendit nos perles bien cachetées du cachet du Roi, que sa Majesté y avoit fait mettre après qu'elles les eut vûes. Il nous demanda le prix de chacune, ce que nous lui dîmes; & comme il avoit une Eunuque auprès de lui qui écrivoit tout, celui-ci s'étonnant de voir des perles d'un si haut prix, nous dit que nous prenions les gens de la Cour du Roi de Goleonda pour des gens sans jugement & sans connoissance, & qu'ils voyoient tous les jours d'autres choses précieuses qu'on portoit au Roi. Je repartis brusquement à l'Eunuque que je croyois bien qu'il sçavoit mieux le prix d'une jeune esclave que celui d'un joyau, & en disant cela nous resserrâmes nos perles & prenant congé

du Medecin, nous reprîmes le chemin de nôtre logis. Nous n'y fûmes pas plûtôt arrivés, que nous envoyâmes louer deux carosses, ayant déjà chacun nôtre cheval de main; & le lendemain au matin nous partîmes de Golconda, & ne pûmes faire ce jour-là qu'une lieue & demie, parce que les Portugais, les Anglois & les Hollandois, tous canoniers du Roi nous vinrent conduire, & que nous nous amusâmes à nous réjouir. Il n'est pas besoin de reprendre ici ce que j'ai dit au commencement de ce volume, & retournant de Golconda à Surate par la même route que je pris de Surate à Golconda, comme il n'y en a point d'autre, je n'ai rien à remarquer ici sinon qu'étant partis promptement de Golconda après la repartie que je fis à l'Eunuque, le Roi qui ne le scût que deux jours après nôtre départ, envoya quatre ou cinq Cavaliers après nous, avec ordre de nous ramener à la Cour s'ils nous trouvoient. Nous étions déjà à cinq journées de Golconda, & nous en avions fait une sur les terres du Grand Mogol, quand un de ces Cavaliers vint nous joindre à la couchée, ses camarades étant demeurez aux frontieres des deux Etats, jugeant bien puisque nous avions passé outre que nous ne serions pas d'humeur à retourner. Ce Cavalier nous exposa l'ordre qu'il avoit du Roi son maître de nous faire venir, & il nous dit qu'il acheteroit nos perles, & qu'il trouvoit bien étrange que nous fussions partis si promptement sans rien dire. Comme nous n'étions plus sur les terres de Golconda, il ne pût que nous prier instamment de retourner avec lui, nous donnant toutes les assurances qu'il put que nous serions satisfaits, & Monsieur du Jardin y donnoit pres-

que les mains ; mais moi qui connoissois mieux que lui l'air du pais, je dis franchement au Cavalier que cela ne se pouvoit, & après qu'il fut parti, je fis comprendre à mon compagnon de voyage les raisons que j'avois de ne vouloir pas retourner à Golconda.

Etant arrivez à Surate, où peu de jours après Monsieur du Jardin mourut d'un débordement de bile, comme j'ai dit dans mes relations de Perse, je faisois mon compte d'aller à Agra trouver Cha-Gehan qui regnoit alors. Mais le Nabab Cha-est-kan Beaufrere du Roi & Gouverneur de la Province de Guzerate de qui j'ai parlé ailleurs, m'envoya d'Amadabat où il faisoit sa résidence un des principaux Officiers de sa maison, pour me dire qu'ayant appris que j'avois quelques beaux joyaux à vendre, il seroit bien-aïse que je l'allasse trouver, m'assurant qu'il me les payeroit aussi avantageusement que feroit le Roi. Je reçus ce message pendant la maladie du Sieur du Jardin, étant mort le neuvième jour, après que nous lui eûmes rendu à Surate les derniers devoirs, je me rendis à Amadabat où je fis aussi-tôt affaire avec le Nabab. Comme il connoissoit parfaitement toutes sortes de joyaux, nous fûmes bien-tôt d'accord, & nous n'eûmes aucune dispute ensemble que sur la nature du paiement. Il me donna le choix des especes, & il ne tenoit qu'à moi de prendre des Roupies d'or ou des Roupies d'argent ; mais ce Prince me témoignant qu'il n'étoit pas bien-aïse qu'on vît sortir une si grosse somme de sa maison, souhaita que je prisse mon paiement en Roupies d'or, ce qui devoit moins paroître. Je m'accordai à ce qu'il

268 VOYAGES DES INDES,
voulut, & il me fit voir de très-bel or, & de
vieilles Roupies qui apparemment n'avoient
vû le jour depuis long-temps. Mais comme le
prix courant de la Roupie d'or n'est que de
quatorze Roupies d'argent, & qu'il me vou-
loit faire passer les siennes pour quatorze &
demi, ou du moins pour quatorze & un
quart, cela faillit à rompre nôtre marché, &
je lui fis connoître que sur une si grande som-
me je ne pouvois me résoudre à perdre un
quart sur chaque Roupie d'or. Enfin pour lui
complaire il fallut la prendre pour quatorze
Roupies d'argent & un huitième, & ce Prin-
ce qui d'ailleurs étoit magnifique & genereux
en matiere d'achat se monroit bon écono-
me. Pendant mon séjour à Amadabat il m'en-
voyoit tous les jours chez les Hollandois où
j'étois logé, quatre plats d'argent de sa table
pleins de pilau & de bonnes viandes, & un
jour que le Roi lui envoya dix ou douze hom-
mes chargez de pommes qu'il avoit reçues
de Perse par la voye de Candahar, il m'en fit
present de deux bassins, qui auroient valu à
Amadabat pour la rareté, trois ou quatre
cents Roupies. Je fis part de ce beau fruit aux
Hollandois & aux Dames, & nous nous di-
vertîmes assez bien pendant mon séjour en ce
lieu-là. De plus Cha-est-kan me donna le Ca-
laat complet, avec l'épée & la Cangiare, ce
qui valoit bien mille roupies, & voulant en-
core me faire present d'un cheval il me de-
manda de quelle nature je le souhaitois. Je
lui dis que puisqu'il lui plaisoit de me don-
ner le choix, j'aimois mieux un cheval vert
& gai qu'un cheval sur l'âge. Il m'en fit don-
ner un de son écurie, que je montai d'abord
& que je menai au logis des Hollandois;
mais ce ne fut pas sans peine; car il n'alloit

que par bonds, & il étoit si fougueux que l'ayant donné à monter à un jeune Hollandois qui crut qu'il en viendroit mieux à bout que moi, il se vit bien-tôt hors de la selle sans se pouvoir rendre maître du cheval. Ayant fait connoître à Cha-est-kan qu'un autre moins jeune me seroit plus propre, il commanda à son Ecuyer de m'en donner un qui avoit été à son pere, mais qui étoit encore de bon service, qui avoit coûté autrefois plus de trois mille écus. Comme je n'en avois pas besoin pour mes voyages, je le vendis quatre cens Roupies à un François, que je fis mettre en même-temps au service de ce Prince, & qui y auroit gagné beaucoup d'argent s'il ne l'eut consumé dans la débauche.

D'Amadabat je revins à Surate; & de Surate je retournai à Golconda, & de là je fus à la mine faite mon achat de diamans. A mon retour à Surate je me disposai à repasser en Perse; mais j'y trouvai de grandes difficultez, qui furent suivies d'une naviguation où je fus exposé à des dangers que je pouvois bien prévoir, & que je me mis peu en peine d'éviter, n'ayant jamais fort appréhendé les perils que les voyageurs ont à courre sur mer & sur terre quand il a fallu avancer chemin.

CHAPITRE XX.

Route de Surate à Ormus, & comme l'Auteur se trouva engagé dans un combat naval très-rude & très-dangereux, duquel il se retira heureusement.

ETant de retour à Surate de mon voyage à la mine de diamans, j'appris que la guerre étoit déclarée entre les Anglois & les Hollan-

dois, & que ces derniers n'envoyeroient plus de Vaisseaux en Perse. Les Anglois tenoient le même langage, parce qu'ils y en avoient envoyé quatre qu'ils attendoient à toute heure, & ainsi je me voyois la mer fermée pour mon passage à Ormus. J'aurois pû prendre la route de terre par Agra & Candahar; mais outre que le chemin est excessivement long, il m'auroit été impossible ou du moins très-difficile de passer, à cause de la guerre de Candahar, & que les armées de Perse & des Indes étoient en campagne. Dans la crainte où j'étois d'être obligé de demeurer long-temps en un lieu où je n'avois plus d'affaires, il arriva à Surate le deux de janvier cinq gros Vaisseaux Hollandois qui venoient de Batavie, ce qui me réjouit fort étant assuré d'obtenir tout ce que je souhaiterois du Commandeur Hollandois qui étoit de mes amis. Je dirai en passant que dans tous mes voyages il n'y a guere eu de ces Commandeurs (c'est ainsi qu'ils appellent les Chefs des Comptoirs) qui n'ayent eu quelque considération pour moi, & qui n'ayent été bien aises d'avoir occasion de me rendre de bons offices. J'ai tâché aussi de les servir en toutes rencontres, & principalement lorsque j'allois à la mine, en faisant pour eux achat de diamans de l'argent qu'ils avoient en particulier, dequoi ils ne vouloient pas que la Compagnie eût connoissance, parce qu'il leur est défendu de negocier à part, & que d'ailleurs ils s'entendoient peu à l'achat des pierreries. Mais bien que ces petits services qu'ils me prioient de leur rendre ayent été sans intérêt, cela n'a pas empêché qu'on ne m'ait fait un jour pour l'un d'eux une affaire à Batavie, de laquelle je ne sortis pas sans

peine, & dont je parlerai dans la suite de mes relations. J'avois aussi un soin tout particulier dans tous les lieux où les Hollandois ont des Comptoirs, & où je faisois quelque séjour, de contribuer tout ce qu'il m'étoit possible au divertissement de leurs Dames, & comme je ne venois jamais de Perse aux Indes sans en apporter de bon vin & de beaux fruits, & que j'avois toujours quelqu'un avec moi qui entendoit mieux la cuisine que les Hollandois qui sont aux Indes, & qui sçavoit faire une bonne soupe & une piece de four, je les regalois assez souvent de quelque collation, où les pigeonneaux en pyramides & assaisonnez de quantité de pistaches ne manquoient pas. Tous les divertissemens du país dont j'ai assez parlé, suivoient ces petites collations, & elles rémoignoient me sçavoir très-bon gré de ces parties où je les engageois avec leurs maris.

Le Commandeur de Surate étant donc, comme j'ai dit, fort de mes amis, m'offrit aussi-tôt passage sur celui qu'il me plairoit des cinq Vaisseaux qui étoient arrivez de Batavie; mais en me représentant d'ailleurs le risque que je courois de rencontrer les Anglois, & d'être engagé en ce cas-là dans un combat qui étoit inévitable. Mes amis me prierent aussi de considerer le grand peril où je m'exposois. Mais tout ce qu'ils me pûrent dire ne servit de rien, & plutôt que de perdre inutilement le temps à Surate où je n'avois rien à faire, je pris une ferme résolution de m'embarquer. Comme les vaisseaux Hollandois étoient plus Vaisseaux de guerre que Vaisseaux Marchands, il en fit décharger trois le plus promptement qu'il put pour les envoyer devant, avec ordre de chercher les

quatre Vaisseaux Anglois qu'il sçavoit devoir retourner de Perse chargez de marchandises, & par consequent moins en état de se battre que des Vaisseaux qui ne l'étoient pas. Les deux autres suivirent trois ou quatre jours après, & il leur falut ce temps-là pour prendre des rafraichissemens pour tous les cinq.

Je m'embarquai donc dans l'un de ces deux Vaisseaux qui partirent les derniers, & ayant fait voile le huitième de Janvier, nous arrivâmes le douzième devant *Diu*, où nous trouvâmes les trois autres Navires qui avoient pris le devant. Aussi-tôt on tint conseil pour délibérer quelle route nous devions prendre pour rencontrer les Anglois, que nous croyions déjà en Perse, & qui n'avoient fait encore que peu de chemin, n'étant partis de *Diu* que deux jours avant l'arrivée des trois premiers Vaisseaux Hollandois. Il fut arrêté que nous irions au *Scimdi*, & que l'ancre levée, chaque Vaisseau approchant de *Diu* le plus près qu'il pourroit, feroit une décharge de tout son canon contre la Ville. Aussi-tôt que les habitans virent que nous faisons voile contre la Ville, ils se mirent à fuir, & n'eurent l'assurance que de nous tirer deux coups de canon. Après la décharge de toute l'artillerie nous prîmes la route du *Scimdi*, où nous arrivâmes le vingtième du mêmes mois, & d'abord on envoya à terre, les Anglois & les Hollandois ayant-là chacun leur loge. On rapporta à nôtre Admiral que de jour en jour on attendoit les quatre Vaisseaux Anglois, qui devoient venir charger environ deux cens balles de marchandises qui étoient sur le rivage, & sur cet avis on résolut de demeurer-là à l'ancre jusqu'au

dixième de Février. Que si durant ce séjour ils ne paroissent point, nous nous remettrions en mer & irions les chercher en Perse.

Le deux de Février à la pointe du jour nous apperçûmes quelques voiles; mais pour la trop grande distance nous ne pouvions les reconnoître, & encore moins aller à la rencontre, le vent étant tout-à-fait contraire. Quelques-uns crurent d'abord que c'étoient des pêcheurs; mais peu à peu & à mesure qu'ils avançoient comme ayant le vent en poupe, nous reconnûmes que c'étoient les Vaisseaux Anglois qui venoient fondre sur nous sur l'avis qu'ils avoient eu, comme nous apprîmes ensuite par quelques pêcheurs, que les Vaisseaux Hollandois n'étoient que de simples fregates dont ils s'attendoient d'avoir bon marché. Il est vrai qu'on n'avoit pas vû encore de si petits Vaisseaux Hollandois, & comme ils étoient faits exprés pour la guerre ils n'avoient pas haut bord, & ainsi paroissent peu au dehors, mais ils étoient d'ailleurs de grande défense. Nôtre Admiral avoit quarante-huit pieces de canon, & en cas de nécessité il en pouvoit mettre jusques à soixante, & il y avoit dessus plus de six-vingts hommes. Sur les neuf heures les Anglois qui venoient à pleines voiles n'étant plus guere éloignez de nous, pour ne perdre point de temps à lever les ancrs nous coupâmes les cables, & chacun se disposa à bien faire son devoir. Mais le vent, comme j'ai dit, nous étant directement contraire, nous ne pûmes avancer pour aller sur eux. Comme ils avoient en cela tout l'avantage de leur côté, à la faveur du vent ils venoient en bon ordre & toujours de front, & leur Admiral & Vice-Admiral vinrent enfin si près à l'abord de

l'Admiral Hollandois, que l'Admiral des Anglois se trouve acroché à une ancre qui étoit au côté de nôtre Admiral. Pour ne rien déguiser de la verité, nôtre Admiral dans cette rencontre témoigna peu de courage; car au lieu de sauter alors de bord en bord, l'occasion s'en presentant d'elle-même si favorable, il fit couper le cable pour dégager son Vaisseau. Tous les sabords étoient si bien fermez que du dehors on ne pouvoit juger ce qu'il y avoit de canon. Mais après que les Anglois eurent fait leur premiere décharge, & que nôtre Admiral eut fait ensuite la sienne qui fut bien plus rude, les Anglois qui virent la quantité de son canon & le monde qui parut sur le tillac; commencerent à perdre cœur, & le vent les favorisant entiere-ment se mirent au large. Cependant le Vice-Admiral Anglois ayant rechargé son canon vint adroitement au petit Vaisseau où j'étois. Nôtre Capitaine défendit de tirer jusques à ce que nous fussions presque bord à bord, nonobstant la perte de dix hommes qu'il nous avoit tuez. Comme nous n'étions plus qu'à la portée du pistolet, nous lui fimes une décharge de tout nôtre canon qui lui rompit son arbre de proüe. Les deux Vaisseaux se joignant, nôtre Capitaine fut le premier à l'abord, & accompagné des plus braves avec des haches ils lui couperent tous ses cordages. Comme les deux Vaisseaux étoient acrochez l'un à l'autre, le Souïpilote & moi tirâmes un coup de canon si heureusement dans la chambre du Capitaine Anglois, que le boulet mit le feu à quelques cartouches de poudre qu'on y avoit apportées. Ce feu inopiné donna l'apprehension à l'Anglois que l'embrasement croissant n'emportât le Vais-

seau, & nôtre Capitaine qui craignit la même chose, commanda à son monde de se retirer dans le Vaisseau, où il fit passer ensuite les Anglois de dix à dix, & il lui fit prendre aussitôt le large. Les esprits s'étant rassurez on trouva moyen d'éteindre le feu du Vaisseau Anglois, où on laissa dix ou douze de nos matelots; mais nôtre Capitaine qui avoit acquis beaucoup de gloire dans cette action, mourut au bout de deux ou trois jours de ses blessures.

Cependant un autre de nos Vaisseaux avoit vigoureusement ataqué un grand Navire Anglois d'environ trente pieces de canon qui tenoit toujours le large, & il l'avoit déjà assez mal-traité quand le Vaisseau où j'étois venant pour renfort, lui aida à le couler à fond, en lui envoyant toute une bordée qui acheva de le mettre hors de défense. Le Capitaine Anglois se voyant perdu, fit mettre incontinent le pavillon blanc & demanda quartier, ce qui lui fut accordé. Les Charpentiers firent bien tous leurs efforts pour boucher les trous que le canon avoit faits; le Vaisseau ayant été percé en bien des endroits, mais se voyant abandonné des matelots, qui plutôt que de les aider aimèrent mieux s'aller saouler de vin de Schiras, dont il y en avoit quantité en fond de cale, avant que d'être pris des Hollandois; ils quitterent leur travail & furent boire avec eux. Les Hollandois étant descendus dans leurs chaloupes au nombre de trente ou quarante, pour s'aller saisir du Vaisseau Anglois, & ne voyant personne sur le tillac, ils furent en bas où ils trouverent tous ces matelots, qui sans penser à la mort, dont ils étoient plus proches qu'ils ne croyoient, se

portaient des santez les uns aux autres. Les Hollandois ne se montrant pas plus sages, & ignorant l'état du Vaisseau qui étoit sur le point de s'enfoncer, se mirent à boire avec eux, quelques momens-après le Vaisseau coula à fond. Tous perirent misérablement à la fois, vainqueurs & vaincus, sans qu'il se sauvât personne que le Capitaine Anglois & deux Capucins François, qui prenant leur temps, tandis que ces brutaux s'enivroient, descendirent dans une chaloupe, & coupant la corde qui la tenoit attachée au Vaisseau, vinrent à celui où j'étois où ils furent bien reçus. Nôtre maître Pilote faisoit alors la fonction de Capitaine, le nôtre comme j'ai dit, étant fort blessé, & il envoya d'abord ces trois personnes à l'Admiral pour en disposer comme il le trouveroit bon. Le lendemain l'Admiral m'envoya prier de venir à son bord, où tous les Capitaines se devoient trouver pour rendre graces à Dieu de la Victoire qu'ils avoient remportée sur leurs ennemis. Nous dînâmes ensuite avec lui, & les Peres Capucins étant de la compagnie il me dit que puisqu'ils étoient de mon païs, ils pouvoient s'ils l'aimoient mieux passer dans le Vaisseau où j'étois & qu'il donneroit ordre qu'ils y fussent bien traitez, ce qui fut fait, & je les emmenai le soir avec moi, leur donnant selon mon pouvoit tout ce qui leur étoit pour lors nécessaire.

Tous les Vaisseaux qui passent de Perse aux Indes sont ordinairement chargez de vin & d'argent, & celui qui coula à fond en avoit plus que les autres, ce qui étoit cause qu'il tenoit le large, ne souhaitant pas de venir à un combat. Ce fut une grande

perte, que l'on pouvoit éviter si les Hollandois eussent eu plus de précaution, & l'Admiral Anglois voyant le malheur arrivé à un de ses Vaisseaux, se joignit aussitôt à un autre & prit la fuite avec lui. Car enfin pour dire la vérité : le peu de cœur de l'Admiral Hollandois & des autres Capitaines leur fit perdre une prise infaillible de ces fuyards, & ce leur eut été une Victoire aisée s'ils eussent sçu profiter de leurs avantages.

Ce combat ne s'acheva pas sans avoir de mon côté couru quelque risque de la vie, sur tout par un coup de canon qui emporta deux Hollandois tout proche de moi & un éclat du Vaisseau qui fendit la tête à un autre, & m'emporta le coin de ma casaque, de sorte que je fus tout couvert du sang de ces Hollandois qui furent tuez à mes côtez. Le combat fini nous retournâmes vers la rade du Scimdi ; mais un gros vent s'étant levé & la mer étant fort haute, nous fûmes contraints d'aller mouïller six lieues plus haut du côté du Levant, où nous demeurâmes jusques au vingtième du même mois. Nous employâmes ce temps-là à traiter les malades, & il y eut plusieurs Anglois qui moururent de leurs blessures en ce lieu-là. Etant enfin arrivez à la rade du Scimdi, tant pour faire eau & y prendre quelques rafraîchissemens, que pour retirer les ancrs que nous y avions laissées, nous nous y reposâmes jusques au vingt-huitième, & après une navigation assez heureuse nous prîmes terre à Gornon le septième de Mars.

Mes premiers soins quand je fus hors du Vaisseau furent de rendre grâces à Dieu de

278 VOYAGES DES INDES, LIV. PREMIER.
m'avoir délivré de ce peril, & de plusieurs
autres que j'avois déjà efflyez dans mes
précédens voyages, & je lui en rends en-
core graces tous les jours.

Fin du premier Livre.



V O Y A G E S
 D E S
 I N D E S.
 LIVRE SECOND.

Description Historique & Politique de
 l'Empire du Grand Mogol.

CHAPITRE PREMIER.

*Relation des dernières guerres de l'Indostan, dans
 laquelle se voit quel est l'Etat present de l'Em-
 pire & de la Cour des Mogols.*



'Ecris cette histoire sans commen-
 taire, & de la maniere que j'ai sçû
 que les choses se sont passées pen-
 dant le sejour que j'ai fait dans le
 pais. Je laisse au Lecteur à faire à son gré ses
 reflexions morales & politiques, & ce m'est
 assez de lui donner un tableau fidele du puis-
 sant Empire des Mogols selon le plan que
 j'en ai pris sur les lieux, sans vouloir grossir

ce Volume d'aucun raisonnement inutile.

Ce grand & vaste Empire qui fait la plus grande partie de l'Indostan, & qui s'étend depuis les montagnes qui sont au deçà du fleuve Indus jusques au-delà du Gange, touche à l'Orient les Royaumes d'Aracan; de Tipra, & d'Assen, au Couchant la Perse & les Tartares Usbeks; au Midi les Royaumes de Golconda & de Visapour; & au Nord il va jusqu'au Caucase, ayant au Nord-est le Royaume de Boutan d'où vient le musc, & au Nord-est le país de Chegathai ou des Usbeks. Plusieurs ayant écrit de la qualité des Indes & du genie des Indiens, je passerai à des matieres plus considerables & moins connues, & parlerai d'abord de la race des Rois des Indes appelez vulgairement Mogols, c'est-à-dire blancs, parce que les hommes blancs conquirent autrefois ce país-là, les naturels Indiens étant bruns ou olivâtres.

Aureng-zeb qui regne presentement est l'onzième en droite ligne des decendans du Grand Temur-leng appelle communement *Tamerlan*, qui par l'étenduë & l'éclat de ses conquêtes depuis la Chine jusques en Pologne a surpassé la gloire des plus grands Capitaines des siècles passés. Ses successeurs acheverent de conquerir toutes les Indes entre les deux fleuves en détruisant plusieurs Rois, & Aureng-zeb a aujourd'hui sous sa domination les Royaumes de Guzerate, de Decan, de Dehli, de Multan, de Lahor, de Kachemire, de Bengala & plusieurs autres terres, sans parler de plusieurs Rajas ou Roitelets qui sont ses vassaux & qui lui payent tribut. Voici la suite de ces Rois depuis Tamerlan jusqu'à Aureng-zeb à present regnant.

1. *Temur-leng*, c'est-à-dire le boiteux, parce

qu'il avoit une jambe plus courte que l'autre, est enterré à Samarcand, païs de Chegathai ou des Tartares Usbegs; & c'est le même lieu où il avoit pris naissance.

II. *Miram-Cha* fils de Temur-leng,

III. *Sultan-Mahemed* fils de Miram-Cha.

IV. *Sultan Aboufaïd-Mirza* fils de Mahemed.

V. *Hameth-Scek* fils de Sultan Aboufaïd.

VI. *Sultan Babur*, c'est-à-dire Prince brave, fils de Hameth-Scek, & le premier des Mogols qui se rendit tout-puissant dans l'Inde. Il mourut l'an 1532.

VII. *Homajou*, c'est-à-dire heureux, fils de Sultan Babur, mourut l'an 1552.

VIII. *Abdul Feta Gelal-eddin Mahemed*, appelée vulgairement *Akabar*, c'est-à-dire le Grand, fils de Homajou, regna cinquante-quatre ans, & mourut l'an de Mahomet 1014. & de JESUS-CHRIST, 1605.

IX. *Sultan Selim* appelé autrement *Jehanguir Patcha*, c'est-à-dire Empereur Conquerant du monde, succeda à Akabar son pere, & mourut l'an 1627. Il eut quatre fils; le premier se nommoit *Sultan Kosrou*, le second *Sultan Kourom*, le troisième *Sultan Peruz*, le quatrième *Cha-Daniel*.

X. *Sultan-Kourom* le second des quatre fils succeda à Jehanguir son pere & fut reconnu pour Souverain par les Grands du Royaume dans la Forteresse d'Agra sous le nom de Sultan Cha-Bedin Mahamed; mais il voulut être appelé *Cha-gehan*, c'est-à-dire Roi du Monde.

XI. *Aureng-Zeb*, c'est-à-dire l'ornement du trône, est celui qui regne presentement.

La figure suivante montre quelle est la forme des pieces que les Rois font jetter au peuple quand ils parviennent au trône. Elles con-

288 VOYAGES DE S INDES,
tiennent les armes ou Cachets des Rois que je viens de nommer. Le plus grand Cachet qui est celui du milieu, est celui de Cha-gehan qui est le dixième Roi ; car depuis qu'Aureng-zeb est Roi il n'a pas fait battre de ces pièces de liberalitez quand il est venu au trône ; ces pièces sont presque toute d'argent n'y en ayant qu'un très-petit nombre d'or.

Le Grand-Mogol est assurément le plus puissant & le plus riche Monarque de l'Asie, tous les Royaumes qu'il possède faisant son domaine, & étant maître absolu de toutes les terres dont il reçoit tous les revenus. Dans les Etats de ce Prince les Grands Seigneurs ne sont que comme des Receveurs Royaux qui rendent compte des revenus aux Gouverneurs des Provinces, & ceux-ci aux Tresoriers Generaux & Intendans des Finances, de sorte que ce Grand Roi des Indes, dont les païs sont si riches, si fertiles & si peuplez, ne voit point de puissance autour de soi égale à la sienne.

CHAPITRE II.

De la maladie & de la mort supposée de Cha-gehan Roi des Indes, & du soulèvement des Princes ses fils.

Les révolutions qui sont arrivées dans l'Empire du Grand Mogol par la mort supposée de Cha-gehan, sont remplies de tant d'incidens illustres & memorables qu'elles meritent d'être connus de toute la terre. Ce grand Monarque avoit regné plus de quarante ans, bien moins comme un Roi sur ses sujets, que comme un pere de famille

sur sa maison & sur ses enfans, jusques-là que pendant son regne la police fut si bien observée en toutes choses, & particulièrement pour la sûreté des grands chemins, qu'on ne trouva jamais lieu de faire mourir un homme pour avoir volé. Sur le déclin de son âge il lui prit fantaisie de coucher avec une jeune fille de douze à treize ans, dont la beauté extraordinaire l'avoit charmé; & comme ses forces ne lui permettoient pas de bien satisfaire à sa passion, il usa de quelques confections si chaudes qu'elles lui causerent une maladie qui le mena bien près du tombeau. Cela l'obligea pendant deux ou trois mois de s'enfermer dans son Hatam avec ses femmes, & pendant ce temps-là il parut fort rarement à la vûe de son peuple, & encore de fort loin; ce qui fit juger qu'il étoit mort. Car la coûtume oblige ces Rois de se montrer en public trois fois la semaine, ou tout au moins tous les quinze jours.

Cha-gehan avoit six enfans, quatre fils & deux filles. L'aîné des fils s'appelloit *Daratha*, le second *Sultan Sujah*, le troisième *Aureng-zeb*, qui regne à présent, & le dernier *Morad Bakche*. L'aînée des deux filles s'appelloit *Begum-Sahab*, & la cadette *Rauchanara-Begum*. Tous ces noms dans la langue du pais emportent des titres d'honneur, comme de sage, de vaillant, d'accompli, &c. & nous en usons à peu près de même en Europe par les surnoms que nous donnons à nos Princes, de juste, de hardi, de bonnaire; avec cette différence seulement, que ces surnoms ne se donnent pas à leur naissance, mais après que l'on a eu des preuves certaines des vertus qui méritent que leur memoire passe à la posterité sous de si beaux noms.

Cha-Gehan aimoit également ses quatre fils, & les avoit établis les Gouverneurs ou Vicerois de quatre de ses plus considerables Provinces, ou si l'on veut de ses quatre principaux Royaumes. Dara-cha qui étoit l'aîné de tous, demeura auprès de la personne du Roi au Royaume de Dehli, & eut le Gouvernement du Royaume de Sindi où il mit un Lieutenant en son absence, Sultan Sujah eut pour son département le Royaume de Bengala; Aureng-zeb fut envoyé au Royaume de Decan; & Morat-Bakche en celui de Guzerate. Mais bien que Cha-gehan tâchât de contenter également ses quatre fils, leur ambition ne fut pas satisfaite de ce partage, & elle renversa tous les projets que ce bon pere avoit faits pour tâcher de maintenir la paix entre ses enfans.

Cha-gehan étant donc malade, & retiré dans le quartier de ses femmes sans se faire voir durant plusieurs jours, le bruit courut qu'il étoit mort, & que Dara-cha celoit son décès pour avoir le temps de donner ordre à ses affaires, & de s'assurer de toutes les places de l'Empire. Il est certain que le Roi croyant mourir & être proche de sa dernière heure, il ordonna à Dara-cha de faire assembler tous les Omrhas ou Grands du Royaume, & de s'asseoir sur le trône qui lui appartenoit comme à l'aîné de ses freres. Il lui témoigna que si Dieu prolongeoit encore sa vie de quelques jours, il desiroit de le voir avant que de mourir dans la paisible possession de ses Etats; & ce dessein qu'il eut alors pour son fils aîné étoit d'autant plus juste, qu'il avoit remarqué depuis quelque temps que les trois autres Princes avoient pour leur pere beaucoup moins de respect & d'affection

que Dara-cha. A ce discours que le Roi tint à son fils, Dara-cha qui l'honoroit infiniment & qui l'aimoit avec une veritable tendresse, lui répondit qu'il prioit Dieu pour la vie de sa Majesté qu'il lui souhaitoit très-longue, & que tandis qu'il la lui conserveroit il ne penseroit jamais à monter sur le trône; mais qu'il se tiendroit toujours glorieux d'être son sujet. En effet ce Prince ne se separoit pas un moment de la personne de son pere, pour être plus prêt à le servir dans sa maladie, & voulant être present à tout, & c'est pour-quoi la nuit même il couchoit auprès du lit du Roi sur un tapis étendu par terre.

Cependant sur le faux bruit de la mort de Cha-gehan, ses trois autres fils renuèrent aussi-tôt, & chacun prétendit au trône de son pere. Morat-Bakche le plus jeune qui avoit le gouvernement de la Province de Guzerate envoya promptement des troupes pour assieger Surate, le Port le plus considerable & le plus frequenté de toutes les Indes. La Ville qui n'avoit aucunes forces ne fit point de résistance; car elle n'a que de méchantes murailles qui sont ouvertes en plusieurs endroits: mais la citadelle où étoit le tresor se défendit vigoureusement, & ce jeune Prince ambitieux & qui avoit besoin d'argent fit tous ses efforts pour s'en rendre maître. Cha-baskan un de ses Eunuques étoit General de son armée, homme industrieux & actif, & qui conduisit ce siege avec toute l'adresse d'un vieux Capitaine. Comme il vit qu'il ne pouvoit emporter la place de vive force, il fit faire deux mines par un Franguis qui y réussit heureusement, & aiant fait metre le feu à la premiere le 29. de Décembre 1659. elle emporta une grande partie des murailles

& combla le fossé, ce qui donna de la peur aux assiegez. Mais ils reprirent bien-tôt cœur, & bien qu'ils fussent en petit nombre ils se défendirent courageusement l'espace de plus de quarante jours, pendant lesquels ils incommoderent fort l'armée de Morat-Bakche & lui tuèrent quantité de gens. Cha-baskan irrité de cette vigoureuse résistance, fit faire recherche des femmes & des enfans, & même des parens & amis des Canoniers de la Forteresse, pour les mettre à la tête de ses gens dans les approches qu'il faisoit, & il envoya de plus un des freres du Gouverneur de la place pour lui parler, & lui offrir un parti avantageux s'il vouloit la lui remettre entre les mains. Mais le Gouverneur bon serviteur du Roi, & qui n'avoit point d'avis certain de sa mort, répondit qu'il ne reconnoissoit point de maître que Cha-gehan qui lui avoit confié la place, laquelle il ne rendroit qu'au Roi même, ou qu'à celui qu'il lui plairoit de lui ordonner; qu'il honoroit Morat-Bakche comme Prince & fils du Roi son maître; mais non pas pour lui remettre la place entre les mains sans un ordre exprès du Roi. L'Eunuque voyant la résolution du Gouverneur, fit de grandes menaces aux assiegez, jurant qu'il feroit mourir tous leurs proches, leurs femmes & leurs enfans, s'ils ne se rendoient le lendemain. Mais la consideration du sang ne put rien en cette rencontre sur les assiegez, & il n'y eut que la brèche qu'ils ne pouvoient plus défendre pour être trop peu de gens, & l'apprehension de la seconde mine, qui obligerent enfin le Gouverneur de se rendre à toutes les conditions honorables qu'il put souhaiter, & qui furent ponctuellement gardées

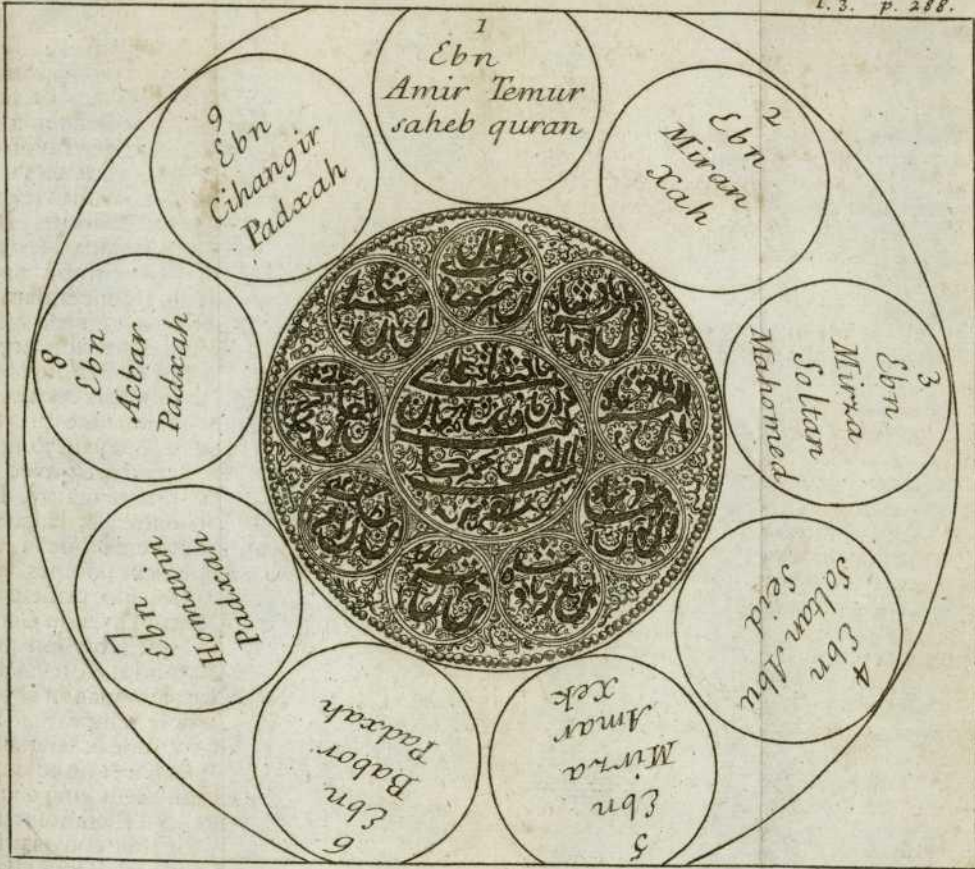
par Cha-baskan, lequel se faisoit du tresor qu'il fit conduire à Amadabat, où Morat-Bakche étoit occupé à tyranniser la peuple pour en avoir de l'argent.

La nouvelle de la prise de Surate ayant été portée à ce Prince, il se fit aussitôt préparer un trône, & s'étant assis dessus le jour qui fut destiné à cette cérémonie, il se fit déclarer Roi, non seulement de Guzerate; mais de tout l'Empire de Cha-gehan son pere. En même temps il fit battre monnoye, & envoya dans toutes les Villes de nouveaux Gouverneurs. Mais comme son trône est mal fondé, il tombera bien-tôt par terre, & ce Prince le plus jeune de tous, pour avoir voulu usurper un sceptre qui ne lui appartenoit pas, sera confiné dans une dure prison.

Le Prince Dara-cha auroit bien voulu secourir Surate; mais il lui fut impossible; car outre qu'il étoit occupé à assister le Roi son pere dans la maladie, il avoit son second frere Sultan-Sujah qui étoit plus puissant que Morat-Bakche & qui lui donnoit bien plus de peine. Il s'étoit déjà avancé dans le Royaume de Lahor, & il s'étoit entièrement assujetti celui de Bengala. Tout ce que put faire Dara-cha fut d'envoyer en diligence Soliman Checour son fils aîné avec une puissante armée contre Sultan Sujah. En effet ce jeune Prince défit son oncle, & l'ayant repoussé dans la Province de Bengala, dont il assura les frontieres par de bonnes garnisons; il se retira auprès de Dara-cha son pere. Cependant Morat-Bakche reconnu pour Roi dans le Royaume de Guzerate, porte toutes ses pensées à l'Empire des Indes, à détruire ses freres, & à établir son trône ou dans Agra ou dans Gehan-abad.

Sur ces entrefaites Aureng-zeb aussi ambitieux & plus rusé que ses freres, leur laissa jetter leur premier feu, & leur cache ses desseins qu'il fera bien-tôt eclater à leur grand dommage. Il feignoit de n'avoir aucune prétention à l'Empire comme s'il eût renoncé au monde, & menoit une vie comme de Dervich ou devot solitaire. Pour mieux jouer son rôle il témoigna à son pui- né Morat-Bakche qu'il voyoit ambitieux de regner; qu'il desiroit de le seconder dans ses desseins, & que le trône étant dû à sa valeur il l'aideroit de ses forces & de son argent pour vaincre Dara-cha qui lui faisoit obstacle. Ce jeune Prince peu judicieux & aveuglé de l'aparence d'une bonne fortune fut trop facile à croire Aureng-zeb, & ayant joint ses forces avec les siennes il entreprit avec lui d'aller à Agra pour s'en rendre maître. Dara-cha leur vint à la rencontre, & la bataille fut donnée aussi indiscretement de la part de Dara-cha, qu'heureusement pour ses deux freres. Ce Prince se fiant trop aux principaux Chefs de son armée, contre l'avis du General qui la commandoit, qui étoit son premier Ministre d'Etat & qui lui étoit fidele, crut s'assurer la victoire en attaquant d'abord ses freres sans leur donner le temps de se reposer. Le premier choc fut rude & sanglant; & Morat-Bakche plein de feu & de courage se batant comme un Lion reçut cinq coups de flèche dans son corps, & l'Élefant sur lequel il étoit monté en fut tout couvert. La victoire penchant du côté de Dara-cha, Aureng-zeb se retira; mais il tourna bientôt visage quand il vit venir à son secours les traîtres qui étoient dans l'armée de Dara-cha, & qui l'avoient lâchement abandonné

après





après qu'il eut perdu ses meilleurs Capitaines & leur General. Aussi-tôt Aureng-zeb reprit cœur, & retournant au combat contre Dara-cha, ce Prince qui se vit trahi & qui ne pouvoit plus rien esperer du petit nombre de gens qui lui restoit, fit incontinent retraite, & retourna à Agra où étoit le Roi son pere qui commençoit à se mieux porter. Il conseilla à son fils de se retirer dans la Forteresse de Dehli & d'emporter le tresor qui étoit dans Agra; ce qu'il fit sans perdre temps, acompagné de ses plus fidelles serviteurs. Ainsi la victoire fut toute entiere du côté d'Aureng-zeb & de Morat-Bakche, qui avant la fin du combat affoibli par la perte de son sang s'étoit retiré dans sa tente pour faire penser ses playes. Il fut aisé à Aureng-zeb de gagner ces traîtres, tant à cause des grands tresors qu'il avoit acquis, que parce que les Indiens sont grandement inconstans & peu genereux. D'ailleurs les Chefs sont ordinairement des Persans fugitifs, gens qui n'ont point de naissance & ont peu de cœur, qui sont enfin à qui plus leur donne.

Cha-Est-kan fils d'Asouf-kan, qui avoit trahi le Roi Boula-ki pour faire regner Cha-Gehan son frere, comme je dirai ensuite; Cha-Est-kan, dis-je, oncle de ces quatre Princes, dont la mere étoit sa sœur, se jetta du côté d'Aureng-zeb, avec la plus grande partie des principaux chefs de Dara-cha & de Morat-Bakche, qui abandonnerent leurs maîtres. Morat-Bakche commença alors à connoître la faute qu'il avoit faite de s'être confié à Aureng-zeb, qui se voyant favorisé de la fortune ne perdit point de temps pour venir à bout de ses desseins. Morat-Bak

che qui entroit avec raison dans de grands soupçons contre son frere, lui envoya demander la moitié des tresors qu'il avoit fais pour se retirer en Guzerate, & Aurengzeb pour réponce l'assura qu'il étoit toujours dans le dessein de lui aider à monter sur le trône & qu'il desiroit pour cela de s'aboucher avec lui. Morat-Bakche se trouvant un peu mieux de ses blessures fut voit Aurengzeb son frere, qui lui fit un bon accueil, & loia infiniment son courage, qui meritoit, lui dit-il, le premier Empire de l'univers. Ce jeune Prince se laissant charmer par de si douces paroles, son Eunuque Chabaskan qui lui avoit acquis la meilleure partie du Royaume de Guzerate, tâcha de le tirer dans la défiance & de lui faire connoître le piege qu'on lui tendoit. Mais quand bien Morat-Bakche eut voulu profiter des avis de son Eunuque, il étoit trop tard, & Aurengzeb avoit déjà pris ses mesures pour le perdre. Il invite Morat-Bakche à un festin, & plus celui-ci s'excuse, plus l'autre le presse de s'y trouver. Le jeune Prince ne pouvant plus reculer se résolut d'y aller pour ne pas faire paroître sa défiance, bien qu'il craignit que ce jour-là ne fut le dernier de sa vie, & qu'on ne lui eût préparé un poison mortel. Neanmoins il se trompa, Aurengzeb n'en voulut point alors à sa vie, & se contentant de s'assurer de sa personne, au lieu de l'aider à monter sur le trône, comme il lui avoit promis, il l'envoya sous sûre garde à la Forteresse de Govalear, pour lui donner le temps de guerir de ses blessures, & prendre le sien pour achever ses desseins.

CHAPITRE III.

De la prison de Cha-Gehan, & comme il fut puni par Aureng-Zeb son troisième fils de l'injustice qu'il avoit faite au Prince Boulaki son neveu, petit fils de Gehanguir, auquel comme au fils de l'aîné appartenoit l'Empire des Mogols.

Gehan-guir Roi des Indes fils d'Acbar & petit fils d'Houmajou, eut un regne fort paisible pendant l'espace de vingt trois ans, il fut également aimé de ses sujets & de ses voisins. Mais sa vie étoit trop longue pour l'ambition de regner de deux de ses fils déjà avancez en âge. L'aîné fit une puissante armée du côté de Lahor dans le dessein de surprendre son pere Gehan-guir, & de s'asseoir par violence sur son trône. Le Roi voyant l'insolence de son fils se résolut de le châtier, & allant à sa rencontre avec des forces considerables il défit son armée & le prit prisonnier avec plusieurs des principaux Seigneurs qui l'avoient suivi. Mais Gehan-guir étant un Prince debonnaire & qui aimoit passionnément son fils, bien qu'il l'eut en son pouvoir il ne voulut pas le faire mourir comme il meritoit, mais il se contenta de lui ôter la vûe en lui faisant passer un fer chaud sur les yeux de la maniere que j'ai dit qu'on en use en Perse. Le Roi voulut toujours avoir depuis ce fils aveugle auprès de sa personne, dans le dessein de faire regner un jour son fils aîné Sultan Boulaki, ce Prince ayant déjà plusieurs fils & tous en bas âge. Mais Sultan Courom, qui prit depuis le nom de Cha-Gehan, croyant que comme second fils de

Gehan-guir il devoit être préféré à son neveu, résolut de mettre tout en usage, pour le reculer du trône, & pour s'y placer lui-même sans attendre la mort du Roi. Il dissimula néanmoins ce qu'il cachoit dans son ame, & se montra d'abord fort soumis aux volontez de son pere, qui gardoit toujours auprès de soi les enfans de son fils aîné. Ce fut par cette soumission qu'il vint plus aisément à bout de ses desseins, & ayant gagné de cette maniere l'esprit de son pere, il obtint de lui la permission de mener le Prince aveugle son frere aîné à son Gouvernement du Royaume de Decan. Il representa au Roi qu'il étoit besoin d'ôter de devant ses yeux un objet qui lui devoit être fâcheux, & que ce Prince étant privé de la vûë, il passeroit plus doucement en Decan le reste de sa vie, qui ne pouvoit à l'avenir que lui être à charge & importune. Le Roi sans penetrer les sentimens de Courom consentit sans peine à ce qu'il lui demandoit, & dès que celui-ci eut ce pauvre Prince en son pouvoir, il scût s'en défaire par la voye la plus secrète & la plus plausible qui lui fut possible pour cacher son crime à la vûë des hommes, ne songeans pas qu'il ne se pouvoit cacher aux yeux de Dieu qui ne laissa pas cette action impunie comme nous verrous bien-tôt.

Après la mort de ce Prince aveugle Sultan Courom se fait appeller Cha-Gehan, c'est-à-dire Roi du monde; & pour meriter ce titre, il fait une armée pour achever ce que son pere avoit commencé, qui étoit de détrôner son pere Gehan-guir, & de prendre possession de l'Empire. Le Roi fort irrité de la mort de son fils, & de l'attenrat contre sa personne, envoya des forces considerables

pour châtier Courom d'une entreprise si criminelle, & ce Prince rebelle se sentant trop foible pour les attendre, quitta le Royaume de Decan; errant avec quelques vagabonds qui le suivirent, tantôt en un lieu, tantôt en un autre, jusqu'à ce qu'il arriva en Bengala, où il fit un corps d'armée dans le dessein de donner bataille au Roi. Ayant passé le Gange, il prit marche vers le Royaume de Lahor; & le Roi en personne fut au devant de lui avec une armée nombreuse & plus forte que la sienne. Mais Gehan-guir étant vieux & accablé des fâcheries qu'il avoit reçues de ses deux fils, mourut en chemin, & laissa Cha-Gehan en liberté de poursuivre ses desseins. Néanmoins avant que de rendre l'ame, ce bon Roi eut le temps de recommander son petit fils Sultan Boulaki à Asouf-kan Generalissime de ses armées & son premier Ministre d'Etat qui gouvernoit tout l'Empire. Il ordonna à tous les Chefs de l'armée de le reconnoître pour Roi après sa mort comme le legitime heritier de ses Etats; déclarant Sultan Courom rebelle, & comme tel incapable de lui succéder au trône. De plus il fit faire serment en particulier à Asouf-kan de ne permettre jamais qu'on fit mourir Boulaki de quelque maniere que les affaires pussent aller, ce qu'Asouf-kan lui jura sur sa cuisse, & ce qu'il lui tint religieusement pour cet article, mais non pas pour l'établir dans le trône, où il vouloit mettre Cha-Gehan à qui il avoit donné sa fille aînée mere des quatre Princes & des deux Princesses dont j'ai parlé au chapitre précédent.

La nouvelle de la mort du Roi étant scûe à la Cour, tout le monde en parut fort affligé, & aussi-tôt les grands du Royaume se

mirent en devoir d'exécuter son testament, en reconnoissant pour Roi Sultan Boulaki qui étoit encore jeune. Ce Prince avoit deux cousins germains, lesquels du consentement du Roi s'étoient fait Chrétiens & en faisoient profession publique. Ces deux jeunes Princes qui avoient l'esprit bon, remarquerent qu'Asouf-kan beaupere de Cha-Gehan & pere de Cha-Est-kan de qui j'ai souvent parlé, avoit de mauvais desseins contre le nouveau Roi, dequoi ils l'avertirent aussitôt, & cet avis leur coûta la vie & au Roi la perte de ses Etats. Le jeune Roi qui n'avoit pas encore la prudence qui ne s'acquiert qu'avec l'âge, déclara naïvement à Asouf-kan ce que les deux Princes Chrétiens ses cousins lui avoient dit en secret, & lui demanda s'il étoit vrai, qu'il eût dessein de faire Roi Sultan Courom son oncle, comme on lui affuroit? Asouf-kan n'eut garde de lui dire la verité, au contraire il accusa de fausseté & d'impudence ceux qui lui avoient fait un pateil rapport, & lui protesta qu'il seroit toute sa vie fidelle à son Roi, & qu'il répandroit pour le maintenir dans le trône, jusqu'à la dernière goutte de son sang. Sultan Boulaki prit ce discours à son avantage; mais Asouf-kan promettant d'être fidelle à son Roi, entendoit parler de Cha-Gehan son gendre qu'il vouloit élever sur le trône, la consideration du sang l'emportant sur celle de l'équité. Voyant que sa conjuration étoit découverte, il prévint le châtiment qu'il pouvoit apprehender, & s'assurant aussitôt des deux Princes, il les fit mourir. Comme il étoit tout puissant dans l'armée & dans l'Empire, il avoit déjà engagé dans les interêts de Cha-Gehan la plus grande partie

des Chefs & des Seigneurs de la Cour, & pour mieux cacher son jeu & endormir le jeune Roi qui voyoit peu clair dans les affaires, il fit courir le bruit que Cha-Gehan étoit mort, & qu'ayant souhaité d'être enterré auprès de Gehan-guir son pere, on apportoit son corps à Agra. Le stratagème fut adroitement conduit, Asouf-kan donne lui-même avis au Roi de cette mort supposée, & lui dit que la bien-seance veut que sa Majesté sorte d'Agra pour allet au devant du corps quand il en approchera d'une lieuë ou deux, cet honneur étant dû à un Prince du sang des Mogols qui étoit frere de son pere & fils de Gehan-guir. Cependant Cha-Gehan marchoit inconnu, & comme il fut à la vüe de l'armée qui étoit proche d'Agra, il se mit dans une bierre, où on lui laissa assez d'air pour respirer. Cette bierre ayant été portée sous une tente, tous les principaux Chefs qui étoient d'intelligence avec Asouf-kan vinrent comme pour faire honneur au corps du Prince défunt, le jeune Roi de son côté étant sorti d'Agra pour venir à la rencontre. Ce fut alors qu'Asouf-kan qui vit qu'il étoit temps d'executer son dessein, fit ouvrir la bierre, & Cha-Gehan se levant & paroissant debout aux yeux de toute l'armée, il fut salué Roi de tous les Generaux & autres Officiers qui avoient le mot; & dans le même moment le nom de Cha-Gehan déclaré Roi, se portant de bouche en bouche, l'acclamation se rendit publique, & l'Empire des Mogols lui fut assuré. Le jeune Roi apprenant en chemin cette nouvelle, en fut si troublé qu'il ne pensa plus qu'à prendre la fuite, se voyant presque abandonné de tout le monde; & Cha-Gehan ne jugeant pas à propos de le poursui-

vre, le laissa errer long-temps dans les Indes comme une maniere de Faquir. Mais enfin lassé de cette sorte de vie, il se retira en Perse, où il fut magnifiquement reçu de Chaséfi qui lui ordonna une pension digne d'un grand Prince. Il en jouit encore presentement, & j'ai eu occasion de lui parler dans mes voyages de Perse, & bû & mangé avec lui.

Cha-Gehan ayant usurpé le trône de cette maniere, pour se le mieux assurer & pour étoufer toutes les factions qui pouvoient naître à l'occasion du Roi legitime qu'il avoit injustement dépouillé de ses Etats, fit mourir peu à peu tous ceux que l'affection qu'ils avoient témoignée à son neveu lui rendoit suspects, & les premieres années de son regne furent signalées par des cruautéz qui ont beaucoup terni sa réputation. Aussi la fin de son regne lui a été malheureux, & comme il avoit ôté injustement l'Empire au legitime heritier à qui il appartenoit, il en fut privé durant sa vie par son propre fils Aureng-zeb, qui le tint prisonnier dans la Forteresse d'Agra, & voici en peu de mots comme se passa la chose.

Après que Dara-cha eut perdu la bataille contre ses deux freres Aureng-zeb & Morat-Bakche dans la plaine de Samonguir, & qu'il été lâchement abandonné des principaux Chefs de son armée, il se retira au Royaume de Lahor avec ce qu'il put tirer du tresor Royal dans la confusion de ses affaires. Le Roi pour résister à l'impetuosité de ses fils victorieux, qui ne pensoient qu'à regner en le privant du trône & peut-être de la vie, s'enferma dans la Forteresse d'Agra pour n'être pas surpris, & voir jusqu'ou ses

enfans porteroient leur insolence. Aureng-zeb s'étant donc assuré de la personne de Morat-Bakche, comme j'ai dit au chapitre précédent, entra dans Agra & feignit de croire que Cha-Gehan étoit mort, pour avoir lieu d'entrer ensuite dans la Forteresse où il disoit qu'un des Omrhas vouloit tenir bon. Plus Aureng-zeb publioit que Cha-Gehan étoit mort, plus Cha-Gehan tâchoit de faire sçavoir qu'il étoit en vie; mais enfin le Roi voyant qu'il ne pouvoit résister davantage à Aureng-zeb qui avoit & la force & tout le bonheur de son côté, & que le puits de la Forteresse d'Agra étant tari, il étoit contraint de se pourvoir d'eau de la riviere par une petite porte, qui étoit l'endroit le plus foible de la place, & qu'Aureng-zeb avoit déjà reconnu, il lui envoya Fazel-kan Grand-Maître de sa maison pour l'assurer qu'il étoit en vie, afin qu'il ne put prétendre de l'ignorer. Fazel-kan eut ordre de dire au Prince que le Roi son pere lui ordonnoit de se retirer au Royaume de Decan lieu de son Gouvernement sans lui causer davantage de fâcherie, & que par cette marque de son obéissance il lui donneroit lieu d'oublier tout le passé. Aureng-zeb toujours ferme dans sa résolution, répondit à Fazel-kan qu'il étoit bien assuré que le Roi son pere étoit mort, & que sur ce fondement il avoit combattu pour le trône qu'il croyoit meriter aussi-bien que ses freres, qui naturellement n'y avoient pas plus de droit que lui. Que si le Roi son pere étoit en vie, il auroit trop de respect pour lui, pour avoir la moindre pensée de rien entreprendre qui lui pût déplaire; mais que pour croire qu'il ne fut pas mort, il desiroit de le voir & de lui baiser les pieds, après

quoil se retireroit en son Gouvernement & obéiroit exactement à ses ordres. Fazel-kan fut porter cette réponse au Roi, qui témoigna qu'il étoit content de voir son fils, & qui lui renvoya Fazel-kan pour lui dire qu'il feroit le bien venu. Mais Aureng-zeb plus fin que Cha-Gehan, assura Fazel-kan qu'il n'entreroit point dans la Forteresse que la garnison qui y étoit n'en sortit pour faire place à ses gens. Ce Prince craignoit avec assez de raison, que s'il y entroit sans en être le maître, on ne lui jouât un mauvais tour, & qu'on ne se fâisît de sa personne; & le Roi ayant scû sa résolution, il y consentit, ne pouvant mieux faire à tout ce que son fils fouhaitoit de lui. Ainsi la garnison de Cha-Gehan sortit de la Forteresse, & celle d'Aureng-zeb y entra, commandée par Sultan Mahamoud l'ainé de ses fils, auquel il ordonna de s'assurer de la personne du Roi son pere. Cependant il differe de jour en jour de le voir, cherchant une bonne heure pour cette entrevüe, & ses Astrologues n'en trouvant point, il se retire à une maison de campagne éloigné d'Agra de deux ou trois lieues, ce qui déplut fort au peuple qui attendoit avec impatience l'heure fortunée, qui par la visite du fils au pere devoit terminer leurs differens. Mais Aureng-zeb qui n'avoit point d'empressement pour cette entrevüe, prit au contraire une étrange résolution, qui fut de regler la dépense de son pere pour son entretien, & de se saisir de tous les tresors que Dara-cha n'avoit pu emporter dans une fuite précipitée. Il fit aussi resserrer dans la Forteresse Begum Saheb sa sœur pour tenir compagnie au Roi de qui elle étoit fort aimée, & mit la main sur toutes les richesses

qu'elle tenoit de la liberalité de son pere. Cha-Gehan outré de dépit de se voir traité de la sorte par son propre fils, fit des efforts pour sortir, & tua quelques gardes qui voulurent s'y opposer, ce qui porta Aureng-zeb à lui donner une prison plus étroite. Cependant c'est une chose surprenante de voir que pas un des serviteurs de ce grand Roi ne s'offre pour l'assister, que tous ses sujets l'abandonnent, & qu'ils tournent tous les yeux vers le soleil levant, ne reconnoissant plus qu'Aureng-zeb pour Roi, & Cha-Gehan qui vit encore étant hors de leur memoire. S'il y en a quelques-uns qui se sentent touchés de son malheur, la crainte les fait taire, & leur fait lâchement abandonner un Roi qui les gouvernoit en pere, & avec une douceur qui n'est pas ordinaire aux Souverains. Car bien qu'il fut assez severe aux Grands quand ils venoient à manquer à leur devoir, il dispo-
soit toutes choses au soulagement du peuple, dont il étoit aimé, mais qui ne lui en donna pas des marques de reconnoissance dans cette rencontre. Ainsi ce grand Roi a fini tristement ses jours en prison, & est mort dans la Forteresse d'Agra sur la fin de l'année 1666. au dernier voyage que je fis aux Indes. Comme il avoit fait bâtir pendant son regne la ville de Jehanabat qui n'étoit pas encore achevée, il souhaita de la voir encore une fois avant que de mourir. Il falloit pour cela le consentement d'Aureng-zeb son fils qui le tenoit prisonnier, & il voulut bien qu'il fit le voyage, & qu'il demeurât même à Jehanabat autant de temps qu'il voudroit, resserré dans le château comme il l'étoit à Agra, pourvû qu'il voulut aller par eau en remontant la riviere, & revenir de

même dans ces petites fregates si bien peintes & dorées qui sont sur le Gemené le long du Palais de Jehanabat. Car pour aller par terre sur son Éléphant, Aureng-zeb ne le voulut pas permettre, & il eut peur que le Roi son pere se montrant au peuple il ne se formât aussi-tôt un parti en sa faveur, & que se mettant à la tête, comme les peuples sont inconstans, il ne trouvât moyen de remonter sur le trône. Cha-Gehan voyant la dureté de son fils qui le vouloit gêner de la sorte, ne pensa plus au voyage, & le sensible déplaisir qu'il eut d'un si cruel traitement, avança sa mort. Dès qu'Aureng-zeb en eut la nouvelle, il vint à Agra, & se saisit de tous les joyaux du feu Roi son pere, auxquels il n'avoit pas touché durant sa vie. Begum-Saheb avoit aussi quantité de pierreries qu'Aureng-zeb ne lui avoit pas ôtées quand il la mit dans la Forteresse, s'étant contenté alors de mettre la main sur l'or & l'argent dont ses coffres étoient pleins. Ces pierreries étant aussi à la bienveillance d'Aureng-zeb, à qui d'ailleurs la Princesse sa sœur étoit suspecte, ayant eu d'étroites liaisons avec Cha-Gehan, il trouva moyen de les avoir d'une maniere qui parut honnête & éloignée du crime, en faisant bien des honneurs & des caresses à Begum-Saheb qu'il emmena à Jehanabat, & je vis passer l'Éléphant sur lequel elle étoit montée lors qu'elle sortoit d'Agra avec la Cour, & que j'y entrais à mon retour de Bengala. Peu de temps après on eut la nouvelle de la mort de cette Princesse, & tout le monde crut qu'on l'avoit hâtée par le poison. Voyons maintenant ce qu'est devenu Dara-cha, & qu'elle a été la suite de la guerre entre les fils de l'infortuné Cha-Gehan.

CHAPITRE V.

De la fuite de Dara-cha aux Royaumes du Scimdi & de Guzerate; de sa seconde bataille contre Aureng-zeb, de sa prise & de sa mort.

DAra-cha ayant emporté à la hâte par le conseil du Roi son pere une partie de l'or & de l'argent qui étoient dans la Forteresse d'Aggra, & s'étant retiré au Royaume de Lahor, esperoit de remettre dans peu une seconde armée sur pied pour aller contre Aureng-zeb son frere. Ses plus fidelles serviteurs & amis l'avoient toujours accompagné dans sa disgrâce, & son fils aîné Soliman Checour fut avec le Raja Roup dans les terres de son domaine pour faire des levées, portant avec lui cinq millions de Roupies, qui font de nôtre monnoye sept millions 500000. livres, pour trouver plus promptement des soldats. Mais cette somme fit ouvrir les yeux au Raja Roup, & s'en étant saisi par une lâche & infame trahison, Soliman Checour qui apprehenda qu'elle n'allât plus loin, & qu'il n'atentât sur sa personne, se retira promptement au Royaume de Sirenager sous la protection du Raja Nakti-Rani, qui par une trahison encore plus noire, le livra quelque temps après à Aureng-zeb.

Dara-cha ayant eu avis de la trahison du Raja Roup, & voyant que tous ses amis l'abandonnoient pour se jeter dans le parti d'Aureng-zeb, partit de Lahor pour se retirer au Royaume du Scimdi. Avant que de sortir de la Forteresse il fit charger sur la riviere avec bonne escorte tout l'or & l'argent

& les joyaux qui se trouverent dans le tresor, pour les transporter à Baker, où il se saisit du Fort, qui est au milieu du fleuve Indus. Il y laissa pour Gouverneur & pour la garde de ces richesses un Eunuque qui lui étoit fidele, avec six mille soldats & toutes les munitions necessaires pour soutenir un siege; après quoi il s'en alla au Scindi où il laissa plusieurs grosses pieces de canon. Il passa dans les terres du Raja de Kachnagana, qui lui fit de magnifiques promesses sans aucun effet; & puis il entra dans le Royaume de Guzerate, où il fut reçu du peuple avec de grands applaudissemens comme Roi legitime & heritier de Cha-Gehan. Il donna ses ordres dans toutes les Villes, & particulièrement dans Surate où il établit un Gouverneur; mais celui de la Forteresse qui y avoit été mis par Morat-Bakche & qui étoit un Raja, ne voulut pas se soumettre à Dara-cha. Il protesta qu'il ne remettrait point la place entre les mains de qui que ce fut que par l'ordre exprès de Morat-Bakche, & comme il demeura ferme dans cette résolution, on le laissa paisible dans la Forteresse, sans que de sa part il donna aucun trouble au Gouverneur de la Ville.

Cependant Dara-cha eut avis à Amadabat que Jessomseing l'un des plus puissans Rajas de toutes les Indes s'étoit séparé d'Aurengzeb & qu'il desiroit se joindre à lui. Il fut même sollicité par ce Raja de s'avancer avec son armée, qui n'étoit pas grande & ne passoit pas trente mille hommes lorsqu'il arriva à Amadabat. Dara-cha qui se fioit à sa parole suivit son conseil, & fut à Emir qui étoit le lieu du rendez-vous, où il esperoit de le trouver. Mais Jessomseing qui avoit été gagné

par les persuasions du Raja Jessioneing qui étoit plus puissant que lui, & tout entier dans les interêts d'Aureng-zeb, ne se trouva pas à Emir au jour qu'il avoit promis, & ne s'y rendit qu'à l'extrémité dans le dessein de trahir ce pauvre Prince. Les armées des deux freres étant en presence, elles vinrent aux mains & la bataille dura trois jours. Mais dans le fort du combat Jessioneing par une lâcheté manifeste, se tourna du côté d'Aureng-zeb; ce que voyant les soldats de Dara-cha, ils perdirent courage & prirent la fuite. Il y eut bien du sang répandu de part & d'autre; Chanavas-kan beaupere d'Aureng-zeb demeura sur la place; & il y eut des deux côtés huit ou neuf mille hommes de tuez, sans compter les bleffez dont le nombre étoit plus grand. Dara-cha n'y ayant plus de ressource, & la fortune lui étant contraire dans toutes ses entreprises, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, s'enfuit avec ses femmes & quelques-uns de ses enfans & de ses plus fidelles serviteurs dans un équipage digne de compassion. Comme il approchoit d'Amadabat, Monsieur Bernier Medecin François qui alloit à Agra voir la Cour du Grand Mogol, & qui s'est fait connoître de tout le monde, tant par le merite de sa personne, que par les belles relations de ses voyages, fut d'un grand secours à une des femmes de ce Prince, laquelle étoit attaquée d'un eresipele à une jambe. Dara-cha ayant sçû qu'il y avoit proche de lui un habile Medecin d'Europe l'envoya querir aussi-tôt, & Monsieur Bernier le fut trouver dans sa tente, où on lui fit voir cette femme & son mal auquel il donna du remede & un prompt soulagement. Ce pauvre Prince très-satisfait de

Monsieur Bernier le sollicita fort de demeurer à son service, & il auroit pû accepter cet offre, si Dara-cha n'eut eu nouvelle la même nuit que le Gouverneur qu'il avoit laissée à Amadabat avoit refusé l'entrée à ses fourriers, & qu'il s'étoit déclaré pour Aurenz-zeb. Cela obligea Dara-cha de décamper promptement dans l'obscurité de la nuit & de prendre le chemin du Scimdi, craignant quelque nouvelle trahison à laquelle il ne pouvoit résister dans le malheureux état où il se trouvoit alors.

Dara-cha arriva donc au Scimdi dans le dessein de passer en Perse, où Cha-Abas II. l'attendoit avec un appareil magnifique résolu de l'assister d'hommes & d'argent. Mais ce Prince ne se voulant pas fier à la mer, & appréhendant que son inconstance ne lui fit ressentir quelque nouveau revers de fortune, il crût qu'allant par terre il assuroit davantage sa personne & celle de ses femmes & de ses enfans. Toutefois il se trompa; car en passant par le país des Patanes pour aller à Candahar il fut encore lâchement trahi par un des Seigneurs du país nommé Gion-kan, qui avoit été Officier du Roi son pere, & qui ayant été condamné à mort pour ses crimes par la bouche du Roi, & à être jetté sous les pieds d'un Elefant, obtint sa grace par l'intercession de Dara-cha à qui de la sorte il devoit la vie. Pour surcroît d'affliction Dara-cha, avant que d'arriver en la maison de Gion-kan, reçût par un valet de pié la triste nouvelle du décès de celle de ses femmes qu'il aimoit le plus, & qui l'avoit toujours accompagné dans ses disgraces. Il scût qu'elle étoit morte de chaleur & de soif, n'ayant pû trouver dans la campagne une goutte d'eau pour

lui rafraîchir la bouche. Ce Prince fut si touché de cette nouvelle, qu'il tomba comme mort, & dès qu'il fut revenu à soi par l'assistance de ceux qui étoient auprès de lui, dans l'excès de sa douleur il déchira ses habits; ce qui est une coutume très-ancienne dans l'Orient, & David déchira les siens sur la nouvelle de la mort d'Absalon son fils. Ce malheureux Prince s'étoit toujours montré comme insensible dans toutes les occasions de sa mauvaise fortune; mais en celle-ci la douleur surmonta, & il ne voulut recevoir aucune consolation de ses amis. Il prit des habits conformes à son affliction, & au lieu de Sesse ou de Turban il mit autour de sa tête un morceau de grosse toile. Ce fut en ce pitoyable équipage qu'il entra dans la maison du traître Gion-kan, où étant couché sur un lit de campagne pour se délasser, un nouveau sujet de douleur le surprit à son réveil. Gion-kan se voulant saisir de Sepper Chekour second fils de Dara-cha; ce jeune Prince quoiqu'enfant résista courageusement à ce traître, & ayant pris en main son arc & ses flèches, il mit trois hommes sur le carreau. Mais comme il étoit seul il ne put résister au nombre des traîtres, qui s'étant rendus maîtres des portes de la maison ne laissèrent entrer personne de ceux qui le pouvoient secourir. Dara-cha s'étant éveillé au bruit que firent ces cruels satellites en se saisissant du petit Prince, vit devant ses yeux son fils qu'on lui avoit amené les mains liées derrière le dos. Ce malheureux pere ne pouvant plus douter de la noire trahison de son hôte, ne put s'empêcher dans la colere où il étoit de lâcher ces mots contre le traître Gion-kan. *Acheve, lui dit-il, ingrat & infame que tu es, acheve ce*

que tu as commencé ; nous sommes les victimes de la-mauvaise fortune & de l'injuste passion d'Aureng-zeb ; mais souvien-toi que je ne merite la mort que pour t'avoir sauvé la vie, & que jamais Prince du Sang Royal n'eut les mains liées derrière le dos. Gion-kan touché en quelque façon de ces paroles, fit délier le petit Prince, & donna seulement des gardes à Dara-cha & à son fils. En même-temps il envoya un exprès au Raja Jessomfeing & à Abdulla-kan, pour leur donner avis qu'il s'étoit saisi de Dara-cha & de sa suite. Sur cette nouvelle ils se hâterent de venir prendre part à la dépouille de ce Prince ; mais ils ne purent arriver si-tôt que Gion-kan n'eut eu le temps de se saisir de ce que Dara-cha avoit de plus précieux, & il traita même fort inhumainement ses femmes & ses enfans. Le Raja & Abdulla-kan étant arrivez, font partir Dara-cha sur un Elefant avec son fils ; ses femmes & ses enfans sur d'autres, & dans cet équipage bien différent de celui auquel ils avoient paru auparavant à Jehanabat, ils s'y acheminerent & y entrerent le 9. Septembre. Tout le peuple accourut à ce spectacle, chacun souhaitant de voir le Prince qu'il eut bien voulu avoir pour Roi, & Aureng-zeb ordonna qu'on le fit passer dans les principales ruës & dans tous les bazars de Jehan-abat, afin que personne ne pût douter qu'il ne fut pris, & comme s'il se fut gloriifié de sa perfidie envers son frere, à qui il ordonna pour prison la Forteresse d'Asser. Mais de tous ceux qui accoururent en foule pour voir ce Prince, & qui n'ignoroient pas que ce ne fut leur Roi légitime, qui desiroient même le voir sur le trône, il n'y en eut pas un qui eut la hardiesse de le servir.

Il se trouva seulement quelques soldats genereux qui avoient servi ce Prince, & qui en ayant reçu plusieurs bienfaits, crurent être obligez en cette rencontre, de lui donner quelques marques de reconnoissance. Ne pouvant délivrer leur legitime Prince des mains de ceux qui le tenoient captif, ils se jetterent avec furie sur le traître Gionkan, qui à la verité fut promptement secouru sur l'heure, mais qui peu de temps après, souffrit la peine dûë à son crime, ayant été tué en traversant un bois comme il retournoit en son país.

Cependant Aureng-zeb bon politique & extraordinairement dissimulé, fit publier qu'il n'avoit pas ordonné qu'on se saisit de la personne de Dara-cha, mais seulement qu'on lui persuadât de se retirer hors du Royaume; ce que n'ayant pas voulu faire, Gionkan à son insçû s'étoit indignement saisi de sa personne, & qu'au lieu de respecter le Sang Royal, il avoit honteusement lié les mains derriere le dos au jeune Prince Sepper-Chekour fils de Dara-cha. Que cette action criminelle & qui offensoit sa Majesté meritoit un severe châtiment, & qu'aussi elle avoit été punie par la mort de Gionkan & de ses complices. Mais ce discours qu'Aureng-zeb faisoit semer parmi le peuple n'étoit que pour l'abuser; & s'il eut eu veritablement quelque consideration pour le Sang Royal, & quelque amour pour son frere aîné, il n'eut pas ordonné en même-temps qu'on lui coupât la tête, ce qui fut aussi-tôt executé en cette sorte.

Dara-cha étant parti de Jehanabat avec des gardes pour aller au lieu de sa prison; comme il fut arrivé à un bel endroit où il

croyoit se reposer, on lui prépara sa tente dans laquelle il devoit laisser la tête. Après qu'il eut mangé, Seif-kan qui avoit été à son service le vint trouver pour lui annoncer l'arrêt de sa mort. Dara-cha le voyant entrer lui dit qu'il étoit le bienvenu, & qu'il avoit de la joye de voir un de ses plus fidelles serviteurs. Seif-kan lui repartit que véritablement il avoit été autrefois à son service, mais qu'alors il étoit esclave d'Aureng-zeb qui lui avoit commandé de lui apporter sa tête. Il faut donc mourir, dit Dara-cha? c'est un arrêt du Roi, repliqua Seif-kan, & je suis ici pour l'exécuter. Sepper-Chekour qui repositoit dans une anti-chambre de la tente, s'éveillant à ce discours, voulut se saisir de quelques armes qu'on lui avoit ôtées, & fit effort pour secourir son pere; mais il en fut empêché par ceux qui accompagnoient Seif-kan. Dara-cha voulut aussi faire quelque résistance; mais voyant qu'elle étoit inutile, il demanda du temps pour faire sa priere, ce qui lui fut accordé. Cependant on tira à part Sepper-Chekour, & tandis qu'on l'amusoit, un esclave coupa la tête à Dara-cha, & Seif-kan la porta à Aureng-zeb, qui crut que par le sang & la mort de son frere, il établiroit son trône. Ensuite de cette sanglante tragedie, on mena l'affligé Sepper-Chekour à la Forteresse de Gouialeor pour tenir compagnie à son oncle Morat-Bakche. Pour les femmes & les filles de Dara-cha, elles furent mises dans un appartement du Haram d'Aureng-zeb, qui pour s'affermir sur le trône des Mogols, ne pensa plus qu'à détruire son autre frere Sultan Sujah qui étoit en Bengala, où il assembloit des forces pour venir délivrer le Roi

son pere, qui vivoit encore dans la Forteresse d'Agra, ou Auteng-zeb le tenoit prisonnier.

C H A P I T R E V.

Comme Aureng-zeb s'assit sur le trône, & se fit déclarer Roi; & de la fuite de Sultan Sujah.

IL ne fut pas difficile à Aureng-zeb après l'emprisonnement de son pere Cha-gehan, & de son frere Morat-Bakche, & après avoir fait cruellement couper la tête à son frere aîné auquel de droit appartenoit le Royaume, de se résoudre de se faire déclarer Roi, d'autant plus que la fortune le favorisoit, & que tous les Grands de l'Etat lui applaudissoient. Comme c'est la coutume pour cette ceremonie de s'asseoir sur le Trône, il ne falut pas beaucoup de temps pour le dresser, vû que Cha-gehan avant sa prison avoit fait achever celui que le grand Tamerlan avoit commencé, & qui est le plus riche & le plus superbe qu'on ait jamais vû au monde. Mais comme il faut aussi que le grand Cadi de l'Etat & Chef de la loi proclame le nouveau Roi, ce fut de ce côté-là qu'Aureng-zeb trouva d'abord de l'obstacle. Le Grand Cadi s'opposa ouvertement à son dessein, & lui dit que la loi de Mahomet & la loi de la nature lui défendoient également de le proclamer Roi du vivant de son pere; joint que pour monter sur le Trône il avoit fait mourir son frere aîné à qui l'Empire appartenoit après la mort de Cha-gehan leur pere. Cette vigoureuse résistance du Cadi donna de la peine à Aureng-zeb, & pour ne

paroitre pas injuste il fit assembler les Docteurs de la loi, auxquels il fit représenter que son pere étoit incapable de regner pour le grand âge & les infirmités dont il étoit accablé, & que pour Dara-cha son frere il l'avoit fait mourir, parce qu'il n'étoit pas zélé pour l'observation de la loi, qu'il buvoit du vin, & qu'il favorisoit les Infideles. Ces raisons mêlées avec des menaces firent conclure à son Conseil de conscience qu'il meritoit l'Empire, & qu'il devoit être proclamé Roi, à quoi toutefois le grand Cadi résista toujours. Il n'y eut point à cela d'autre remède que de le déposséder de son office comme perturbateur du repos public, & d'en élire un autre zélé pour l'honneur de la loi & le bien du Royaume, ce qui fut fait aussitôt. Celui qui fut élu par le Conseil fut ensuite confirmé par Aureng-zeb, & pour reconnoissance de ce bienfait il le proclama Roi le vingtième d'Octobre 1660. Cette proclamation faite dans la Mosquée, Aureng-zeb s'assit sur le trône, où il reçut les hommages de tous les Grands du Royaume, & il se fit ce jour-là de grandes réjouissances dans Jehanabat. En même-temps les ordres furent envoyez par tout le Royaume pour célébrer son avènement au trône, ce qui se fit avec de grandes magnificences pendant plusieurs jours.

Aureng-zeb ne croyoit pas encore son trône assuré ni son Empire bien établi, pendant que Sultan Sujah son frere faisoit une puissante armée en Bengala dans le dessein de mettre Cha-Gehan en liberté. Il crut qu'il falloit le prévenir, & il envoya contre lui des forces considérables sous le commandement de Sultan Mahmoud son fils aîné, à

qui il donna pour Lieutenant l'Emir-Jemla un des plusgrands Capitaines qui soit jamais venu de Perse dans les Indes. Sa grande conduite & son courage le rendroient venerable à la posterité s'il avoit eu autant de fidelité pour les Princes qu'il a servis. Mais il trahit premierement le Roi de Golconda, sous lequel il avança sa fortune, & ensuite Cha-Gehan sous la protection duquel il l'a maintenüe dans un si haut point, qu'il n'y a guere de Seigneur dans toutes les Indes plus puissant ni plus riche que lui. D'ailleurs il est tout ensemble craint & aimé des soldats, & il entend parfaitement la guerre de la maniere que l'on la fait en ces païs-là. Ayant donc abandonné les interêts de Cha-Gegan, il se jetta dans le parti d'Aureng-zeb, & si Sultan Sujah n'eut pas eu en tête un si vaillant & habile Capitaine, il auroit sans doute donné plus de peine à son frere, & peut-être il auroit eu le dessus. Les deux armées étant venues plusieurs fois aux mains, la victoire étoit tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, & Sultan Mahmoud assisté des conseils de son Lieutenant voyant que cette guerre traînoit en longueur, résolut de changer de batterie, & de joindre la ruse à la force pour venir plutôt à bout de Sultan Sujah. Il traita secrètement avec la plûpart des Chefs de l'armée de son oncle, il leur fit de magnifiques promesses & les sollicita si fortement de suivre le parti d'Aureng-zeb, qu'il appelloit la colonne & le protecteur de la loi de Mahomet, qu'il gagna les principaux, à qui il fit ensuite des presens considerables pour se les mieux assurer. Ce fut un coup mortel pour Sultan Sujah, lequel il ne put parer, car ceux qui le suivoient, étant de condition

312 VOYAGES DES INDES,
mercenaire, & de cette sorte de gens qui
sont à qui plus leur donne, virent qu'il n'y
avoit plus rien à esperer de ce Prince dont
les finances étoient épuisées, & qu'il trou-
veroient bien mieux leur conte avec Aureng-
zeb, que la fortune favorisoit en toutes ma-
nieres & qui étoit maître de tous les tresors.
Ainsi il fut aisé à Aureng-zeb de débaucher
toute l'armée de son frere, qui dans la der-
niere bataille qui fut donnée se vit abandon-
né generalement de tout le monde, & con-
traint de se sauver promptement avec ses
femmes & ses enfans. Les traîtres honteux
de leur lâcheté ne poursuivirent pas ce Prin-
ce infortuné comme ils auroient pu faire, &
comme gens de neant ils s'occupèrent aussitôt
qu'il eut pris la fuite à ruiner ses tentes
& à piller son bagage, ce que l'Emir-Jemla
leur laissa faire pour les récompenser de leur
trahison. Sultan Sujah s'étant jetté dans
quelques bateaux avec sa famille passa le
Gange, & se retira quelque temps après
au Royaume d'Arakan sur les confins de
Bengala, où il faut lui laisser prendre ha-
leine pour apprendre des nouvelles de Sul-
tan Mahmoud fils aîné d'Aureng-zeb, & de
Sultan Soliman Chekour fils aîné de Dara-
cha, qui donnent encore de la peine à Au-
reng-zeb,

CHAPITRE VI.

De la prison de Sultan Mahmoud fils d'Aureng-zeb, & de Sultan Soliman Chehour fils aîné de Dara-cha.

Bien qu'Aureng-zeb fût estimé très-grand politique & qu'il le fut en effet, il ne laissa pas de se tromper en confiant une puissante armée à son fils sous la conduite d'un grand Capitaine, mais qui ayant déjà, comme j'ai dit, trahi deux Rois ses maîtres, devoit faire craindre à Aureng-zeb un semblable traitement. Ce Prince qui étoit monté sur le trône par plusieurs crimes, & qui l'avoit usurpé sur son pere qu'il tenoit prisonnier, & sur ses deux freres, l'un qu'il avoit fait mourir, l'autre qu'il avoit contraint de prendre la fuite, étoit à toute heure dans une juste apprehension que le Ciel n'inspirât à son propre fils de prendre en main la vengeance de son ayeul. Comme on lui eut donné avis que Sultan Mahmoud étoit extraordinairement pensif, & melancolique, il crut fermement qu'il meditoit les moyens de le ruiner, & dans cette creance il tâcha d'en tirer quelque éclaircissement de Mir-Jemla. Il lui écrivit qu'ayant eu avis que Sultan Mahmoud avoit quelques intelligences secretes avec Sultan Sujah son oncle, il étoit à propos qu'il se saisit de sa personne & qu'il le lui envoyât. La lettre ayant été malheureusement surprise par les gardes de Sultan Mahmoud, & renduë ensuite à ce jeune Prince qui a de l'esprit; il cache la chose à Mir-Jemla, & craignant qu'il n'eût reçu d'autres

ordres plus précis de son pere contre sa vie, il résolut de passer le Gange, & de s'aller jeter entre les bras de son oncle Sultan Sujah de qui il esperoit plus de bonté que de son pere. Dans cette résolution il feignit d'aller pêcher, & ayant fait promptement préparer quelques barques sur le Gange, il passa avec plusieurs de ses Capitaines au camp de Sultan Sujah qui étoit de l'autre côté de la riviere, & qui avoit trouvé moyen de ramasser quelques troupes, dans le temps qu'il meditoit sa retraite auprès du Roi d'Arakan. Sultan Mahmoud étant en presence de son oncle se jeta à ses pieds, & lui demanda pardon d'avoir pris les armes contre lui, à quoi son pere l'avoit forcé, & qu'il n'ignoroit pas avec quelle injustice il s'étoit saisi du trône. Bien que Sultan Sujah pût douter que l'arrivée de Mahmoud dans son camp ne fut une ruse d'Aureng-zeb, qui l'envoyoit pour épier sa contenance & découvrir sa foiblesse, néanmoins comme c'étoit un Prince bon & genereux, voyant son neveu à ses genoux, il le releva aussi-tôt, & en l'embrassant l'assura de sa protection contre Aureng-zeb. Quelques jours après ces deux Princes firent une tentative, & repassant le Gange, furent par un long détour surprendre l'armée ennemie qui ne les attendoit pas. Ils l'attaquerent vigoureusement & tuèrent bien du monde; mais comme ils virent qu'elle commençoit à revenir de cette surprise, ils se contenterent de cet avantage & repasserent le Gange, de peur d'être enveloppez par le grand nombre & de ne se pouvoir retirer quand ils voudroient.

L'Emir-Jemla avoit déjà donné avis à Aureng-zeb de la fuite de son fils; de quoi ce pere

eut un déplaisir sensible, qu'il n'osa toutefois témoigner à l'Emir, de peur qu'il ne s'avifât lui-même d'en faire autant, & de le trahir comme il avoit trahi Chagehan son pere & le Roi de Golconda. Il lui écrivit seulement qu'il se confioit entierement en sa grande prudence & delicateffe d'esprit pour ramener Sultan Mahmoud à son devoir; qu'il étoit jeune, & que certe faillie ne procedoit que d'un âge encore plein de feu & qui aime d'ordinaire le changement. La confiance qu'Aureng-zeb témoignoit à l'Emir-Jemla, fit rechercher à ce General tous les moyens de retirer Mahmoud des mains de Sultan Sujah. Il fit sçavoir à ce jeune Prince que le Roi son pere avoit de très-bonnes intentions pour lui, & qu'il auroit toujourns les bras ouverts pour le recevoir, pourvû qu'il sçût bien user de sa retraite auprès de Sultan Sujah, laquelle il pouvoit rendre utile à Aureng-zeb qui l'en aimeroit davantage & qui auroit lieu de le louer de sa prudence & de son affection. Le jeune Prince se laissa aisément persuader, & par les mêmes voyes qu'il étoit allé au camp de son oncle Sultan Sujah, il retourna à celui de son pere Aureng-zeb, où l'Emir-Jemla le reçût glorieusement & avec de grandes demonstrations de joye. Il lui conseilla de dire à son pere quand il le verroit, qu'il n'étoit allé vers Sultan Sujah que dans le dessein de reconnoître ses forces & l'ordre de son armée, & qu'il devoit se rendre en diligence auprès d'Aureng-zeb, pour lui dire ce qu'il avoit fait pour son service & en recevoir la récompense. C'étoit d'ailleurs l'ordre d'Aureng-zeb que son fils lui fut envoyé d'abord, & Mahmoud de gré ou de force se mit en chemin pour Jehanabat, où il arriva

accompagné de gardes que l'Emir-Jemla lui avoit donnez. Celui qui les commandoit ayant fait sçavoir au Roi l'arrivée du Prince son fils, sa Majesté lui ordonna un logement hors de son Palais, & ne permit pas qu'il lui vint baiser les mains. Elle lui fit dire qu'elle étoit indisposée, & tandis que ce logement lui sert de prison jusqu'à ce qu'il soit transféré en la Forteresse de Guioaleor, voyons ce que fait Sultan Soliman Chekour, fils aîné de l'infortuné Dara-cha, à qui Aureng-zeb fit couper la tête.

Sultan Soliman Chekour après avoir été trahi par le Raja Roup, comme j'ai dit ci-devant, étoit demeuré dans le pais de Serenaguer sous la protection de Nacti-Rani qui en étoit souverain. Ce Prince qui étoit brave autant que malheureux, étoit contraint de mener une vie sauvage dans des montagnes pour ne pas tomber dans les mains d'Aureng-zeb, lequel avec toutes ses forces ne pouvoit lui faire de violence en ce lieu-là. D'ailleurs Nacti-Rani l'assuroit par un serment accompagné de toutes les ceremonies qui pouvoient le rendre solennel & inviolable, qu'il perdrait plutôt son Royaume que de souffrir qu'Aureng-zeb lui fit la moindre violence au préjudice de la protection qu'il lui donnoit. Il fut pour ce sujet au fleuve qui passe dans ses terres se laver le corps pour une marque de la pureté de son ame; & étant ainsi purifié dans les eaux, il fit ses protestations à Soliman Chekour de ne l'abandonner jamais, prit ses Dieux à témoin de la pureté de ses intentions, & donna lieu à ce jeune Prince de ne point douter de ses promesses. Soliman Chekour ne pense plus après cela qu'à se divertir à la chasse

avec ceux de sa suite, qui tâchent de leur côté de le divertir le mieux qu'il leur est possible. Pendant qu'il se donne tout entier aux plaisirs, Aureng-zeb fait avancer des troupes vers les montagnes de Serenaguer, pour obliger le Raja Nacti-Rani de remettre Soliman Chekour en son pouvoir. Mais le Raja pouvant avec mille hommes défendre contre cent mille toutes les avenues de son païs qui sont étroites & difficiles, rend inutiles tous les efforts d'Aureng-zeb, qui a recours à la ruse voyant que la force ne peut rien. Il entreprend d'abord de traiter avec le Raja; mais en vain, parce que le Raja ne veut pas violer son serment, & que d'ailleurs ses Prêtres l'assurent qu'Aureng-zeb sera privé du Royaume, & que Soliman Chekour regnera dans peu de temps, ce qui l'oblige de faire toutes les caresses possible à ce jeune Prince.

Aureng-zeb voyant que son armée ne pouvoit avancer dans les terres du Raja, tâche de lui faire une autre guerre pour tirer de ses mains le fils de Dara-cha. Il défend le commerce entre ses sujets & ceux du Raja, ce qui étoit très-préjudiciable à ces derniers, qui habitant un païs de montagnes & de rochers, sont contraints de se pourvoir au dehors de ce qui leur manque. Ils commencèrent bien-tôt à murmurer de la protection qu'il avoit donnée à Sultan Soliman Chekour, & crièrent tout-haut qu'elle étoit au préjudice du bien public. Leurs Prêtres commencèrent aussi à douter de la vérité de leurs oracles, & à croire qu'il falloit leur donner un autre sens. Enfin on traite de la ruine de ce pauvre Prince, & ce qui l'acheve est que le Raja Jeffomseing qui avoit trahi Dara-cha comme j'ai dit ci-devant, envoie secrete-

ment au Raja Nacti-Rani, pour lui bien faire entendre qu'il y va du salut de sa personne & de son païs, de se rendre aux volontez d'Aureng-zeb, & de remettre son neveu entre ses mains. Ce conseil de Jessômseing le jetta dans un très-grand embarras; car d'un côté il a fait un serment solennel & juré sur son Ram de protéger Soliman Chekour au peril de ses Etats & de sa vie; de l'autre côté il craint la révolte dans ses terres & de s'en voir dépouillé. Incertain de ce qu'il doit faire, il consulte les Bramins, qui jugerent qu'il étoit plus obligé de conserver son peuple & sa loi, qui periroit, si ses terres devenoient sujettes d'Aureng-zeb qui étoit Mahometan, que de garder la foi à un Prince de qui il ne pouvoit jamais attendre aucun avantage. Ces conseils s'étant tenus sans que Soliman Chekour en eut connoissance, sa perte fut conclue lorsqu'il se croyoit le plus en sûreté. Le Raja Nacti-Rani croyant mettre à couvert son honneur & sa conscience, répondit à l'Envoyé de Jessômseing qu'il ne pouvoit se résoudre à trahir le Prince; mais qu'Aureng-zeb se pouvoit saisir de sa personne en conservant sa réputation; que Soliman Chekour avoit accoutumé d'aller à la chasse dans de certaines montagnes de son païs, ne menant que peu de gens avec lui, & qu'il seroit aisé à Jessômseing d'envoyer nombre de soldats pour le prendre & le mener à Aureng-zeb.

Aussi-tôt que Jessômseing eut reçu cette réponse, il donna ordre à son fils d'aller exécuter la chose comme elle étoit concertée, de sorte qu'un jour Soliman Chekour allant à la chasse au lieu accoutumé, il fut attaqué par un fort parti qui étoit en embuscade.

Il connut aussi-tôt la trahison, & se mit en défense avec ses gens qui furent tous tuez sur la place. Le Prince se défendit vaillamment & lui seul en tua neuf; mais enfin il fut accablé par le nombre, & conduit à Jehanabat. Comme il fut en la presence d'Aurengzeb, le Roi lui demanda comme il se portoit; comme vôtre prisonnier, lui dit le Prince, qui n'attend pas de vous un autre traitement que celui que mon pere en a reçu. Le Roi lui repartit qu'il n'avoit rien à craindre, qu'il ne le feroit pas mourir, mais qu'il vouloit seulement s'assurer de sa personne. Aurengzeb voulant sçavoir ensuite ce qu'il avoit fait des tresors qu'il avoit emportez; il répondit qu'il en avoit employé une partie à lever des troupes pour lui faire la guerre & le détruire si le bonheur eut été de son côté; qu'une autre partie étoit demeurée entre les mains du Raja Roup dont l'avarice & la perfidie avoient fait assez d'éclat; & que le traître Raja Nacti-Rani s'étoit faisi du reste en le livrant honteusement à ses ennemis au préjudice de sa parole & de son honneur. Aurengzeb fut surpris & touché tout ensemble de la genereuse hardiesse de son neveu; mais l'ambition lui fermant les yeux & étouffant en lui tous les sentimens de justice qu'un juste remords de conscience lui pouvoit donner; pour assurer son trône il ordonna que Sultan Mahmouds son fils, & Soliman Cherkour son neveu seroient conduits à la forteresse de Gouialeor, pour tenir compagnie à Morat-Bakche leur oncle & à quelque autres Princes que l'on y tient en prison, ce qui fut executé le 30. de Janvier 1661.

Sultan Sujah qui vivoit encore, mais qui vivoit miserable, étoit la dernière épine qui

qui restoit au pied à Aureng-zeb, & ceui qui la lui tira & qui le defit de ce Prince infortuné qu'il avoit encore à craindre, fut le Roi d'Arakan auprès duquel il fut contraint enfin de se retirer. Comme il vit qu'il n'y avoit plus pour lui aucune esperance de ressource, il se mit dans l'esprit de faire le pelerinage de la Mecque, pour de-là passer en Perse & chercher un azile auprès du Roi. Dans cette pensée il crut qu'il obtiendrait un Navire du Roi d'Arakan ou du Roi de Pegu pour le mener à Mocca; mais il ne sçavoit pas que ni l'un ni l'autre de ces Rois n'ont que des demi-galeres fort enjolivées, longues & étroites, dont ils se servent dans leurs rivières, & qu'ils n'ont point de Vaisseaux capables de traverser le grand Ocean. Ainsi Sultan Sujah fut obligé de demeurer auprès du Roi d'Arakan qui est idolâtre; & pour se mieux assurer de sa protection, il demanda une de ses filles en mariage, laquelle il obtint, & dont même il eut un fils. Mais ce qui devoit être un fort lien d'amitié entre le beau-pere & le gendre, fut bien-tôt un sujet de leur division & de leur haine, & quelques Seigneurs du pais qui avoient déjà conçu de la jalousie contre Sultan Sujah, le rendirent suspect au Roi d'Arakan, comme s'il eut voulu en vertu de son mariage avec sa fille, & du fils qu'il en avoit eu, le déposséder de son trône. Ce Roi payen dans les terres duquel se sont jettez plusieurs Mahometans, crut aisément ce qu'on lui dit, & que ce Prince Mahometan pourroit bien débaucher tous ceux qui étoient dans son pais sous prétexte d'un zèle de Religion, pour former un parti & se placer dans son trône, au lieu de celui dont son cadet s'étoit emparé. Ses soupçons n'étoient

pas trop mal fondez : car en effet Sultan Sujah qui avoit encote quantité de Roupies d'or & plusieurs joyaux , gagna aisément plusieurs de ces Mahometans du Royaume d'Arakan , & avec deux cens hommes ou environ qui lui restoient de ceux qui l'avoient suivi de Bengala après la déroute de son armée , il forma une entreprise des plus hardies , & qui toutefois étoit moins une marque de courage que de desespoir. Il prit jour avec ceux de son parti pour aller forcer le Palais , & après avoir fait passer par le fil de l'épée toute la famille Royale , se fit faire en même temps proclamer Roi d'Arakan. Mais cette grande conjuration ayant été découverte le jour de devant qu'on devoit l'exécuter , Sultan Sujah & Sultan Bangue son fils , n'eurent plus de ressource que dans une prompte fuite , tâchant de se sauver au Royaume de Pegu. Mais de hautes montagnes presque inaccessibles , & d'épaisses forêts pleine de tygres & de lions par où il falloit passer & où il n'y a presque point de chemin , rendoient leur fuite inutile ; joint qu'on ne leur donna pas le temps de s'éloigner beaucoup , & qu'on fut incontinent à leurs trouffes. Sultan Bangue qui marchoit le dernier , pour amuser quelque temps ceux qu'il crut bien que le Roi envoyeroit pour s'en saisir , & donner lieu à son pere & à sa famille qui le suivoit de gagner pais , se défendit vigoureusement contre les premiers qui l'attaquerent ; mais enfin étant accablé par le nombre & porté par terre , on l'emmena avec ses deux petits freres , sa mere & ses sœurs. Toute cette malheureuse famille fut mise en prison , où elle fut d'abord traitée fort rudement ; mais quelque temps après le Roi s'étant avi-

se d'épouser la sœur aînée de Sultan Bangue, on leur donna à tous un peu plus de liberté. Ils en auroient jouï plus long-temps sans l'impatience de ce jeune Prince, qui ayant l'esprit remuant & ambitieux, fit une nouvelle conjuration contre le Roi, ce qui fut cause de leur totale ruïne. Car ayant été précipitée & sans nul effet, le Roi outré de colere, commanda que toute la famille fut exterminée sur le champ, jusqu'à la jeune Princesse qu'il avoit prise pour femme, quoi qu'elle fut grosse.

Pour ce qui est de Sultan Sujah qui étoit le plus avancé de tous dans sa fuite, on a parlé si diversément de sa fin qu'on ne sçait à quoi s'en arrêter. Mais si tous varient dans les circonstances, on demeure généralement d'accord qu'il n'est plus au monde, & qu'il mourut ou par les mains des soldats qui furent envoyez pour se saisir de sa personne, ou qu'il fut déchiré par les tygres ou les lions, dont les forêts de ces pais-là sont pleines.

Voilà ce que j'ai pû apprendre de plus certain de cette fameuse guerre qui a duré environ six ans, & je n'en ai point oïï parler autrement ni à Surate, ni à Agra, ni à Jehanabat, ni en Bengala, où je m'en suis exactement informé de ceux qui furent presens à ses principaux événemens, en ayant été moi-même témoin d'une partie, comme j'ai dit dans cette relation. Voyons maintenant quels furent les commencemens du regne d'Aureng-zeb, & quelle fut la fin de Chah-Gehan son pere.

CHAPITRE VII.

Des commencemens du regne d'Aureng-Zeb, & de la mort de Cha-Gehan son pere.

J'AI dit au chapitre cinquième qu'Aureng-Zeb monta sur le trône après qu'il se fut défait de son frere Dara-cha, & j'ajouteraï ici quelques particularitez qui précéderent cette ceremonie, & qui sont assez dignes de remarque. Quelques jours auparavant il envoya hardiment faire un compliment à Cha-Gehan son pere, qu'il sçavoit bien qui lui déplairoit. Il le supplia comme il alloit monter sur le trône dans peu de jours, d'avoir la bonté de lui envoyer une partie de ses joyaux pour s'en parer ce jour-là, & paroître devant son peuple avec la même magnificence que les autres Rois ses prédecesseurs. Cha-Gehan à cette demande d'Aureng-zeb qu'il prit pour une insulte que son fils lui faisoit dans sa prison, entra dans une telle colere, qu'il en fut quelques jours comme hors du sens, & que même il faillit à en mourir. Dans l'excès de sa douleur il demanda plusieurs fois un mortier & un pilon, disant qu'il vouloit faire piler toutes ses pierreries & ses perles, afin qu'Aureng-zeb n'en eût jamais rien. Mais Begum-Saheb sa fille aînée qui ne l'a jamais abandonné s'étant jettée à ses pieds, empêcha qu'il n'en vint à cette extrémité, & ayant tout pouvoir sur son esprit par la liaison criminelle qu'elle avoit avec lui étant tout ensemble sa fille & sa femme, elle appaisa Cha-Gehan plus à dessein de se conserver les pierreries, que pour

faire plaisir à son frere qui en devoit un jour être possesseur, ayant toujours été sa plus mortelle ennemie. Ainsi quand Aureng-zeb monta sur le trône, il n'avoit sur sa toque qu'un joyau, & s'il en eut voulu mettre davantage il n'en manquoit pas comme je l'ai dit ailleurs, n'ayant fait demander à son pere ses pierreries qu'à dessein de ne les lui rendre jamais. Cette toque comme j'ai remarqué dans mes relations de la Perse, ne peut être appelée une couronne, ni par consequent la ceremonie qui se fait alors, un couronnement.

Dès le moment qu'Aureng-zeb prit possession du trône il ne voulut plus manger de pain de froment, ni de viande, ni de poisson. Il ne se nourrit que de pain d'orge, d'herbages & de confitures, & ne boit aucune forte liqueur. C'est une penitence qu'il s'est lui-même imposée pour tant de crimes qu'il a commis; mais son ambition & le desir de regner durent toujours, & c'est à quoi apparemment il n'a pas dessein de renoncer de sa vie.

Quand Aureng-zeb fut affermi sur le trône, & que toute l'Asie en eut reçu la nouvelle, on vit arriver en divers temps à Jehanabat plusieurs Ambassadeurs qui vinrent saluer le nouveau Roi de la part de leurs maîtres, lui faire offre de service, & lui demander son amitié. Les Tartares d'Usbegs furent les premiers, & ensuite le Cherif de la Mecque, le Roi de l'Hieman ou de l'Arabie heureuse, le Prince de Balsara, & le Roi d'Ethiopie y envoyerent les leurs. Les Hollandois lui envoyerent aussi le Sieur Adrican, Commandeur ou Chef du Comptoir de Surat, qui en fut très-bien reçu & bien-tôt ex-

pedië en faveur de la nation Européenne. Car ces Rois des Indes tiennent qu'il y va de leur grandeur que les étrangers leur fassent long-temps la Cour. Tous ces Ambassadeurs firent des presens à Aureng-zeb, selon la coutume, de ce qu'il y a de plus rare dans leur païs, & ce Prince qui voulut d'abord se mettre en bonne odeur dans toute l'Asie, tâcha de les renvoyer tous satisfaits.

Quelques mois avant la mort de Cha-Gehan, Aureng-zeb envoya le premier un Ambassadeur en Perse, qui y fut d'abord magnifiquement reçu, comme j'en ai touché quelque chose dans la premiere partie de mes relations. Quand il fut arrivé, il ne se parla pendant tout un mois que de festins, & de partie de chasse, & toutes les nuits on lui donnoit le divertissement d'un feu d'artifice. Le jour qu'il dût faire le present du Grand Mogol, le Roi de Perse parut sur son trône très-superbement vêtu, & ayant reçu ce que l'Ambassadeur avoit à lui donner, il distribua le tout comme par mépris aux Officiers de sa maison, ne gardant pour soi qu'un diamant qui pesoit près de soixante carats. Quelques jours après il fit appeller l'Ambassadeur, auquel ensuite de quelques discours il demanda s'il étoit Sonniss, c'est-à-dire de la secte des Turcs, ce qui a été assez expliqué ailleurs. L'ambassadeur dans sa réponse ayant laissé échaper quelque mot piquant contre le Prophète Ali, pour lequel les Persans tiennent, le Roi lui demanda derechef quel étoit son nom. Il répondit à sa Majesté que Cha-gehan lui avoit donné le nom de Baubec-kan, comme qui diroit *Seigneur de Franc-cœur*, qu'il en avoit reçu de grands biens, & l'avoit honoré d'une des

premieres charges de sa Cour. Tu es donc un infame, lui dit le Roi de Perse avec un visage colere, d'avoir abandonné ton Roi au besoin après en avoir reçu tant de faveurs, & de servir un tyran qui tient son pere en prison, & a massacré ses freres & ses neveux. Comment est-ce, poursuivit le Roi, qu'il ose prendre le titre fastueux d'*Alem-guir Aureng-cha*, de Roi qui a tout l'univers en sa main, puisqu'il n'a encore rien conquis, & que tout ce qu'il possède ne vient que de meurtres & de trahisons? Est-il possible, ajoûta ce Prince, que tu ayes été l'un de ceux qui l'ont conseillé de répandre tant de sang, d'être le bourreau de ses freres, & de tenir son pere prisonnier? toi qui avoué d'en avoir reçu tant d'honneur & tant de biens. Tu n'es pas digne, dit enfin le Roi, de porter la barbe que tu portes, & à l'instant il la lui fit raser, ce qui est le plus grand affront qu'on puisse faire à un homme en ces pais-là. L'Ambassadeur qui ne s'attendoit à rien moins qu'à un pareil traitement, reçût en même-temps commandement du Roi de Perse de s'en retourner; & le Roi lui fit donner pour presenter de sa part à Aureng-zeb son maître, cent cinquante beaux chevaux avec quantité de tapis d'or & d'argent, de pieces de brocart d'or, de riches ceintures & autres belles étofes; ce qui valoit beaucoup plus que le present qu'Aureng-zeb lui avoit envoyé, bien qu'il fut estimé près de deux millions. Dès que Baubec-kán fut de retour à Agra où le Roi étoit alors, Aureng-zeb irrité de l'affront que le Roi de Perse lui avoit fait en la personne de son Ambassadeur, fit mener les cent cinquante chevaux, une partie à la grande place, les autres aux coins des

tués, & fit publier par toute la Ville que les Sectateurs d'Ali ne pouvoient monter ces chevaux sans être *Nagis*, c'est-à-dire immondes, comme venant d'un Roi qui ne suit pas la vraie Loi, & avec lequel ils ne pouvoient avoir de communion. Cela fait il commanda qu'on tuât les cent cinquante chevaux, & il fit brûler tout le reste du présent, en proferant avec plusieurs paroles injurieuses contre le Roi de Perse de qui il se tenoit mortellement offensé.

Enfin Cha-Gehan venant à mourir dans la forteresse d'Agra vers la fin de l'année 1666. Aureng-zeb n'eut plus devant les yeux un objet fâcheux qui lui reprochoit à toute heure sa tyrannie, & il commença de jouir plus pleinement du plaisir de regner. Il reçût bien-tôt après en grace Begum-Saheb sa sœur, lui redonnant tous ses gouvernemens, & voulant de plus qu'elle portât le nom de *Cha-Begum*, c'est-à-dire de Princesse Reine. Il est vrai qu'elle a de l'esprit infiniment, & qu'elle est capable de gouverner tout l'Empire. Si au commencement de la guerre son pere & ses freres l'eussent voulu croire, jamais Aureng-zeb n'auroit été Roi & les affaires auroient pris une autre face. Pour ce qui est de Rauchenara-Begum sa sœur, elle tint toujours le parti d'Aureng-zeb, & aussi-tôt qu'elle lui eut vû prendre les armes, elle lui envoya tout ce qu'elle put d'or & d'argent. Il lui promit aussi en reconnaissance de ces bons offices, que s'il devenoit Roi, il lui donneroit le titre de *Cha-Begum*, & qu'il la feroit asseoir dans un trône. Il lui a tenu parole, & ils se sont toujours beaucoup aimez. Néanmoins la dernière fois que je fus à Gehan-abad j'appris

qu'il y avoit un peu de refroidissement dans leur amitié. Cela vint comme on me l'a assuré, de ce que cette Princesse ayant fait entrer adroitement un beau jeune homme dans son appartement, & le voulant faire sortir au bout de quinze ou vingt jours après lui avoir fait épuiser ses forces, la chose ne se put faire si secrètement que le Roi n'en fut incontinent averti. La Princesse pour prévenir la honte & le reproche qu'elle apprehendoit, se mit à courir toute effrayée vers le Roi, lui disant qu'il étoit entré un homme dans le Haram jusques vers sa chambre, & que c'étoit assurément pour la tuër ou pour la voler; qu'une pareille chose ne s'étoit jamais vüe, que la sûreté de sa personne Royale y étoit intéressée, & que sa Majesté devoit faire châtier severement tous les Eunuques qui avoient la garde cette nuit-là. Aussi-tôt le Roi accourt en personne avec quantité d'Eunuques, & dans cette extrémité le pauvre jeune homme ne scût faire autre chose que de sauter par une fenêtre dans la riviere qui passe au bas. A l'instant quantité de monde vint de tous côtez pour s'en saisir, le Roi criant qu'on ne lui fit point de mal, mais qu'on le menât au grand Prevôt. Depuis ce temps-là on n'en a point oüï parler, & il n'est pas mal aisé de croire qu'il se passe d'étranges choses dans l'enclos où ces femmes & ces filles sont enfermées.

CHAPITRE VIII.

Des préparatifs qui se font pour la fête du Grand Mogol, quand on le pese solennellement toutes les années; de la richesse de ses trônes, & de la magnificence de sa Cour.

APrès avoir achevé toutes mes affaires avec le Roi, comme je l'ai dit au premier livre, & allant pour prendre congé de sa Majesté le premier de Novembre 1665. elle me fit dire qu'elle ne vouloit pas que je partisse sans avoir vû sa fête qui étoit proche, & qu'ensuite elle me feroit montrer tous ses joyaux. Je reçûs comme je devois l'honneur qu'elle me faisoit, & ainsi je fus spectateur de cette grande fête qui commence le quatrième de Novembre & dure cinq jours. C'est au temps de la naissance du Roi auquel on a accoutumé de le peser; & s'il arrive qu'il pese plus que l'année précédente, la réjouissance en est bien plus grande. Quand il a été pesé, il va s'asseoir dans le plus riche des trônes dont je parlerai bien-tôt, & alors tous les Grands du Royaume viennent le saluer & lui faire des présens. Les Dames de la Cour lui en envoient aussi; & il en reçoit encore de tous les Gouverneurs des Provinces, & des autres Grands Seigneurs, tant en diamans, rubis, émeraudes, perles, or & argent; qu'en riches tapis, en brocarts d'or & d'argent, & autres étofes; en Elefans, en Chameaux & en Chevaux; le Roi reçût ce jour-là plus de trente millions de livres de present.

On commence à faire les préparatifs de

cette fête le septième de Septembre environ deux mois avant les cinq jours qu'elle doit durer ; & il faut que le Lecteur se souviene ici de la description que j'ai faite du Palais de Jehanabat au chapitre sixième du premier livre. La première chose que l'on fait est de couvrir deux grandes Cours du Palais depuis le milieu de chaque Cour jusques à la Salle qui est ouverte des trois côtez. Les tentes qui couvrent ce grand espace sont de velours rouge en broderie d'or , & si pesantes que les arbres qu'on dresse pour les soutenir sont de la grosseur des mâts de Navire , & quelques-uns de trente-cinq à quarante pieds de haut. Il y en a trente-huit pour la tente de la première Cour , & ceux qui sont proche de la Salle sont couverts de lames d'or l'épaisseur d'un ducat. Les autres sont couverts d'argent & de la même épaisseur , & les cordes qui tiennent ces arbres sont de coton de diverses couleurs , & quelques-unes de la grosseur d'un bon cable.

La première Cour est , comme j'ai dit ailleurs , entourée de portiques qui sont accompagnés de petites chambres ; & c'est où les Omrhas demeurent pendant qu'ils ont la garde. Car il faut remarquer que tous les huit jours un des Omrhas entre en garde , & dispose tant dans la Cour , qu'autour du Palais ou de la tente du Roi quand sa Majesté est en campagne , les Cavaliers qu'il commande avec plusieurs Elefans. Pendant ces huit jours-là l'Omrha qui a la garde , a son plat de la cuisine du Roi ; & dès qu'il voit de loin les viandes qu'on lui apporte , il fait trois reverences de suite , qui consistent à mettre trois fois la main en terre , & autant de fois sur la tête , en disant que Dieu main-

tienne le Roi en santé, qu'il lui donne longue vie, & qu'il puisse vaincre ses ennemis. Tous ces Omrhas qui sont les Grands Seigneurs du Royaume, & même les Princes du sang, tiennent à grand honneur de garder le Roi, & quand ils montent en garde, ou qu'ils en sortent, ils se parent de leurs plus beaux habits, leurs Chevaux, leurs Elefans, & leurs Chameaux sont aussi richement couverts, & quelques-uns des Chameaux portent un pierrier avec un homme assis derriere pour le tirer. Le moindre de ces Omrhas commande deux mille chevaux; mais quand c'est un Prince du Sang qui a la garde, il en commande jusques à six mille.

Il faut remarquer ensuite que le Grand Mogol a sept trônes magnifiques, les uns tout couverts de diamans, les autres de rubis, d'émeraudes & de perles.

Le grand trône que l'on dresse dans la Salle de la premiere Cour est à peu près de la forme & de la grandeur de nos lits de camp, c'est-à-dire d'environ six pieds de long & quatre de large. Sur les quatre pieds qui sont fort gros, & de vingt à vingt-cinq pouces de haut, sont posées les quatre bares qui soutiennent le fond du trône, & sur ces bares sont dressées douze colonnes qui portent le ciel de trois côtez, n'y en ayant point à celui qui regarde la Cour. Tant les pieds que les bares qui sont de plus de dix-huit pouces de large, tout est revêtu d'or émaillé & enrichi de quantité de diamans, de rubis & d'émeraudes. Au milieu de chaque barre on voit un gros rubi babet cabouchon avec quatre émeraudes autour, qui forment une croix quarrée. Puis souvent de côté & d'autre le long des bares se voient d'autres semblables croix, disposées de ma-

niere que dans l'une le rubi est au milieu & autour quatre émeraudes; & dans l'autre l'émeraude est au milieu & quatre rubis balets autour. Les émeraudes sont taillées en table, & les places qui sont entre les rubis & les émeraudes sont couvertes de diamans dont les plus grands ne passent pas dix à douze carats, toutes pierres de montre & qui sont fort plates. Il y a aussi en quelques endroits des perles enchassées dans l'or, & à l'un des côtez de la longueur du trône il y a quatre marches pour y monter. Des trois carreaux ou coussins qui sont sur le trône, celui qu'on met derrière le dos du Roi est gros & rond comme un de nos traversins de lit, & les deux autres que l'on met à ses côtez sont plats. On voit de plus pendus à ce trône un fabre, une masse d'armes, une rondache, une arc & un carquois avec ses flèches; & toutes ces pieces de même que les coussins & les marches, tant de ce trône, que des autres six, sont toutes couvertes de pierreries qui assortissent celles dont chacun de ses trônes est enrichi.

Je fis compte des gros rubis balets qui sont autour du grand trône, & il y en a environ cent huit tous cabouchons, dont le moindre pese cent carats; mais il y en a qui apparemment pesent deux cens & au delà. Pour ce qui est des émeraudes elles sont d'assez bonne couleur, mais il y en a de bien glaceuses, la plus grande pouvant être d'environ soixante carats, & la moindre de trente. J'en contai jusqu'à près de cent soixante, & ainsi il y en a plus que de rubis.

Le fond du ciel est tout couvert de diamans & de perles, avec une frange de perles tout autour; & au dessus du ciel qui est

fait en voûte à quatre pans on voit un Paon qui a la queue relevée, faite de saphirs bleus & autres pierres de couleur; le corps d'or émaillé avec quelques pierreries, & ayant un gros rubi au-devant de l'estomac, d'où pend une perle en poire de cinquante carats ou environ dont l'eau est jaunâtre. Des deux côtez du Paon il y a un gros bouquet de la hauteur de cet oiseau, fait de plusieurs sortes de fleurs d'or émaillé avec quelques pierreries. Du côté du trône qui regarde la Cour il y a un joyau à jour, où il pend un diamant de quatre-vingt à quatre-vingt dix carats avec des rubis & émeraudes autour, & quand le Roi est assis il a ce joyau droit à sa vûe. Mais ce qu'il y a à mon avis de plus dans ce magnifique trône, est que les douze colonnes qui soutiennent le ciel sont entourées de beaux rangs de perles qui sont rondes & de belle eau, & peuvent peser la piece depuis six jusques à dix carats. A quatre pieds loin du trône il y a aux côtez deux parasols plantez, dont les bâtons de sept à huit pieds de haut, sont couverts de diamans, de rubis & de perles. Les parasols sont de velours rouge avec une broderie & une frange de perles autour.

Voilà ce que j'ai pû remarquer de ce fameux trône commencé par Tamerlan & achevé par Cha-Gehan. Ceux qui ont les comptes des joyaux du Roi, & de ce qu'a coûté ce grand ouvrage, m'ont assuré qu'il revenoit à cent sept mille lacres de Roupies, qui font cent soixante millions 500000. livres de nôtre monnoye.

Derriere ce grand & superbe trône, on en dresse un plus petit, de la forme d'une cuve où l'on se baigne. C'est un ovale d'environ

334 VOYAGES DES INDES,
sept pieds de long & de cinq de large, & tout
le dehors est couvert de diamans & de per-
les, mais il n'y a point de ciel.

Quand on est dans cette premiere court,
on voit à main droite une tente particuliere,
sous laquelle durant la fête du Roi les princi-
pales baladines de la Ville sont obligées de
se trouver, pour chanter & danser, tandis
que le Roi est dans son trône. A gauche il y
a une autre place couverte aussi d'une ten-
te, où se tiennent les principaux Officiers
de guerre & autres Chefs de la garde & de
la maison du Roi.

De ce même côté-là, pendant que le Roi
est dans son trône, il y a trente chevaux
tous bridez, quinze d'un côté & quinze de
l'autre, chacun tenu par deux hommes. Les
brides sont fort étroites, & pour la plus
grande partie sont enrichies de diamans, de
rubis, d'émeraudes & de perles, quelques-
uns n'ayant que de petits morceaux d'or.
Chaque cheval a sur la tête entre les oreilles
un bouquet d'une sorte de belles plumes, un
petit coussin sur le dos avec la sangle, le tout
en broderie d'or; & on lui voit pendu au
col quelque grand joyau, ou un diamant,
ou un rubi, ou une émeraude. Le moindre
de ces chevaux coûte depuis trois jusques à
cinq mille écus, & il y en a de vingt mille
Roupies qui font dix mille écus. Le petit
Prince qui n'avoit alors que sept à huit ans,
montoit un petit cheval dont la taille n'ex-
cedoit pas celle d'un grand levrier, mais
qui étoit tout-à-fait bien prise.

Une demie-heure ou une heure au plus
après que le Roi est dans son trône, on ame-
ne sept Elefans des plus braves & qui sont
instruits à la guerre. L'un des sept a son siege

tout prêt sur son dos, au cas que le Roi y voulut monter. Les autres sont couverts de houffes en broderie avec des chaînes d'or & d'argent a leur col, & il y en a quatre qui ont sur la croupe l'étendart du Roi attaché à une demi-pique qu'un homme qui est dessus tient tout droit. On les amene l'un après l'autre jusques à quarante ou cinquante pas devant le Roi, & quand l'Elefant est vis-à-vis du trône, il fait la reverence à sa Majesté, en mettant sa trompe en terre & la relevant sur sa tête par trois fois. A chaque fois il fait un grand cri; puis tourne le derriere au Roi, & un des hommes qui est dessus lui leve la houffe, afin que le Roi voye qu'il est bien gras & qu'on le nourrit bien. Chacun a son cordon de soye qu'on lui met autour du corps pour voir de combien il est crû depuis l'année passée. Le premier de ces Elefants, que le Roi aime, est un grand & furieux animal, qui a tous les mois cinq cens Roupies pour sa dépense. On le nourrit de bonne viande avec quantité de sucre, & on lui donne de l'eau de vie à boire. J'ai parlé ailleurs du nombre des Elefants qu'entretient le Roi; à quoi j'ajouterai ici, que lorsqu'il sort sur son Elefant, les Omrhas le suivent à cheval; & que lorsqu'il monte à cheval, les mêmes Omrhas le suivent à pied.

Après que le Roi a vû ses Elefants, il se leve, & avec trois ou quatre de ses Eunuques il entre dans son Haram par une petite porte qui est derriere le trône en ovale.

Les cinq autres trônes sont aussi dressés dans une superbe Sale qui est dans une autre court, & ils sont tout couverts de diamans sans aucune pierre de couleur. Je n'en fais point de particuliere description de peur

336 VOYAGES DES INDES,
d'ennuyer le Lecteur, n'ignorant pas qu'on
se dégoûte des plus belles choses quand el-
les sont trop souvent devant les yeux. Ces
cinq trônes sont disposez de telle sorte qu'ils
forment comme une croix, les quatre fai-
sant un quarré, & le cinquième étant au mi-
lieu, mais un peu enfoncé vers les deux qui
sont derrière ceux que le peuple a en face.

Après que le Roi a demeuré environ demi-
heure dans son Haram, il en sort avec trois
ou quatre Eunuques pour venir s'asseoir dans
celui des cinq trônes qui est au milieu, &
pendant les cinq jours que dure sa fête, tan-
tôt on lui amene ses Elefans, tantôt les Cha-
meaux, & tous les Grands de sa Cour vien-
nent lui faire les presens accoûtumez. Tout
cela se fait avec beaucoup de magnificence &
un appareil digne du plus grand Monarque
de l'Orient, le Grand Mogol en puissance &
en richesse étant en Asie ce que le Roi de
France est en Europe, mais n'ayant rien de
comparable avec lui pour la puissance, s'il
avoit la guerre avec des peuples vaillans &
habiles comme nos Europeens.

CHAPITRE IX.

*De quelques autres particularitez de la Cour du
Grand Mogol.*

DEpuis qu'Aureng-zeb qui regne presen-
tement s'est établi dans le trône des Mo-
gols, qu'il a usurpé sur son pere & sur ses
freres, il s'est imposé lui-même, comme j'ai
dit, une rude penitence, & ne mange d'au-
cune chose qui ait eu vie. Comme il ne se
nourrit que de legumes & de confitures, il
est

est devenu maigre & décharné, à quoi contribuent encore les grands jeûnes qu'il observe. Pendant tout le temps que dura la comete de l'année..... qui parut fort grande aux Indes où j'étois alors, Aureng-zeb ne bût qu'un peu d'eau, & ne mangea qu'un peu de pain de millet; ce qui altera tellement sa santé, qu'il fallit à en mourir; car outre cela il ne couchoit que sur la terre avec une peau de tygre sur lui, & depuis ce temps-là il n'a jamais eu de santé parfaite.

Je me souviens d'avoir vû par trois diverses fois boire le Roi étant dans son trône. On lui apporte sur une soucoupe d'or, enrichie de diamans, de rubis & d'émeraudes, une grande tasse de cristal de roche ronde & toute unie, dont le couvercle est aussi d'or avec le même enrichissement de la soucoupe. Au reste personne ne voit manger le Roi que ses femmes & ses Eunuques, & c'est très-rarement qu'il va manger chez aucun de ses sujets, fut-ce un Prince & même de ses proches. Pendant que j'étois à mon dernier voyage, Giafer-kan qui étoit son Grand-Vizir & de plus son oncle du côté de sa femme; invita le Roi de venir chez lui sous prétexte de voir le nouveau Palais qu'il faisoit bâtir, ce qui étoit le plus grand honneur que sa Majesté lui pouvoit faire. Giafer-kan & sa femme pour lui en témoigner leur reconnoissance, lui firent present en joyaux, Elefans, Chameaux, Chevaux & autres choses de la valeur de sept lacs de Roupies, qui font un million cinquante mille livres de nôtre monnoye. Cette femme de Giafer-kan est la plus magnifique & la plus liberale de toutes les Indes, & fait elle seule plus de dépense que toutes les femmes & filles du Roi; ce qui

fait que sa maison est toujours endettée, quoi que son mari soit comme le maître de tout l'Empire. Elle avoit fait préparer un grand festin pour le Roi; mais sa Majesté n'ayant pas voulu manger chez Giafer-kan, quand elle fut de retour au Palais, cette Princesse lui envoya les plats qu'elle lui avoit destinez. Le Roi trouva tous ces mets si fort à son goût, qu'il fit donner cinq cens Roupies à l'Eunuque qui avoit conduit les viandes, & le double à la cuisine.

Quand le Roi va à la Mosquée dans son Pallekis, un de ses fils est derriere lui à cheval, & tous les Princes & Officiers de sa maison sont à pied. Ceux qui sont Mahometans le vont attendre sur le haut des degrez de la Mosquée, & quand il est près d'en sortir, ils marchent devant jusques à la porte du Palais. Huit Elefans marchent toujours devant lui; quatre qui portent chacun deux hommes, l'un pour mener l'Elefant, l'autre qui est sur son dos, & qui porte un étendart attaché à une demi-pique. Les quatre autres ont un siege ou une espee de trône sur le dos, dont l'un est quarré, l'autre rond; l'un couvert, & l'autre tout fermé de verre de plusieurs façons. Quand le Roi sort il a d'ordinaire pour sa garde 5. ou 6. cens hommes armez chacun d'une maniere de demi-pique. Ils attachent au fer d'enhaut des feux d'artifices, qui sont deux fusées en croix, chacune de la grosseur du bras & d'un pied de long, & elles peuvent porter la demi-pique jusqu'à cinq cens pas. Le Roi est aussi suivi de trois à quatre cens mousquetaires qui sont timides & mal adroits à tirer, & de quantité de cavalerie qui ne vaut pas mieux. Cent de nos soldats d'Europe n'auroient guere de

peine à battre mille de ces soldats Indiens; mais il est vrai d'ailleurs qu'ils auroient beaucoup de peine à s'accoutumer à une vie si sobre que la leur. Car tant le cavalier que le fantassin se passe d'un peu de farine pétrie avec de l'eau & du sucre noir, dont ils font des petites boules; & le soir quand ils en ont la commodité ils font du Quicheri, qui est du ris qu'ils font cuire avec une graine de ce nom dans l'eau & le sel. Pour le manger ils trempent auparavant le bout de leurs doigts dans du beurre fondu, & c'est la nourriture ordinaire, tant des soldats que du pauvre peuple. A quoi il faut ajouter que la chaleur feroit mourir nos soldats, qui ne pourroient pas demeurer à l'ardeur du soleil le long du jour comme font les Indiens. Je dirai en passant que les païsans n'ont pour tout habit qu'un morceau de toile qui leur couvre seulement les parties que la pudeur naturelle veut que l'on cache, & qu'ils sont réduits à une très-grande pauvreté, parce que dès que les Gouverneurs sçavent qu'ils ont quelque chose ils s'en saisissent incontinent de droit ou de force. On voit aux Indes des Provinces toutes désertes, d'où les païsans s'en sont fuis à cause de la tyrannie des Gouverneurs. Sous ombre qu'ils sont Mahometans ils persécutent à outrance ces pauvres Idolâtres, & si quelques-uns embrassent le Mahometisme c'est pour ne plus travailler; ils se font soldats ou Faquirs, qui sont gens qui font profession d'avoir renoncé au monde & qui ne vivent que d'aumônes, mais au fond qui sont tous de grands fripons. On fait compte qu'il y a aux Indes huit cens mille de ces Faquirs Mahometans, & douze cens mille d'Idolâtres, de quoi je parlerai ci-après.

Environ tous les quinze jours le Roi va à la chasse, & en allant il est toujours monté sur son Elefant, comme aussi pendant que la chasse dure. Toutes les bêtes qu'il prend lui sont amenées jusques à la portée du mousquet de son Elefant; ordinairement ce sont des lions, des tygres, des cerfs & des gazelles; car pour des sangliers il n'en veut point voir comme bon Mahomeran. Au retour il se met dans un Pallekis, & c'est avec la même garde & le même ordre comme lorsqu'il va à la Mosquée, sinon qu'à la chasse il y a deux ou trois cens cavaliers qui marchent devant lui en confusion.

Pour ce qui est des Princesses, tant les femmes du Roi, que ses filles & ses sœurs, elles ne sortent guere du Palais sinon qu'il aille passer quelques jours à la campagne pour leur donner quelque divertissement. Quelques-unes sortent, mais rarement pour aller rendre visite à quelques femmes de Grand Seigneur, comme à la femme de Giafer-kan qui est la tante du Roi. Mais cela ne se fait que par une permission particuliere de Roi. Il n'en est pas ici comme dans la Perse, où les Princesses ne font leurs visites que la nuit, & avec un grand nombre d'Eunuques qui font retirer tous ceux qu'ils rencontrent dans les ruës. Mais à la Cour du Mogol elles sortent d'ordinaire sur les neuf heures du matin, & n'ont pour les accompagner que trois ou quatre Eunuques, & dix ou douze filles esclaves, qui leur servent comme de Dames d'honneur.

Les Princesses sont portées dans des Pallekis couverts de quelques tapis en broderie, & chaque Pallekis est suivi d'un petit carosse où il ne peut entrer qu'une personne dedans,

Il est tiré par deux hommes, & les roues n'ont pas plus d'un pied de diametre. Le sujet pourquoy l'on mene ce carosse, est que lorsque les Princesses arrivent au logis où elles veulent aller, les hommes qui portent le Pallekis ne pouvant aller que jusques à la premiere porte où les Eunuques les font retirer, la Princesse entre dans son carosse, & est tirée par ses filles d'honneur jusques à l'appartement des femmes. Car j'ai remarqué ailleurs que dans les maisons des Grands l'appartement des femmes est tout au fond, & qu'il faut d'ordinaire traverser deux ou trois grandes courts & un jardin ou deux avant que d'y arriver.

Quand ces Princesses sont mariées avec des Grands de la Cour, elles se rendent maîtresses de leurs maris, & s'ils ne vivent pas à leur fantaisie & qu'ils ne fassent pas ce qu'elles souhaitent, comme elles approchent le Roi quand il leur plaît, elles lui font accroire ce qu'elles veulent au desavantage de leurs maris, & le plus souvent les font priver de leurs charges. Comme c'est la coûtume que le premier né succede au trône bien qu'il fût fils d'une esclave, si-tôt que les Princesses du Haram du Roi sçavent qu'il y a entre elles une femme grosse elles usent de tous les artifices imaginables pour lui faire perdre son fruit. Etant à Patna l'année 1666. le Chirurgien de Cha-est-kan, qui est un Mestice Portugais, m'assura que la Princesse femme de Cha-est-kan dans un mois avoit fait perdre le fruit à huit femmes de son Haram, ne voulant point souffrir d'autres enfans que les siens.

CHAPITRE X.

Le Grand Mogol fait montrer tous ses joyaux à l'Auteur.

LE premier jour de Novembre 1665. je fus au Palais pour prendre congé du Roi; mais il me fit dire qu'il ne vouloit pas que je partisse sans avoir vû ses joyaux, puisque j'avois vû les magnificences de sa fête. Le lendemain de grand matin il vint cinq ou six Officiers de la part du Roi, & d'autres de la part du Nabab Giafer-kan, me dire que le Roi me demandoit. Si-tôt que je fus arrivé à la Cour, les deux Courtiers des joyaux du Roi, dont j'ai parlé ailleurs, m'accompagnèrent devant sa Majesté, & après lui avoir fait le salut ordinaire, ils me menerent dans une petite chambre qui est à un des bouts de la Sale où le Roi étoit assis dans son trône, & d'où il nous pouvoit voir. Je trouvai dans cette chambre Akel-kan Chef du tresor des joyaux, lequel dès qu'il nous eut vû commanda à quatre des Eunuques du Roi d'aller querir les joyaux, qui furent apportez dans deux grands plats de bois lactez avec des feüilles d'or, couverts de petits tapis faits exprés, l'un de velours rouge, l'autre de velours vert en broderie. Après que l'on les eut découverts, que l'on eut conté par trois fois toutes les pieces, on en fit faire une liste par trois écrivains qui étoient-là. Car les Indiens font toutes choses avec grande circonspection & patience, & quand ils voyent quelqu'un qui agit avec précipitation, ou qui se fâche, ils le regardent sans rien di-

te & en rient comme d'un extravagant.

La premiere piece qu'Akel-kan me mit entre les mains fut le grand diamant, qui est une rose ronde fort haute d'un côté. A l'arrête d'enbas il y a un petit cran, & une petite glace dedans. L'eau en est belle, & il pese trois cens dix-neuf ratis & demi, qui font deux cens quatre-vingt de nos carats, le ratis étant sept huitièmes de carat. Quand Mirgimola qui trahit le Roi de Golconda son maître, fit present de cette pierre à Cha-Gehari auprès duquel il se retira, elle étoit brute & pesoit alors neuf cens ratis, qui font sept cens quatre-vingt sept carats & demi, & il y avoit plusieurs glaces. Si cette pierre avoit été en Europe, on l'auroit gouvernée d'une autre façon; car on en auroit tiré de bons morceaux, & elle seroit demeurée plus pesante, au lieu qu'elle a été toute égrisée. Ce fut le sieur Hortensio Borgis Venitien qui la tailla, dequoi il fut aussi mal récompensé; car quand elle fut taillée on lui reprocha qu'il avoit gâté la pierre qui auroit pu demeurer à plus grand poids, & au lieu de le payer de son travail, le Roi lui fit prendre dix mille Roupies, & lui en auroit fait prendre davantage s'il en eut eu au-delà. Si le sieur Hortensio eut bien scû son métier, il auroit pu tirer de cette grande pierre quelque bon morceau sans faire tort au Roi, & sans avoir tant de peine à l'égriser; mais ce n'étoit pas un fort habile diamantaire.

Après avoir bien contemplé cette grande pierre, & l'avoir remise entre les mains d'Akel-kan, il me fit voir un autre diamant en poire de fort bonne forme & de belle eau, avec trois autres diamans à table, deux nets, & l'autre qui a de petits points noirs. Cha-

344 VOYAGES DES INDES,
cun pese cinquante-cinq à soixante ratis, & la poire soixante-deux & demi. Ensuite il me montra un joyau de douze diamans, chaque pierre de quinze à seize ratis, & toutes roses. Dans le milieu il y a une rose en cœur de belle eau, mais avec trois petites glaces, & cette rose peut peser trente-cinq à quarante ratis.

Plus un joyau de dix-sept diamans, moitié table, moitié rose, dont le plus grand ne peut pas peser plus de sept à huit ratis, à la réserve de celui du milieu qui en pese environ seize. Toutes ces pierres sont de la première eau, nettes & de bonne forme, & les plus belles qu'on puisse trouver.

Plus deux grandes perles en poire, l'une d'environ soixante-dix ratis, un peu plate des deux côtez, de belle eau & de bonne forme.

Plus un bouton de perles qui peut peser cinquante-cinq à soixante ratis, de bonne forme & de bonne eau.

Plus une perle ronde, belle en perfection, un peu plate d'un côté, & qui pese cinquante-six ratis. J'ai scû le poids au juste de celle-ci, & Cha-Abas II. Roi de Perse l'envoya en present au Grand Mogol.

Plus trois autres perles rondes, chacune de vingt-cinq à vingt-huit ratis ou environ, mais dont l'eau tire sur le jaune.

Plus une perle ronde en perfection de trente-six ratis & demi, d'une eau vive, blanche & parfaite en toutes manieres. C'est le seul joyau qu'Aureng-zeb qui regne presentement a acheté à cause de sa beauté; car tout le reste lui vient en partie de Dara-cha son frere aîné, dont il eut la dépoüille après lui avoir fait couper la tête, & en partie des

présens qui lui ont été faits depuis qu'il est monté sur le trône, ayant remarqué ailleurs que ce Roi n'a point d'inclination pour les joyaux, & qu'il se pique seulement d'être grand zelateur de la loy Mahometane.

Akel-kan me mit de plus entre les mains (car il me laissa tout considerer avec loisir) deux autres perles parfaitement rondes & égales & qui pesent chacun vingt-cinq ratis & un quart. L'une est un peu jaune, mais l'autre est d'une eau tres-vive, & la plus belle que l'on puisse voir. Il est vrai comme j'ai dit ailleurs, que ce Prince d'Arabie qui a pris Mascate sur les Portugais, a une perle qui surpasse en beauté toutes celles qui sont au monde; car elle est parfaitement ronde, & si blanche & vive qu'elle est comme transparente, mais elle ne pese que quatorze carats. Il n'y a gueres de Monarque dans l'Asie qui n'ait sollicité ce Prince Arabe de lui vendre cette perle.

Plus deux chaînes, l'une de perles & de rubis de diverses formes & percez comme les perles: l'autre de perles & d'émeraudes rondes & percées. Toutes les perles sont rondes & de plusieurs eaux, de dix à douze ratis la piece. Dans le milieu de la chaîne de rubis il y a une grande émeraude de vieille roche taillée au quadran & fort haute de couleur; mais avec plusieurs glaces. Elle pese environ trente ratis. Au milieu de la chaîne d'émeraudes il y a une amethyste orientale à table longue, du poids d'environ quarante ratis, & belle en perfection.

Plus un rubi-balet cabouchon beau de couleur & net percé par le haut, & qui pese dix-sept melscals. Les six melscals sont une once.

Plus un autre rubi cabouchon parfait en

246 VOYAGES DES INDES,
couleur mais un peu glacé & percé par le
haut, qui pese douze melscals.

Plus une topase orientale fort haute de cou-
leur taillée à huit pans, qui pese six melscals ;
mais d'un côté il y a dedans un petit nuage
blanc.

Voilà quels sont les joyaux du Grand Mo-
gol, qu'il me fit montrer par une grace parti-
culiere qu'il n'a jamais accordée à aucun au-
tre Franc, & je les ai tous tenus dans ma main
& considerez avec assez d'attention & de loi-
sir, pour assurer le Lecteur que la description
que je lui en viens de faire est très-exacte &
fidele, de même que celles des trônes que j'ai
eu aussi assez de temps de bien contempler.

CHAPITRE XI.

*Teneur du Passeport que le Nabab Cha-Est-kan en-
voya à l'Auteur, avec quelques lettres qu'il lui
écrivit & leurs réponses; dans lesquelles se voit
quel est le style de ces pais-là.*

JE viens maintenant au passeport que me
donna le Nabab Cha-Est-kan, & aux let-
tres que je lui écrivis touchant mes affaires,
& c'est tant par ces lettres que par les répon-
ses qu'il me fit que le Lecteur pourra voir
quel est le style & la maniere d'écrire des
Indiens. J'aurois bien eu un passeport du Roi
même, & sa Majesté me l'avoit déjà fait dé-
livrer par Giafer-kan son oncle, à qui je le
rendis après l'avoir lû, parce qu'il n'étoit pas
conçû dans les termes que je souhaitois. Je
le voulois sans restriction, aussi ample & de
la même maniere que celui que j'avois eu du
Roi de Perse, en vertu duquel j'étois exem t

de toutes doïanes allant & venant, soit que je vendisse ou que je ne vendisse pas; au lieu que le passeport qu'on m'offroit de la part du Grand Mogol étoit limité; & en cas de vente il falloit payer la doïane de ce que j'aurois vendu. Bien que Giafer-kan m'assurât que c'étoit le plus favorable passeport de cette sorte que le Roi eût jamais donné, & qu'il ne pût être autrement selon la coûtume, néanmoins je ne voulus pas l'accepter, & je me contentai de celui que j'avois eu depuis quelques années de Cha-Est-kan, lequel me suffisoit & qui étoit autant ou plus estimé que celui du Roi. Il est vrai que sa Majesté ne voulut pas que je payasse rien à la doïane de ce que je lui avois vendu, & que la chose se fit de bonne grace.

Copie de la lettre que l'Auteur écrit à Cha-Est-kan oncle du Grand Mogol, le 29. de Mai 1659.

LE moindre des serviteurs de vôtre Altesse, & qui prie Dieu pour la prospérité de vôtre Grandeur, Jean Baptiste Tavernier François, présente requête à vôtre libérale benignité, vous qui êtes le Lieutenant du Roi, qui gouverne comme parent de sa Majesté tous les Royaumes qui sont sujets à son sceptre, lequel a remis à vôtre conduite les plus importantes affaires de sa couronne, le Prince invincible Cha-Est-kan que Dieu tienne en sa garde.

Il y a quelques années que j'eus l'honneur de présenter à Vôtre Altesse, étant Gouverneur du Royaume de Guzerate, assistant dans Amadabat, quelques grosses perles & autres raretez, qui furent trouvées dignes de vôtre

348 VOYAGES DES INDÉS,
trésor, desquelles je reçus un juste paiement
& magnifique liberalité. En ce même-temps
je reçus vos commandemens de retourner en
Europe, & de faire recherche d'autres rare-
tez & de vous les apporter; ce que j'ai fait
pendant les cinq ou six ans que j'ai couru plu-
sieurs Royaumes de l'Europe, où j'ai fait
rencontre de quantité de belles pièces & rares
curiositez qui sont dignes d'être présentées à
Vôtre Altesse. Et parce que j'avois appris
étant à la Cour du Roi de Perse, que dans les
Indes il y avoit des guerres, j'ai envoyé par
un de mes serviteurs les susdits effets & rare-
tez par la voye de Masulipatan; & moi étant
arrivé à Surate il y a quelques jours, j'ai eu
avis que le tout est heureusement arrivé à
bon port. Que si son Altesse a agreable d'a-
cheter les susdites raretez, & que je les porte
en sa présence, je la supplie de m'envoyer un
commandement, afin que je puisse passer
comme allant vers elle, sans qu'on me fasse
aucun travail en chemin. Que si Vôtre Al-
tesse n'a pas agreable que j'aille vers elle, je
prendrai résolution d'aller en quelque autre
lieu. Cependant j'attendrai ici à Surate vos
commandemens, en priant Dieu qu'il vous
conserve toujours en toutes sortes de prof-
peritez.

*Traduction de la premiere lettre que Cha-Est-kar
écrit à l'Auteur pour réponse à la précédente.*

GRAND DIEU.

AU cheri de la fortune, appui de la vertu,
Le Sieur Tavernier François; Mon cher
ami, sçachez que vôtre lettre m'a été ren-

duë, par laquelle j'ai scû vôtre retour à Surat, & comme vous avez apporté ce que je vous avois recommandé. J'ai tout considéré distinctement ce que vous m'avez écrit, ce qui m'a donné beaucoup de contentement; c'est pourquoy il faut qu'à la reception de la presente, vous vous résolviez de venir en ma présence avec ce que vous avez apporté, & soyez certain que je vous ferai toute la courtoisie possible, & tous les avantages que vous pouvez desirer. De plus je vous envoie le passeport que vous m'avez demandé, vous recommandant de venir promptement, & que je voye ce dont vous m'avez parlé en la vôtre. Le plutôt que vous pourrez venir ce sera le meilleur, pourquoy écrire davantage. Fait l'onzième du mois Chouval, de l'année de Mahomet 1069.

*Ce qui suit est écrit de la propre main de Cha-
Est-kan.*

L'élû de mes plus chers, vôtre requête m'a été renduë, Dieu vous benisse, & qu'il vous soit en bien que vous avez tenu vôtre parole, & mis en effet vôtre promesse. Il faut que vous veniez promptement en ma présence, & soyez certain que vous aurez toute sorte de contentement & profit avec moi. Ce qui suit est contenu dans le tour de son saccu.

Le Prince des Princes.

Le serviteur du Roi.

Conquerant Aureng-Zeb.

*Traduction du passeport que Cha-Est-kan envoya
à l'Auteur.*

GRAND DIEU.

A Tous les Agens & assistans aux doia-
nes & peages, à tous les Gardes des che-
mins grands & petits, depuis le Bander Su-
rate jusques à la Cour de Jehanabat. Comme
ainsi soit que le Sieur Tavernier François, le
plus élevé en dignité & cheri de nous, qui
est serviteur de ma maison, vient du Bander
Surate en ma presence, que personne de quel-
que condition que ce soit & pour quelque
prétexte que ce soit, n'empêche son chemin
ou son passage, ne lui donne peine ou tra-
vail; mais le laisse passer avec toute sorte de
fûreté, afin que commodement il puisse ve-
nir en ma presence, & qu'un chacun des
sufnommez le fasse acompagner dans les ter-
res de leurs juridictions, afin de rendre son
passage plus facile. Je vous recommande
fort cette affaire, & que personne ne fasse
le contraire. Fait l'onzième du mois Chou-
val de l'année de Mahomet 1069.

*Traduction de la deuxième lettre que Cha-Est-
kan a écrite à l'Auteur.*

GRAND DIEU.

AU plus expert des Ingenieurs & la cré-
me des bons esprits, le Sieur Tavernier
François; Sçachez que je vous tiens au nom-
bre de mes plus chers favoris & bien-aimés

Comme je vous avois écrit ci-devant de venir à Jehanabat, & d'apporter avec vous les raretez que vous avez pour moi ; maintenant que par les faveurs & graces du Roi j'ai été constitué son Viceroy & Gouverneur au Royaume de Decan, si-tôt que j'ai eu reçu les commandemens de sa Majesté je me suis mis en chemin le 25. du mois Chouval ; c'est pourquoi à present il n'est pas à propos que vous veniez à Jehanabat ; mais faites en sorte de vous trouver au plûtôt à Brampour, où avec l'aide de Dieu j'arriverai avant deux mois ou environ. J'espere que vous ferez suivant ce que je vous écris.

Réponse de l'Auteur à cette deuxième lettre.

Celui qui prie Dieu pour vôtre Altesse, & pour l'accroissement de vôtre Grandeur & prosperité, Jean Baptiste Tavernier François, &c. comme à la première lettre.

J'ai reçu l'honneur du commandement dont vôtre Altesse a voulu accroître la fortune du moindre de ses serviteurs : Salut au Nabab, le Prince des Princes. Je m'étois donné l'honneur ces jours passez de vous écrire par le valet-de-pied de la maison de vôtre Altesse, qu'après les pluyes je ne manquerois pas d'aller en vôtre présence à Jehanabat. Maintenant que vous ordonnez que ce soit à Brampour je suivrai vos ordres, & porterai avec moi toutes les raretez que j'ai destinées pour le service de vôtre Altesse. Fait le dixième du mois Hage.

*Traduction de la troisième lettre que Cha-Est-kan
à écrite à l'Auteur.*

GRAND DIEU.

LE plus cheri de mes favoris Sieur Tavernier François; Sçachez que je vous ai fortement dans ma memoire. La lettre que vous m'avez écrite par mon envoyé m'a été rendue, & je l'ai lûë attentivement parole pour parole. Vous m'écrivez que les pluyes & mauvais chemins vous empêchoient de venir, & qu'après l'Hiver vous me viendriez trouver. Maintenant que les pluyes sont passées, & que j'espere que dans vingt-cinq ou vingt-six jours je serai à Aureng-abat; à la reception de la presente, faites diligence pour m'y venir trouver; je crois que vous n'y manquerez pas. Fait le cinquieme du mois de Sefer, l'année premiere du regne d'Aureng-zeb.

Ce qui suit est écrit de la propre main du Nabab.

Cher ami, vous ne manquerez pas de mettre en œuvre & execution ce que je vous ai écrit.

Réponse de l'Auteur à cette troisième lettre.

LE moindre des serviteurs de vôtre Altesse, Jean Baptiste Tavernier François, prie Dieu pour la prosperité de sa personne. Vous qui êtes le Lieutenant du Roi, le canal par lequel découlent ses faveurs, dont

le surnom est venerable & plein de respect, qui êtes proche parent du Roi, le Gouverneur General de ses Royaumes, auquel il remet la résolution de toutes les affaires d'importance; Vous qui êtes le Prince des Princes. Moi serviteur de vôtre Altesse je lui presente cette requête. Etant revenu en ce pais-ci pour obeir à vos commandemens, je m'étois totalement confié en vôtre faveur, & lorsque je me croyois le plus rempli de vos graces, je suis tombé dans les rets de Mirza-Arab, Gouverneur de Surate: car ayant reçu les derniers ordres de vôtre Altesse, j'ai été prendre congé de lui pour vous aller faire la reverence. Il m'a répondu qu'il avoit écrit au Roi touchant ma personne, & qu'ainsi il ne me pouvoit donner licence jusques à ce qu'il eût eu réponse de sa Majesté. Je lui ai représenté que n'ayant rien avec moi, & à mon arrivée dans ce port n'ayant été trouvé chargé d'aucune marchandise de consideration passant dans la doiane, je m'etonneois comme il avoit écrit au Roi touchant ma personne. Nonobstant toutes mes raisons il n'a point changé d'opinion, & ne me veut pas donner licence de sortir de Surate. Maintenant tout est dans les mains de vôtre Altesse, à laquelle il importe que j'obeisse à ses commandemens, & qu'une personne comme Mirza-Arab ne puisse s'opposer à ses volontez avec une résistance si formelle. Outre que n'ayant pas mes effets avec moi comme j'ai écrit à vôtre Altesse, mon retardement dans Surate m'apporte un notable dommage, qui ne peut que vous causer du déplaisir. De plus elle empêchera les Marchands de venir en ce port, & cela apportera un notable préjudice au Royaume. Pour

ce qui me touche je suis résolu de faire mettre mes effets dans le feu, ou de les faire jeter dans la mer plutôt que de permettre qu'autre que vôtre Altesse les voye. J'ai esperance que la haute puissance de vôtre Altesse me retirera bien tôt du travail où je suis, & me donnera le moyen de lui aller faire la reverence. Et j'espere que la nouvelle des faveurs que je reçois de vôtre Altesse étant arrivée en France, donnera occasion à plusieurs puissans Marchands de trafiquer en ce Royaume, & alors les Indes connoîtront que les rares marchandises des François, & leurs riches curiositez, feront honte à tout ce qui a paru jusques à present dans ce pais-ci. Voilà ce que j'ai crû être necessaire d'écrire à vôtre Altesse. Fait à Surate ce vingt-cinq du mois Rabi & Auel.

Toutes ces lettres & ces réponses furent cause que je m'arrêtai près de six mois à Surate; & enfin il vint un ordre exprés du Nabab au Gouverneur de cette Ville, de me laisser partir, autrement qu'il le déposséderoit de sa Charge. Le Gouverneur de Surate eut un tel dépit d'avoir eu le démenti, que lorsque je fus prendre congé de lui, il ne daigna pas me regarder, de quoi je le tins volontiers quitte.

Sur l'avis que j'avois eu que le Nabab étoit parti d'Aureng-abat, je le fus trouver à l'armée en Decan où il avoit assiégué Choupar, l'une des villes du Raja Seva-gi. Je lui vendis ce que je lui avois destiné; & pendant le temps que je fus auprès de lui, il donna ordre que rien ne me manquât, ni pour ma bouche, ni pour la nourriture de mes chevaux. On m'envoyoit tous les jours quatre plats de viandes, & deux de fruit & de con-

fitures, ce qui demouroit d'ordinaire tout entier à mes serviteurs, parce qu'on ne me laissoit guere manger dans ma tente. Le Nabab souhaitoit que cinq ou six Rajas ou Princes Idolâtres qu'il avoit dans son armée, me traitassent à leur mode; mais leur ris & leurs herbages, qui sont, comme j'ai dit, tous leurs mets étoient si remplis de poivre, de zinzembre & d'autres épiceries, qu'il m'étoit impossible d'en manger, & que je sortois du repas avec très-bon appetit. Pendant ce temps-là le Nabab fit joüer une mine, ce qui étonna si fort les habitans de Choupar, qu'ils se rendirent à composition; de quoi les soldats qui croyoient prendre la Ville d'affaut, furent bien fâchez, se voyant privez de l'espoir du pillage dont ils se flâtoient. A mon départ le Nabab voulut me faire payer; mais lui ayant représenté que j'avois à passer un país facheux, & à craindre les courreurs des deux armées, je le priai de me faire toucher mon argent à Doltabat; ce qu'il m'accorda volontiers; & sur un ordre qu'il me donna, je fus payé dès le lendemain de mon arrivée en cette Ville. Le Tresorier qui me compta l'argent, m'assura qu'il en avoit reçu l'avis quatre jours auparavant par un exprés, & que le Nabab lui commandoit de me payer promptement; ce qui fait connoître la grande exactitude des Indiens en fait de negoce à satisfaire sans delai à ceux à qui il est dû.

CHAPITRE XII.

Des marchandises qui se tirent, tant de l'Empire du Grand Mogol, que des Royaumes de Golconda & de Visapour, & autres Etats voisins.

JE me persuade aisément que ceux qui peuvent avoir écrit avant moi de l'État de l'Empire du Grand Mogol ne se seront pas avisés de donner une liste bien exacte de toutes les marchandises qu'il fournit aux étrangers, ce que je tâcherai de faire selon la connoissance que j'en ai acquise pendant les longues années que j'ai passées en divers voyages en ces pais-là. Le Lecteur me sçaura sans doute bon gré de cette recherche que j'ai faite avec beaucoup de soin, particulièrement s'il aime le commerce, & s'il est curieux de sçavoir ce que l'art & la nature produisent de singulier en divers lieux pour entretenir la société des hommes.

Il faut se souvenir ici de ce que j'ai remarqué au commencement du premier livre, touchant les poids & les mesures dont on se sert dans les Indes, où j'ai parlé de la Mein & de la Serre. Il me reste à dire un mot du Cobit.

Le Cobit est une mesure pour toutes les marchandises qui se doivent mesurer à l'aune, & il y en a de diverses sortes, comme nous avons en Europe de diverses sortes d'aunes. On le divise par 24. *tasots*, & comme la plus grande partie des marchandises des Indes se debite à Surate, voici à la marge quelle est la mesure du quart de Cobit de la ville de Surate divisé par six *tasots*.

Je devois commencer la liste des marchandises par les plus précieuses de toutes, qui sont les diamans & les pierres de couleur; mais comme la matiere est un peu ample & des plus importantes de mes relations, j'en donnerai un traité à part, & ne ferai mention dans ce chapitre que des soyes, des toiles, des cotons & épiceries, & des drogues, qui sont les cinq classes où se peuvent rapporter toutes les sortes de marchandises qu'on tire des Indes,

Des Soyes,

KAsembazar village du Royaume de Bengala peut fournir tous les ans jusqu'à vingt-deux mille bales de soye, chaque bale pesant cent livres. Les 22. mille bales viennent à deux millions deux cens mille livres à 16. onces pour livre. Les Hollandois en enlevoient d'ordinaire, soit pour le Japon, soit pour la Hollande, six à sept mille bales, & ils auroient bien voulu en pouvoir enlever davantage: mais les Marchands de Tartarie & de tout l'Empire du Mogol s'y opposent; car ces Marchands en enlèvent autant que les Hollandois, & le reste demeure aux habitans du pais pour la fabrique de leurs étofes. Ils amènent toutes ses soyes dans le Royaume de Guzerate, & la plus grande partie vient à Amad-abat & à Surate, où on la travaille.

Premierement il se fait des tapis de soye & or; d'autres de soye, or & argent, & d'autres tout de soye. Pour les tapis de laine, ils se font à Vettapour à douze cosses d'Agra.

En second lieu il se fait des fatins avec des rayes or & argent, d'autres avec des rayes de

358 VOYAGES DES INDES,
diverses couleurs, d'autres tout unis, & il
en est de même des tafetas.

En troisieme lieu il se fait des Patoles, qui
sont des étofes de soye fort molles teintes
en fleurs de diverses couleurs, & la fabrique
en est à Amad-abat. Il y en a de huit Rou-
pies jusques à quarante. C'est un des bons
negoces des Hollandois qui ne souffrent pas
qu'aucun de la Compagnie en fasse trafic en
particulier, & ils les transportent aux Isles
Philippines, de Borneo, de Java, de Su-
matra, & autres voisines.

Pour ce qui est des soyes cruës, il faut re-
marquer qu'il n'y en a de blanches naturel-
lement que dans la Palestine, & que les Mar-
chands d'Alep & de Tripoli ont même de
la peine à en tirer une petite quantité. Ainsi
la soye de Kasembazar est jaunâtre, comme
sont toutes les autres soyes cruës qui viennent
de la Perse & de la Sicile. Mais ceux de Ka-
sembazar ont l'industrie de blanchir la leur,
avec une lessive faite des cendres d'un arbre
qu'on appelle le figuier d'Adam, qui la rend
aussi blanche que la soye de Palestine. Les
Hollandois font descendre leurs soyes & les
autres marchandises qu'ils tirent de Bengala,
par le canal qui va de Kasembazar au Gange,
& ce canal a près de quinze lieuës de cours.
Il reste encore autant de chemin à descendre
par le Gange jusqu'à Ougueli, où ils char-
gent les marchandises dans leurs Vaisseaux,

Des Toiles , & premierement des Chites ou toiles peintes.

L Es Chites ou toiles peintes qu'on appelle *Calmandar*, c'est-à-dire faites au pinceau, se fabriquent dans le Royaume de Golconda, & particulièrement aux environs de Masulipatan; mais il s'en fait si peu que quand on mettroit en besogne tous les ouvriers qui s'entendent à travailler à ces toiles, mal-aisément en pourroit-on enlever trois balles.

Toutes les Chites qui se font dans l'Empire du Grand Mogol sont imprimées & de différente beauté, tant pour l'impression que pour la finesse de la toile. Celles qui se font à Lahor sont les plus grossieres de toutes, & par conséquent les moins cheres. Elles se vendent par *corges*, une corge faisant vingt pieces, & on la paye depuis 16. jusqu'à 30. Roupies.

Des Chites qui se font à Seronge, la corge se vend depuis 20. jusqu'à 50. Roupies & au delà.

Toutes les Chites dont je viens de parler sont toiles pressées, dont on fait des couvertures de lit, des sofras ou nappes à la mode du país, des taves de coussins, des mouchoirs, & sur tout des camisoles pour l'usage, tant des hommes que des femmes, principalement en Perse.

Les Chites de toile claire se font à Brampour. Il s'en fait des mouchoirs qui sont pour le present de grand usage à ceux qui prennent du tabac en poudre, & une sorte de voile appelée *Ormis*, dont les femmes se servent dans toute l'Asie pour mettre sur leur tête & autour du cou.

Les *Bastas* ou toiles teintes en rouge, en bleu, ou en noir, se portent toutes blanches à Agra, & à Amad-abat, parce que ces deux villes sont proche des lieux où se fait l'Indigo de quoi l'on se sert pour la teinture; & il y en a depuis deux Roupies la piece jusques à trente ou quarante selon la finesse & l'or qui est aux deux bouts, & à quelques-unes aux côtez. Les Indiens ont l'invention de passer quelques-unes de ces toiles par une certaine eau qui les fait paroître comme un camelot ondé, & ce sont les pieces les plus cheres.

Ces sortes de toiles qui sont de deux Roupies la piece jusqu'à douze, se transportent à la côte de Melinde, & c'est le plus grand negoce que fait le Gouverneur de Mozambique, qui les debite aux Cafres pour les porter dans les terres des Abyssins & au Royaume de Saba, parce que ces peuples n'ayant point l'usage du savon, ils ne font que laver simplement ces toiles. Celles qui sont au-dessus de douze Roupies jusqu'au plus haut prix, se transportent aux Isles Philippines, de Bornéo, de Java, de Sumatra & autres. Les femmes de ces Isles n'ont pour tout habit qu'une piece de ces toiles, dont sans la couper une partie leur sert de corillon, & ils s'entortillent l'autre autour de l'estomac & de la tête.

Toiles blanches.

L Estoiles blanches viennent en partie d'Agra & devers Lahor, en partie de Bengala, & quelques-unes de Brouda, de Baroche, de Renonsari & autres lieux. Elles viennent crûes à Renonsari & à Baroche, où l'on a la commodité de les blanchir dans
de

de belles prairies, & à cause de la quantité de limons qu'il y a au voisinage; car les toiles ne sont jamais bien blanches si elles ne passent par l'eau de limon.

Les toiles qui viennent d'Agra, de Lahor & de Bengala, se vendent par corges, & il y en a depuis seize Roupies, jusqu'à trois ou quatre cens & au-delà, selon que le Marchand les veut faire travailler.

Les toiles qui viennent de Renonsari & de Baroche sont de vingt & un cobits étant cruës, & étant blanchies de vingt cobits. Celles de Broudra ne sont que de vingt cobits étant cruës, & de dix-neuf cobits & demi étant blanchies.

Toutes les toiles ou bastas qui viennent de ces trois Villes, sont de deux sortes; car il y en a de larges & d'étroites, & c'est des étroites dont je viens de parler, lesquelles se vendent depuis deux mamoudis jusqu'à six.

Les bastas larges ont un cobit & un tiers, & la piece est de vingt cobits. On les vend d'ordinaire de cinq mamoudis jusqu'à douze; mais le Marchand qui est sur les lieux en peut faire de beaucoup plus larges & plus fines, & jusques à cinq cens mamoudis la piece. De mon temps j'en ai vü vendre deux pieces, dont il fut payé pour chacune mille mamoudis. Les Anglois en acheterent une, & les Hollandois l'autre, & elles étoient chacune de vingt-huit cobits. Mahamed-Ali-Beg revenant en Perse de son Ambassade des Indes, presenta à Cha-Sefi II. une noix de cocos de la grosseur d'un œuf d'autruche toute enrichie de pierreries, & quand elle fut ouverte, on en tira un turban qui avoit soixante cobits de long, & d'une toile si fine, qu'on ne pouvoit presque juger ce

362 VOYAGES DES INDES,
qu'on avoit dans la main. Au retour d'un de
mes voyages, j'eus la curiosité d'apporter
une once de fil, dont la livre coutoit six cens
mamoudis, & la feuë Reine-Mere avec plu-
sieurs Dames de la Cour, fut surprise de
voir un fil si délié & qui échapoit presque
à la vûë.

Des Cotons filez.

LEs cotons filez & non filez, viennent des
Provinces de Brampour & de Guzerate.
Les non-filez ne passent point en Europe,
étant une marchandise de trop d'embaras &
de peu de valeur, & ils ne se transportent
qu'à la mer rouge, à Ormus, à Ballara, &
quelquefois aux Isles de la Sonde & aux Phi-
lippines. Pour les cotons filez, les Compagnies
Angloise & Hollandoise en transportent
quantité en Europe, mais ce ne sont pas
des plus fines, & des sortes dont elles se char-
gent, la mein vaut depuis quinze jusques à
cinquante mamoudis. Ce sont de ces sortes
qui servent pour faire des méches de chan-
delles, pour faire des bas, & pour mêler
dans les fonds des étofes de soye. Pour des
sortes plus fines, cela n'est pas à l'usage de
notre Europe.

De l'Indigo.

L'Indigo vient de divers lieux de l'Empire
du Grand Mogol, & selon ces divers
lieux il a des qualitez différentes qui aug-
mentent ou diminuent son prix.

Premierement il en vient du territoire de
Biana, d'Indoua, & de Corsa à une journée
ou deux d'Agra, & il est estimé le meilleur

de tous. Il s'en fait aussi à huit journées de Surate, & à deux lieues d'Amad-abat dans un village appelé Sarqueffe. C'est d'où vient l'Indigo plat; & il en vient encore de même nature & à peu près de même prix sur les terres du Roi de Golconda. La mein de Surate qui est de 42. serres, ou de nos livres 34 $\frac{1}{2}$, se vend depuis 15. jusqu'à 20. Roupies. Il s'en fait encore à Baroche de même qualité que le précédent. Pour celui du voisinage d'Agra, il se fait par morceaux comme des demi-balles, & c'est comme j'ai dit le plus recherché de toutes les Indes. Il se vend par mein, & la mein en ces quartiers-là est de soixante serres, qui reviennent à 51. $\frac{1}{4}$ de nos livres. On en paye d'ordinaire de 36. jusqu'à 40. Roupies. Il croît encore de l'Indigo à trente-six lieues de Brampour venant à Surate, à un gros village appelé Raout & à d'autres petits villages voisins; & les gens du lieu en débitent d'ordinaire pour plus de cent mille Roupies.

Il vient enfin de l'Indigo de Bengala que la Compagnie Hollandoise fait transporter à Masulipatan, mais on a cet Indigo & celui de Brampour & d'Amad-abat à meilleur marché de quatre-vingt pour cent que celui d'Agra.

L'Indigo se fait d'une herbe qu'on sème tous les ans après que les pluyes sont passées, & qui lors qu'elle est crüe, ressemble fort à du chanvre. On la coupe trois fois l'année, & la première coupe se fait quand elle est haute d'environ deux ou trois pieds, & on la coupe à demi-pied près de terre. La première herbe est sans comparaison meilleure que les deux autres, la seconde étant moins de dix ou douze pour cent que la première.

& la troisieme au dessous de la seconde de vingt pour cent, On en fait la distinction par la couleur en rompant un morceau de la pâte. La couleur de l'Indigo qu'on fait de la premiere herbe est d'un violet bluâtre plus brillant & plus vif que les deux autres; & celle du second est plus vive aussi que la troisieme. Mais outre cette difference qui en fait une si notable dans le prix, les Indiens en alterent le poids & la qualité comme je dirai ailleurs.

Après que les Indiens ont coupé cette herbe, ils la jettent dans des étangs qu'ils font avec de la chaux, laquelle devient si dure, qu'on diroit qu'ils sont faits d'une seule piece de marbre. Ils sont d'ordinaire de quatre-vingt à cent pas de tour, & étant pleins d'eau à moitié ou un peu plus, on acheve de les emplir de l'herbe qu'on a coupée. On la brasse tous les jours, & on la broïille avec l'eau jusqu'à ce que la feuille (car la tige ne vaut rien) se réduise comme en vase ou terre grasse. Cela fait on la laisse reposer pendant quelques jours, & quand on voit que tout est au fond, & que l'eau est claire par dessus, on ouvre les trous qui sont faits autour de l'étang, pour laisser écouler l'eau. Puis l'eau étant écoulée, on remplit des corbeilles de cette vase, après quoi dans un champ uni, on voit chaque homme auprès de sa corbeille prendre de cette pâte avec les doigts, & en faire des morceaux de la forme & de la grosseur d'un œuf de poule coupé en deux, c'est-à-dire plat en bas & en pointe par le haut. Mais pour l'Indigo d'Amadabat, ils l'applassent & le font de la forme d'un petit gâteau. Ceci est particulièrement à remarquer que les Marchands pour éviter de payer la

doïane d'un poids inutile, avant que de transporter l'Indigo d'Asie en Europe, ont soin de le faire cribler, pour en ôter la poussiere qui s'y attache, & qu'ils vendent après à ceux du païs qui s'en servent dans leurs teintures. Ceux qui sont employez à cribler l'Indigo doivent user de grandes précautions. Car pendant qu'ils sont dans cette occupation, ils tiennent un linge devant le visage, & ont soin que tous leurs conduits soient bien bouchés, ne laissant que deux petits trous au linge à l'endroit des yeux pour voir ce qu'ils font. De plus tant ceux qui criblent l'Indigo, que les écrivains ou sousmarchands de la compagnie qui le voyent cribler, doivent toutes les demie-heures boire du lait, ce qui leur est encore un préservatif contre la subtilité de la poussiere de l'Indigo. Toutes ces précautions n'empêchent pas que s'étant occupez huit ou dix jours à cribler l'Indigo, tout ce qu'ils crachent pendant quelque temps ne soit tout bleuâtre. J'ai même fait plus d'une fois cette remarque, que mettant un œuf le matin auprès de ces cribleurs, le soir quand on vient à le casser, le dedans est tout bleu; tant cette poussiere d'Indigo est penetrante.

A mesure qu'on tire de la pâte des corbeilles avec les doigts trempés dans de l'huile & qu'on en fait des morceaux, on les expose au soleil pour les secher. Et quand les Marchands achètent l'Indigo, ils en font toujours brûler quelques morceaux, pour voir s'il n'y a point de sable parmi. Car les païsans qui tirent la pâte de la corbeille pour la mettre en morceaux, après qu'ils ont mis leurs mains dans l'huile, ils la mettent dans le sable, qui se mêle avec la pâte qui la rend

366 VOYAGES DES INDES,
plus lourde, & quand on la brûle, l'Indigo
vient en cendre, & le sable demeure en son
entier. Les Gouverneurs font ce qu'ils peu-
vent pour ôter cette tromperie; mais il y a
toujours quelqu'un qui s'en mêle.

Du Salpêtre.

LE salpêtre vient en quantité d'Agra & de
Patna villes de Bengala, & le raffiné coûte
trois fois plus que celui qui ne l'est pas. Les
Hollandois ont établi un magasin à Choupar,
qui est à quatorze lieuës au dessus de Patna,
& leurs salpêtres y étant raffinez, ils les font
transporter par la riviere jusqu'à Ougueli. Ils
avoient fait venir des chaudières de Hollan-
de, & pris des raffineurs pour raffiner eux-
mêmes leurs salpêtres, mais cela ne leur a
pas réussi, parce que les gens du pais vo-
yant que les Hollandois leur vouloient ôter
le gain du raffinement, ne leur fournirent
plus de petit lait, sans quoi le salpêtre ne
se peut blanchir; car il n'est point du tout
estimé, s'il n'est fort blanc & transparent.
La mein de salpêtre raffiné, revient à sept
mamoudis.

Des Epiceries.

LE cargamon, le zinzembre, le poivre,
la noix muscade, la fleur muscade, le
clou de girofle, & la canelle, sont les diffé-
rentes especes d'épiceries dont nous avons
connoissance. Je mets pour les deux premie-
res le cargamon & le zinzembre, parce que
le cargamon croît dans les terres de Visapour,
& le zinzembre dans celles du Grand Mo-
gol, & que les autres especes d'épiceries

font apportées de dehors à Surate où s'en fait le grand commerce.

Le cargamon est la plus excellente sorte de routes les épicerics, mais elle est très-rare, & comme il n'en croît que fort peu au lieu où j'ai dit, on n'en sert en Asie que sur la table des Grands. Les cinq cens liv. de cargamon se vendent depuis cent jusques à cent dix reales.

Le zinzembre vient en quantité d'Amadabat, où il en croît plus qu'en aucun lieu de l'Asie, & l'on auroit de la peine à croire combien il s'en transporte de confit dans les pais étrangers.

Le poivre est de deux sortes. Il y en a dont le grain est petit, & d'autre dont le grain est gros; ce que l'on appelle d'ordinaire, petit poivre & gros poivre. Le gros vient pour la plus grande partie, de la côte de Malavar, & Tuticorin & Calicut sont les villes où on le va acheter. Il en vient aussi des terres du Roi de Visapour, & la vente s'en fait à Rejapour petite ville de ce Royaume. Les Hollandois qui le vont acheter des Malavates ne donnent point d'argent; mais ils donnent en échange plusieurs sortes de marchandises, comme du coton, de l'opium, du vermillon & du vif argent, & c'est ce gros poivre que l'on transporte en Europe. Pour le petit poivre qui vient de Bantam, d'Achen & de quelques autres lieux vers l'Orient, il ne sort point de l'Asie où il s'en consume beaucoup, particulièrement parmi les Mahometans. Car dans une livre de petit poivre il y a le double de grains que dans la livre du gros. Et plus il y a de grains dans le pilau où ils en jettent à poignée, plus ces petits grains paroissent; joint que le gros poivre donne trop de chaleur à la bouche,

Ce petit poivre rendu à Surate, a été vendu en quelques années treize ou quatorze mamoudis la mein, & je l'ai vû acheter à ce prix-là par les Anglois qui le transportoient à Ormus, à Balsara, & à la Mer-rouge. Pour le gros poivre que les Hollandois vont enlever à la côte de Malavar, les cinq cens livres ne leur reviennent en troc qu'à trente-huit reales; mais sur les marchandises qu'ils donnent en troc, ils gagnent cent pour cent. On le peut avoir argent contant pour vingt-huit ou trente reales; mais de cette sorte ce seroit l'acheter beaucoup plus cher que les Hollandois. Pour ce qui est enfin du poivre long, sans sortir des Etats du Grand Mogol, il s'en trouve assez dans le Royaume de Guzerate, & il se vend d'ordinaire de douze à quinze mamoudis la mein. Le bois de poivre long n'en coûte que quatre.

La noix muscade, la fleur de muscade, le clou de girofle, & la canelle, sont les seules épiceries que les Hollandois ont entre leurs mains. Les trois premières sortes viennent des Isles Moluques, & la quatrième qui est la canelle vient de l'Isle de Ceilan.

Il y a ceci de remarquable de la noix muscade que l'arbre ne se plante point, ce qui m'a été confirmé par plusieurs personnes qui ont demeuré plusieurs années en ces pais-là. Elles m'ont assuré que la noix étant meure il vient de certains oiseaux des Isles devers le midi qui les avalent toutes entières, les rendant de même sans les avoir digerées, & que ces noix étant alors couvertes d'une matiere visqueuse & gluante, & venant à tomber à terre, elles prennent racine & produisent un arbre, qui ne viendroit pas si on le plantoit de la maniere des autres. J'ai encore une re-

marque à faire sur ce sujet de l'oiseau de Paradis. Cét oiseau qui est fort friand des noix muscades ne manque pas de venir s'en souler dans la saison, & il en passe des troupes comme nous voyons des volées de grives pendant les vendanges. Comme cette noix est forte elle enivre ces oiseaux & les fait tomber morts sur la place, & aussi-tôt les fourmis, dont le pais est plein, leur viennent manger les pieds. C'est delà que vient ce que l'on dit d'ordinaire, qu'on n'a jamais vû d'oiseau de Paradis avec des pieds, ce qui n'est toutefois pas absolument veritable: car j'en ai vû trois ou quatre avec leurs pieds, sur lesquels les fourmis n'avoient pas encore eu le temps de se jeter. Un Marchand François nommé Contour en envoya un d'Alep avec les pieds au Roi Louis XIII. qui en fit beaucoup d'état, parce qu'il étoit fort beau.

Mais quoi que les Hollandois puissent faire, on peut, sans passer par leurs mains, tirer du clou de girofle de Macassar dans l'Isle de Celebes, ces Insulaires en allant acheter en cachete des Capitaines & soldats des Forts que les Hollandois ont aux lieux où croit le clou, & leur portant en échange du ris & d'autres choses necessaires à la vie, sans quoi ils ne pourroient subsister étant miserablement entretenus. Tandis que le commerce des Anglois sera en vigueur, ils feront toujours comme ils ont fait pour nuire à celui des Hollandois. Après avoir acheté une partie de clou à Macassar, ils en envoient dans tous les lieux où les Hollandois ont accoutumé de le debiter, & le donnant à très-grand marché & quelquefois même à leur perte; ils ruinent par ce moyen le commerce du clou des Hollandois. Car c'est une coûtume

me établie dans les Indes, que le premier qui fait le prix d'une marchandise, contraint tous les autres par son exemple de vendre sur le même pied durant cette année-là. C'est par cette raison que les Hollandois ont établi un Comptoir à Macassar, où leurs Officiers rehaussent autant qu'ils peuvent le prix du clou dès que le Roi de l'Isle en ouvre la vente. Ils font même de grands presens au Roi pour l'obliger à le tenir haut; à quoi ni les Anglois, ni les Portugais, dans le miserable état où leurs affaires sont aujourd'hui, ne peuvent plus apporter d'empêchement.

Tandis que ceux de Macassar ont du clou, ils payent de cette épicerie les marchandises qu'on leur apporte; & l'on peut aussi prendre en payement d'écaille de tortue qui est de très-bon debit dans tout l'Empire du Mogol & en Europe; & même de l'or en poudre, où il y a toujours à gagner six ou sept pour cent, au lieu qu'il y a à perdre sur la monnoye de l'Isle bien qu'elle soit d'or, parce que le Roi la fait par trop alterer. Les quatre lieux où le clou de girofle croit en abondance sont la terre d'Ambone, la terre d'El-lias, la terre de Seram, & la terre de Bourou.

Les Isles de Banda qui sont au nombre de six, à sçavoir Nero, Lontour, Pouleai, Rosseguin, Polleron & Grenapuis portent la noix muscade en grande abondance. L'Isle de Grenapuis a environ six lieues de circuit, & finit en une pointe d'où il sort beaucoup de feu. L'Isle Damme d'où il croît aussi de la muscade en quantité, & fort grosse, fut découverte en l'an 1647. par Abel Tasman Commandeur Hollandois.

Voici le prix du clou & de la noix muscade, comme je l'ai vû vendre aux Hollandois à

Surate en de certaines années. La mein de Surate est de 40. serres, qui sont 34. livres des nôtres à 16. onces la livre.

Le clou se vendit la mein, mamoudis. 130. & demi

La feuille ou fleur de muscade, mamoudis. 157. & demi

La noix muscade, mamoudis. 56. & demi

La canelle vient toute présentement de l'Isle de Ceilan. L'arbre qui la porte est fort approchant de nos saules & a trois écorces. On ne prend que la première & la seconde, & celle-ci est bien meilleure que l'autre. Pour la troisième on n'y touche point; car si le couteau venoit à la couper, cela feroit mourir l'arbre. Aussi est-ce comme un métier que l'on fait apprendre de jeunesse. La canelle coûte plus aux Hollandois que l'on ne croit; Car le Roi de l'Isle de Ceilan, qu'on appelle autrement Roi de Candi, du nom de la ville capitale, étant ennemi juré des Hollandois, parce qu'ils lui manquèrent de parole, comme je dirai ailleurs, envoie tous les ans des troupes pour tâcher de les surprendre quand ils font la recolte de la canelle. C'est ce qui les oblige d'avoir quinze ou seize cens hommes armez, pour appuier & défendre un pareil nombre de gens pendant qu'ils travaillent à écorcer l'arbre de canelle, & il faut même qu'ils nourrissent ces travailleurs tout le reste de l'année, sans compter la dépense des garnisons qu'il leur faut entretenir en plusieurs endroits de l'Isle. Ces grands frais rehaussent de beaucoup le prix de la canelle, ce qui n'alloit pas de la sorte du temps des Portugais, qui ne faisoient pas toutes ces dépenses & qui mettoient toutes choses à profit. Il croît dans l'arbre de canelle une certaine sorte de fruit

qui est comme une olive, & on ne le mange pas. Ils en cueilloient une quantité qu'ils mettoient dans une chaudiere avec de l'eau & la petite pointe des bouts des branches, & faisoient boüillir le tout jusqu'à ce que l'eau fut toute consumée. Cela étant refroidi, le dessus étoit comme une pâte façon de cire blanche, & au fond de la chaudiere c'étoit du camfre. De cette pâte ils faisoient des cierges dont ils se servoient dans l'Eglise pendant l'Office, aux bonnes fêtes de l'année; & si-tôt que ces cierges étoient allumez, toute l'Eglise étoit parfumée d'une odeur de canelle. Ils en ont envoyé plusieurs fois à Lisbonne pour la chapelle du Roi. Autrefois les Portugais tiroient aussi de la canelle des terres qui appartiennent aux Rajas d'autour de Cochin. Mais depuis que les Hollandois ont pris cette Ville, & qu'ils se sont rendus maîtres de la côte de Ceilan où croît la canelle, voyant que celle des environs de Cochin leur faisoit tort, parce que n'étant pas si bonne que celle de Ceilan elle se donnoit à grand marché, ils ruinèrent tous les lieux où elle croissoit, & ainsi il n'y a plus de canelle que celle de Ceilan qui est maintenant toute entre leurs mains. Quand les Portugais tenoient cette côte, les Anglois achetoient d'eux la canelle, & payoient d'ordinaire pour la mein, mamoudis.

Des drogues qui se trouvent dans Surate, & que l'on y apporte des païs étrangers avec le prix de chacune par mein.

SEl Armoniac coûte la mein selon le prix Sordinaire, mamoudis. 20

Le Borax de même que le sel Armoniac, vient d'Amad-abat sans être raffiné, & coûte la mein, mamoudis. 35

Gomme laque dont je parlerai plus bas, mamoudis. 7 $\frac{1}{2}$

Gomme laque lavée, mam. 10

Gomme laque, en bâtons de cire à cacheter, mam. 40

Il y en a de cinquante & de soixante mamoudis la mein, & de plus encore quand on y veut ajoûter du musc.

Safran de Surate qui ne sert que pour la couleur, mam. 4 $\frac{1}{2}$

Cumin blanc, mam. 8

Cumin noir, mam. 3

Arlet petit, mam. 3

Encens qui vient de la côte d'Arabie, mam. 3

Mirrha, la bonne s'appelle *Mirrha-gilet*, mam. 30

Mirrha-Bolti qui vient d'Arabie, mam. 18

Casse, mam. 9

Sucre candi, mam. 12

Afutinat, sorte de graine qui est fort chaude, mam. 1

Fenouil gros, mam. 3 $\frac{1}{2}$

Fenouil petit & fort chaud, mam. 1 $\frac{1}{2}$

Oupelote racine, mam. 14

| | |
|--|------|
| Cointre, mam. | 5 |
| Auzerout qui vient de Perse, mam. | 120 |
| Aloës fucotrin qui vient d'Arabie, mam. | 28 |
| Reglisse, mam. | 4 |
| Veze-cabouli, sorte de racine, mam. | 12 |
| Bois d'Aloës du grand morceau, mam. | 200 |
| Bois d'Aloës du petit morceau, mam. | 400 |
| Il y a de ce bois d'Aloës, selon qu'il est gras, qui coute la mein, mam. | 4000 |

Je ferai suivre ici quelques remarques particulieres de la gomme laque, du sucre de l'opium, du tabac & du caffè.

La gomme laque vient du Pegu pour la plus grande partie, mais il en vient aussi du Royaume de Bengala, & celle-ci est plus chere sur les lieux, parce que les habitans du pais s'en servent pour tirer cette belle couleur d'ecarlatae qu'ils emploient à teindre & à peindre toutes leurs toiles. Neanmoins les Hollandois en enlevent pour porter en Perse, où elle sert à tirer cette même couleur que les Persans employent dans leurs teintures. Ce qui reste après la couleur tirée n'est propre que pour enjoliver les ouvrages faits autour, dont ils sont tres-curieux, & pour faire la cire à cacheter, & soit pour l'un, soit pour l'autre, on y mêle telle couleur que l'on veut. Celle qui vient du Pegu est la moins chere, quoi qu'également bonne pour les autres pais; mais ce qui la fait donner à meilleur prix, est que les fourmis la faisant sur la terre par monceaux qui sont quelquefois de la grosseur d'un tonneau, il s'y mêle quantité d'ordure. Au lieu qu'en Bengala la terre d'où l'on apporte la gomme étant une espece de bruyere pleine d'arbrisseaux, les fourmis en entourent le bout des branches, ce qui la rend belle & nette & par consequent

plus chere. Les habitans du Pegu ne s'en fervent point aux teintures, parce qu'on leur apporte les toiles toutes teintes de Bengala & de Masulipatan, & que d'ailleurs ils sont si grossiers qu'ils ne s'appliquent à aucun art.

Il y a beaucoup de femmes à Surate qui ne gagnent leur vie qu'à nettoyer la laque après que la couleur d'écarlate en est tirée. Elles lui donnent telle couleur que l'on veut, & la forment en bâtons comme la cire d'Espagne. La Compagnie Angloise & celle des Hollandois en enlèvent tous les ans environ cent cinquante quaiſſons. La laque en bâtons ne revient pas à plus de dix sols la livre, & elle vaut en France dix sols l'once, quoique mêlée la moitié de resine.

Les sucres en cassonnade sortent en quantité du Royaume de Bengala, & il s'en fait grand trafic à Ougueli, à Patna, à Dacca, & en d'autres lieux. A mon dernier voyage des Indes je fus bien avant en Bengala, & jusques aux frontieres des Etats voisins, & j'appris de plusieurs vieilles gens du pais une chose qui est à remarquer: c'est que le sucre gardé trente ans devient poison, & qu'il n'y en a guere de plus dangereux, ni qui produise plus promptement son effet. Il se fait aussi du sucre en pain à Amadabat où on le sçait parfaitement bien raffiner, & on l'appelle pour ce sujet sucre royal. Ces pains de sucre sont d'ordinaire de huit à dix livres.

L'Opium se tire de Brampour, bonne ville marchande, entre Surate & Agra. Les Hollandois viennent l'enlever & le troquent contre leur poivre.

Le Tabac croît aussi en quantité aux environs de Brampour; & j'ai vû des années qu'on negligeoit de le recueillir parce qu'il

376 VOYAGES DES INDES,
y en avoit trop, & on en laissoit perdre la
moitié.

Le Caffé ne croît ni en Perse ni aux Indes; néanmoins, puisque quelques vaisseaux Indiens s'en chargent à leur retour de la Mecque, je lui donnerai place ici entre nos drogues. Le grand trafic s'en fait à Ormus & à Balsara, où les Hollandois qui retournent à vuide de Mocca en chargent le plus qu'ils peuvent, comme d'une marchandise qu'ils vendent bien. D'Ormus il se transporte en Perse & jusqu'en la grande Tartarie; & de Balsara on le distribuë dans la Chaldée, dans l'Arabie qui est le long de l'Euphrate; dans la Mesopotamie & autres Provinces de Turquie; car pour ce qui est des Indes il y est peu en usage. Le Caffé, qui signifie du vin en langue Arabique, est fait d'une espece de fève qui croît à huit journées de Mocca, en tirant vers la Mecque, & l'usage en a été premierement trouvé par un Hermite nommé *Schek-Siadeli*, il y a six-vingt ans ou environ; car avant lui il ne se trouve aucun Auteur ni ancien ni moderne qui en ait écrit.

Toutes les marchandises qui viennent d'Aggra à Surate, tant pour remises de Lettres de Change à cinq pour cent, que pour emballage, voitures & droits de chemins, selon leurs différentes qualitez, vont de quinze jusqu'à vingt pour cent.

Tout l'or & l'argent, tant en lingots que monnoyé qui entre à Surate, paye deux pour cent. Le Marchand fait bien ce qu'il peut pour éviter de payer cette Doüane, néanmoins quand on le decouvre il en est quite en payant le double & rien au dela. Les Princes ont bien voulu aller jusques à la confiscation de toute la somme; mais les gens

de la loi s'y sont opposez, & ils soutiennent que Mahomet deffend absolument toutes Doïanes & tout interêt d'argent.

J'ai parlé amplement au chapitre deuxième du premier livre des Doïanes, des Monnoyes tant d'or que d'argent, des poids & des mesures des Indes, à quoi je renvoye le Lecteur.

CHAPITRE XIII.

Des tromperies qui se peuvent faire dans les marchandises, soit par la seule malice des Ouvriers, soit par l'intelligence des Courtiers & des Commandeurs.

JE suivrai dans ce chapitre le même ordre que j'ai gardé dans le précédent, pour découvrir en faveur du Marchand toutes les tromperies qui se peuvent faire dans les soyes, les toiles, les cotons, & l'Indigo; car il ne s'en fait point dans les épiceries ni dans les drogues.

Tromperies dans les étofes de Soyes.

LEs étofes de soyes unies se peuvent alterer dans la largeur, dans la longueur, & dans la qualité. La longueur & la largeur se verifient à la mesure; la qualité se voit quand elles sont également batuës, quand le poids en est égal, & quand il n'y a point de fil de coton mêlé dans la trême, comme les Indiens y en mêlent très-souvent.

Les Indiens n'ayant pas le secret de l'argent doré, ils mettent dans les étofes rayées

des fils d'or pur; c'est pourquoi il faut compter le nombre des fils pour voir si l'étoffe en a la quantité requise, & la même chose se doit observer aux étofes rayées d'argent. Pour ce qui est des tafferetas unis, on regarde seulement si les pieces se suivent pour la finesse, & puis on en déploie quelques-unes, pour voir s'il n'y a point quelque matiere dedans pour en augmenter le poids; après quoi on pese chaque piece séparément, afin de voir si elle a son poids.

C'est dans Amad-abat où se fait, comme j'ai dit quantité de ces étofes d'or & de soye, d'argent & de soye, & de soye toute pure; & de tapis d'or, & d'argent, & de soye: mais les couleurs de ces tapis ne durent pas si long-temps que celles des tapis qui se font en Perse. Pour ce qui est du travail il est aussi beau. C'est à l'œil du Courtier à remarquer la grandeur, la beauté & la finesse de l'ouvrage aux tapis qui sont travaillez avec de l'or & de l'argent, & il doit juger s'il est fin & riche. Enfin soit aux tapis, soit aux autres étofes mêlées d'or & d'argent, il en faut tirer quelques fils pour en faire l'épreuve, & pour voir s'ils sont au titre qu'ils doivent être.

Tromperies dans les toiles, & premierement dans les toiles blanches.

Toutes les toiles, tant fines que grosses, que la Compagnie Hollandoise fait fabriquer dans toutes les Provinces de l'Empire du Grand Mogol, sont apportées par balles dans le magasin de Surate, & livrées au Courtier vers les mois d'Octobre & de Novembre.

Les tromperies qui s'y font d'ordinaire sont à la finesse, à la longueur & à la largeur. Chaque bale peut contenir environ deux cens pieces, entre lesquelles on en peut mettre cinq ou six & jusqu'à dix pieces de moins fines, plus claires, moins longues, ou moins larges que ne porte l'échantillon de la balle; ce qui ne se peut reconnoître sans visiter piece par piece. La finesse se juge à l'œil, la longueur & la largeur à la mesure. Mais on pratique aux Indes un raffinement encore plus grand, qui est de compter le nombre des fils qui doit être dans la largeur, selon la finesse de l'échantillon. Quand le nombre manque; elle est plus claire, ou plus étroite, ou plus grosse. La difference est quelquefois si imperceptible à l'œil qu'il est difficile de la connoître sans compter les fils; néanmoins cette difference monte à beaucoup sur le prix dans une grande quantité; car il ne faut presque rien pour rabatre un écu, voire deux écus sur piece, quand elles sont de quinze jusqu'à vingt écus la piece. Ceux qui blanchissent ces toiles, pour épargner quelque chose à leur profit, sur la quantité de limons qu'il leur faut, batent par excez ces toiles sur la pierre, & quand elles sont fines, leur batoir leur fait beaucoup de tort & diminue leur prix.

Mais il faut remarquer que les Indiens en fabriquant leurs toiles, quand la piece passe deux écus, mettent aux deux bouts des filets d'or & d'argent, & que plus la piece est fine, plus ils mettent de ces filets, dont le prix monte presque aussi haut que celui de la toile. C'est pourquoy il faut défendre aux ouvriers de mettre de ces filets d'or à toutes les toiles qu'on feroit fabriquer pour porter en France; cet or & cet argent que les Indiens

mettent pour servir d'ornement à leurs toiles & à leurs habits, n'étant d'aucun usage parmi les François. Mais pour les toiles qu'on voudroit envoyer en Pologne & en Moscovie, il y faut de cet or & de cet argent à l'Indienne, parce que les Polonois & les Moscovites ne font point de cas des toiles s'il n'y a de ces filets d'or & d'argent. Il faut même prendre garde qu'ils ne se noircissent pas, parce que ces nations ne veulent point acheter les toiles quand cet or & cet argent sont noircis.

Pour ce qui est des toiles teintes à l'Indigo ou bleu violet, ou en noir, il faut prendre garde que les ouvriers ne fassent point noircir les filets d'or qui sont aux deux bouts des pieces, & qu'ils ne batent pas trop les pieces après qu'elles sont pliées, parce qu'ils les battent quelquefois si excessivement pour les rendre plus licées, que quand on vient à les déplier, on les trouve cassées presque à tous les plis.

On doit remarquer encore que sur le pli du chef des pieces de toile, les Indiens impriment avec un moule & des feüilles d'or, une fleur Arabesque qui tient toute la largeur de la piece. Car si ces toiles sont destinées pour porter en France, il faut défendre aux ouvriers de mettre cette fleur qui coûte demie-piastre; & épargner cette somme sur le prix de la piece. Mais si c'est pour transporter dans les Isles des Indes & dans toute l'Asie, & même dans une partie de l'Amerique, il faut que cette fleur soit au chef des pieces, & la conserver entiere le plus qu'il est possible, parce qu'autrement on ne les pourroit vendre.

Pour ce qui est des toiles peintes & imprimées, elles se peignent & s'impriment cruës,

& il faut prendre garde que l'ouvrage en soit achevé avant la fin des pluyes, parce que plus les eaux où on les lave sont troubles, plus les couleurs appliquées avec le pinceau ou l'impression en demeurent vives.

Il est aisé de distinguer les toiles qui sont imprimées d'avec celles qui sont travaillées au pinceau, & si le Courtier est intelligent, il connoitra bien la différence de la beauté d'une toile peinte, d'avec une autre par la netteté de l'ouvrage. Mais pour la finesse & les autres qualitez de la toile, elles sont plus mal-aisées à discerner qu'aux toiles-blanches, & par conséquent il y faut apporter plus de precaution.

Tromperies qui se font aux Cotons,

LES cotons sont les marchandises qui sont toujours fabriquées les premières, & les plutôt renduës dans les magasins de Surate, parce qu'ils sont tous filez dans la Province de Guzerate. Les tromperies qui s'y peuvent faire sont au poids & à la qualité.

La tromperie du poids se peut faire en deux manières, la première en le mettant en lieu humide, & en fourrant dans le milieu de chaque écheveau quelque matiere qui en augmente le poids: la seconde en ne pesant pas juste quand le Courtier le reçoit de l'ouvrier ou du Marchand qui le livre.

La tromperie à la qualité ne se fait qu'en une manière, qui est en mettant dans chaque mein trois ou quatre échevaux de moindre qualité que celui qui est dessus, & dans une grande quantité cela monte bien haut; car il y a du coton filé qui monte jusqu'à

382 VOYAGES DES INDES,
cent écus la mein. Comme ces deux trompe-
ries se font pratiquées très-souvent dans la
Compagnie Hollandoise , voila le remede
qu'elle a pû y apporter. C'est de faire peser
en presence du Commandeur & de son Con-
seil, & visiter soigneusement toutes les meins
écheveau par écheveau, pour voir s'il n'y a
point de fraude au poids ou à la qualite,
Lorsque cela est fait, le Vice-commandeur
& ceux qui sont ordonnez sous lui pour cet-
te visite , sont obligez d'attacher à chaque
balle un bordereau du poids & de la quali-
té, & quand on ouvre la balle en Hollande
s'il y a du manquement à l'une de ces deux
choses , ceux qui ont mis le bordereau sont
obligez d'en payer le déchet.

Tromperies qui se font à l'Indigo.

J'Ai dit qu'à mesure qu'on tire de la pâte
des corbeilles où on a mis l'Indigo avec
les doigts trempéz dans de l'huile, & qu'on
en fait des morceaux, on les expose au So-
leil pour les secher. Les Indiens qui veulent
tromper les Marchands les font secher sur
le sable, afin que le sable s'y attache & que
l'Indigo en pese plus. Ils serrent aussi quel-
quefois la pâte en des lieux humides, qui
la rendent moëte & par consequent plus pe-
sante. Mais quand le Gouverneur du lieu dé-
couvre leurs tromperies il leur fait payer l'a-
mende bien cher. Elles se peuvent aisément
connoître par un Courtier & Commandeur
experimenté dans le trafic de cette sorte de
marchandise, en faisant brûler quelques
morceaux d'Indigo, après-quoi l'on voit le
sable qui reste,

Il me reste à faire ici une remarque assez curieuse touchant les Courtiers des Indes. Ces Courtiers sont d'ordinaire comme les Chefs de leurs familles, dont ils ont le bien entre leurs mains pour le faire valoir. On choisit pour cela ceux qui ont tout ensemble le plus d'âge & le plus d'expérience, afin de pouvoir bien procurer les avantages de toute la parenté, étant comme les dépositaires & les tuteurs de ses biens. Tous les soirs après qu'ils sont revénus de leurs affaires, & que selon la coutume des Indiens qui ne souppent point ils ont mangé quelque douceur, & bu une tasse d'eau, les plus vieux de la parenté s'assemblent au logis du Courtier, qui leur rend compte de ce qu'il a négocié ce jour-là, & ils tiennent conseil ensemble de ce qu'il devra faire à l'avenir. Sur tout on l'exhorte de prendre bien garde aux affaires, & à tromper s'il peut, plutôt que d'être trompé.

CHAPITRE XIV.

Des moyens qu'on peut tenir pour établir une nouvelle Compagnie de commerce aux Indes Orientales.

S'Il prenoit envie à quelque Nation d'établir une Compagnie de commerce aux Indes Orientales, avant toutes choses elle doit penser à se saisir d'un bon poste en ces pais-là, pour avoir le moyen d'y radouber ses vaisseaux, & d'y passer les saisons qu'on ne peut aller en mer. C'est manque d'un bon Havre que la Compagnie Angloise ne s'est pas tant avancée qu'elle auroit pû faire, parce qu'il

384 VOYAGES DES INDES,
est impossible qu'un vaisseau puisse demeurer deux ans sans être radoubé étant mangé des vers.

Mais parce que le chemin est long de l'Europe aux Indes Orientales, il seroit à désirer que la Compagnie pût avoir un lieu au Cap de Bonne-Esperance, pour faire aiguardes & prendre quelques rafraichissemens, soit en allant, soit en revenant des Indes; mais sur tout en revenant, parce que les vaisseaux étant chargez ils ne peuvent prendre de provision d'eau pour long-temps. Cependant les Hollandois ont ôté cet avantage aux autres Nations, par le Fort qu'ils ont bâti au Cap, & les Anglois ont fait la même chose à Sainte Helene, bien que par le droit des gens & le consentement general des peuples de l'Europe, l'usage de ces deux lieux de rafraichissement ait été plusieurs années également libre à tout le monde. Néanmoins il se pourroit trouver encore quelque embouchure de riviere proche du Cap pour y construire un autre Fort, qui apporteroit presque les mêmes commoditez à la Compagnie; & cette habitation vaudroit mieux que toutes celles qu'on peut faire dans l'Isle Daufine, où il n'y a aucun negoce hors d'acheter des bœufs pour en avoir les peaux. Mais ce negoce est si peu de chose, qu'il ruinerait bien-tôt une Compagnie, & les François jusqu'ici s'y sont amusez inutilement.

La conjecture qui me fait avancer cette proposition est fondée sur ce qu'en l'année 1648. deux vaisseaux Portugais venant de Lisbonne aux Indes, & voulant toucher le Cap pour faire de l'eau, ne prirent pas leurs hauteurs bien justes, la mer étant fort haute, & ils allerent donner dans une Baye, à
dix-huit

dix-huit ou vingt lieues du Cap sur la côte qui regarde le Couchant. Ils trouverent dans cette Baye une riviere dont l'eau est fort bonne, & les noirs du pais leur apporterent des rafraichissemens de toutes sortes d'oiseaux de riviere, de poisson & de chair de vache. Ils y demurerent environ quinze jours, & avant que de partir ils enleverent deux des habitans pour les mener à Goa, leur apprendre la langue Portugaise, & tâcher de tirer d'eux quelque connoissance du commerce qu'on y pourroit faire. Le Commandeur Hollandois de Surate me pria d'aller à Goa pour m'informer de ce que les Portugais auroient appris de ces deux Negres, mais un nommé Saint-Amand Ingenieur François, qui avoit l'Intendance des fortifications de Goa, me dit qu'on n'avoit pû leur montrer un seul mot de la langue, & qu'on avoit seulement deviné par leurs signes qu'ils connoissoient l'ambre-gris & les dents d'Elefans. Les Portugais neanmoins ne doutoient pas alors qu'on n'y trouvât de l'or si l'on pouvoit trafiquer avant dans la terre. Les révolutions de Portugal & leurs guerres avec l'Espagne, les ont empêchez de reconnoître plus particulièrement cette côte, & il seroit à desirer que la Compagnie la fit reconnoître exactement, sans donner ombrage aux Hollandois, ni leur faire soupçonner son dessein.

Il est necessaire encore qu'elle ait un lieu proche de Surate pour y retirer & radouber ses vaisseaux, au cas qu'ils soient arrêtez par la saison des pluyes. La raison est, que pendant ce mauvais temps où il est presque impossible de tenir la mer, le Mogol par la jalousie qu'il a de sa Forteresse de Surate, ne souffre aucun vaisseau étranger dans la ri-

viere, où néanmoins étant déchargés, ils pourroient demeurer à couvert de ces tempêtes épouvantables qui durent près de 5. mois.

Le seul lieu propre pour la retraite des vaisseaux de la Compagnie est la ville de Diu, appartenant aux Portugais.

L'avantage de sa situation est considerable pour plusieurs raisons. L'enceinte de la ville contient près de quatre cens feux, & peut former une habitation assez nombreuse, où les navires trouveront toutes leurs commoditez pendant le séjour qu'ils y seront. Elle est située sur la côte de Guzerate, à la pointe du Golfe de Cambaya, & regarde le Sud-est. Sa forme est presque ronde, & plus de la moitié du cercle est environnée de la mer. Elle n'est commandée d'aucune hauteur, & les Portugais y ont fait quelques fortifications du côté de la terre qui se peuvent perfectionner fort aisement. Il y a quantité de puits dont l'eau est très-bonne, & un ruisseau qui tombe dans la mer proche de la ville, dont l'eau est meilleure que celle de Surate & de Souali, & l'abri est très commode pour les vaisseaux.

Les Portugais dans leurs premiers établissemens dans les Indes y tenoient une flotte composée de galeres, de brigantins & de vaisseaux legers, avec laquelle ils se sont rendus maîtres fort long-temps de tout le commerce des lieux que nous venons de nommer; de sorte que personne n'y pouvoit trafiquer sans prendre passeport du Gouverneur de Diu, qui l'expedioit au nom du Viceroy de Portugal à Goa. Le tribut qu'il tiroit de ces passeports suffisoit pour entretenir la flotte & la garnison; & le Gouverneur qui n'y étoit que pour trois ans ne laissoit

pas de s'y enrichir pendant ce temps-là.

Ainsi selon les forces qu'on établira dans ce poste, on en tirera de grands avantages. Les Portugais quoi que foibles presentement ne laissent pas d'en tirer celui de ne rien payer, ni pour l'argent qu'ils portent dans les terres du Mogol & du Roi de Visapour, ni pour les marchandises qu'ils en apportent.

Quand la saison des pluyes est passée, le vent étant presque toujours Nord ou Nord-est, on peut aller de Diu à Surate en trois ou quatre matées avec des bâtimens legers; mais si les grands vaisseaux sont chargez, il faut qu'ils fassent le tour du banc.

Un homme de pied allant par terre jusques à un petit bourg nommé les Gauges, & de là traversant le fond du Golfe, peut aller de Diu à Surate en quatre ou cinq jours; mais si le temps l'empêche de faire ce trajet, il ne peut arriver de Diu à Surate qu'en sept ou huit jours, parce qu'il faut retourner du Golfe.

La Ville n'a aucun territoire hors de son enceinte; mais il ne seroit pas difficile de s'accorder avec le Raja ou Gouverneur de la Province, & d'en avoir autant qu'il seroit nécessaire pour la commodité de ses habitans.

Le terroir des environs n'est pas fertile, & le peuple circonvoin est le plus pauvre de tout l'Empire du Mogol. Neanmoins il y a beaucoup de bétail dans les bruyeres dont le pais est rempli, de sorte qu'un buffe ou une vache n'y coûtent que deux piastres.

Les Anglois & les Hollandois se servent de ce bétail pour nourrir leurs gens, & pour épargner les provisions de leurs vaisseaux pendant leur séjour à Souali.

Il est bon de remarquer que l'experience a

fait voir que la chair de ces buffes cause souvent les dissenteries qui peuvent ruiner les équipages, ce que la chair de vache ne cause point.

Le Raja commande dans le país à titre de Gouverneur à vie, & cela est commun à presque tous les Rajas de l'Empire du Mogol, qui étoient Seigneurs des Provinces où leurs descendans n'ont plus que le titre de Gouverneurs. Il traite fort bien les Portugais, à cause que leur voisinage lui apporte de l'argent par la vente de son bled, de son ris & de ses legumes, & par conséquent il traiteroit encore mieux les François.

Après l'établissement de ce poste qui doit être le principal fondement du commerce de la Compagnie, elle n'a rien de plus important que de bien choisir deux hommes extraordinaires par leur sagesse, leur probité & leur intelligence dans le trafic, & c'est en quoi elle ne doit avoir aucun égard à l'épargne pour leurs appointemens.

Ces deux hommes sont pour servir la Compagnie, l'un en qualité de Commandant ou de Commandeur comme l'appellent les Hollandois, avec le conseil d'un certain nombre de personnes qu'on lui donne pour l'assister, l'autre en qualité de Courtier ou negociant, qui doit être du país, Idolâtre & non pas Mahometan, parce que tous les ouvriers avec qui il doit avoir correspondance sont Idolâtres. Les bonnes mœurs & la bonne foi sont tout-à-fait nécessaires pour acquerir d'abord créance parmi ces peuples.

Il faut tâcher de rencontrer les mêmes qualitez dans les Courtiers particuliers, qui sont sous la conduite du Courtier General dans les Provinces où les Comptoirs de

correspondance sont établis.

L'intelligence n'est pas moins necessaire à ces deux hommes pour reconnoître l'alteration qui se peut faire aux fabriques des marchandises. Elle se fait comme j'ai dit, ou par la seule malice des ouvriers & des Marchands, ou par l'intelligence des Courtiers particuliers avec eux. Cette alteration peut causer tant de dommage à la Compagnie, que les Courtiers particuliers en profitent quelquefois jusqu'à dix & douze pour cent.

Si le Commandeur & le Courtier General sont d'intelligence, il est très-difficile à la Compagnie d'éviter cette tromperie; mais s'ils sont fideles & intelligens, il lui sera facile d'y remédier, en changeant les Courtiers particuliers.

L'infidelité que ces Officiers peuvent commettre envers la Compagnie est celle-ci.

Quand un vaisseau arrive dans le port, on donne à celui qui commande en terre pour la nation, les lettres de la Compagnie & le memoire de la cargaison. Ce Commandeur assemble son Conseil, il fait venir le Courtier, & lui donne la copie du memoire de la charge du vaisseau.

Le Courtier le communique à deux ou trois des principaux Marchands qui ont accoutumé d'acheter en gros. Si le Courtier & le Commandeur sont d'intelligence de profiter ensemble, le Courtier au lieu de faciliter la vente comme il devroit, dit en secret à ces Marchands qu'ils n'ont qu'à tenir ferme & n'offrir qu'un tel prix.

Alors le Commandeur envoie querir le Courtier & ces deux ou trois Marchands. Il leur demande en presence de son Conseil ce qu'ils offrent des marchandises sur le me-

moire qui leur a été communiqué. Si les Marchands persistent à dire qu'ils n'en veulent donner que tant, le Commandeur diffère encore quinze jours plus ou moins selon qu'il a le prétexte d'être pressé de vendre. Il fait venir plusieurs fois ces Marchands pour la mine seulement, & il prend enfin pour sauver les apparences & pour sa décharge l'avis du Conseil, suivant lequel il ordonne que les marchandises seront délivrées à l'offre des Marchands.

Mais bien que la tentation soit grande pour ces deux Officiers à cause de leur pouvoir, des fréquentes occasions, & de l'éloignement de leurs supérieurs à qui il leur est aisé de déguiser la vérité, la Compagnie peut outre le bon choix de ces deux personnes remédier à ce désordre, en leur ôtant le prétexte qu'ont les Commandeurs & les Courtiers Hollandois, qui est d'avoir été contraints de vendre promptement aux Marchands en gros pour éviter les frais du retardement.

La faute que font en ceci les Hollandois, est que leurs Officiers font fabriquer à crédit d'année en année toutes les marchandises qu'ils veulent tirer de l'Empire du Mogol, suivant l'ordre qu'ils en reçoivent de Batavie. Le crédit de cette avance leur coûte quelquefois douze, quelquefois quinze pour cent; de sorte que si-tôt que leurs vaisseaux chargez de marchandises sont arrivez au port où elles se doivent debiter, ils sont obligez de vendre promptement sur le prix que les Marchands en gros du lieu offrent à leurs Courtiers, afin de refaire un fond présent pour payer l'emprunt qu'ils ont fait pour la fabrique des marchandises que leurs vaisseaux remportent, & pour trouver crédit sur la fabrique de l'année suivante.

C'est ce qui donne lieu à l'intelligence de leurs Commandeurs & de leurs Courtiers, avec les Marchands, qui profitent de cette nécessité qui les contraint de vendre, outre que ce profit particulier diminue celui de la Compagnie, & qu'une partie du gain le plus clair se consume à payer l'interêt de cet emprunt dont nous venons de parler : car cet interêt monte de temps en temps, plus ou moins, selon que le Commandeur & Courtier s'entendent pour le faire monter.

Au lieu que les vaisseaux François portant les mêmes choses que les Hollandois, porteront par dessus cela de l'argent pour avancer aux ouvriers qui travaillent dans les Provinces, & pour partie du prix des marchandises qui s'y fabriquent pour l'année suivante.

La Compagnie faisant cette avance ne payera pas ce gros interêt d'emprunt de douze & quinze pour cent que payent les Hollandois ; elle aura de plus belles marchandises, & à meilleur compte. Tous les ouvriers travailleront plus volontiers pour elle à cause de cet argent comptant. La charge des vaisseaux sera prête avant qu'ils soient venus au Port. Etant chargez promptement ils pourront prendre à propos la bonne saison pour leur retour. La Compagnie ne sera pas exposée à la nécessité de vendre à vil prix à trois ou quatre Marchands en gros, du lieu qui se sont rendus maîtres du commerce, d'autant que ses Courtiers auront de quoi attendre l'arrivée des Marchands étrangers qui viendront enlever ses marchandises ; ou bien parce qu'ils auront moyen de les faire transporter dans les lieux où elles se peuvent debiter.

Il faut remarquer encore qu'il y a du gain à porter aux Indes l'or & l'argent en lingots

392 VOYAGES DES INDES,
plûtôt qu'en monnoye, parce que l'or & l'argent ne valent dans les Indes que sur leurs titres, & qu'il y a toujours du déchet sur l'argent monnoyé à cause des frais de la fabrique.

Le Courtier de mauvaise foi peut encore s'entendre avec le maître de la monnoye du Mogol établi dans chaque Port de l'Empire, & faire valoir l'or ou l'argent monnoyé ou en barre à plus bas titre qu'il n'est; en disant au Commandeur & à son Conseil que dans l'épreuve qui a été faite à la monnoye il ne s'est trouvé qu'à tel titre.

Mais il est aisé d'empêcher cette tromperie pourvû que le Commandeur soit homme de bien & intelligent s'il envoie querir un des Raffineurs d'or & d'argent du pais, qui se trouvent aisément & qui entendent parfaitement l'épreuve des métaux, & s'il la fait faire devant lui.

C'est ce qu'a fait le Sieur Waikenton pour la Compagnie Hollandoise, au nom de laquelle il tenoit un Comptoir à Kasembsaar où elle prenoit tous les ans six à sept mille balles de soye. Il trouva par cette épreuve que son Courtier étant d'intelligence avec le maître de la Monnoye, le trompoit d'un & demi ou de deux pour cent, sur le titre de l'or & de l'argent qu'on lui apportoit du Japon, soit en barre soit en monnoye, & que la Compagnie y avoit été trompée pour des sommes notables.

Le Courtier peut tromper encore en s'entendant avec le maître de la monnoye, ou avec celui qui pese l'or & l'argent en barre, monnoyé ou poudre, en se servant de poids trop forts, ou de balances qui ne soient pas justes.

Il est aisé d'empêcher cette tromperie, si

le Commandeur assisté de son Conseil le fait peser en sa presence avec une balance & des poids éprouvez & étalonnez qu'il aura chez lui pour cet éfet.

Une des plus importantes observations qu'il y a à faire sur tout le commerce de la Compagnie, & la discipline de ses Comptoirs est celle-ci.

D'empêcher que les Marchands, les sou-Marchands, les Ecrivains & les sou-Ecrivains, qui servent sous les Commandeurs & les Courtiers, ou ces deux Officiers supérieurs, ne fassent aucun trafic en leur particulier, parce qu'ayant habitude avec tous les ouvriers, & voyant par les lettres de correspondance des autres Comptoirs, l'avis des marchandises qui peuvent être de bon debit l'année suivante, ils ne manquent pas d'en faire emplete pour leur compte, & de les faire charger sur les vaisseaux de la Compagnie, avec l'adresse à leurs correspondans qui en partagent le gain.

Le Commandeur souffre par interêt, ou en fermant les yeux, & par une trop grande facilité, qu'ils fassent ce profit sous prétexte de leurs gages mediocres. Le Capitaine du vaisseau s'entend avec eux, parce qu'il en retire secretement quelque avantage pour les laisser charger & décharger. Et d'autant que ces Officiers n'ayant pas de grands fonds veulent retirer le prix de leurs marchandises par le retour du vaisseau, ils mandent à leurs correspondans de vendre à huit & dix pour cent meilleur marché, ce qu'ils peuvent bien faire; puisque, comme je dirai plus bas, ils ne payent point de frais ni de dotiane, ni à Surate ni à Gomron, & qu'ils ont par ce moyen environ vingt-six pour cent de benes.

294 VOYAGES DES INDES,
fice; & ainsi cela cause un notable préjudice
à la Compagnie, & particulièrement aux
Marchands étrangers.

Pour remédier à ce desordre il faut profiter de la faute des Hollandois, & faire ce qu'ils ont pratiqué après avoir reconnu ce préjudice par une expérience de plusieurs années: car enfin le Commandeur n'ignore pas le profit qu'il y a pour ceux de la loge quand on charge les marchandises des étrangers sur les vaisseaux de la Compagnie, soit pour Balsara, soit pour Mocca, & autres lieux. Pour ce qui est de Mocca sur la Mer rouge, les Marchands qui y trafiquent ont toujours une balle franche de doiane; c'est pourquoi entre leurs balles ils en font toujours une cinq ou six fois plus grosse que les autres & que dix ou douze hommes ont de la peine à porter.

Il y a donc tel vaisseau dont le nole ou fret monte à soixante mille Roupies; & comme le Commandeur & le Courtier sont d'intelligence, ils en tirent quelquefois un tiers & même jusqu'à la moitié à leur profit. Outre qu'il ne part point de vaisseau que le Commandeur & sa femme ne fassent quelques douceurs à leurs plus fideles serviteurs & esclaves de l'un & de l'autre sexe. Ils permettent à l'un de charger six balles, à l'autre huit, & à l'autre dix, plus ou moins; & comme les balles en ces pais-là payent pour le fret selon la valeur des marchandises, quand un Marchand a quelque balle de grand prix qui revient quelquefois jusqu'à vingt mille Roupies, il accorde pour le fret au meilleur prix qu'il peut & du moins à la moitié, avec un de ces serviteurs ou esclaves qui a eu ce don gratuit de son maître ou de sa maîtresse. Les écrivains y ont aussi quelque part; mais pour

les Marchands & sou-Marchands ils dédaignent la plupart ces petits profits, & se contentent de ce qu'ils font embarquer pour leur conte. D'ailleurs par une autre adresse quand un Marchand a quelques bales de riches marchandises, comme de ces toques de Decan qui valent quelques-uns jusques à quatre cens écus; ou de ces Ornis de Brampour dont j'ai parlé plus haut, qui servent à faire des voiles aux Dames de Perse, de Constantinople & autres lieux de l'Asie & de l'Europe; quand, dis-je, un Marchand a quelques bales de riches marchandises qui devroient beaucoup de doïiane au Prince du lieu où elles se doivent décharger, si-tôt qu'elles sont à bord, l'Ecrivain & le Capitaine qui sont de concert avec le Marchand, mettent sur chaque la marque de la Compagnie, & quand elles sont dans le magasin du lieu où on les décharge avec celles de la Compagnie, on les fait transporter la nuit en secret dans la maison du Marchand.

On peut enfin user de cette autre adresse. Si le Marchand a le Commandeur pour ami, il peut s'entendre avec lui, & faisant semblant d'avoir acheté les bales de marchandises de la Compagnie qui est franche de toutes doïianes, il en est quitte en payant deux pour cent, de même que tous ceux qui achètent des marchandises de la Compagnie.

Voici donc le remede qu'on peut apporter à ce desordre. Il faut établir dans le Comptoir principal un Avocat Fiscal qui agisse sous le nom du Roi & par son autorité. Il fera indépendant du General de la Compagnie, de sorte qu'il aura droit d'avoir l'œil sur ses déportemens comme sur ceux des moindres Officiers.

Il faut dans cet emploi un homme de bien ; qui soit résolu & vigilant , & qui ait sous lui un Substitut dans chaque Comptoir. Chacun de ces Substituts dans l'exercice de sa charge devra observer ce qui est marqué dans les articles suivans.

Premierement dès qu'il aura aperçû un vaisseau de la Compagnie en mer , il doit aller au devant , ou quelquefois selon le temps il attendra qu'il ait jetté l'ancre. Alors le Capitaine du vaisseau ne délivrera aucune lettre à qui que ce soit , mais il les mettra toutes entre les mains du Substitut , qui donnera celles de la Compagnie au Commandeur.

Il doit aussi mener deux ou trois personnes avec lui qui demeureront sur le vaisseau jusqu'à ce qu'il soit déchargé , pour voir si tout ce qui se décharge appartient à la Compagnie. Il faut sur tout qu'il prenne garde que les gens qu'il mene avec lui ne s'enyvrent point ; car il arrive souvent en ces rencontres que ceux du vaisseau les faoûlent exprés quand ils ont quelques marchandises de contrebande à faire sortir , lesquelles ils donnent adroitement aux barques des pêcheurs qui leur apportent du poisson & autres rafraichissemens , ce qui se fait ordinairement la nuit.

Si c'est un lieu où il y ait des Isles voisines , comme on sçait à peu près le temps que les vaisseaux peuvent arriver , le Substitut de l'Avocat Fiscal , enverra au devant le plus loin qu'il pourra , deux ou trois petites barques qui seront au guet autour de ces Isles , & si-tôt qu'elles auront découvert le vaisseau elles iront s'y attacher , de peur qu'on ne jette dans ces Isles quelques marchandises de contrebande , que des gens atîtrez pourroient venir enlever pour la porter en secret à

celui à qui elle est adressée.

Il confisquera tout ce qu'il rencontrera dans le vaisseau n'étant point marqué de la Compagnie, ou qui ne sera point aux Marchands étrangers.

Il pourra même destituer de sa charge l'Officier subalterne à qui les marchandises appartiendront; mais si c'est un des supérieurs, il en avertira le Chef du Comptoir, lequel avec son Conseil le pourra déposséder de sa charge & lui confisquer ses gages.

Il pourra faire ouvrir toutes les lettres des particuliers pour s'instruire des commerces défendus & des correspondances qu'ils peuvent avoir, c'est pourquoi le Capitaine du vaisseau sera obligé de les lui mettre entre les mains, sans toutefois qu'il puisse ouvrir celles de la Compagnie.

Cette confiscation de marchandises doit être appliquée un tiers aux pauvres de la nation, l'autre tiers à la Compagnie, & le reste au Fiscal & à ses officiers, & c'est comme le pratiquent les Hollandois.

Il sera aussi l'homme du Roi dans tous les procès criminels & civils qui se feront devant le Commandeur & son Conseil, & il pourra requérir & se porter partie au nom de sa Majesté dans toutes sortes de causes.

Pourvû que cet Officier soit vigilant & homme de bien, il peut rendre de très-grands services à la Compagnie.

Si celle des Anglois en avoit établi dans ses Comptoirs, elle en auroit eu plus de profit; mais ceux de cette nation prétendent qu'il n'y a point d'autorité supérieure qui leur puisse ôter le privilège, quand ils ont fait une fois leur apprentissage à Londres; & qu'ils ont

398 VOYAGES DES INDES,
leur attestation du maître de l'avoir bien
servi durant sept ans.

Cette défense des commerces particuliers ne se peut imposer avec trop de severité. On l'observe aujourd'hui avec tant d'exactitude parmi les Hollandois, que quand un vaisseau de la Compagnie est prêt à partir d'Amsterdam, un Bourgmestre fait prêter solennellement au Capitaine & à tous ceux de l'équipage le serment de se contenter de leurs gages dont on leur avance deux mois, & de ne faire aucun trafic pour leur compte; mais le ménagement que la Compagnie fait sur leurs gages, les contraint nonobstant leur serment de s'aider par ces trafics secrets pour subsister dans leur emploi. Voici l'adresse dont ils se sont avisez pour mettre à couvert leur conscience. Quand ils sont arrivez aux Indes, & qu'ils se voyent en chemin de parvenir à quelque bon emploi, ils se marient le plutôt qu'ils peuvent, & trafiquent en secret sous le nom de leurs femmes, ce qui ne leur est pas toutefois permis, & ils s'imaginent de la sorte que leur conscience est déchargée. Mais ils y sont aussi quelquefois attrapez, & j'en donnerai ici un exemple assez plaisant, entre plusieurs autres que je pourrois alleguer.

Un Capitaine de vaisseau, homme riche, & qui se soucioit peu de faire sa cour aux femmes des Chefs de la Compagnie, se mit en bute à leurs attaques, & fut un jour piqué de quelque discours que lui tint Madame la Generale, qui l'entreprit à Batavie en presence de plusieurs femmes, de quoi sans dire mot pour lors & sçachant bien toutes leurs intrigues, il resolut de se venger à la premiere occasion, laquelle s'offrit de cette maniere.

Ce Capitaine étant sur son départ de Palicate pour retourner à Batavie, la femme du Gouverneur de cette Place qui s'entendoit avec Madame la Generale pour quelque commerce particulier, & croyant que le Capitaine étoit de ses amis, le pria de charger secrettement huit balles de très-riches marchandises, & d'avoir bien soin qu'elles ne fussent point moiillées, pour les lui rendre à Batavie, ce que le Capitaine promit de faire, & il mit les balles en un lieu à part. Etant arrivé à Batavie il fut d'abord, selon la coutume, saluer le General, & lui rendre les lettres de la Compagnie. Le General retient d'ordinaire ces Capitaines à dîner ou à souper, selon l'heure qu'ils arrivent. Il se trouve aussi toujours alors quelques Conseillers des Indes pour apprendre des nouvelles, & qui demeurent à manger avec le General. Sur la fin du repas le General demanda au Capitaine ce qu'il y avoit de nouveau à Palicate, & si le Gouverneur & sa femme ne lui avoient rien recommandé pour leur service. Rien, répondit froidement le Capitaine, sinon que Madame la Gouvernante m'a fort recommandé huit balles de marchandises, & d'avoir bien l'œil dessus, afin qu'elles ne fussent point moiillées, comme étant chose de prix, & de les remettre à mon arrivée entre les mains de Madame la Generale. Cette réponse peu attendüe surprit fort le General & ceux du Conseil qui mangeoient avec lui, & encore plus Madame la Generale, vers laquelle le mari se retournant lui demanda assez rudement si elle avoit quelque commerce avec la Gouvernante de Palicate, ce qui par les loix de la Compagnie auroit été criminel.

La Generale s'en étant fort défenduë, & protestant qu'elle ne comprenoit rien à ce qu'avoit dit le Capitaine, le General dit à celui-ci qu'il falloit necessairement qu'il se trompât, & en même temps ordonna au Fiscal d'aller saisir ces balles & de les exposer sur la Place, pour voir si elles seroient reclamées de quelque Marchand. Après y avoir demeuré quelques jours sans que personne se presentât pour les demander elles furent confisquées, & ainsi sans grand bruit le Capitaine eut sa revanche du déplaisir qu'il avoit reçu de Madame la Generale.

Tous les Officiers subalternes des Comptoirs doivent monter par degrez, depuis celui de sou-Ecrivain jusqu'à celui de Commandeur, afin que l'esperance de cette elevation les oblige de mieux vivre, & qu'ils se rendent capables de tous les raffinemens du commerce des Indes, pour arriver aux premiers emplois.

Il est d'une extrême importance de ne faire de cela aucune grace, & que la faveur n'i puisse donner entrée à personne sans qu'elle ait passé par tous les degrez : car une des choses qui fait le plus de tort au commerce des Hollandois, c'est que depuis quelques années les meilleures familles de Hollande envoient leurs enfans aux Indes, pour aspirer à ces emplois que les trafics secrets rendent lucratifs. L'accez qu'ils trouvent soit auprès des principaux Officiers, soit auprès de leurs femmes, dont le pouvoir est grand en ce pais-là les fait preferer à ceux qui n'ont d'autre recommandation que celle de leurs longs services, lorsque quelque emploi vient à vacquer.


Il est vrai que depuis quelques années le General de Batavie & son Conseil voyant le tort que cela faisoit à la Compagnie, ils lui écrivirent qu'elle pouvoit envoyer des gens aux Indes avec telle quantité qu'il lui plairoit, mais qu'elle ne leur envoyât plus avec des recommandations, qu'à l'avenir elles ne leur serviroient de rien, & qu'elles nuiroient plutôt à leur avancement, n'étant pas juste que la faveur l'emportât sur le mérite, que le General & son Conseil avoient d'assez bons yeux pour reconnoître la capacité de ceux qu'on leur a envoyé, & les employer selon qu'ils en sont dignes & qu'ils le jugent à propos.

Voilà toutes les remarques que j'ai pû faire touchant la discipline des Comptoirs, & les moyens que pourroit tenir une nouvelle Compagnie pour son établissement aux Indes Orientales.

Mais j'oubliois une chose qui est de conséquence pour une Compagnie de commerce, & sur quoi elle doit bien faire réflexion. Jusques à cette heure les Hollandois usent de cette prudence qu'ils n'envoyent point aux Indes de Capitaine ni de Pilote qui n'ait passé par tous les degrez depuis un simple garçon de Navire jusqu'à la plus haute charge, qui ne sçache prendre les hauteurs, & ne connoisse bien toutes les côtes. De plus ces Capitaines ne sont point délicats, & se contentent pour leur nourriture d'un morceau de fromage, ou d'une tranche de bœuf salé de deux ou trois ans, & veritablement ils sont en cela à imiter. Il en est tout au contraire de quelques autres nations, qui mettent souvent sur des vaisseaux des Capitaines qui

402 VOYAGES DES INDES, LIV. SECOND.
n'ont jamais vû la mer, & que la seule fa-
veur eleve d'abord à cette charge. Joint
que quand ils viennent à s'embarquer, il
leur faut d'ordinaire un grand appareil de
cuisine, & quantité de moutons, de veaux,
de poules & d'indons qui consomment beau-
coup d'eau & qui empuantissent le vaisseau
de leur ordure. Le ménage est le grand sou-
tien des Compagnies de commerce, & c'est
un article auquel ceux qui en sont les Dire-
cteurs doivent bien penser.

Fin du troisième Tome.



T A B L E

Des Livres & des Chapitres de ce
troisième Tome.

LIVRE PREMIER.

Des routes que l'on peut tenir pour se rendre d'Ispahan à Agra, & d'Agra à Dehli & Gehanabat, où est à present la Cour du Grand Mogol; comme aussi à la Cour du Roi de Golconda, & à celle du Roi de Visapour, & en plusieurs autres lieux des Indes.

CHAPITRE I. **R**oute d'Ispahan à Agra par Gomron, où il est parlé particulièrement de la navigation d'Ormuz à Surate. Page 1

CHAP. II. Des Doüanes, des Monnoyes, des Changes, des Poids, & des Mesures des Indes. P. 5

CHAP. III. Des Voitures & de la maniere de voyager dans les Indes. P. 32

CHAP. IV. Route de Surate à Agra par Brampour & Scronge. P. 39

T A B L E

- CHAP. V. *Route de Surate à Agra par Amadabat.* P. 54
- CHAP. VI. *Route d'Ispahan à Agra par Candabar.* P. 76
- CHAP. VII. *Suite de la même route depuis Dehli jusques à Agra.* P. 88
- CHAP. VIII. *Route d'Agra à Patna & à Dacca villes de la Province de Bengala, & le détail que l'Auteur eut avec Cha-Est-Kan oncle du Roi.* P. 96
- CHAP. IX. *Route de Surate à Golconda.* P. 120
- CHAP. X. *Du Royaume de Golconda, & des guerres qu'il a soutenues depuis peu d'années.* P. 126
- CHAP. XI. *Route de Golconda à Masulipatan.* P. 145
- CHAP. XII. *Route de Surate à Goa, & de Goa à Golconda par Visapour.* P. 148
- CHAP. XIII. *Remarques sur l'Etat present de la ville de Goa.* P. 156
- CHAP. XIV. *De ce que l'Auteur a fait pendant son séjour à Goa, à son dernier voyage de 1648.* P. 169
- CHAP. XV. *Histoire du Pere Ephraïm Capucin, & comme il fut mis par surprise à l'Inquisition de Goa.* P. 190
- CHAP. XVI. *Route de Goa à Masulipatan par*

DES CHAPITRES.

Cochin, décrite dans l'histoire de la prise de cette ville par les Hollandois. P. 202

CHAP. XVII. *Route par mer d'Ormuz à Masulipatan.* P. 220

CHAP. XVIII. *Route de Masulipatan à Gandicot ville & forteresse de la Province de Carnatica, & ce que l'Auteur fit avec Mirgimola, qui commandoit l'armée du Roi de Golconda, où il est parlé amplement des Elefans.* P. 224

CHAP. XIX. *Route de Gandicot à Golconda.* P. 243

CHAP. XX. *Retour de Surate à Ormuz, & comme l'Auteur se trouva engagé dans un combat naval très-rude & très-dangereux, duquel il se retira heureusement.* P. 270

LIVRE SECOND.

Description Historique & Politique de l'Empire du Grand Mogol.

CHAPITRE I. **R**elations des dernières guerres de l'Indostan, dans laquelle se voit quel est l'Etat present de l'Empire & de la Cour des Mogols. Page 279

CHAP. II. *De la maladie & de la mort supposée de Cha-Gehan Roi des Indes, & du soulèvement des Princes ses fils.* P. 288

CHAP. III. *De la prison de Cha-Gehan, & com*

T A B L E

me il fut puni par Aureng-Zeb son troisieme
fils de l'injustice qu'il avoit faite au Prince
Boulaki son neveu, petit fils de Geban-guir,
auquel comme au fils de l'ainé appartenoit l'Em-
pire des Mogols. P. 291

CHAP. IV. De la fuite de Dara-cha aux Ro-
yaumes du Scimdi & de Guzerate, de sa se-
conde bataille contre Aureng-Zeb, de sa prise
& de sa mort. P. 301

CHAP. V. Comme Aureng-Zeb s'assit sur le trô-
ne, & se fit déclarer Roi; & de la fuite de
Sultan Sujah. P. 309

CHAP. VI. De la prison de Sultan Mahmoud
fils d'Aureng-Zeb, & de Sultan Soliman Che-
kour fils aîné de Dara-cha. P. 313

CHAP. VII. Des commencemens du regne d'Au-
reng-Zeb, & de la mort de Cha-Geban son
pere. P. 323

CHAP. VIII. Des préparatifs qui se font pour la
fête du Grand Mogol, quand on le pese solem-
nellement toutes les années; de la richesse de ses
trônes, & de la magnificence de sa Cour. P. 329

CHAP. IX. De quelques autres particularitez de
la Cour du Grand Mogol. P. 337

CHAP. X. Le Grand Mogol fait montrer tous ses
joyaux à l'Auteur. P. 342

CHAP. XI. Teneur du passeport que le Nabab
Cha-Est-Kan envoya à l'Auteur, avec quel-
ques lettres qu'il lui écrivit & leurs réponses,
dans lesquelles se voit quel est le style de ces

DES CHAPITRES.

païs-là.

P. 346

CHAP. XII. *Des marchandises qui se tirent , tant de l'Empire du Grand Mogol , que des Royaumes de Golconda & de Visapour , & autres Etats voisins.*

P. 354

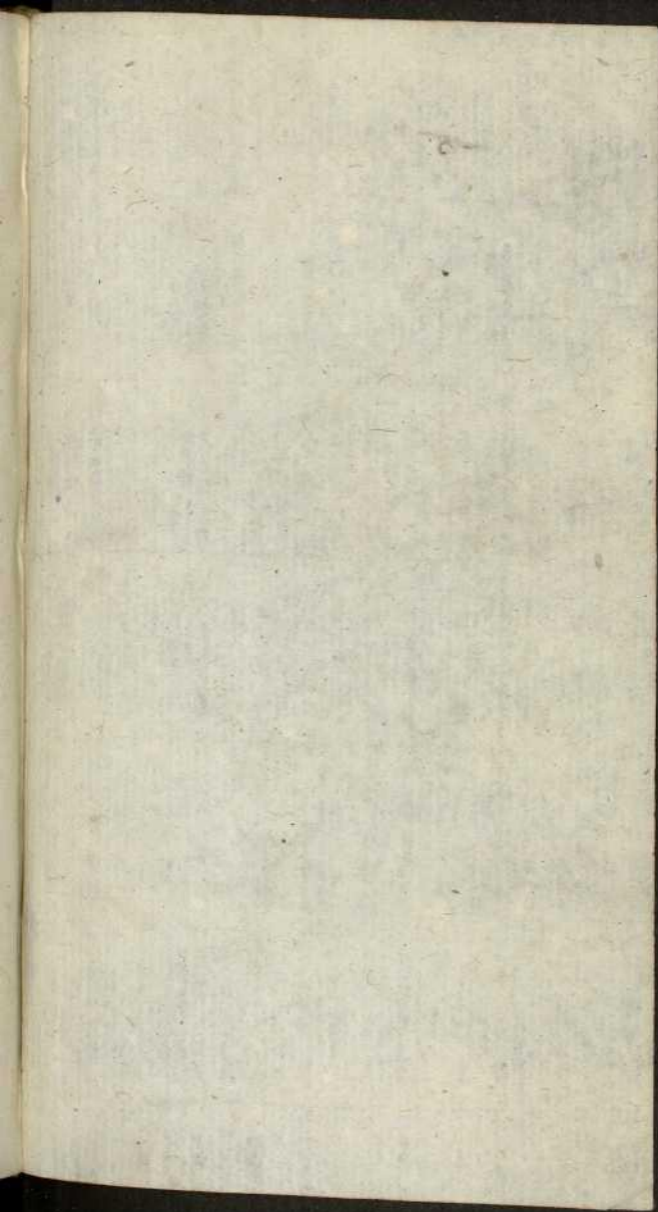
CHAP. XIII. *Des tromperies qui se peuvent faire dans les marchandises , soit par la seule malice des Ouvriers , soit par l'intelligence des Courtiers & des Commandeurs.*

P. 377

CHAP. XIV. *Des moyens qu'on peut tenir pour établir une nouvelle Compagnie de commerce aux Indes Orientales.*

P. 383

Fin de la Table des Chapitres.



11

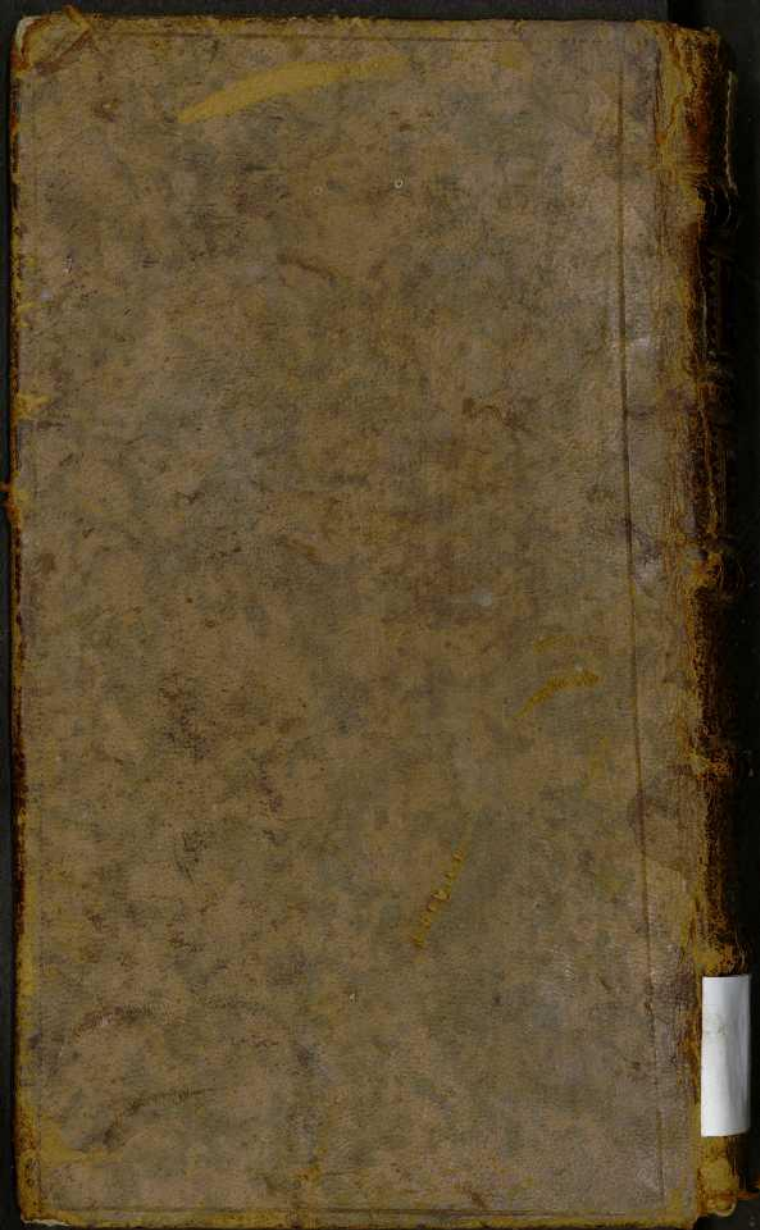
20
13.20

41 - ~~6~~ - 14

7







42

98

VOYAGE
DE
TAVERN

TOM. 3

12797